4e ANNÉE. 10 NOVEMBRE 1879. Nos 1 et 2.

BULLETIN

DE LA

FÉDÉRATION GÉNÉRALE

des Instituteurs belges.

Toutes les pièces concernant le Bulletin, doivent être adressées au secrétaire général, rue de Cologne, no 175. Schaerbeek (Bruxelles-Nord)

PRIX DE L'ABONNEMENT :
3 fr. par an, *franco* en mandat-poste, à adresser au secrétaire-général.

Prix des annonces relatives à l'enseignement et à la librairie.
25 centimes la petite ligne.

Toutes les annonces doivent parvenir au secrétaire général avant le 1er de chaque mois pour paraître dans le numéro suivant.

Toutes les réclamations concernant l'expédition du Bulletin doivent être faites à notre imprimeur avant la fin de chaque mois. Les réclamants sont priés de faire connaître le nom de leur commune, du cercle cantonal et celui de la province.

Le Bulletin est envoyé gratuitement aux membres de la Fédération.

CONGRÈS DE LIÉGE.

—

Les membres de la Fédération des Instituteurs belges se sont réunis en congrès à Liége, le 7, le 8 et le 9 septembre 1879.

—

Réception.

La commission organisatrice, installée par le comité exécutif de la Fédération le 20 Avril 1879, était composée comme suit :

Membres effectifs :

Monsieur Moest, inspecteur des écoles primaires de la ville de Liége, président;

MM. Jaminet, Bols et Bronckart, directeurs d'école communale, à Liége, vice-présidents.

MM. Gustin et Requette, directeurs d'école communale, à Liége, trésoriers.

MM. Warnotte, Mertens, Welch et Blanvalet, instituteurs communaux, à Liége, secrétaires;

MM. Ledent, Foccroulle, Malrait, Watry et Waleffe, directeurs d'école communale, à Liége, membres.

Comité des dames :

Mesdames Sauwen, Noël, Delvaux, Servais, Grégoire, A. Pecklers, J. Pecklers et Frankin, directrices d'école communale à Liége, et madame Op-den-Berg, directrice des jardins d'enfants, à Liége,

Membres d'honneur :

M. Mottard, bourgmestre de la ville de Liége;

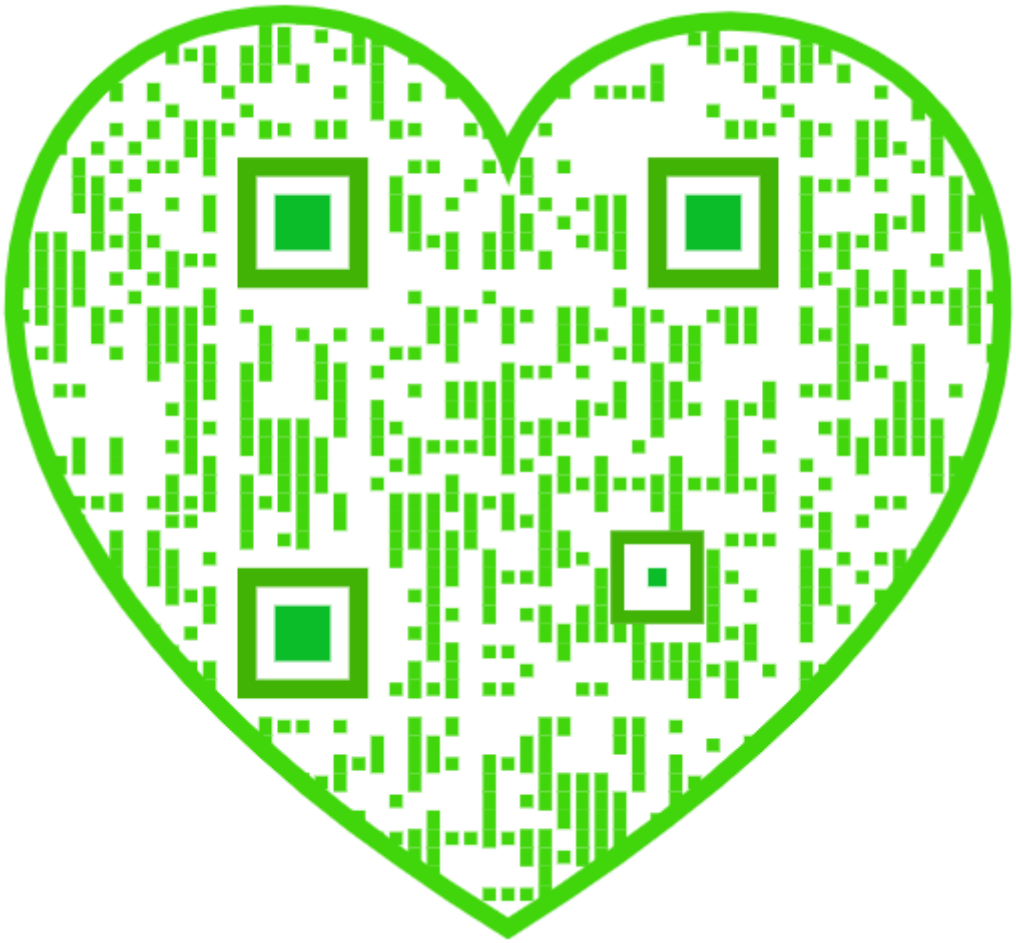
MM. Verdin, Magis, Gillon et Ziane, échevins;

MM. Hanssens, Putzeys, Pirotte, Bérard, Renkin, Micha, Graindorge, Rouleaux et Lovinfosse, membres de la commission de l'instruction publique, du Conseil communal;

MM. le Comte de Looz et d'Andrimont, sénateurs;

MM. Warnant et Neujean, membres de la Chambre des Représentants;

MM. Germeau, membre de la Députation permanente du Conseil provincial de Liége; Van Marcke et Masson, conseillers provinciaux; Angenot, greffier provincial; Neef-de Rossius, président de la société d'émulation; Aug. Desoer, éditeur du *Journal de Liége;* Ch. Dethier, éditeur du journal *La Meuse;* Dwelshauwers, professeur à l'Université; Blonden, ingénieur-directeur des travaux de la ville; Radoux, directeur du conservatoire royal de musique; Dehousse, ingénieur;



Stasse, chef de division au Gouvernement provincial ; Koister, vice-président de la société royale *La Légia* et Gheur, directeur de l'hospice des orphelins.

Le dimanche 7 septembre, à midi, M. Moest, le président du comité organisateur, souhaite la bienvenue aux membres du congrès dans les termes suivants :

Mesdames, Messieurs,

« Au nom du personnel enseignant des écoles primaires de la ville de Liége, j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue.

» Le congrès qui va s'ouvrir emprunte aux circonstances un intérêt tout exceptionnel.

» Nous n'avons rien négligé pour le célébrer dignement.

» Grâce au généreux concours de l'administration communale et de l'administration provinciale, de brillantes festivités ont été organisées pour vous délasser de vos nobles travaux.

» Les principaux chefs d'industrie de la ville et des environs, avec un empressement et une courtoisie dont je me fais un devoir de les remercier publiquement, nous ont autorisés à vous faire visiter leurs établissements.

» L'intelligente et laborieuse population liégeoise, si sympathique à toutes les idées de progrès, si reconnaissante envers ceux qui se consacrent à l'instruction et à l'éducation de l'enfance, s'apprête à vous accueillir de la manière la plus chaleureuse.

» Nous ne formons qu'un vœu : c'est que l'impression que vous emporterez de votre séjour parmi nous, soit proportionnée au bonheur que tous nous éprouvons à vous recevoir.

» Comme gage de nos sentiments, je vous offre, Monsieur le président, une fraternelle poignée de main. »

Après ces bonnes paroles, auxquelles répond chaleureusement le président général, M. Van den Dungen, les Instituteurs se rendent en cortége à l'Hôtel de Ville, où ils sont reçus par le Conseil communal.

M. le bourgmestre MOTTARD accueille les membres de la Fédération en ces termes :

« Mesdames, Messieurs,

» Soyez les bienvenus ! Soyez les bienvenus, vous qui instruisez nos enfants, vous qui leur inspirez l'amour et le respect de nos libres institutions et préparez de bons citoyens à la patrie belge.

» L'administration communale, qui apprécie l'importance de vos services, la population qui en reçoit les bienfaits, vous entoureront de leurs plus cordiales sympathies pendant votre séjour parmi nous. Soyez les bienvenus !

» D'autres cités avant Liége ont eu l'honneur d'offrir l'hospitalité à votre congrès, mais notre ville est heureuse d'être la première à vous recevoir dans ses murs depuis qu'une loi récente, consacrant un des grands principes des sociétés modernes, a placé l'enseignement public sous la direction exclusive du pouvoir civil. (*Applaudissements.*) Saisissons cette occasion solennelle pour exprimer publiquement nos sentiments de reconnaissance à notre bien-aimé souverain, à Léopold II, qui a accordé sa sanction royale à la loi du 1 juillet 1879. (*Longs applaudissements.*) Saisissons cette occasion pour remercier le premier ministre belge de l'instruction publique d'avoir défendu avec tant d'énergie, tant de talent cette loi qui donne enfin satisfaction à un vœu depuis longtemps formé par tous les amis du progrès et les défenseurs de l'indépendance de l'autorité civile. (*Vifs applaudissements*).

» Mesdames, Messieurs, rendus à vous-mêmes, vous puiserez dans la loi du 1^{r} juillet des forces nouvelles pour combattre le bon combat, car il faudra combattre pour assurer le triomphe de l'instruction populaire.

» Le cléricalisme, par l'organe même de l'épiscopat, a déclaré la guerre à votre enseignement ; il ne craint pas de déverser sur vous la calomnie ; il vous désigne comme des instituteurs sans foi enseignant dans des écoles sans Dieu.

» Dédaignons d'injustes accusations et prouvons, pour la confusion même de ceux qui les lancent, que nous avons conservé inaltérables au fond de nos cœurs les sentiments religieux que tous nous avons puisé au sein de la famille.

» La lutte sera vive, ardente ; nous ne la redoutons pas ; le résultat n'est pas douteux ; le succès est assuré à notre cause.

» Votre zèle, votre dévoûment, votre intelligence, votre honnêteté, votre patriotisme nous sont des gages certains que jamais l'enseignement congréganiste ne prévaudra contre l'enseignement public et laïque, désormais affranchi de la tutelle sacerdotale.

» Messieurs, c'est avec ces sentiments que nous avons l'honneur de vous recevoir aujourd'hui. Encore une fois, soyez les bienvenus dans la cité liégeoise » (*Applaudissements prolongés.*)

M. le président Van den Dungen répond par le discours suivant :

« Monsieur le Bourgmestre, Messieurs,

« Au nom des membres de la Fédération des instituteurs belges, qu'il me soit permis de vous exprimer notre gratitude pour la réception sympathique que la ville de Liége nous fait en la personne de ses dignes magistrats. Nous vous remercions, M le Bourgmestre, des paroles encourageantes que vous venez de nous adresser en présence de la guerre qui se fait aux écoles communales, et nous pouvons vous assurer que, fidèles à leur serment, les instituteurs continueront à remplir leurs devoirs avec zèle et dévouement. (*Applaudissements.*)

» Nous vous remercions encore de l'appui généreux et bienveillant que le Comité organisateur du Congrès à rencontré auprès de vous.

» Nous sommes fiers et reconnaissants des marques d'estime et d'amitié que nous donnent les habitants de votre belle cité. Mais en pourrait-il être autrement? Je me suis fait un devoir de feuilleter les annales de l'enseignement et j'ai constaté avec une satisfaction réelle que déjà au moyen-âge votre ville possédait des écoles qui répandaient un vif éclat et faisaient l'admiration de l'Europe.

» Les villes les plus célèbres, dit M. Léon Lebon dans son histoire de l'Enseignement populaire, désignaient Liége sous les noms de *Source de sagesse* ou *Nourrice des arts* ou encore d'Athènes septentrionale. Ce goût des études, cette sollicitude pour l'éducation, imprimés dans le cœur de vos ancêtres, a persisté dans les siècles suivants.

» Il y a environ soixante ans, lorsque l'instruction publique fut organisée dans les provinces méridionales des Pays-Bas, ce fut encore votre ville qui s'empressa, une des premières, d'établir une Société d'encouragement pour l'instruction élémentaire. Cette Association trouva dans votre cité le meilleur accueil. Ce qui démontre à la fois l'intérêt qui s'attachait aux publications de la Société et le zèle que mettait à les répandre le Comité directeur, c'est la rapidité étonnante du débit de ses ouvrages populaires. En moins de trois années, plus de 80 mille exemplaires furent placés.

» Depuis lors, les édiles qui se sont succédé dans cet hôtel de ville ont rivalisé de zèle pour répandre les bienfaits de l'éducation populaire. Faut-il donc s'étonner que la population liégeoise prenne un si grand intérêt à l'éducation publique? Faut-il donc s'étonner, Messieurs, que vous considériez comme un des premiers et des plus importants de vos devoirs de favoriser, de développer l'instruction dans une cité aussi industrielle que la vôtre? N'est-il pas naturel aussi qu'en ce jour, nous, instituteurs, nous vous rendions hommage, messieurs, parce que vous pouvez être fier, de votre organisation si bien appropriée à l'enfance, à la jeunesse, aux adultes; parce que vous ne reculez devant aucun sacrifice pour maintenir vos instituts au niveau du progrès pédagogique; parce que vous marchez avec fermeté, calme et persévérance et sans vous laisser arrêter par les obstacles que vous rencontrez, dans la voie nationale que vous vous êtes tracée. » (*Applaudissements.*)

Le vin d'honneur est ensuite offert par MM. les membres du Conseil communal.

Séance d'ouverture.

La séance d'ouverture du congrès a eu lieu, à 4 1/2 heures, dans le salon de la *Société d'Emulation*. La vaste salle brillamment décorée contenait environ 2,000 instituteurs et institutrices.

Au bureau siégeaient : M. Van den Dungen, président général de la Fédération; M. Delhez, secrétaire; M. Lonay, trésorier; M. Desmet, president de la section de langue néerlandaise; MM. Jaminet, Bols, Bronkart, directeurs d'école à Liége; M. Guffens, président provin-

cial du Limbourg ; M. Beyens, id. du Brabant ; M. Van der Borght, id. de la province d'Anvers ; M. Dewez, id. du Hainaut ; M. Hubert, id. de Namur ; M. Destexhe, id. de Liége ; M. Jacquart, id. de la Flandre Occidentale, et les délégués provinciaux MM. Le Grand, François Tecqmenne, Van Hauwermeiren, Beyens, De Schutter, Du Toit. Aux places d'honneur on remarquait M. Magis, Echevin de l'instruction publique à Liége ; M. Angenot, greffier provincial ; M. Moest, inspecteur des écoles ; M. Neef-de Rossius, président de la Société d'Emulation ; M^me^ Storm van der Ghys, de Delft (Hollande) ; M. Michel Vion, d'Amiens (France) ; M. Constantin Delhez, de Vienne (Autriche).

M. LE PRÉSIDENT ouvre la séance par le discours suivant :

Mesdames, Messieurs.

Depuis la fondation de notre Association, l'art. 1^er^ des statuts qui en définit le but est resté le même jusqu'à ce jour et nous espérons bien ne le voir jamais modifié ; il est la clef de voûte, la pierre de l'angle de notre Fédération.

Ce but est triple : c'est en premier lieu le progrès de l'instruction, en second lieu l'amélioration de la position sociale et enfin l'entretien de relations amicales et fraternelles parmi les membres du corps enseignant belge.

Avons-nous réalisé ce triple but pendant les années écoulées ? A cette question, Mesdames et Messieurs, nous pouvons résolûment répondre oui. Et à ceux qui seraient tentés de mettre en doute notre affirmation, ils nous permettraient de leur rappeler, pour ce qui concerne la première partie de notre programme, les questions concernant l'éducation intellectuelle, morale et physique qui ont été portées à l'ordre du jour des divers Congrès.

Ce sont toutes des questions importantes qui ont fait l'objet d'études sérieuses, de discussions intéressantes, de rapports soignés, dans les cercles cantonaux, provinciaux, et au sein de nos assemblées annuelles. (*Marques d'approbation.*)

Quant à la position sociale de l'instituteur, ne s'est-elle pas considérablement améliorée depuis quelques années ? Les soucis de la vie matérielle, ce ver rongeur qui, pendant de longues années a miné l'existence de nos vieux collègues, ont disparu. Il y a dix ans, vous pleuriez avec moi lorsqu'un de nos collègues du Limbourg, recevant une pension qui ne pouvait pas lui permettre de se nourir, trouva la mort dans les eaux troubles et fangeuses d'un canal, où un accès de démence ou un excès de souffrance l'a précipité ; il y a dix ans nous versions nos larmes en apprenant qu'un de nos collègues de soixante ans se vit obligé de se faire berger afin de ne pas mourir de faim, ou qu'un malheureux instituteur, aveugle à 35 ans fut réduit à tirer les soufflets d'une forge Ces temps ne sont plus. Depuis lors, la position matérielle est tout autre ; et à qui devons-nous la loi sur les pensions et celle des traitements ?

Au travail persévérant de la Fédération ! (*Applaudissements.*)

Et que dire des relations amicales et fraternelles créées, entretenues entre les membres de la famille enseignante ? Quelqu'un pourrait-il mettre en doute que ces sentiments de fraternité s'affermissent de plus en plus ? A celui-là je dirais : Oubliez-vous qu'aux Congrès de Bruges, Mons, Gand, Bruxelles, Anvers, Namur, de tous les cantons du pays, de Maeseyck à Nieuport, de Blankenberghe à Virton, des centaines d'hommes d'école, avides de s'instruire, désireux d'apprendre à se connaître et heureux de se serrer la main sont accourus ? Demandez-leur si ces relations qui se sont établies ne sont pas des relations amicales et fraternelles ; demandez-leur si les moments passés ensemble, dans ces Congrès de l'amitié, n'ont pas été des instants bénis !

A tous ces points de vue, le but que notre Fédération se propose a été rempli, autant du moins qu'il nous a été possible de le faire. Sans doute, notre œuvre n'est pas parfaite. Aussi à ces collègues qui n'ont pas leur entière satisfaction de nos discussions et de nos travaux, je leur dis : Eh bien ! prêtez-nous votre concours actif, prenez part à nos discussions, faites valoir vos idées. (*Applaudissements.*)

Nous avons donc réalisé des progrès et nous pouvons en être fiers, car les obstacles à

vaincre n'ont pas fait défaut Nous avons été calomniés, même interdits. Le philosophe La Fontaine a dit que persévérance et courage font plus que force ni que rage. Ce conseil, nous l'avons suivi. Lorsqu'on a vu que malgré tout notre union se développa, on nous a tolérés. Aujourd'hui la Fédération est reconnue officiellement; nos remercîments à tous ceux qui nous ont aidés pour arriver à ce triomphe.

A cette occasion permettez-moi de vous faire part d'une communication importante.

A la date du 9 août dernier, M. le ministre de l'instruction publique m'écrivait :

« Je vous prie, M. le président, d'être mon interprête auprès des membres de la Fédération pour leur exprimer toute ma sympathie et leur faire part du vif intérêt que je prends à tous leurs travaux. » (*Longs applaudissements.*)

Mesdames, Messieurs, n'oublions pas que regarder avec complaissance le passé, peut devenir chose dangereuse; nous finirions par croire que nous n'avons plus qu'à nous reposer. Or, rien ne reste stationnaire dans la nature toujours active, toujours vivante, toujours laborieuse

Et nous, Fédération, nous resterions en place? Impossible, il faut marcher. La patrie fait appel à notre concours. Un grand évènement intéressant l'école s'est produit depuis le Congrès de Bruges, c'est la nouvelle loi réorganisant l'enseignémeut primaire. Elle assigne une place à chaque chose, à la science comme à la religion. *(Applaudissements.)*

L'application de cette loi se fera non-seulement par le gouvernement et par les communes, mais avant tout c'est l'instituteur qui doit lui prêter son concours; or, si nous ne faisons pas tous notre devoir, toutes ces réformes, tous les sacrifices que le pays s'impose sont perdus. C'est de nos écoles, c'est de nous-mêmes, c'est de notre dévoûment à la patrie, de notre zèle dans l'accomplissement de notre mission que doit venir la véritable réforme de l'enseignement populaire. (*Applaudissements unanimes et prolongés.*)

Je voudrais en ce moment pouvoir m'adresser à tous nos jeunes collègues du pays; je voudrais pouvoir leur dire : Ne vous contentez pas des études faites à l'école normale; porteurs du diplôme, continuez à élever, à développer votre propre instruction.

Je dirais encore aux jeunes instituteurs. Les connaissances ne suffisent pas, il faut acquérir l'aptitude professionnelle que ni l'école normale ni les livres ne peuvent vous donner. Ayez donc un grand esprit d'observation. Que chaque jour passé au milieu des enfants marque un progrès dans vos méthodes.

Et nous tous, membres de la Fédération, chaque fois que, de retour de notre Congrès, nous nous retrouvons dans le petit cercle de nos collègues, il faut travailler, nous concerter, nous instruire avec une nouvelle ardeur afin de nous tenir au courant de tous les progrès accomplis sur le terrain pédagogique et d'en faire profiter l'éducation de nos élèves sous le rapport intellectuel, physique et moral. (*Applaudissements.*)

Travaillant ainsi, nous aurons la satisfaction du devoir accompli, et nous aurons bien mérité de la patrie; car, en travaillant à donner aux enfants une bonne éducation, nous développerons chez la jeunesse l'attachement à la patrie et à ses libres institutions. Pénétrés d'amour pour le sol qui nous a vu naître, pour la Constitution libérale qui nous permet de nous réunir et de discuter librement, nous avons à transmettre à la jeunesse ces sentiments patriotiques qui nous animent. *(Applaudissements.)*

Et, à cette occasion, laissez-moi en terminant être l'écho de vos âmes patriotes. Les membres de la Fédération sont dévoués à la patrie. Ce n'est pas à eux qu'il faut recommander ce dévoûment. Mesdames, Messieurs, j'ai la ferme conviction que si jamais le patriotisme de la population belge venait à faiblir, ce n'est pas à l'école communale que la jeunesse aurait désappris à aimer et à servir la patrie et son Roi.

(*La salle entière est debout et applaudit avec enthousiasme.*)

M. LE PRÉSIDENT, remercie ensuite les confrères de la Hollande, de la France et de l'Allemagne qui honorent le congrès de leur présence. Il lit des lettres de notabilités du pays et de l'étranger qui annoncent leur

arrivée ou qui s'excusent de ne pouvoir répondre à l'invitation qui leur a été faite, entre autres de M. Steyn-Parvé, inspecteur de l'enseignement à La Haye, M. Humalda van Eysinga, inspecteur à Leeuwarden, M. Degenhardt, président de l'association des instituteurs néerlandais, M. Lalleman, rédacteur en chef de la revue pédagogique *De Wekker*, M. Germain, directeur général de l'enseignement primaire, M Tempels, président du comité de l'Ecole modèle à Bruxelles, M. Ieslein, consul général de l'Etat libre d'Orange, à Bruxelles; M. Jost, inspecteur de l'enseignement primaire, à Paris, M. Francolin, secrétaire-général du congrès de l'enseignement, à Paris, M. Defodon, professeur à l'école normale, rédacteur de la revue « Le Manuel général », etc., etc.

Il communique la dépêche télégraphique suivante que Madame Virginie Guazzigli Ginevri, directrice de l'école normale de Pavie, vient de lui envoyer :

Pergola 7/9 12-50 s.

« Je regrette de ne pouvoir répondre à votre gracieuse invitation et félicite l'assemblée. Je la prie de recevoir bénignement les réponses aux questions à l'ordre du jour et lui fait hommage de quelques exemplaires de mon traité de pédagogie. »

M. Delhez, secrétaire-général lit ensuite le rapport suivant des travaux de la Fédération pendant l'exercice écoulé.

RAPPORT

sur la situation et sur les travaux de la Fédération pendant l'exercice 1878-1879.

Mesdames, Messieurs,

L'année 1878-1879 marquera dans les annales de la Fédération des instituteurs belges. La révision de la loi du 23 septembre 1842 fut pour tous les belges un grand événement; tous les esprits s'en occupèrent : la Fédération ne devait pas rester inactive. Votre comité fit une étude approfondie du projet de loi soumis à la Chambre des Représentants et recueillit vos observations, vos avis, vos propositions.

C'est alors que nous adressâmes à M. le Ministre de l'instruction publique un rapport longuement motivé, indiquant la manière de voir de tous les membres de la Fédération. Dans l'exposé des motifs, nous disions à M. le Ministre :

« Appelés à mettre en pratique, les prin-
» cipes que consacrera la loi nouvelle, les
» instituteurs sont naturellement portés à
» étudier les dispositions soumises à la dis-
» cussion des chambres législatives. La Fédé-
» ration des Instituteurs belges, dont le but
» consiste à *favoriser les intérêts de l'en-*
» *seignement et à augmenter la considé-*
» *ration dont les instituteurs doivent*
» *jouir*, ne devait donc pas rester indiffé-
» rente. Le Comité directeur en transmet-
» tant le projet de loi aux cercles cantonaux,
» leur a demandé de lui faire connaître leurs
» vœux; et c'est le résumé des rapports de
» ces cercles, représentant la manière de voir
» de plus de *deux mille* instituteurs, que
» nous avons l'honneur de soumettre à l'at-
» tention bienveillante et à la haute sollicitude
» du Gouvernement. »

Il ne nous appartient pas d'examiner ici jusqu'à quel point nos vœux ont été exaucés. Nous sommes heureux de vous dire, cependant, que dans ses rapports avec les fonctionnaires supérieurs du département de l'instruction publique votre comité a rencontré l'accueil le plus sympathique.

Un travail très important, résultant du premier, a donné lieu à des discussions très intéressantes. Nous voulons parler de la question de la hiérarchie parmi le corps enseignant de l'instruction primaire.

Afin d'en faciliter l'étude, et dans le but de transporter en quelque sorte à pied d'œuvre les matériaux de discussion, votre comité vous a communiqué un avant-projet que vous avez examiné, et sur lequel vos comités cantonaux ont été appelés à faire rapport. Votre comité n'entendait rien vous imposer : il sollicitait vos appréciations, vos observations vos modifications. — Rien n'était moins aisé que de trouver une combinaison ayant cette double chance de réaliser les vœux des intéressés, et d'être susceptible d'admission par le Gouvernement.

Le point capital de la hiérarchie, je dirai la base de la hiérarchie, se trouve nécessairement dans *le nombre des années de bons et loyaux service*. Sur ce point il existe un accord unanime.

La partie du projet qui établit *les degrés de capacité* n'est pas aussi généralement approuvée. On dirait que l'hydre des examens remplit toujours d'effroi ceux qui en ont été torturés pendant leur séjour à l'école normale.

Cette grande antipathie nous étonne. En effet, ne sait-on pas que nous demandons des examens sur des matières qui se rapportent uniquement et directement au développement de l'éducateur, de l'instituteur. Et puis, nous n'entendons y astreindre que les jeunes gens nouvellement sortis de l'école normale, pour lesquels la matière à examen ferait suite à leurs études. Car, nous ne froisserons personne en affirmant que c'est après avoir quitté l'école normale que l'étude est particulièrement utile au jeune instituteur.

C'est par l'étude que la nouvelle génération d'instituteurs obtiendra sur nous cette supériorité que nous croyons avoir obtenue sur nos devanciers.

Enfin, c'est par l'étude, MM., que nous établirons la réputation de notre enseignement primaire national en le poussant vigoureusement dans la voie du progrès que nous tracent ceux qui nous honorent de leur confiance. (*Applaudissements.*)

Et si vous partagez cette manière de voir, MM., pourquoi condamneriez-vous alors les examens qui établissent les degrés de capacité? Le comité vous convie donc à réfléchir mûrement et c'est pourquoi il soumettra le projet de hiérarchie à une nouvelle étude. Rappelons-nous, MM. que, si nous exigeons pour l'avancement de l'instituteur de bons et loyaux services, ces services ne peuvent être loyaux et bons sans l'étude. Or, l'examen est un contrôle qui peut sembler vexant, mais que nous croyons indispensable.

Un 3^{me} point concerne le programme des écoles normales. Votre comité s'est occupé de ce travail. Le rapport est entièrement achevé, et nous n'attendons que l'approbation définitive du comité général pour le soumettre à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique.

Les questions d'administration, les questions de ménage, deviennent moins importantes d'année en année.

Votre comité a cependant dû s'occuper encore de l'éternelle question financière. Tous les membres paient volontiers leur cotisation, mais pour quelques uns l'occasion semble se présenter difficilement et cela sans doute à cause du peu d'importance de la somme à verser.

Le comité général a pris à ce sujet des mesures dont vous n'aurez qu'à vous féliciter.

Quant au nombre des affiliés à notre Association, il est toujours en progression. (*Applaudissements.*)

Voici à ce sujet quelques chiffres assez éloquents.

L'an dernier la province d'Anvers comptait 162 membres, aujourd'hui elle compte 169, en plus 7.

L'an dernier le Brabant 545, aujourd'hui 669, en plus 124.

En 1878, le Limbourg 132, en 1879 146, en plus 14.

En 1878, la prov. de Liége 230, en 1879 449, en plus 219.

En 1878, le Luxembourg 77, en 1879 93, en plus 16.

En 1878, la prov. de Namur 140, en 1879 167, en plus 27.

En 1878, le Hainaut 421, en 1879 488, en plus 67.

En 1878, la Flandre Orientale 284, en 1879 310, en plus 25.

En 1878, la Flandre Occidentale 134, en 1879 94, en moins 40.

Total 2585.

Il résulte de ces chiffres que notre Fédération compte en 1879, 459 membres de plus qu'en 1878. (*Vifs applaudissements.*)

Telle est, MM., la situation de notre Fédération.

En terminant nous exprimons le désir, que chacun de nos fédérés fasse pour notre Association ce que font les vaillants confrères qui dirigent les cercles cantonaux. Organisons des cercles, affermissons les liens de con-

fraternité qui doivent unir tous les membres de la grande famille enseignante; et tâchons de nous rapprocher d'année en année de notre idéal, consistant à réunir toutes les institutrices et tous les instituteurs du pays dans la Fédération générale des instituteurs belges. (*Applaudissements.*)

Bruxelles, le 4 septembre 1879.

Au nom du Comité exécutif,
Le Secrétaire général,
H. DELHEZ.

M. DE SMET, président de la section de langue néerlandaise. Mesdames et Messieurs. Je ne comptais pas prendre la parole aujourdhui. Je crois cependant qu'il est de mon devoir de dire quelques mots dès maintenant.

M. le président de la Fédération vous a donné tantôt lecture de quelques lettres, écrites par plusieurs personnes de divers pays; les unes disant qu'elles viendraient demain ou après-demain, d'autres s'excusant parce que leurs travaux ne leur permettent pas d'être présentes.

J'ai été chargé par le comité général de représenter la Belgique auprès de nos confrères Hollandais dans une réunion qui a eu lieu à Rotterdam à la fin de Juillet dernier. J'ai été, de la part de ces confrères, l'objet d'une réception tellement sympathique que je considère comme un devoir de remercier publiquement les confrères de la Hollande pour l'hospitalité qu'ils ont accordée à ma personne, comme représentant leurs confrères de la Belgique entière.

Nous espérons, pour les années futures, de trouver les moyens de correspondre plus souvent avec eux, de trouver les moyens pour que les confrères de Hollande puissent venir assister à nos congrès comme nous espérons pouvoir le faire aux congrès de la Hollande. (*Applaudissements*).

Je tiens d'autant plus à vous exprimer ces sentiments que nous avons parmi nous une dame qui représente dignement tous les instituteurs et toutes les institutrices de la Hollande; une dame qui a fait le tour du monde pour explorer le champ des connaissances scientifiques et principalement tout ce qui se rapporte à l'instruction de la femme. Je veux parler de Madame Storm Van der Ghijs.

Cette dame n'est pas une institutrice, une directrice d'école; elle s'est fait connaître dans son pays par ses talents à traiter les questions qui nous occupent, par l'intérêt qu'elle porte à l'enseignement. (*Applaudissements*).

Je vois, par vos applaudissements que vous appréciez sa présence parmi nous; elle y représente la sympathie que l'on porte dans son pays à notre enseignement primaire.

Madame Storm a remarqué avec regret que nos confrères de la Hollande ne sont pas habitués à voir tant de personnes du beau sexe assister à leurs réunions. Elle pourra leur dire que je n'ai pas menti en assurant à ces collègues, qui ne possédaient que deux dames à leur assemblée, que nous en avons plus de deux cents parmi nous.

MADAME STORM-VAN DER GHIJS. Permettez-moi de vous remercier pour la bonté qu'à eue M. le président de la section flamande de me présenter à vous en termes aussi flatteurs. C'est surtout au nom des dames Hollandaises que je vous remercie de votre accueil bienveillant.

J'espère, comme je l'ai dit récemment au congrès de Rotterdam, que les dames Belges voudront bien donner l'exemple aux dames Néerlandaises pour que celles-ci y assistent aussi aux congrès des instituteurs.

Pourquoi les dames ne seraient-elles pas là où l'on enseigne tout ce qui peut élever la personne, alors qu'elles sont appelées principalement à améliorer le sort de la femme?

J'espère que l'exemple des dames Belges sera suivi par les dames Néerlandaises; j'espère également que l'année prochaine, à notre congrès, nous aurons aussi des dames Belges qui nous honoreront de leur présence. (*Applaudissements.*)

Le séance est levée à 6 heures.

—

EXCURSIONS.

Le comité organisateur avait obtenu pour les instituteurs l'autorisation de visiter les principaux établissements des environs de Liége.

En raison des dangers qu'offrent les réunions trop nombreuses dans ces établissements, la commission avait organisé des groupes, conduits par des membres de la commission de réception et par des instituteurs liégeois. Ces messieurs ont mis dans l'accomplissement de cette tâche un dévouement et une amabilité auxquels tous les excursionnistes ont rendu hommage.

Il serait impossible de relater dans ce Bulletin les brillantes réceptions dont les membres du congrès ont été l'objet de la part des directeurs des différents établissements industriels.

Nous devons une mention spéciale à la bienveillante réception de M. le Gouverneur de la province.

Ce haut fonctionnaire a daigné montrer lui-même les richesses de son magnifique musée.

Enfin plusieurs congressistes ont visité le jardin d'enfants de la rue Gravioule et ont été émerveillés de l'installation et de la bonne organisation de cette intéressante institution.

Le voyage à la Gileppe, que la commission avait réservé pour le mercredi, a dignement clôturé une série d'excursions les plus intéressantes et les plus instructives que l'on puisse faire dans le pays.

Comme souvenir, nous insérons la liste des établissements qui pouvaient être visités :

1. Jardin d'enfants de la rue Gravioule.
2. Musée et collections particulières de M. le Gouverneur.
3. Etablissement Cockerill, à Seraing.
4. Val St-Lambert.
5. Aciéries d'Angleur.
6. Tréfileries d'Angleur.
7. La Vieille-Montagne, à Chênée.
8. Les Ateliers de construction de la Meuse, à Sclessin.
9. Fabrique de fer (Orban) de Grivegnée.
10. La Linière de St-Léonard.
11. Fabrique de cardes (Fetu et Deliége).
12. Manufacture de papiers peints (Lhoest).
13. Fabrique de clous (Dawans-Orban).
14. Fabrique de drap (Dehasse).
15. Fabrique d'épingles (Francotte, Pirlot et C^ie^), rue Grétry.

FÊTES.

Le dimanche à 9 heures du soir, grand concert suivi d'un bal offerts aux membres du congrès par la société *La Légia*.

Le lundi, grande fête au jardin d'acclimatation, composée d'un *festival des cramignons*, d'un grand concert par la musique des Grenadiers, sous la direction de M. Bender, d'un feu d'artifice tiré par M. De Passon.

Le mardi, banquet dans les salons de l'hôtel de ville. Quatre cents convives y prennent part.

Sont placés à la table d'honneur :

M. Moest, inspecteur des écoles de la ville et président du Comité organisateur, à la droite M. de Luesemans, gouverneur de la province; M. Julien d'Andrimont, sénateur ; M. Neujean, député; M. Ziane, échevin; M. Kleyer, inspecteur de l'enseignement primaire, délégué du ministre; M. Donckier-Jamme, membre de la Députation permanente; M. Hanssens, conseiller provincial et communal; M. Cornet, membre de la Députation permanente; Messieurs Bérard, Fraigneux, Graindorge, Micha, Lovinfosse, Bronne et Schoutteten, conseillers communaux ; MM. Neef-de Rossius, président de la *Société d'Emulation*, et Dwelshauvers, professeur à l'Université, tous deux membres d'honneur du Comité d'organisation ; M. De Smet, président de la section flamande de la Fédération; M. Coirbay, secrétaire communal; M. Delhez, secrétaire général de la Fédération; M. Gheur, directeur de l'hospice des orphelins; MM. Jaminet et Bols, directeurs d'institut; M. Stasse, chef de la division de l'instruction au gouvernement provincial.

A gauche du président : M. Mottard, bourgmestre ; M. Julien Warnant, député ; M. Magis, échevin; M. Van den Dungen, président de la Fédération; M. Gillon, échevin; M. Pitolet, délégué du ministre de l'instruction publique en France; M. Germeau, membre de la Députation permanente ; Messieurs Putzeys et Bourdon, conseillers communaux; M. Jamme, commissaire d'arrondissement; MM. Pirotte, Renkin, Gérard, Collette, Reuleaux et Mahieux, conseillers communaux;

M. Auguste Desoer, avocat, membre d'honneur du Comité; M. Angenot, greffier provincial; M. Destexhe, président de la section française de la Fédération; M. Koister, vice-président de *la Légia,* membre d'honneur du Comité; M. Lonay, directeur des écoles de Dison; M. Jeslein, consul général d'Orange; M. Lebon, attaché au ministère de l'instruction publique; M. Dehousse, ancien professeur à l'Athénée royal et à l'Ecole industrielle, membre d'honneur du Comité; M. Bronckart, directeur d'institut.

En face de la table d'honneur se trouvent : M^me^ Storm-Van der Ghys, de Delft; M. Vion, professeur à l'Université d'Amiens; M. Delhez, inspecteur de l'enseignement primaire à Vienne; MM. les représentants de la presse et MM. les délégués provinciaux de la Fédération.

Un excellent orchestre, sous la direction d'un habile chef, M. Meuron, fait entendre les airs d'un répertoire aussi varié que choisi.

A neuf heures — c'est le moment des toasts — M. le président Moest se lève et porte en ces termes le toast au Roi :

« Messieurs, j'ai l'honneur de vous proposer de porter la santé du Roi. C'est pour les Belges un devoir de cœur d'exprimer au souverain leurs sentiments d'affection ; c'est aussi avec une légitime fierté qu'ils prononcent dans leurs assemblées le nom du Roi éclairé qui a fondé sa popularité sur le respect des institutions de son peuple et de leur libre développement.

» Mais en donnant ainsi l'exemple le plus admirable du fonctionnement régulier de la royauté constitutionnelle, Léopold II n'a pas cru qu'il devait se désintéresser de ce qui pouvait contribuer, dans la sphère d'action qui lui est réservée, à la grandeur morale et matérielle de son pays.

» Usant de sa haute influence pour favoriser l'essor du commerce et de l'industrie, des sciences et des arts, il ne cesse de se préoccuper des questions qui soulèvent un grand intérêt. Il prête son appui le plus large à tout ce qu'il y a de bien, d'utile et d'élevé. Nous, Messieurs, qui sommes ici pour resserrer les liens de la grande famille des instituteurs belges et aider, par l'échange de nos idées, au progrès de l'instruction primaire, nous n'oublierons jamais que, sous le règne de Léopold II, l'instruction publique a été placée au rang qui lui appartient.

» Nous n'oublierons jamais que le premier acte de l'ère nouvelle ainsi inaugurée, a été un hommage rendu à l'enseignement populaire et à ceux qui s'y consacrent.

» Pénétrés de reconnaissance, convaincus de nos devoirs, nous apprendrons aux jeunes générations à confondre dans un même sentiment le dévoûment à la patrie, l'attachement au Roi et à la famille royale.

» Messieurs, je bois au Roi, à la famille royale! » (*Applaudissements prolongés.*)

M. de Luesemans, gouverneur de la province, prend ensuite la parole :

« Je n'ai évidemment, dit-il, aucune mission pour parler au nom du Roi. Je le regrette, car il m'eût été extrêmement agréable de remercier votre honorable président du toast si patriotique et si bienveillant qu'il vient d'adresser à Sa Majesté.

» S'il ne m'est pas permis de parler officiellement au nom du Roi, il me sera permis, je pense, de vous faire connaître les sentiments que j'ai éprouvés en entendant faire l'éloge de notre Roi bien-aimé et si digne d'être aimé.

» Ce n'est pas sans une vive émotion que j'ai entendu ces paroles patriotiques prononcées en votre nom par votre honorable président. Mon émotion a grandi quand j'ai pensé que dans quelques mois à peine nous aurons à célébrer le 50^e^ anniversaire de notre indépendance nationale. Mon émotion a grandi encore quand je me suis rendu compte que notre devoir, en avançant dans la vie publique, grandissait avec les années et que bientôt nous aurions à soutenir avec toute la vigueur de nos bras ce drapeau que nous, les hommes de 1830, nous avons élevé à la force de nos poignets. (*Applaudissements*) On vient de vous le dire : notre Roi ne se désintéresse d'aucune des choses qui peuvent être utiles au pays. C'est ainsi que notre Roi a conçu depuis son enfance la pensée d'étendre le nom belge et de promener le drapeau de notre

pays sur la terre étrangère. Il a l'espoir d'y fonder des colonies, et plaise au ciel qu'il réussisse.

» Animé de ce désir de porter au loin le renom de la patrie belge, notre souverain ne se désintéresse d'aucune des choses concernant l'activité humaine. C'est ainsi que tout ce qui regarde l'enseignement le fait en quelque sorte tressaillir.

» C'est dans cette pensée que m'adressant à cette phalange si intéressante des instituteurs et des institutrices à qui nous confions nos enfants, c'est-à-dire l'avenir de notre pays, je me permettrai de leur dire que l'égalité dont ils doivent leur parler, c'est l'égalité intellectuelle, car les enfants, même du peuple, peuvent aspirer aux positions les plus élevées, à la condition qu'ils soient honnêtes, probes, rangés, capables.

» Dans les paroles que je vous ai adressées, j'espère ne pas avoir outrepassé l'intention du Roi. Je vous proposerai un toast à mon tour : A la prospérité croissante de l'enseignement et des progrès de l'instruction! Il y a longtemps que je l'ai dit : en matière d'instruction, rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

» A la santé du président de la commission organisatrice! » (*Vifs applaudissements.*)

Vient ensuite le toast de M. Van den Dungen, président de la Fédération :

« Mesdames et Messieurs, en voyant réunis dans ces beaux salons de l'Hôtel de Ville, les autorités communales, M. le gouverneur, représentant de Sa Majesté dans la province de Liége, ceux des différents corps constitués, nous éprouvons tout d'abord un sentiment de profonde reconnaissance pour ce témoignage de vive sympathie qu'ils veulent bien accorder à l'œuvre de civilisation dont nous sommes les modestes propagateurs.

» Aussi nous considérons leur présence parmi nous comme une haute marque de bienveillance qu'ils daignent nous donner, et nous la considérons encore comme une preuve nouvelle de leur sollicitude qui n'a jamais fait défaut à toute institution ayant pour objet de répandre des lumières, d'assurer l'instruction populaire.

» En vous associant à notre œuvre vous avez compris, Messieurs, qu'une bonne éducation nationale est la base de la prospérité d'un peuple; que c'est par l'instruction que les nations deviennent fortes et grandes. C'est, surtout à une époque comme la nôtre, où le progrès dans sa marche rapide se manifeste chaque jour dans l'industrie, les sciences et les arts par de nouvelles conquêtes, que les éléments de l'instruction sont nécessaires, sont indispensables à tous.

» Qui de nous dira qu'un génie comparable à celui des plus grands penseurs n'a pas été perdu pour l'humanité, parce qu'il n'aura pas acquis à l'école primaire les moyens de développer les germes intellectuels déposés en lui?

» Dans une occasion aussi solennelle que celle qui nous réunit, je ne puis me dispenser d'ajouter quelques mots concernant la nouvelle loi sur l'enseignement primaire. Quel sera notre rôle dans son application? Ce rôle me paraît tracé d'avance, si l'on s'inspire du principe qui a dicté la loi.

» Mais, quoi qu'il arrive, l'atmosphère de l'école sera toujours morale et les enfants confiés à nos soins y recevront une éducation vraiment nationale. Ils en sortiront l'âme forte et vertueuse, animée de l'esprit d'indépendance, qui est la marque de notre caractère national et qui rend si bien notre amour invincible pour notre Roi, notre patrie, nos institutions et nos libertés.

» Mesdames et Messieurs, veuillez donc vous joindre à moi, et porter du plus profond de notre cœur ce toast à M. le gouverneur de Liége qui, hier, nous faisait une réception si courtoise et si aimable au milieu de ses riches collections.

» A messieurs les bourgmestre, échevins et conseillers communaux, pour l'hospitalité si cordiale et si généreuse accordée aux membres du congrès dans la vieille cité liégeoise.

» A messieurs les sénateurs, représentants, membres du conseil provincial et de la députation permanente, pour leur vive sollicitude à l'égard de toute œuvre de civilisation et de progrès. » (*Longs applaudissements.*)

M. Mottard, bourgmestre, répond au toast du président général.

« Le toast qui vient d'être porté, dit-il, nous a profondément touché. Nous vous en remercions ; nous vous remercions aussi tout particulièrement des éloges que vous avez adressés à l'administration communale de Liége à propos de la sollicitude qu'elle accorde à l'enseignement primaire. Elle s'est imposée de grands sacrifices dans l'intérêt de ce service, elle s'en imposera encore. L'administration communale de Liége a pensé comme Jules Simon que la nation qui a les meilleures écoles est la première, si pas aujourd'hui, au moins demain. C'est dans cette pensée que vous avez fondé la Fédération des instituteurs qui vient si puissamment en aide aux communes dans l'organisation de l'enseignement primaire. C'est en effet dans vos assemblées, auxquelles les hommes les plus compétents du pays et de l'étranger se font un devoir d'assister, que vous élucidez toutes les questions pédagogiques, que vous examinez toutes les questions susceptibles de favoriser l'enseignement, la moralisation de l'enfance, de former son caractère, d'élever son cœur.

» Vos généreux efforts n'ont pas échappé à l'attention de la population liégoise qui a voué un véritable culte à ceux qui, comme vous, s'occupent de l'enseignement du peuple et qui a accueilli avec tant de joie la loi qui proclame son émancipation.

» Au nom du conseil communal et du collége, je bois à la santé des membres de la Fédération. » (*Applaudissements.*)

M. Jaminet, directeur de l'Institut du Sud, porte en ces termes un toast à l'union des Flamands et des Wallons :

« Mesdames, Mesieurs,

» La Commission organisatrice m'a fait l'honneur de me désigner pour porter un toast à l'union des Flamands et des Wallons.

» Y a-t-il encore des Flamands et des Wallons? S'il est une nationalité au monde dont les éléments forment, pour tendre aux mêmes destinées, un tout homogène, cohérent et compact ; dont les institutions politiques, sorties sur tous les points du pays de l'histoire et des instincts même des habitants, soient en quelque sorte le sang et la moëlle des citoyens, cette nationalité, c'est bien certainement la nôtre ! Sans doute nos provinces ont eu pendant des siècles des existences distinctes, séparées ; leurs princes ont même été parfois en hostilité ouverte ; mais bien avant 1830, il n'y avait plus sur les rives de l'Escaut, comme sur celle de la Meuse, que des Belges, rien que des Belges.

» 1830 a révélé à l'Europe notre ferme et irrévocable intention de vivre en frères, en membres unis d'une même famille, sous les mêmes lois, le même souverain, le même drapeau ; marchant la main dans la main, cœur contre cœur, du même pas au même but ; et voilà cinquante ans bientôt que, pour l'Europe émerveillée, l'union est indissolublement faite. Dans toutes les grandes œuvres de la paix, pour toutes les idées civilisatrices, dans tous les ordres d'expansion de notre vie intérieure, il n'y a plus chez nous que des Belges; il n'y a plus de Flamands, plus de Wallons?

» La grande Fédération, dont nous célébrons, dans cette cité, une des plus imposantes manifestations, n'est-elle pas un nouveau témoignage, un éclatant témoignage de l'entière fusion des deux races?

» Notre modération, notre sagesse, notre bon sens proverbial, ont su nous tenir à l'écart des aventures au dehors ; et si parfois nous avons fait envie, jamais nous n'avons porté ombrage à d'autres peuples.

» Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, sur la Meuse ou sur l'Escaut, la patrie faisait appel à tous ses enfants, alors ! oh alors ! à côté des Wallons en armes pour défendre le pays, l'étranger, nous en sommes sûrs, reverrait encore une fois qu'il pleut toujours des Flamands !

» Buvons donc à cette union des Flamands et des Wallons ! » (*Applaudissements enthousiastes.*)

M. Reuleaux porte aux dames un toast que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, tant il était rempli d'esprit en même temps que de patriotisme. Beaucoup d'élégance dans la forme et grand succès pour l'orateur.

M. Delhez, secrétaire général, porte un

toast à MM. les organisateurs du Congrès de 1879.

M. Bols, directeur, y répond au nom de ses confrères liégeois.

Mme Storm-Van der Ghys prend la parole pour remercier, au nom des étrangers, M. le gouverneur d'abord, de son aimable réception au palais provincial; puis l'administration et la population liégeoise pour l'accueil si flatteur dont les étrangers ont été l'objet. (*Vifs applaudissements.*)

M. Magis, échevin de l'Instruction publique de la ville de Liége boit aux nations étrangères. Il s'exprime en ces termes :

« Mesdames, Messieurs,

» Je croyais la série des toasts close et je ne m'attendais pas à prendre la parole à ce banquet, mais l'on vient me dire qu'il reste encore un toast à porter et l'on insiste pour que j'accepte l'honneur de m'en charger. De nombreux étrangers sont venus prendre part à nos solennités, nous tenons à leur exprimer nos sentiments de sympathie et c'est un devoir dont il m'est agréable de m'acquitter. Je vous propose donc, Mesdames et Messieurs de boire à la santé de nos hôtes et tout d'abord nous voulons rendre hommage à cette femme de cœur et d'intelligence, à Mme Storm-Van der Ghys, qui se consacre avec un admirable dévoûment à la cause de l'instruction populaire. Elle représente ici dignement, avec plusieurs de ses compatriotes, la Hollande, cette terre de liberté qui nous a donné l'exemple de la législation scolaire dont nous glorifions aujourd'hui chez nous la consécration. (*Vifs applaudissements.*)

Après nos voisins du Nord, nous nommerons nos voisins du Midi officiellement représentés par M. Pitolet, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique.

Je bois à la France, à ce grand pays dont le nom se trouve mêlé à toutes les luttes en faveur de la cause de l'humanité et du progrès et dont l'immortel honneur sera toujours d'avoir, le premier, proclamé la loi supérieure des principes de 1789. (*Applaudissements.*)

Mesdames et Messieurs, l'on m'assure que plusieurs de nos voisins, les Allemands se trouvent également parmi nous; quoiqu'il en soit, l'Allemagne ne peut être oubliée dans une fête de l'instruction publique, car son organisation scolaire et ses institutions scientifiques nous offrent des modèles que nous ambitionnons d'imiter.

Mesdames et Messieurs, je n'hésite pas à confondre tous ces peuples dans un même toast, dans un même sentiment, car nous sommes ici sur un terrain où tous peuvent et doivent se donner la main, celui de la science et de l'instruction populaire!

Je porte la santé des étrangers qui nous ont fait l'honneur d'assister au Congrès des instituteurs belges. (*Longs applaudissements.*)

M. Pitolet, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique en France, répond à M. l'échevin dans un discours charmant qui soulève à diverses reprises les applaudissements de la salle entière.

« Le ministre, dit l'orateur, m'a envoyé parmi vous avec ces quelques mots : « Allez, regardez, écoutez et racontez-nous. » Quand je retournerai, je lui dirai : « On pense, on travaille, on marche! » Et je crains bien, Messieurs, qu'en lui faisant part des choses bonnes, très-bonnes, excellentes même, que j'ai vues, je ne sois incapable d'exprimer tout ce que je ressens en ce moment? »

M. le délégué est entouré et vivement félicité.

La série des toasts est close; l'on circule, l'on cause gaîment, et il est près de onze heures et demie quand se termine ce banquet, si bien réussi, et dont tous les convives garderont dans leur cœur un délicieux et impérissable souvenir.

Nous terminons ce compte rendu par deux lettres que tous les membres de la Fédération liront avec le plus grand plaisir :

CABINET
du
Gouverneur de la Province
de Liége.

Liége, le 14 Septembre 1879.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Vous m'avez fait l'honneur de m'adresser sous la date du 11 de ce mois, l'expression des sentiments de vos collègues de l'enseignement primaire.

Veuillez, je vous prie, leur dire que j'ai considéré comme un devoir en même temps qu'un plaisir de les recevoir au palais, et de leur montrer mes collections qui ont semblé ne pas trop leur déplaire.

J'ai assisté aux fêtes données en leur honneur, et j'ai pu me convaincre des progrès considérables faits depuis l'organisation de l'enseignement primaire.

Avec les éléments dont le pays dispose aujourd'hui, avec cette pléïade d'hommes et de dames instruits et zélés, l'avenir de l'enseignement peut être tenu pour assuré.

Veuillez à l'occasion dire à vos collègues que je conserve les meilleurs souvenirs de leur visite à Liége, et je vous prie d'agréer pour vous même l'assurance de mes sentiments bien distingués.

Le Gouverneur,
(Signé) CH. DE LEUSEMANS.

Administration communale
de Liége.
—
INSTRUCTION PUBLIQUE
et Beaux-Arts.
—
Cabinet de l'Échevin.
—

Liége, le 14 Septembre 1879.

MON CHER MONSIEUR MOEST,

Les fêtes du Congrès des Instituteurs belges ont parfaitement réussi sous tous les rapports; rien n'y a manqué. Mais, ainsi que vous le disiez en recevant les membres de la Fédération, elles empruntaient aux circonstances un caractère exceptionnel.

Elles ont été, en effet, une véritable manifestation en réponse aux attaques passionées dirigées en ce moment contre l'enseignement officiel et ses représentants; elles ont constitué une éclatante affirmation du patriotisme des instituteurs et de leur attachement à leurs utiles fonctions.

Il importait que les fêtes du Congrès de Liége fussent digne de leur signification.

Grâce à l'intelligente initiative du comité, le but a été pleinement atteint, et je me fais un plaisir de vous en exprimer, ainsi qu'à vos collègues, mes plus sincères félicitations.

Croyez, mon cher Monsieur Moest, à mes sentiments distingués.

L'Echevin
(Signé) A. MAGIS.

Monsieur Moest, inspecteur des écoles communales, président du comité de réception du congrès de la Fédération des Instituteurs belges à Liége.

Le numéro suivant paraîtra le 10 Décembre et comprendra tout le compte-rendu de la section flamande.

Gand, imp. I.-S. Van Doosselaere, rue de Bruges, 35.

4e ANNÉE. 10 DECEMBRE 1879. N° 3.

BULLETIN

DE LA

FÉDÉRATION GÉNÉRALE

des Instituteurs belges.

Toutes les pièces concernant le Bulletin, doivent être adressées au secrétaire général, rue de Cologne, n° 175. Schaerbeek (Bruxelles-Nord)

PRIX DE L'ABONNEMENT : 3 fr. par an, *franco* en mandat-poste, à adresser au secrétaire-général.

Prix des annonces relatives à l'enseignement et à la librairie. 25 centimes la petite ligne.

Toutes les annonces doivent parvenir au secrétaire général avant le 1er de chaque mois pour paraître dans le numéro suivant.

Toutes les réclamations concernant l'expédition du Bulletin doivent être faites à notre imprimeur avant la fin de chaque mois. Les réclamants sont priés de faire connaître le nom de leur commune, du cercle cantonal et celui de la province.

Le Bulletin est envoyé gratuitement aux membres de la Fédération.

CONGRÈS DE LIÉGE.

SECTION FLAMANDE.

M. DE SMET, président. Mesdames et Messieurs, il est plus que temps de commencer. Si nous ne sommes pas plus nombreux, il faut l'attribuer à la place où nous nous trouvons, qui n'a malheureusement rien de confortable.

Je crois pouvoir, à l'ouverture de cette séance, jeter un coup d'œil sur les travaux de la Fédération des instituteurs depuis ses debuts jusqu'à nos jours. La Fédération des instituteurs belges est une émanation de l'Association flamande qui florissait déjà en 1857. En 1870 nous nous réunîmes à Bruxelles, dans la maison dite « Broodhuis, » où nous tâchâmes de fonder une espèce de coopération, de bonne intelligence, entre les instituteurs flamands et wallons. Ce n'était qu'un commencement. La première année de son existence la Fédération rencontra beaucoup de difficultés, et elle serait tombée la même année, sans les courageux efforts du regretté M. Campion, qui n'a cessé de m'engager pour établir notre œuvre sur des bases durables. Avec le regretté M. Cnudde, de Gand, un instituteur de mérite, nous projetâmes un règlement général, qui, après avoir été discuté dans chaque province, finit par être adopté en 1871 à Bruxelles. La Fédération fut organisée là d'une manière définitive. La première année elle comptait à peine 300 membres. Lors de notre réunion à Liége, en 1872, la Fédération était déjà plus florissante. Le gouvernement y envoya un représentant officiel dans la personne de M. Kleyer, et le nombre des membres s'éleva à 600. L'année suivante, en 1873, nous nous réunîmes à Anvers, où nous avons reçu le premier subside : la ville nous accorda 1,000 fr. Là, comme à Liége, on traita des choses importantes; entr'autres, on s'occupa de la hiérarchie, qui, d'après les explications données récemment par M. le Ministre, deviendra bientôt un fait accompli.

On s'occupa aussi, principalement à nos congrès de Liége et d'Anvers, de la question des pensions, qui fut réglée en 1876 et qui sera encore revue, afin de l'améliorer. En 1874 notre congrès se tenait à Namur, où le gouvernement nous reconnut officiellement ainsi que la ville et la province, qui nous octroyèrent des subsides. A Namur, on discuta

encore la question de la caisse des pensions, dont nous avons obtenu la régularisation, grâce à nos demandes et à nos efforts assidus.

La gymnastique et les écoles gardiennes furent aussi l'objet de nos travaux. Nous comptions alors 1300 membres. En 1875 nous nous réunîmes à Bruxelles. Le nombre de nos membres s'était élevé à 2000. Nous nous souvenons encore de la réception brillante qui nous fut faite dans la capitale du pays. La ville de Bruxelles nous vint en aide avec une somme de 4,000 fr., tandis que la province nous accorda un subside de 2,000 fr. Là aussi on prit de belles décisions : Modifications à apporter à l'enseignement dans les écoles primaires, moyens de développer le sentiment du beau chez les enfants, voilà les objets dont on s'occupa sérieusement. La nécessité d'introduire en Belgique l'enseignement gratuit et obligatoire y fut proclamé.

A Gand, en 1876, la réception fut aussi brillante qu'à Bruxelles. On se rappelle encore les fêtes grandioses, commémoratives de la Pacification de Gand. L'accueil que nous reçûmes à Gand fut réellement cordial. Déjà alors nous comptions 2,300 membres.

L'ordre du jour de ce congrès n'était pas moins important que celui de nos réunions précédentes : les moyens pour former le goût de l'art et le sentiment du beau chez les enfants, l'enseignement des ouvrages manuels, les musées scolaires, etc., furent l'objet de nos débats. Cette année-là le règlement général de notre Fédération fut modifié et le *Bulletin* devint notre organe officiel.

En 1876, à Mons, la réception des membres du congrès fut aussi cordiale que dans les autres villes. Des questions importantes concernant l'âge d'admission des enfants aux écoles, les vacances, l'éducation des garçons et des filles, les examens, etc., y ont été discutées.

Enfin l'année dernière, en 1878, le congrès tint son siège à Bruges ; à cette époque 2.230 membres faisaient partie de notre Fédération. Le programme des écoles normales, entr'autres questions, y fut examiné. Aujourd'hui, nous voilà réunis pour la seconde fois à Liége et nous avons à notre ordre du jour des questions importantes. Espérons que nos débats seront calmes et dignes ainsi qu'ils le furent dans nos congrès antérieurs.

Si maintenant nous jetons un regard sur le nombre des membres que comptait la Fédération en 1870 et sur celui qu'elle a aujourd'hui, nous pouvons dire alors que l'accroissement du chiffre des adhérents à la Fédération est réjouissant. En ce moment la Fédération compte plus de 2,500 membres. C'est un progrès qui ne doit cependant pas nous étonner ; il est facile à expliquer : plus la Fédération est connue, plus elle doit compter d'adhérents, car il est impossible de n'être pas convaincu de la nécessité de se réunir et de travailler de commun accord. Si cela était nécessaire dans le passé, le présent le réclame encore davantage.

En effet, les instituteurs qui veulent rester fidèles à leur serment, doivent dans les circonstances actuelles, s'aider mutuellement et, dans leurs réunions cantonales, s'appuyer amicalement les uns les autres, afin que les opprimés et les poursuivis puissent rendre vaines les menaces dont l'enseignement officiel est l'objet. J'ose affirmer, pour l'honneur de notre pays, que toutes les attaques seront repoussées avec fruit n'importe d'où elles viennent! (*Applaudissements.*)

Enfin, et avant de donner la parole au premier orateur inscrit, je veux répéter ce que j'ai déjà dit hier, pour rendre hommage à l'accueil chaleureux que j'ai reçu, comme délégué de la Fédération belge au congrès de nos frères de la Hollande à Rotterdam.

Je tiens à remercier publiquement nos collègues de la Hollande pour la cordialité avec laquelle ils ont honoré les instituteurs belges en ma personne. Je regrette de devoir ajouter qu'aucun de nos confrères de la Hollande n'assiste à notre congrès. Ils m'ont prié d'organiser nos congrès pour les années suivantes de manière qu'ils aient lieu à l'époque des vacances des écoles hollandaises, c'est-à-dire entre le 15 juillet et le 15 août. Nous n'avons à notre congrès qu'une dame hollandaise. Sans nul doute les instituteurs hollandais sont empêchés de venir. Nous n'en sommes pas moins assurés de leur sympathie et convain-

cus qu'ils s'intéressent vivement à tout ce qui concerne l'enseignement dans notre pays; nous n'en sommes pas moins certains qu'ils souhaitent ardemment la prospérité de la Fédération des instituteurs belges. (*Applaudissements.*)

Je donnerai maintenant la parole au premier orateur inscrit. Je rappelle encore que le scrutin pour l'élection d'un secrétaire-général restera ouvert jusqu'à 11 heures; l'urne où je vous prie de déposer votre vote, se trouve placée à l'entrée de la salle.

Les membres qui n'ont pas encore voté sont invités à le faire.

M. Van Hauwermeiren. (Motion d'ordre.) Mesdames et Messieurs. — J'ai demandé la parole à l'honorable président pour faire à l'assemblée une proposition, qui, je le sais, sera adoptée avec enthousiasme. Nous avons ici parmi nous un homme, un vieillard, qui a consacré les cinquante plus belles années de sa vie à l'instruction; un homme qui nous a donné le plus bel exemple de l'accomplissement fidèle de ses devoirs de fonctionnaire, de vertus civiques, d'abnégations dans la vie sociale et de préoccupation constante pour le bien-être de sa famille. Sept de ses enfants font partie du corps enseignant et le gouvernement vient de récompenser ses nombreux services : il a reçu la croix civique de 1e classe et les instituteurs ont applaudi à cette distinction si bien méritée.

Le vaillant instituteur, dont je parle, est notre honorable ami, M. Germonprez, de Nukerke. A mon tour, Mesdames et Messieurs, je vous propose, de prier cet estimable vieillard de vouloir venir occuper une place d'honneur à notre bureau. (*Applaudissements prolongés.*)

M. le Président va chercher à sa place, parmi les membres du congrès, M. Germonprez et le conduit au bureau, où il lui offre une place à sa droite.

M. Germonprez. Pardonnez-moi, Mesdames et Messieurs, de ne pouvoir vous exprimer comme je le souhaite, combien je suis sensible à l'honneur tout-à-fait inattendu, que vous me faites.

J'ai, pendant les 50 années que j'ai passé dans l'enseignement, tâché d'accomplir consciencieusement mon devoir et de rester fidèle à mon serment. Je mettrai toujours de l'honneur à continuer de la sorte. Les paroles que mon collègue, M. Van Hauwermeiren, vient de prononcer et que vous avez bien voulu applaudir, me certifient que j'ai bien fait : cela m'est une grande satisfaction et parce que vous me la procurez, permettez-moi de vous dire que je vous en suis reconnaissant. (*Applaudissements.*)

M. le Président. La parole est à M. Goossens, instituteur à Ledeberg, qui traitera au nom du *Vriendenkring*, de Gand, le 1er point de l'ordre du jour :

« Quelles sont les modifications à apporter à la discipline actuelle des écoles?

» Doit-on permettre des récompenses et des punitions dans un système d'éducation qui respecte la dignité de l'enfant? »

M. Goossens.

Mesdames et Messieurs,

Il existe pour élever l'homme ordinaire deux milieux complètement différents, qui devraient cependant être les mêmes, à savoir : la maison et l'école.

Voyons d'abord comment on procède habituellement dans le premier de ces milieux pour élever les enfants. Je dis habituellement, parce qu'il convient de prendre pour gouverne la plus grande majorité des enfants qui fréquentent les écoles primaires.

Commençons par nous demander : Qui est-ce qui se marie? et par conséquent qui est-ce qui élève les enfants dès leur bas âge. Ne sont-ce pas pour la plupart des jeunes gens qui ne savent pas encore se gouverner eux-mêmes, je dirai même se dominer; des jeunes gens sans expérience, qui n'ont pas assez d'éducation et de savoir-vivre, ne connaissant pas le chemin qu'ils devraient suivre eux-mêmes pour être heureux. Ne sont-ce pas presque toujours des jeunes filles, qui, par l'éducation contraire qu'elles ont reçue, sont remplies d'opinions superstitieuses et qui ne savent seulement pas ce qu'elles sont et ne comprennent nullement la haute mission dont le Seigneur les a chargées?

Et ne pensent-ils pas tous deux — la jeune

fille et le jeune homme — que l'on n'a qu'à se marier pour satisfaire tous les besoins et toutes les envies?

Ne croient-ils pas qu'il suffit d'être unis par le lien conjugal, pour être suffisamment instruit et en état d'élever des enfants? Mais, o déception! à peine la lune de miel est-elle passée que leurs yeux s'ouvrent et que la vérité nue se dresse devant leur insouciance! Ce qui arrive alors souvent, je n'ai pas besoin de le dépeindre. Tout le monde en est témoin dans la vie ordinaire. La différence de caractère fait refroidir l'amour; la sympathie fait place à l'indifférence ou à l'aversion. Que le Ciel leur accorde alors des enfants, quelle éducation ces gens-là pourront-ils leur donner?

Pendant que la femme, si elle ne doit pas travailler chez des étrangers, va s'occuper chez ses voisins de commérages, ses enfants restent livrés à eux-mêmes. Revient-elle chez elle, où naturellement tout se trouve en désordre, elle commence à gronder, à se fâcher si, à cause de la hâte qu'elle met à faire le ménage, elle ne se rend pas coupable de faits encore plus répréhensibles à l'égard de ses enfants : car il faut qu'elle se dépêche à présent pour préparer le dîner ou le souper et tout se trouve en son chemin.

Le mari, fatigué de son travail, revient chez lui et y trouve le désordre. Il devient impatient, colère, lance des paroles dures et grossières à sa femme, ou autre chose encore, et il va au cabaret pour oublier son chagrin et voilà la pauvreté, la misère devant la porte.

Tous les jours on voit se renouveler les mêmes scènes; les enfants en sont malheureusement témoins; ils peuvent s'estimer heureux lorsqu'ils en sont quittes à si bon compte. Je suis loin d'en imputer la faute à ces gens dignes de pitié. Non, je ne suis pas aussi injuste! Cela dépend uniquement de l'éducation contraire qu'ils ont reçue dans leur enfance, où plutôt au manque complet d'éducation.

Pourra-t-on maintenant placer les enfants de tels parents dans la même école à côté d'autres qui auront reçu une éducation moins défectueuse et les traiter d'après le même système d'éducation? Obtiendra-t-on pour tous les deux, avec les mêmes moyens de discipline, les mêmes effets?

Je réponds : bien certainement non! Cela est impossible.

Que faut-il faire alors?

Notre enseignement avec tous ses moyens d'encouragements et de punitions, avec ses méthodes perfectionnées, tel qu'il est organisé à présent, ne peut dans ces conditions, répondre qu'à ce qu'on peut en attendre à juste titre, même quand chaque instituteur pourrait les appliquer dans son école d'une manière complète! Aussi n'est-ce point à l'école primaire telle qu'elle est organisée aujourd'hui, qu'on pourra extirper le mal des éducations contraires. C'est à la maison paternelle que cela doit se faire.

Tous les moyens de discipline sont bons et peuvent conduire aux mêmes résultats pourvu que l'on en use en temps utile.

La personnalité, le tact, la dignité, le caractère et la justice de l'instituteur, *soutenus des parents et des chefs*, est tout ce qui est nécessaire pour voir régner l'ordre à l'école et y obtenir de bons résultats.

Mais à quoi l'école sert-elle, si l'enfant voit chez lui l'opposé de ce qu'il a appris à l'école?

L'école ne fait-elle donc rien? Si, elle fait bien quelque chose, mais le plus souvent on anéantit à la maison paternelle ce que l'école avait établi.

Et comment remédier à cela?

En élevant la femme! Oui, élevons d'abord la femme; donnons-lui la conscience de sa noble et haute mission; elle est la pierre fondamentale de la société et tient le sort de la postérité dans ses mains!

Nous devons vouloir que la femme devienne forte contre sa faiblesse par la science; qu'elle apprenne à connaître sa valeur personnelle; que par son instruction solide elle soit l'égal de l'homme et non son esclave; qu'elle soit notre amie, notre compagne, mais non notre maîtresse; qu'elle soit un être intelligent, au lieu d'une créature fanatique et ignorante, qui rend la tâche plus facile à ceux qui n'ont d'autre but que de fonder leur pouvoir sur l'ignorance.

Alors le mari, heureux de son sort, pourra l'aider avec fermeté et amour dans l'accomplissement de sa tâche difficile.

Oui, demandons partout des écoles pour filles adultes, où à côté d'un cours d'éducation, les ouvrages du ménage et les connaissances indispensables leur soient enseignées. Où elles apprennent à connaître, aussi bien que les hommes, les libertés constitutionnelles, à aimer et à respecter notre chère patrie. Où elles apprennent à apprécier et à pratiquer la tolérance chrétienne, le devoir et beaucoup d'autres vertus civiques indispensables

Alors la femme, par son influence bienfaisante, fera lever le soleil de la civilisation sur notre chère Belgique, et tous les Belges seront frères. (*Applaudissements.*)

En conséquence, j'ai l'honneur de proposer à l'Assemblée générale : 1° *de faire des démarches auprès du Gouvernement, pour obtenir partout où c'est possible des crèches et des écoles gardiennes*, afin de soustraire l'enfant le plus tôt et le plus vite possible à l'influence de la maison.

Habitué dès sa tendre jeunesse à l'ordre et à la discipline, il arrivera à les aimer. Préparé ainsi, il viendra à l'école primaire, où on le poussera dans le droit chemin, pour compléter son éducation aux écoles d'adultes, qui devraient exister dans toutes les communes. Alors il y aura moyen d'avoir de bonnes générations, qui auront elles-mêmes les connaissances voulues pour guider leurs enfants et qui faciliteront la tâche de l'école par leur exemple et leur éducation.

2° *Organiser dans toutes les communes des écoles d'adultes pour les jeunes gens des deux sexes*, pour qu'ils aient l'occasion d'acquérir les connaissances nécessaires qui leur permettront de gagner leur vie, d'élever leurs enfants pendant leurs premières années ou pour leur anoblir la vie et la leur rendre plus agréable.

3° *Avoir dans toutes les écoles des distributions de prix* soit solennelles ou non, où l'on donnera des livres dont la valeur ne consiste pas dans une belle couverture dorée, mais dans le contenu et le style. De pareils livres exciteront le désir de lire et de s'instruire et de cette manière on encouragera la lecture et l'étude, les deux plus puissants leviers de la civilisation.

4° *Organiser partout des bibliothèques populaires*, pourvues de toutes sortes de bons livres, qui exciteront encore davantage le désir de lire déjà acquis.

5° *Faire des excursions scolaires vers tous les endroits de la patrie*, pourque la génération future connaisse son propre pays.

Voilà, Mesdames et Messieurs, les modifications qui, selon moi, doivent être apportées à l'organisation actuelle de l'enseignement, à côté de ce qui existe déjà dans le domaine des punitions et des récompenses. Alors l'enseignement portera de bons fruits; alors seulement on rencontrera des hommes, des femmes et des enfants qui feront le bien pour le bien; on verra alors des hommes et des femmes, qui seront attachés de cœur et d'âme à la *patrie libre* et aux *libres institutions nationales*.

M. O. Wattez, instituteur à Schoorisse, Flandre-Orientale. Mesdames et Messieurs, La discipline dans nos écoles ne peut être considérée partout au même point de vue; l'on doit prendre en considération le degré d'intelligence et l'état moral de la population. Le système employé de nos jours consiste à punir et à récompenser. Les punitions et les récompenses peuvent avoir un caractère matériel et moral; les punitions corporelles sont défendues par les lois de l'État et de l'humanité; il n'en peut être question ici. Je veux cependant admettre qu'il est fort difficile pour l'instituteur de rendre susceptible aux améliorations morales le cœur des enfants qui, chez eux, n'ont été habitués qu'aux punitions corporelles. Je dirai un mot des récompenses et notamment des distributions de prix.

Doit-on les approuver ou les désapprouver?

Faites d'une manière sérieuse et juste elles ne peuvent avoir que de bons résulats.

Ceux qui sont contre les distributions de prix font valoir, pour les supprimer, les arguments suivants :

1° Elles font naître la jalousie.

2° Les livres à couverture dorée font peu de bien.

Nous allons tâcher de réfuter ces arguments :

La source d'où découle cette jalousie est-elle bonne ou mauvaise?

Elle ne peut être que bonne, puisque l'on ne peut donner des prix qu'à ceux qui les méritent. Eh bien, si elle est bonne, on ne peut lui reprocher la jalousie qu'elle fait naître. Les bonnes sources ne peuvent donner que de l'eau pure, et si l'eau en devient parfois trouble, ce n'est alors nullement la faute de la source, mais bien celle des gens qui viennent y puiser.

La jalousie naît de ce que l'on attache plus d'importance à la forme, qu'au fond même de la chose.

Le second argument se détruit bien vite.

Donnez des livres qui n'ont qu'une couverture simple et sans dorure, et dont le contenu soit sérieux et utile. J'aime mieux une bibliothèque sans aucun livre, qu'une bibliothèque remplie de livres magnifiquement reliés. L'idée me vient chaque fois que ces livres richement reliés sont placés sur les rayons de la bibliothèque non pour être lus, mais seulement pour faire *parade;* et faire *parade* avec un travail d'esprit, est une dérision amère.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, permettez-moi de dire quelques mots pour défendre les distributions de prix.

L'instituteur a très-rarement l'occasion de parler aux parents des élèves, et dans les circonstances actuelles cela est très nécessaire, principalement à la campagne. Personne ne l'y fait pour lui et à sa place; car dans certains villages les esprits éclairés sont très clair-semés. L'occasion, pour l'instituteur, de communiquer ses idées aux parents s'offre à la distribution des prix, et l'on voudrait les supprimer!

En second lieu, à la campagne les gens ne connaissent pas la jouissance pure et sereine que donnent les fêtes artistiques et scientifiques. Comment peuvent-ils alors prendre goût pour le bon et le beau? Les distributions solennelles de prix sont un moyen de civilisation, et on voudrait les voir disparaître! Qui le croirait?

—

Quelques mots à présent sur la seconde partie du 1er point.

Y a-t-il quelqu'un qui ait découvert un système, rejetant les récompenses et les corrections — car, je ne me sers pas volontiers du mot punition — par respect pour la dignité de l'enfant, je lui souhaite de bons résultats, mais je ne puis partager sa manière de voir. Quel est celui qui me fera comprendre qu'on blesse la dignité de l'enfant par des réprimandes morales et même par des récompenses matérielles?

Oui, c'est une véritable théorie philantropique, celle qui dit que l'enfant ne doit obéir que par conviction; mais c'est une théorie et rien de plus. On peut rendre le cœur des enfants susceptible à la conviction, mais on ne peut l'exiger de si tôt. La confiance dans la sagesse de l'instituteur doit être un besoin chez l'enfant; toutes les punitions et toutes les récompenses doivent être fondées; mais s'il y a dans la dignité de l'enfant des arguments contre, la position de l'instituteur vis-à-vis de l'enfant devient mauvaise; il y a égalité, et d'où sortira alors l'autorité? Je ne puis me rallier à un pareil système.

Je conclus donc en disant que je me tiens au système actuel appliqué de telle façon qu'on doive avoir recours aux punitions le moins possible et que les récompenses soient sérieuses et décernées en toute justice.

M. le Président. La parole est à M. Van de Wiele.

M. Van de Wiele. Je ne me lève pas pour prononcer un discours, mais tout simplement pour présenter quelques observations. J'ai entendu avec beaucoup de plaisir que l'honorable membre que nous venons d'entendre n'est pas d'avis qu'il faut supprimer les punitions. Cela est impossible selon moi. Le jour où l'on supprimerait les punitions, l'instituteur verrait son maître en chaque élève. Il n'aurait plus d'autorité sur ses élèves.

La suppression des punitions peut être une

idée philantropique, dans tous les cas elle n'est pas une idée pratique. Il ne faut pas se montrer l'ami de l'enfant au point de créer des difficultés aux grandes personnes.

En ce qui concerne les distributions de prix, je pense qu'il faut renoncer aux distributions de prix solennelles et publiques. M. Goossens n'en a pas parlé; M. Wattez est d'avis que les distributions de prix solennelles sont utiles. Il a combattu les deux arguments qui plaident pour la suppression : la jalousie qu'elles font naître et les couvertures brillantes des livres. Cependant il y a d'autres motifs qu'on peut faire valoir en faveur de la suppression des distributions de prix solennelles : elles font naître le mécontentement parmi les parents et les enfants.

Il n'est pas rare de voir remporter les prix par les enfants les plus éveillés, qui cependant ne sont pas les plus méritants sous le rapport du zèle, de la conduite et de l'application.

L'instituteur en faisant les préparatifs des distributions de prix fait une perte de temps et d'argent, perte dont il ne résulte aucun bien pour l'enfant. Cependant les récompenses ne sont pas entièrement à déprécier : Je voudrais au contraire que l'on distribuât plus de récompenses, ainsi, par exemple, à tous les fonctionnaires qui les méritent. Pour les enfants, je le voudrais certainement aussi. On pourrait procéder de la manière suivante : Distribuer des cartes de bons points où de bonnes notes; chaque carte représenterait 10 bons points et les enfants pourraient en gagner chaque semaine une ou deux; jamais davantage. Si l'élève vient à temps à l'école, il gagnerait une bonne note; puis on pourrait lui en donner une pour sa propreté, etc.; s'il n'a pas eu de punition de toute la semaine il obtiendrait encore une bonne note, ainsi que quand il sait bien sa leçon, etc. L'instituteur déciderait combien de cartes l'élève devrait avoir pour gagner un prix : mettons 50 ou 100. Une fois le nombre obtenu, l'enfant recevrait son prix; l'un tôt, l'autre tard, tous les élèves pourraient de cette manière obtenir un prix. Ceci n'est point une simple théorie puisque j'ai mis ce système en pratique dans mon école. Je puis dire que ce système de récompenses produit les meilleurs résultats et que c'est un bon moyen d'encouragement pour les enfants.

L'on me demandera si l'enfant pourra faire usage de ses cartes pour lever une punition?

Sur ce point les idées sont partagées. Les uns disent oui, les autres non. Quant à moi, je suis d'avis que les cartes ne peuvent pas servir à lever des punitions. On ne peut pas racheter les punitions dans la vie sociale : celui qui a beaucoup d'argent ne peut commettre impunément des fautes. Voilà mon système de récompenses.

M. LE PRÉSIDENT. M. Van de Wiele nous a fait connaître son système de récompenses; il serait à désirer qu'il nous fît également savoir en quoi consiste son système de punitions.

M. VAN DE WIELE. Je maintiendrais les punitions suivant le règlement actuel; celui-ci pourra rester en vigueur. S'il devait être changé, je voterais plutôt pour qu'on l'allège.

M. PALMAERS, de Louvain. Qu'il me soit permis de dire en quelques mots à l'honorable assemblée comment mon école est organisée pour encourager le plus possible les enfants et pour éviter les punitions.

Mes élèves savent qu'ils peuvent mériter cinq bonnes marques par jour; de ce nombre il y en a deux pour leur présence à l'école. Les trois autres sont données pour leurs devoirs et leur bonne conduite. Chaque semaine on inscrit ces marques ou cartes à côté de leur nom et on en fait l'addition à la fin du mois. Ceux qui ont au-delà de 17 bonnes marques sont classés dans la 1re catégorie; ceux qui en ont 15, sont dans la 2e catégorie et les élèves qui sont au dessous de 15 sont de la 3e catégorie. Tous les mois on inscrit le nombre de marques sur un bulletin que les parents doivent signer. Sur ce bulletin se trouve aussi le nombre des fois que l'enfant a été absent de l'école; combien de fois il est venu trop tard et le nombre des fois qu'il est venu à l'école sans avoir fait le devoir qui lui avait été donné par l'instituteur. Les enfants savent qu'à la fin de l'année les prix ne s'obtiennent pas pour le nombre des points obtenus dans les compositions, mais principale-

ment pour la bonne conduite et la fréquentation régulière de l'école. Il n'est plus question de prix spéciaux pour la grammaire, l'histoire, etc. Un seul livre est donné aux élèves et ce système permet de distribuer des ouvrages sérieux. Il ne naît point de jalousie entre les élèves, car nous avons des prix de trois catégories. Quelques-uns obtiennent un prix d'encouragement. Voilà le système que j'ai introduit dans mon école et je m'en suis trouvé assez bien. En ce qui concerne les punitions, voici comment je procède : mensuellement les parents sont informés de la manière dont leurs enfants se conduisent et s'appliquent ; ils peuvent ainsi prévoir ce qu'ils obtiendront à la fin de l'année. Les parents peuvent, quand ils le jugent utile, réprimander ou punir leurs enfants. Je punis à l'école par des retenues; ceux qui sont punis ont à faire, sous la surveillance d'un instituteur, un devoir spécial. Voilà mon système de punitions et de récompenses.

M. Rutten, de Gossoncourt. Mesdames et Messieurs. Concernant la première question, nous sommes tous d'accord sur le point de savoir ce qu'il faut entendre par la discipline scolaire ; nous sommes également tous d'avis qu'on ne peut rien faire de bon sans ordre, et nous admettons encore tous qu'on doit employer des moyens pour faire régner et maintenir l'ordre à l'école; mais à partir de ce point commence notre divergence.

Sur la question : avons-nous besoin de punitions et de récompenses pour maintenir la discipline à l'école, quelques-uns répondent catégoriquement *non!*

La dignité de l'enfant est blessée, disent-ils, par la contrainte qu'on veut exerçer sur lui pour l'amener à la soumission : un enfant doit obéir par conviction et raisonnement ; en d'autres termes, il doit faire le bien pour le bien et fuire le mal pour le mal.

Cette belle philantropie, cet idéal élevé a malheureusement le défaut de ne pouvoir jamais être réalisé et appartient par conséquent aux utopies.

Le mobile ancien et toujours nouveau des actions humaines est l'utilité, le bénéfice, l'amour propre, et quelques fois aussi le plaisir et la crainte. Je ne comprends pas par exemple comment une personne pourrait s'appliquer à l'étude pour l'étude même, c'est à dire sans l'espoir ou la prévision que l'étude lui donne un avantage quelconque. Je ne crois pas que jamais quelqu'un ait fait le bien et fui le mal uniquement pour le bien et pour le mal.

Aussi de tous temps et chez tous les peuples on rencontre des punitions pour une foule de fautes ; le règlement de n'importe quelle société contient un ou plusieurs articles fixant des amendes; les enfants ont introduit dans leurs jeux des punitions déterminées; Dieu applique des punitions certaines; nous ne parlerons pas de Mère Nature qui pince fermement pour plus d'une faute : comment agit-elle envers les envieux, les gens colères, les gourmands et tous ceux qui s'adonnent aux vices honteux? — Et nous, nous pourrions, sans punitions certaines et sans récompenses, maintenir de jeunes enfants, parfois déjà corrumpus, dans la voie du bien et du devoir par le simple raisonnement! Quel est celui d'entre vous n'ayaat élevé que cinq enfants qui ait pu le faire sans punir et récompenser?

Je pose le dilemme : lorsque l'intelligence des élèves n'est pas développée, ils ne comprennent pas le raisonnement; sont-ils forts en dialectique, alors ils pourraient bien trouver que le syllogisme de l'instituteur pourrait bien être plus juste et qu'ils n'ont pas besoin par conséquent de suivre entièrement ses ordres.

Et plus tard, les élèves devenus des hommes, obéiront-ils encore par la conviction et le raisonnement aux lois civiles et militaires?

Non, ceux qui n'ont jamais connu le *magister dixit* devront se soumettre alors aveuglément au *Lex est, dura lex, sed lex.*

Quel revirement subit!

Puisque l'école doit préparer à la vie, les élèves doivent s'habituer au *Magister dixit*, et s'ils se croient à la hauteur de leur instituteur pour faire valoir des motifs, il naît une égalité avec laquelle, comme le dit Léopold dans son ouvrage « l'éducation à la maison et à l'école, » le respect et l'autorité ne peuvent

marcher de pair. Il est évident qu'on peut raisonner avec les élèves les plus intelligents sur le règlement scolaire ; nous ne nous déclarons que contre la suppression radicale des punitions et des récompenses, un système qui n'a pu résister à l'épreuve.

Basedow pratiqua en 1774, à son philantropinum de Dessau, la doctrine de Rousseau, mais bientôt l'on s'aperçut que cette éducation n'avait pas le sérieux paternel, qu'elle était trop molle et les punitions et les récompenses revinrent au jour.

Dans des circonstances égales, le meilleur instituteur est certainement celui qui obtient le plus d'ordre avec le moins de punitions et l'amour est beaucoup plus puissant que la crainte, mais quand le mal prend trop le dessus, il faut avoir recours aux moyens énergiques et comme d'après le proverbe l'on prépare la viande de loup à la sauce de chien, je demande le maintien de notre règlement de discipline avec ces deux modifications :

1° L'instituteur peut appliquer dans certaines circonstances exceptionnelles une punition corporelle au moyen de la verge..... *(Murmure général.)*

2° L'instituteur peut, avec l'assentiment de l'inspecteur cantonal ou principal, renvoyer un élève.

Ne croyez pas, Messieurs, que j'ai l'intention de remettre la verge sur son trône, ou que je partage l'avis du père Adrien qui disait que celui qui veut devenir un brave homme doit être battu dans son enfance comme de la morrue; non, le bâton ne forme pas de bons caractères, et l'instituteur qui emploie beaucoup de punitions corporelles est un imbécile. Cependant, ce qui est arrivé à un de mes amis, il y a environ 18 ans, m'engage à demander pour les instituteurs belges, le même droit qu'ont les instituteurs américains, anglais, allemands et autres hommes d'école étrangers, qui en fait d'éducation sont aussi avancés que nous.

Il y a environ 18 ans, l'instituteur de la commune de X, était brouillé avec son curé et son bourgmestre, qui remplissait également la fonction de commissaire de police. Un jour deux élèves se battent à la cour de l'école, l'instituteur se précipite naturellement vers les gamins et donne à l'un d'eux, qui ne lâcha pas immédiatement son adversaire, quelques coups au moyen d'une règle. Fort probablement depuis longtemps, on avait espéré pareil évènement, et en ce moment plus d'une administration communale ne désirerait pas mieux de la part de son instituteur. Notre instituteur eut à comparaître devant la justice et, pour que cela pût servir de leçon aux instituteurs de cinq ou six lieues à la ronde, il fut puni d'une manière plus forte que deux grossiers paysans, qui se seraient battus volontairement à se briser les côtes et... et .. les paroles franchissent difficilement mes lèvres, il fut obligé de donner sa démission endéans le mois !

Mari, femme et enfants étaient sur le pavé. Quel anéantissement moral et quelle bonne aubaine pour des gamins négligés et les ennemis systématiques de l'instituteur ! — Et nous ne demanderions pas la suppression d'un règlement dont la contravention, considérée en d'autres pays comme un bienfait, peut nous détruire moralement et matériellement ! Nous ne demanderions pas la suppression d'un règlement qui donne plus de droit au plus méchant élève qu'à l'instituteur, oui plus de droit ! Que fera l'instituteur avec un élève qui dans et hors de l'école l'insulte et lui donne même des coups de pied ? Oui que fera-t-il si ce n'est ronger son frein en silence et avouer son impuissance ?

Nous demanderons donc, Mesdames et Messieurs, comme un seul homme, la suppression de l'article du règlement qui pend sur la tête de beaucoup d'entre-nous comme l'épée de Damoclès. Et à présent nous pouvons demander et espérer des modifications, maintenant que nous avons un ministre qui mieux qu'avec des paroles veut le bien des instituteurs par des actions.

2° Je désire que les administrations communales n'aient plus à se mêler du renvoi d'un élève.

Là où l'instituteur trouve un appui dans le conseil communal, la mesure que je réclame, ne peut faire du mal, et pour tous les institu-

teurs elle serait très avantageuse, comme c'est aussi le cas pour mon premier vœu.

Aussi je désire que le congrès émette le vœu que les élèves définitivement exclus de l'école soient renvoyés à une école de reforme. Il est inutile de s'étendre sur les avantages qui résulteraient de cette mesure. (*Désapprobation.*)

M. Hacqaert, de Gand. Mesdames et Messieurs. Demander de rétablir la verge et d'autres moyens pour châtier l'enfant, si méchant qu'il puisse être, sont des mesures que nous ne pouvons pas admettre mais que nous devons condamner.

Nous sommes appelés à faire de l'enfant un homme, nous devons montrer que nous sommes des hommes nous-mêmes. On nous a dépeint l'enfant comme étant plein de méchanceté et d'instincts pervers. Eh bien, je crois que cela n'est pas vrai. Depuis que je suis instituteur, je n'ai trouvé dans l'enfant que de bons sentiments. Quand l'enfant se rend coupable de temps à autre de petites méchancetés, cela ne provient pas de ce que son cœur est mauvais, mais bien de l'ignorance du bien et du mal. Je suis d'avis que l'instituteur doit tâcher de gagner le cœur des enfants par la sympathie et la douceur. C'est pourquoi il doit punir le moins possible. Il doit traiter l'enfant avec douceur et bonté.

Pour ce qui regarde les récompenses, je pense que les distributions de prix doivent disparaître. On doit apprendre à l'enfant à faire le bien pour le bien. C'est une utopie, dit-on; je ne le crois pas. Quoiqu'il en soit le système que vient de nous indiquer M. Palmaers est appliqué à Gand avec succès à l'école moyenne, avec cette différence toutefois, qu'indépendamment des prix de bonne conduite, on donne aussi des prix pour les diverses branches. Les prix généraux sont supprimés.

Deux enfants sont doués de dispositions différentes. L'un, qui a l'esprit éveillé, réussit à obtenir un bon résultat dans les compositions, malgré que sa conduite et ses devoirs laissent souvent à désirer; l'autre qui se conduit toujours bien et s'applique à bien faire ses devoirs, n'est pas capable de remporter une place dans les compositions qui lui donnent droit à un prix. Voilà pourquoi on emploie un autre système à l'école moyenne de Gand. L'enfant qui arrive à temps à l'école, reçoit une bonne note; pour son devoir il peut obtenir 3 points; quant un élève a obtenu 100 points, il reçoit un certificat d'honneur; à la fin de l'année, il obtient un prix de 3^{me} degré s'il a 1500 points, du 2^{me} degré pour 1600 points et du 1er degré 1700 points. En outre, les élèves peuvent gagner un diplôme qui plus tard pourra leur servir soit pour obtenir une place, soit en toute autre circonstance.

Quant aux punitions, on punit le moins possible. Les punitions consistent dans une leçon ou un quatrain de Van Hollebeke que l'élève doit copier et une demi-heure de retenue. Pour les cas un peu plus graves on fait venir les parents. Les punitions sont inscrites dans un livret qui doit être signé par le père ou la mère. Quand la punition infligée n'est pas faite, le surveillant se rend à la maison de l'élève. Le système des récompenses et des punitions en vigueur à l'école moyenne de Gand y donne de bons résultats. Les instituteurs y sont estimés et aimés des parents et des élèves, et c'est là ce que les instituteurs doivent rechercher le plus.

M. Rutten. Les orateurs précédents sont d'avis qu'il y a deux espèces d'enfants. Ces Messieurs qui ont parlé tantôt n'ont trouvé que de bonnes qualités chez l'enfant; ce sont des anges descendus sur la terre pour ne donner que des satisfactions aux instituteurs. Je ne soutiendrai pas que les enfants naissent corrompus, mais qu'un grand nombre sont rendus vicieux par la mauvaise éducation qu'ils reçoivent chez eux, personne assurément ne le contestera.

D'après la doctrine de l'église, l'homme est corrompu de sa nature; je ne veux pas examiner à présent si cette doctrine est exacte. Je me borne à croire que ces messieurs qui ne voient que du bien dans l'enfant vivent dans un autre milieu que nous. Je ne puis pas juger de ce qui se passe à l'école moyenne : je n'y ai pas été, mais quant aux écoles rurales je

puis dire, la main sur le cœur, que les enfants n'y sont pas aussi sages et aussi doux que les enfants des écoles des villes. Dans les écoles villageoises les enfants sont encore, du moins pour la plupart, sauvages et indisciplinés ; par conséquent, Messieurs, pour arriver à une conclusion sérieuse on doit faire une différence entre les enfants de la campagne et ceux des villes qui, à ce qu'il paraît, sont mieux élevés que ceux de la campagne. Ces messieurs de la ville n'ont pas besoin de punitions disent-ils; pour les écoles rurales cependant les punitions sont nécessaires. Si nous ne faisons pas de différence les conclusions seront fausses.

M. LE PRÉSIDENT. Nous devons arriver à une conclusion. Pour résumer la discussion sur les punitions et les récompenses, l'on peut dire que nous sommes obligés, bien malgré nous, de maintenir les punitions dans les écoles primaires ; il est bien entendu cependant, que l'instituteur fera le moins possible usage de punitions. J'ajouterai que j'ai constaté personnellement que les instituteurs qui punissent le plus obtiennent le moins d'ordre dans leur classe et cela m'a donné la certitude qu'il est bon d'abandonner les punitions ; seulement pour certains cas il faudra les maintenir.

Pour ce qui regarde les récompenses, je suis d'avis que dans ce cas encore il faut employer beaucoup de circonspection. On ne peut pas donner trop de récompenses ; il faut en être fort avare sinon elles n'ont plus de valeur. Ainsi l'on ne peut pas faire de distributions de prix où tous les enfants en reçoivent un. Cela ne donne aucun résultat. Le système developpé par M. Palmaerts est appliqué dans la classe supérieure de l'école que j'ai dirigée jusqu'à présent, et il y fonctionne fort bien. Les élèves possèdent un livret, indiquant la manière dont ils se conduisent et font leurs devoirs, ainsi, que le nombre de points obtenus, les absences de l'école avec ou sans autorisation, etc. Ces indications doivent être signées tous les quinze jours par les parents, qui de la sorte sont au courant de la manière dont leurs enfants se conduisent à l'école. Il est à souhaiter que l'on adopte ce système dans toutes les écoles. Il me semble qu'il donnerait de meilleurs résultats que les plus belles distributions de prix.

Cependant, je ne supprimerais pas les livres, je les maintiendrais afin que les enfants aient une récompense en perspective. Non seulement il faudrait donner des livres à la fin de l'année, mais aussi à Pâques et même dans le courant de l'année. Il est bon également d'introduire l'épargne et de permettre aux meilleurs élèves de faire des excursions scolaires au moyen de leurs épargnes. De cette manière on leur procure l'occasion de voir et d'apprendre beaucoup de choses. Je pense par conséquent que nous sommes tous d'accord : le vrai mérite peut être récompensé et pour cela on n'a pas besoin d'attendre jusqu'à la fin de l'année.

M. PALMAERTS. Le système développé par M. Hacquaert, diffère considérablement du mien. Il me plait moins que le mien, parce qu'il augmente trop les occupations de l'instituteur.

M. LE PRÉSIDENT. Au fond nous sommes tous du même avis. Quant à l'exécution, c'est-à-dire la rédaction des décisions, il me semble que l'on pourrait l'abandonner au bureau. Il est difficile de rédiger séance tenante les décisions de l'assemblée, où sa manière de voir doit être résumée d'une manière exacte.

M. X..... On maintient les distributions de prix, et l'on veut donner des ouvrages sérieux et utiles. C'est parfait ; seulement, il y a des communes qui n'allouent qu'un crédit de 30 francs pour les distributions. Je propose que l'assemblée témoigne le désir, de faire augmenter cette somme dans le budget des écoles.

M. LE PRÉSIDENT. La majoration de cette somme sera la conséquence naturelle de nos décisions. Le bureau tiendra compte de cette observation.

Nous allons nous occuper à présent du second point de notre ordre du jour :

« *Comment doit-on enseigner les premières notions des sciences naturelles et de l'hygiène dans les écoles primaires?* »

Puisque personne ne désire prendre la parole

sur ce point, nous passerons au troisième point de l'ordre du jour :

« *Que peut l'école primaire pour développer la fraternité entre les divers peuples?* »

Monsieur Waterschoot a la parole.

M. Waterschoot, de Merelbeke.

Mesdames et Messieurs.

Nous considérons ce point comme le plus important de l'ordre du jour. Dans tous les états on s'occupe de nos jours de cette question, parce que la société actuelle est si avancée, que les peuples éprouvent un certain besoin de fraterniser. Le commerce et l'industrie demandent les relations les plus étendues pour leur développement et les nombreux moyens de communication font que les différentes nations ont des relations presque journalières; ainsi plus on fraternise, plus on peut s'aider l'un l'autre sur ce terrain. Les vieilles idées de diviser les peuples en classes où sectes trouvent encore des partisans, mais à mesure que le monde progresse, le nombre de ceux-ci diminue de jour en jour, pour disparaître complètement. Arrivons au cœur de la question.

L'école est le monde en petit. Les actions multiples de la société entière, les bonnes comme les mauvaises, toutes les observations que l'on peut faire dans le monde infini, on les rencontre dans le cercle restreint de la jeune population de nos écoles primaires; avec cette différence pourtant que dans le monde réel, tout se montre en plein développement, et chez nos élèves en miniature seulement; on ne voit là que les premiers germes des fruits futurs de la vie.

Toutes les passions, tous les sentiments généreux germent déjà dans le cœur innocent de l'enfant.

En veut-on le plus éclatant témoignage?

Regardez une réunion d'enfants pendant la récréation, quand ils jouent entr'eux, qu'ils sont abandonnés à leurs mouvements libres et qu'ils peuvent donner un libre cours à leurs désirs enfantins. On remarque déjà ici le despote qui se donne dans le jeu la priorité, et d'un ton de maître veut faire courber les faibles sous sa volonté de fer. Là on en voit un qui tâche de s'emparer de la propriété de son timide compagnon. Là-bas, dans un endroit plus ou moins isolé, on aperçoit déjà une espèce de complot, tramé contre le résultat du jeu de leurs compagnons. Au milieu de la cour on entend déjà parler avec une certaine vivacité de la fraternisation et de la coopération, pour faire réussir le jeu et l'amusement, et ces derniers parlent, comme on le voit toujours dans de pareils cas, la figure ouverte et la satisfaction peinte sur leur visage; ce sont les premiers effets que l'on peut constater de ce noble penchant à la tolérance et à la fraternisation. C'est ici que l'on doit commencer; c'est ici le premier moment qu'il faut saisir afin de donner à cette grande vertu sociale sa première nourriture. Oui, la tolérance et l'indulgence, ces belles vertus civiques qui sont si nécessaires dans les circonstances actuelles et que certaines personnes oublient si facilement, voire même — qui le croirait? — contrecarrent systématiquement! Observez ensuite les actions des petits pendant l'instruction; montrez leur comment ils doivent vivre ensemble comme des frères, en permettant que réciproquement ils emploient les objets de classe appartenant à l'un ou à l'autre des camarades, en facilitant leurs tâches mutuelles, en se donnant réciproquement des explications sur les questions traitées en classe, en s'appuyant l'un l'autre dans les difficultés que présente parfois la vie de l'enfant; en faisant ressembler l'école à la maison paternelle. On agit de même quand les élèves viennent en contact avec ceux d'autres communes ou d'autres pays. Les excursions scolaires peuvent être ici de la plus grande utilité en faisant faire aux enfants la connaissance de ceux d'autres contrées, en leur apprenant à s'aimer et de la sorte à fraterniser; car n'est il pas déplorable que des gens élevés dans un même pays, y passent leur vie entière, sans même se douter de leur existence mutuelle?.... Après avoir de cette manière fait naître la fraternité dans le cœur des enfants, ils pourraient rester en correspondance, afin de se communiquer leurs sentiments; car peut-être pourront-ils se revoir plus tard, et qui sait, entrer en

relations; cela se voit le jour d'aujourd'hui très souvent.

Ce que l'on a déjà mis en action dans différentes parties de notre pays, sous le nom d'excursions scolaires, échange de lettres, etc., ne pourrait-on l'approprier à d'autres pays? Avec les moyens de communication dont nous disposons aujourd'hui, et qui s'améliorent de jour en jour, les distances ne sont pour ainsi dire plus des obstacles; nous pouvons à présent être mieux en relation avec les habitants des pays étrangers, qu'il y a cent ans avec les personnes qui habitaient de l'autre côté de nos propres terres. Et, outre les avantages que ces rapports peuvent nous apporter, combien ne serait-il pas agréable d'être de temps en temps renseigné de bonne source sur ce qui se passe tous les jours dans des contrées lointaines.

Nous arrivons à présent au cœur même de la question, pour développer la fraternité entre les divers peuples. Que l'on tâche d'abord de faire comprendre à l'enfant que la différence de langage, de mœurs ou d'usages ne peuvent être un motif de séparation entre les divers peuples du monde; qu'on leur apprenne qu'ils sont tous l'œuvre d'un même Créateur et qu'ils vivent continuellement de ses bienfaits, comme les frères d'une même famille. Il est vrai que chaque peuple veut progresser et améliorer ses moyens d'existence; chacun est fier des faits glorieux de ses ancêtres et tâche de les faire valoir; chacun tient à son histoire nationale et est attaché à son pays natal par des liens indissolubles; mais toutes ces raisons n'empêchent pas la fraternité, au contraire; loin d'inspirer une certaine aversion, elles doivent appeler à la vie un constant courage parmi les peuples et contribuer à le maintenir.

Quant à l'histoire, on fait connaître spécialement les hommes qui ont contribué au bien-être général et qui ont donné l'exemple de la charité, de la générosité et de la confraternité. Les belles œuvres que l'on rencontre dans la vie ordinaire pourront être citées également, et servir d'exemple à la jeune génération. Faites visiter les expositions internationales par les élèves de tous les pays, sans frais de leur part. Là où règnent la haine et la discorde, faites règner l'amour et la complaisance. Que les enfants ne considèrent pas comme des étrangers ceux qui appartiennent à un autre pays, mais comme des frères que nous devons tâcher de secourir dans des calamités publiques et dont nous pouvons partager les joies. Répandez des livres et des revues écrits dans ce but.

Mettez en rapport autant que possible les instituteurs des différents pays, pour parler de fraternisation et de coopération et pour rechercher les moyens qui conduisent à ce but. A chaque congrès d'instituteurs, par exemple, chaque pays pourrait être représenté par une députation et de cette manière nous ouvririons une chaire, d'où résonnerait une voix puissante sur tout l'univers. Voilà en larges traits ce que peut l'école communale. Et les derniers évènements en Allemagne ont suffisamment démontré la puissance d'un pareil enseignement; il ouvrira aussi à notre époque de luttes, nous n'en doutons pas, tôt ou tard, les yeux de ceux qui veulent entraver le développement de notre enseignement. Si l'on agissait de même dans tous les pays et élevait la génération future dans ces idées, devrions-nous voir, sans pouvoir nous y opposer, cette destruction générale qui fait reculer un pays d'un demi siècle dans la voie du progrès. Serions-nous encore obligés d'avoir sous nos yeux ces scènes meurtrières, ces gigantesques tueries d'hommes auxquelles on a donné le nom insignifiant de guerre? Non! Tout cela serait impossible, un lien confraternel réunirait tous les peuples et en toute vérité nous pourrions-nous écrier : Entre les divers pays de la terre, il n'y a plus de limites. Oui, Messieurs, songez-y bien : ce qu'on n'a pu obtenir par les armes, ce que d'autres enseignements n'ont appelé qu'à la vie, sera éclairé d'une lumière nouvelle par le flambeau de l'instruction; cette œuvre grandiose doit être achevée par elle : c'est le but qu'on doit atteindre; c'est même un devoir qu'elle a à remplir pour se rendre digne de son importante mission dans la société.

J'ai dit.

M. LE PRÉSIDENT. La parole est à Madame Storm-Van der Ghys, de Delft.

Me. STORM-VAN DER GHYS. Je crois, Messieurs, que la fraternité entre les divers peuples serait beaucoup avancée par la fréquentation des congrès. Nous avons eu l'honneur d'avoir parmi nous, il n'y a pas longtemps, à Rotterdam, celui qui préside si dignement cette réunion. Je crois être l'interprête de tous les instituteurs de la Hollande en disant que nous avons considéré comme un très grand honneur de pouvoir recevoir le représentant du corps enseignant de la Belgique. J'espère que l'accueil que votre représentant a reçu parmi nous ne l'aura pas effrayé, et qu'à l'avenir nos congrès seront fréquentés par beaucoup d'instituteurs belges et aussi par des femmes belges. Je puis vous assurer que nous attachons une grande importance à la part que vous prenez à nos réunions.

Au congrès de Malines on a discuté également la question touchant les moyens de favoriser la fraternité entre les pays du Nord et ceux du Sud. On y a fait ressortir avec beaucoup de vérité que les livres des écrivains belges sont peu connus en Hollande ; et de même nos auteurs hollandais en Belgique. Il est difficile de connaître tous les écrivains, et c'est pourquoi on a décidé de former un comité chargé de faire connaître les ouvrages des meilleurs auteurs des deux pays, et de les répandre parmi les lecteurs belges et hollandais. De cette manière on lira les meilleurs ouvrages belges en Hollande et les meilleurs ouvrages hollandais trouveront des lecteurs en Belgique. On peut certainement considérer cet effort comme un moyen de fraternisation. Mais moi qui ai eu le privilège de parcourir les quatre parties du monde et d'apprendre à connaître beaucoup de peuples et beaucoup de langues, j'ai acquis la conviction que pour favoriser la fraternisation il est surtout nécessaire d'avoir une seule langue, une monnaie et une mesure uniques. Quand on a beaucoup voyagé on sait combien de difficultés on rencontre par le défaut d'une langue, d'une monnaie et d'une mesure universelles. Quand je voyageais en Egypte, j'eus le rare privilège d'être, l'hôte, avec cinq autres dames, du vice-roi. J'ai regreté alors de ne pas savoir l'Arabe. Je sentis combien la connaissance de cette langue m'était nécessaire pour me mettre au courant de la situation du pays. Moi, qui parle l'Anglais presqu'aussi bien que ma langue maternelle, je pouvais m'entretenir avec le vice-roi en Anglais, mais beaucoup de choses concernant le peuple devaient rester pour moi lettre morte. Par la bouche du vice-ro' j'appris une foule de renseignements importants concernant l'enseignement en Turquie. (L'honorable Madame Storm fait connaître ensuite quelques détails sur l'enseignement des filles dans ce pays, ainsi que sur l'instruction en Amérique, détails que nous pouvons laisser de côté, n'ayant pas de rapport direct avec la question qui se trouve en discussion.)

M. LE PRÉSIDENT. Je me crois obligé de remercier cordialement Mme Storm pour les paroles bienveillantes qu'elle vient de prononcer à mon adresse. Hier j'ai déjà demandé à l'assemblée d'exprimer sa reconnaissance aux instituteurs de la Hollande pour le chaleureux accueil que j'ai reçu au congrès de Rotterdam, où je représentais les instituteurs belges. L'assemblée a voté cette proposition par acclamation et je prie Mme Storm de reporter nos remerciements aux instituteurs et aux institutrices de son pays. Je crois que nous devons à Mme Storm des remerciements particuliers pour les renseignements qu'elle nous a donnés sur l'enseignement dans les divers pays du monde qu'elle a visités.

A présent je donnerai lecture des conclusions de l'honorable premier orateur :

1. L'éducation des élèves dirigée vers ce but (la fraternisation) pour les divers pays.

2. Excursions scolaires internationales.

3. Correspondances entre les élèves de diverses contrées.

4. Communication réciproque de découvertes, de nouveautés et d'usages entre les divers pays.

5. Organiser des expositions internationales pour toutes sortes de produits, lesquelles expositions les élèves de tous les pays pourraient visiter gratuitement.

6. Organiser des congrès d'instituteurs internationaux.

7. Tâcher de répandre des livres et des revues écrits dans ce but.

Je crois que l'assemblée peut se ralier à ces conclusions.

Je désire cependant ajouter un mot, pour signaler notamment l'utilité que peuvent avoir des relations avec nos collègues hollandais pour eux et pour nous. Qu'il me soit permis de communiquer à l'assemblée le résultat de l'expérience que j'ai faite récemment sous ce rapport à Rotterdam. J'ai remarqué que nous pourrions apprendre beaucoup des instituteurs hollandais et ceux-ci de leur côté beaucoup des instituteurs belges. Pour ne citer qu'un seul exemple, je dirai qu'à une excursion par bâteau de Rotterdam à Dordrecht, j'avais grand'peine à répondre à toutes les questions qui me furent faites de tous côtés presque d'une manière ininterrompue, pour donner tantôt à un cercle tantôt à un autre des détails sur l'enseignement en Belgique.

C'est ainsi, qu'entr'autres, ils ne se formaient presque pas d'idée de l'organisation de nos excursions scolaires et ils les considéraient comme très difficiles sinon impossibles. Quand je leur disais de quelle façon elles sont organisées en Belgique et y réussissent parfaitement, ils se montrèrent très reconnaissants pour ces renseignements, se proposant d'essayer également de les organiser en Hollande. Voilà une des nombreuses questions que j'ai traitées dans ce pays. Il est très nécessaire d'envoyer des représentants aux congrès d'autres pays, parce que nous pouvons y apprendre également.

M^me^ Storm-Van der Ghys. Permettez-moi encore un mot. Je pense qu'il est très nécessaire de faire des efforts pour que la femme obtienne autant que possible un traitement égal à celui qu'on accorde à l'homme. Jadis la femme avait chez nous un traitement beaucoup inférieur à celui de l'homme quoiqu'on exigeât d'elle le même travail et les mêmes connaissances que de l'homme.

Je ne pouvais pas admettre que la femme dans les mêmes circonstances dût gagner moins que l'homme. Je n'ai cessé de faire ressortir cette injustice partout où j'ai pu le faire.

J'en ai parlé et écrit et j'ai continué à parler et à écrire jusqu'à ce qu'enfin on ait prêté l'oreille. Je ne pouvais comprendre la grande injustice à l'égard de la femme; d'autant plus que l'image de la justice est toujours représentée par une femme dont les yeux sont couverts d'un bandeau. Les Messieurs n'y avaient pas songé qu'ils commettaient une injustice à l'égard de la femme dont ils avaient pris l'image pour représenter la justice. A Munich j'en causais un jour avec un inspecteur de l'enseignement qui me répondit : Nous n'y avons jamais songé. Les femmes font cependant plus de besogne que les hommes puisqu'elles enseignent les ouvrages manuels à côté des autres branches.

Dans certaines villes de la Hollande la femme ne gagnait que la moitié des appointements des hommes. J'ai persisté dans mes efforts pour obtenir l'égalité des appointements.

On sait que quand la goutte d'eau tombe sur une pierre, toujours au même endroit, elle finit par percer la pierre fût-elle des plus dures. On donne au fer la forme qu'on veut obtenir en le battant et en le frappant. Je n'ai cessé de frapper et aujourd'hui les femmes en Hollande ont les mêmes appointements que les hommes. (*Applaudissements prolongés.*)

M. le Président. Personne ne demandant plus la parole, je déclare close la discussion sur le premier point.

Le deuxième point de notre ordre du jour n'a pas encore été traité.

Quelqu'un désire-t-il prendre la parole sur ce point?

M. Winnens. Personne n'étant inscrit pour traiter ce point, je désire en dire un mot. Je n'ai pas étudié la question, mais je veux cependant faire connaître mon opinion à l'assemblée. L'enseignement des sciences naturelles exige beaucoup de moyens, principalement des moyens matériels.

L'école primaire ne possède pas ces moyens pour donner cet enseignement d'une manière convenable.

Un certain nombre d'écoles qui ont beaucoup d'instituteurs peuvent le donner, mais

dans les écoles ordinaires pareil enseignement est impossible. Je conclus en demandant que la commune et l'Etat donnent aux écoles tout ce qui est nécessaire pour organiser l'enseignement scientifique. Aussi longtemps que les écoles communales ne possèdent pas le matériel nécessaire, nous ne devons pas, me semble-t-il, parler d'enseignement scientifique.

M. LE PRÉSIDENT. M. Winnens ne discute pas la question telle qu'elle a été posée. On demande seulement : comment faut-il enseigner les notions des sciences naturelles à l'école primaire? Il est évident qu'on entend ici les écoles organisées telles qu'elles devraient l'être, c'est-à-dire pourvues du matériel et du personnel nécessaires. Quand on n'a pas le matériel et le personnel indispensables pour enseigner une branche, il va de soi qu'on ne peut le faire d'une manière convenable, mais cela n'empêche pas qu'on puisse examiner de quelle manière cette branche pourra être le mieux enseignée quand l'école aura reçu à cette fin une organisation convenable.

M. WINNENS. D'après l'honorable Président, quand on veut examiner la question qui nous occupe, l'on doit avoir en vue l'école telle qu'elle devrait être et non telle qu'elle est. Je pense, quant à moi, que nous ne devons pas agir ainsi. Nous devons discuter les questions en considérant l'organisation réelle et actuelle des écoles, et nous ne devons pas avoir en vue un idéal quelconque. Nous avons commis la même erreur pour l'enseignement de la gymnastique. Nous avons conclu qu'il fallait introduire cet enseignement. Combien d'écoles y a-t-il à la campagne qui possèdent les moyens de réaliser cet enseignement?

M. LE PRÉSIDENT. M. Winnens n'a pas bien compris assûrément. Nous sommes d'accord que beaucoup d'écoles en Belgique laissent encore à désirer, sous le rapport de l'organisation. Partout cependant où l'on possède le matériel et le personnel nécessaires, l'enseignement scientifique pourra se donner. Je pense donc que nous pouvons très bien discuter la question portée à notre ordre du jour. Nos décisions stimuleront le gouvernement dans ses efforts pour donner à nos écoles une bonne organisation.

M. PALMAERTS, de Louvain. Ne serait-il pas nécessaire de composer un petit manuel des matières à enseigner, je veux dire une espèce d'indicateur, qui contiendrait l'énoncé des matières faisant partie de l'enseignement scientifique. Nous nous perdrons autrement. Ce petit livre pourrait servir d'indicateur d'après lequel les communes pourraient acquérir tout ce qui est nécessaire à l'enseignement dont il s'agit.

M. LE PRÉSIDENT. L'honorable M. Palmaerts désirerait, je crois, voir rédiger une espèce de programme succint, des matières qui pourraient être enseignées à l'école primaire, et insister ensuite pour que les administrations communales donnent les objets ou le matériel nécessaire pour réaliser ce programme. L'assemblée se rallie-t-elle à cette manière de voir?

M. LAMBRECHTS, de Bruxelles. Je suis heureux de pouvoir contredire M. Winnens. Ce monsieur dit qu'il faut beaucoup de moyens et surtout des moyens matériels pour pouvoir donner l'enseignement scientifique et que l'école primaire n'en dispose pas. Eh bien, je prétends que nous pouvons enseigner l'histoire naturelle dans toutes nos écoles. En effet, que nous manque-t-il? Rien! Nous avons tous à notre disposition du fer, du cuivre, du plomb, etc., dont il nous est facile de parler et nous pouvons par conséquent enseigner les premières notions de l'histoire naturelle sans être obligés de demander un matériel quelconque à l'administration communale. Si le cas se présente que nous avons besoin d'un objet quelconque, nous pouvons le confectionner nous-mêmes.

Une voix. Cela est difficile!

M. LAMBRECHTS. Cela ira bien avec un peu de bonne volonté! On enseigne les notions des sciences naturelles à l'école modèle de Bruxelles. Quand nous avons besoin d'un instrument, nous nous tirons bien vite d'embarras : nous le confectionnons nous-mêmes. Les objets dont on a besoin ne sont pas fort nombreux et surtout ne pas très difficiles à faire. En Hollande on agit de la même manière. J'ai vu donner ce mois-ci, à Rotterdam, un cours qui m'a appris de belles choses

(*Suite, voir le Supplément.*)

et je me promets bien de les enseigner également à mes élèves.

M. LE PRÉSIDENT. Je partage beaucoup la manière de voir de M. Lambrechts. On ne doit pas s'effrayer de l'enseignement scientifique. En effet, il ne s'agit pas ici de donner un cours régulier de botanique, de zoologie, etc., mais il s'agit tout simplement de s'entretenir avec les élèves sur des choses qui sont à leur portée, en rapport avec les sciences naturelles. Le cours donné à Rotterdam, auquel M. Lambrechts a fait allusion, est un *cours d'ouvrages manuels pour garçons*. Cela vous paraîtra probablement une utopie et cependant c'est bien une réalité. On y apprend aux enfants à s'occuper d'une manière utile. Il y a une foule de choses qu'on peut enseigner au moyen d'un simple tube en verre : la pression atmosphérique, l'élasticité et la dilatation de l'air, etc., ce qui peut nous donduire à l'explication du fusil à vent. Ceci pour la physique. A-t-on la botanique à enseigner? eh bien, que l'instituteur apporte à l'école la plante dont il veut parler. Il en est de même de la zoologie ; prenez les animaux qui sont à notre disposition ; montrez-les, analysez-les et donnez en autant que possible l'explication. Il est facile d'enseigner, comme on vient de le voir, beaucoup de choses sans avoir un bien grand nombre d'instruments à sa disposition. Je crois cependant qu'il ne serait pas mal de rédiger une espèce de programme, pour que le personnel enseignant ait un guide. Je crois par conséquent qu'on peut faire mention de ce vœu dans les conclusions que nous soumettrons demain à l'assemblée générale.

Il n'en serait pas moins désirable que les communes votassent les fonds nécessaires pour l'achat d'objets qui pourraient servir à l'enseignement des sciences naturelles, car tout le monde n'est pas assez habile pour les faire soi-même, ce que du reste, on ne peut exiger de l'instituteur.

M. WATTEZ. On parle de la rédaction d'un programme ; je veux simplement poser cette question. Ce programme sera-t-il partout le même, c'est-à-dire pour les écoles de la ville et pour celles de la campagne? Il me semble que le programme des écoles des villes devrait être composé en vue de l'industrie et celui des écoles rurales en vue de l'agriculture.

M. LAMBRECHTS. Je ne partage pas cette manière de voir. Quand nous voulons apprendre à nos élèves l'une ou l'autre chose qui se rapporte à l'agriculture, nous les conduisons à la campagne. Il est évident que de cette manière les enfants n'apprendront pas l'agriculture, mais ils s'en forment une idée. Les habitants des villes ont autant besoin d'avoir une idée de l'agriculture que ceux de la campagne.

M. GOOSSENS d'accord en cela avec M. Lambrechts, trouve que le programme de l'enseignement des écoles primaires doit être partout le même, en ville comme à la campagne. Une différence dans le programme aurait pour conséquence d'élever un mur de séparation entre les habitants des villes et ceux de la campagne.

Ils deviendraient des étrangers les uns pour les autres. Nous devons au contraire favoriser la fraternisation entre les habitants des villes et ceux de la campagne. Je conclus donc que l'enseignement doit être le même dans toutes les écoles.

M. RUTTEN. Je ne suis pas de l'avis de ces Messieurs de Bruxelles. Je crois que nous nous engageons dans une mauvaise voie. Il a été de même de l'enseignement de la gymnastique, qui devait se donner, d'après une décision prise à un précédent congrès, à toutes les écoles. Quel en a été le résultat? Un grand *zéro*. Dans 20 ans ce résultat sera encore nul. On veut porter à présent au programme l'enseignement des sciences naturelles, l'agriculture, etc. ; qui sait ce que l'on y ajoutera encore! Je ne comprends pas comment on puisse songer à ajouter constamment de nouvelles branches au programme. Il me semble que nous devons faire croire par là à nos supérieurs que nous n'avons plus rien à faire. L'enseignement de la lecture, de l'écriture et du calcul laisse beaucoup à désirer dans un grand nombre d'écoles. Il vaudrait mieux songer à fortifier cet enseignement.

M. PALMAERTS. Il ne s'agit pas ici d'organiser un cours spécial d'agriculture : cela n'est pas sérieux, mais simplement de faire

un programme pour l'enseignement des éléments des sciences naturelles.

M. Rutten. Autant de belles paroles!

Je demande si M. Palmaerts est à même de diriger une ferme de dix hectares. Voilà la question.

M. le Président. Restons dans la question. Personne ne pense que nous puissions former à l'école primaire des agriculteurs, ayant des connaissances pratiques. Mais cela n'empêche pas que nous pouvons apprendre à connaître aux enfants la vie des plantes, et même leur indiquer comment il faut les entretenir et les soigner d'après les données de la science botanique; voilà ce qu'on demande.

M. Wattez. Quand j'ai parlé de la différence entre le programme des écoles rurales et les écoles des villes, je n'ai pas voulu dire qu'aux premières écoles on ne doit enseigner exclusivement que des choses se rapportant à l'agriculture et dans les autres des branches qui ne regardent que l'industrie; je veux dire uniquement qu'aux écoles de la campagne l'enseignement doit viser principalement l'agriculture et aux écoles urbaines, tout spécialement l'industrie.

Voilà la différence que j'ai en vue.

M. le Président. On tiendra compte de l'observation de M. Wattez en formulant les conclusions.

Mesdames et Messieurs. Nous sommes arrivés à la fin de nos travaux. Je ne veux pas lever la séance sans vous avoir exprimé toute ma reconnaissance pour l'excellente attitude que vous avez prise et conservée pendant la discussion des différentes questions inscrites à notre ordre du jour et pour l'étude sérieuse que beaucoup d'entre vous ont faite de ces points importants.

Comme les années précédentes, je vous remercie d'avoir allégé ma tâche. Je crains que mes occupations nouvelles ne me permettront plus de diriger vos débats; je vous promets cependant de ne cesser de prendre une part active aux travaux de la Fédération et je vous déclare ouvertement que vous pourrez toujours compter sur moi. (*Applaudissements prolongés.*)

M. Hacquaert. Messieurs, je prends la parole, pour offrir, au nom de toute l'Assemblée, toute notre reconnaissance à notre honorable Président. Non seulement cette année-ci il a présidé notre congrès avec sagesse, mais il a dirigé les débats aux congrès précédents de la Fédération de manière à mériter toute notre gratitude et tous nos éloges. Nous apprenons avec un bien vif regret que M. De Smet ne pourra plus présider nos réunions futures : le moment est donc venu pour lui exprimer solennellement notre reconnaissance pour toutes les peines qu'il s'est données pour faire prospérer et faire apprécier notre Fédération, et pour l'intelligence avec laquelle il a dirigé nos travaux. (*Vifs applaudissements.*)

M. De Smet. Mesdames et Messieurs. Je vous suis tous très-reconnaissant pour les bonnes paroles que M. Hacquaert vient de prononcer à mon égard et pour les applaudissements avec lesquels vous avez bien voulu les accueillir. J'ai tâché de faire mon devoir et j'espère y avoir réussi. Mon successeur, j'en ai la conviction, prendra à cœur autant que moi les intérêts de notre Fédération. (*Applaudissements.*)

La séance est levée à midi.

Cercle cantonal de Mons.

Réunion des instituteurs le Jeudi 15 Janvier à 4 heures au local *Café du Nord*, Grand Place.

Ordre du jour :

1° Lecture du procès-verbal de la réunion précédente
2° Rapport sur la situation du cercle.
3° Renouvellement partiel du bureau (Président, Secrétaire et Trésorier).
4° Modifications aux articles 6 et 27 du règlement.
5 Réorganisation des cercles cantonaux.
6° Formation des cercles d'excursionnistes.
7° Quels sont les meilleurs moyens de soutenir l'enseignement laïque.

Pour le Comité :

Le Secrétaire, F. Jacquart.

Le Président, G. Lucas.

AVIS.

Lors de la dernière séance du cercle provincial du Brabant, le comité a été constitué comme suit :

Mr Vandeun, président, rue des Poissonniers, 24, à Bruxelles.

Mr Lambrechts, secrétaire, Boulevard du Hainaut, 80, à Bruxelles, ou rue Brogniez, 65, à Anderlecht.

Mr Winnens, instituteur, rue Verte, 148, à Schaerbeek.

Mr Palmaerts, » à Louvain.

Mr Delpierre, » à La Hulpe.

Mr Van Mol, » à Bruxelles.

Mlle V. Schaeys, institutrice à Schaerbeek.

Mr Vandeun a été délégué pour représenter la partie wallonne du Brabant; Mr Winnens, pour représenter la partie flamande au sein du comité central.

Le N° suivant du BULLETIN *paraîtra le* 10 *Janvier et contiendra le Compte-rendu de la section de langue française.*

Gand, imp. I.-S. Van Doosselaere, rue de Bruges, 35.

4e ANNÉE. 10 JANVIER 1880. N° 4.

BULLETIN

DE LA

FÉDÉRATION GÉNÉRALE

des Instituteurs belges.

Toutes les pièces concernant le Bulletin, doivent être adressées au secrétaire général, rue de Cologne, n° 175. Schaerbeek (Bruxelles-Nord)

PRIX DE L'ABONNEMENT : 3 fr. par an, *franco* en mandat-poste, à adresser au secrétaire-général.

Prix des annonces relatives à l'enseignement et à la librairie. 25 centimes la petite ligne.

Toutes les annonces doivent parvenir au secrétaire général avant le 1er de chaque mois pour paraître dans le numéro suivant.

Toutes les réclamations concernant l'expédition du Bulletin doivent être faites à notre imprimeur avant la fin de chaque mois. Les réclamants sont priés de faire connaître le nom de leur commune, du cercle cantonal et celui de la province.

Le Bulletin est envoyé gratuitement aux membres de la Fédération.

CONGRÈS DE LIÉGE.

SECTION FRANÇAISE.

(Local de la société libre d'Émulation).

Séance du 8 Septembre 1879.

Le bureau est composé comme suit : président, M. Destexhe (Modave) ; secrétaire rapporteur, M. Hubert (Namur) ; membres, MM. J. Lonay, trésorier de la Fédération, Dewez (Mons), Tecqmenne (Braquegnies), Legrand (Soy, Luxembourg), François (Haurez). Ont été invités à prendre place au bureau : MM. Magis, échevin de l'instruction publique ; Moest inspecteur des écoles de Liége ; Mme Storm-Van der Chys (Delft, Hollande) ; M. Michel Vion, professeur à Amiens.

La séance est ouverte à 9 1/4 heures.

M. LE PRÉSIDENT. Avant de commencer la séance proprement dite, nous avons quelques communications à vous faire. Les membres sont priés de communiquer au bureau leurs conclusions par écrit.

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance qu'à 2 heures précises, M. le Gouverneur voudra bien mettre ses belles collections artistiques à la disposition des instituteurs qui voudront les visiter.

Avant de procéder à la discussion des questions à l'ordre du jour, je crois qu'il est de mon devoir de donner communication des articles 1 et 19 de notre règlement :

Art. 1er. Le but de la Fédération consiste à favoriser les intérêts de l'enseignement, à augmenter la considération dont les instituteurs doivent jouir et à consolider la fraternité entre tous les membres du corps enseignant.

Art. 19. Une lecture ne peut durer plus de dix minutes ; un discours quinze. Le même orateur ne peut prendre la parole plus de deux fois sur le même sujet, à moins d'y être autorisé par l'assemblée.

La discussion d'un même sujet ne peut durer plus d'une heure. Si, après ce terme, la question n'est pas suffisamment élucidée, elle est remise à une prochaine séance.

A cela je dois ajouter un mot : vous savez que la Fédération ne s'occupe pas de questions politiques et que nous devons, par conséquent, les éloigner de nos débats. Le champ que nous avons à explorer est assez vaste ; il offre des sources suffisantes pour exciter notre verve et soutenir nos discusions.

Cela dit, je vous présente Monsieur Vion, professeur à l'université d'Amiens. (*Applaudissements.*)

Nous devons le remercier d'avoir honoré la Belgique et le congrès de sa visite.

M. Vion. Je suis extrêmement touché de voir comment vous saluez la France, car ce n'est pas moi seulement qui justifie votre bienveillant accueil.

Je ne suis qu'un individu consacrant depuis vingt cinq ou trente ans, tous mes efforts à cette belle question de la pédagogie, qui commence enfin à être comprise en France.

Le mot de pédagogie est encore mal sonnant, mais nous avons vu de beaux exemples donnés par nos voisins aux expositions de Vienne et de Paris, où je dois dire que la Belgique a pris le premier rang. Je suis votre voisin, bien que Lorrain, car je suis enfant de Metz; j'habite Amiens depuis trente ans et comme Lorrain, j'aime le Wallon; j'éprouve pour lui une sympathie toute naturelle. J'aime à m'asseoir à côté de vous.

Je n'en dirai pas davantage; je ne puis que vous remercier de votre bon accueil. (*Applaudissements.*)

M. le Président. Nous abordons l'ordre du jour.

La première question est celle-ci : Quelles modifications faut-il introduire dans la discipline actuelle de l'école? Faut-il laisser subsister des punitions et des récompenses dans un système d'éducation qui respecte la dignité de l'enfant?

La parole est à M. Lhoneux, instituteur à Liége (école de la rue Lairesse).

M. Lhoneux. Mesdames, Messieurs. Je félicite le comité exécutif d'avoir attiré l'attention des instituteurs fédérés sur la discipline des écoles et d'avoir provoqué cette discussion à laquelle je prends, comptant sur votre indulgence, une part que je m'empresse d'ailleurs, de déclarer bien minime.

Pour tout le monde, en effet, la discipline est un des auxiliaires les plus indispensables de la méthode. Inutile de vous dire en quoi elle consiste ni quel en est le résultat, la conséquence.

Les moyens employés pour l'obtenir ont été de tout temps, et même encore aujourd'hui, assez nombreux et généralement mauvais.

C'est ainsi que je pourrais vous citer des établissements où l'on a encore recours aux mesures les plus condamnables telles que la dénonciation et les punitions corporelles et dégradantes.

Mais dans nos écoles, Mesdames et Messieurs, nous ne sommes plus au temps où le maître était tout noir et où l'enfant n'osait jamais rire; la bastonnade est passée à l'état de souvenir, les petits doigts tendres n'ont plus à souffrir de la règle ou de la férule; les oreilles ne sont plus allongées; les bras n'ont plus à soutenir dans la position verticale ou horizontale, des briques ou d'autres objets bien lourds et bien redoutés; le bac à charbon n'est plus un instrument de torture; la mise à genoux n'est plus en usage.

Non, toutes ces cruautés qui, avec la tabatière, étaient les principaux attributs des maîtres de ce qu'on est convenu d'appeler le bon vieux temps, ces cruautés, appuyons sur ce mot, ont disparu des écoles officielles.

Conformément aux règlements qui nous dirigent, nous avons prohibé toutes les punitions corporelles, toutes les tortures que je viens d'énumérer.

Nous avons compris que l'enfant est un petit être qui doit devenir un homme comme nous. Nous avons déduit de ce fait qu'il possède en germe toutes les qualités qui distinguent l'homme du reste de la nature qui l'élèvent au-dessus des autres êtres dont il est le roi.

Nous avons compris aussi le devoir que nous incombe de développer le plus possible toutes ces belles qualités au lieu de les émousser et de les étouffer.

Or, la dignité est le plus noble de ces caractères et nous savons combien elle est vite atteinte et comment la blessure que nous lui ferions chez l'enfant rejaillirait sur notre propre. — Nous savons aussi que plus tôt nous traiterons l'enfant en homme plus tôt il sera homme.

D'ailleurs, obtenir et maintenir l'ordre dans sa classe est une chose des plus simples et des plus faciles pour le bon instituteur

parce qu'il sait que ce n'est pas en punissant fort et souvent qu'il pourrait y parvenir. Les punitions trop fortes et trop nombreuses, en effet, nous font perdre trois choses strictement nécessaires : l'amour, le respect et la confiance.

L'enfant nous aimera si, de notre côté, nous savons le convaincre que nous sommes son ami, que nous n'avons en vue que son bien-être physique, intellectuel et moral, et si nous montrons par tous nos actes à son égard qu'il en est bien réellement ainsi. L'éducation ne doit être ni dure ni sévère, mais douce et paternelle parce que l'indulgence gagne plus de cœurs que la sévérité n'en corrige, dit Francke, et que plus les maîtres deviennent doux et paternels, plus ils acquièrent d'empire sur les enfants, en sorte qu'ils parviennent à les discipliner par la parole plus facilement que d'autres en usant d'une grande sévérité.

L'enfant nous respectera si nous possédons les qualités personnelles indispensables à tout homme de progrès; si nous ne donnons jamais un ordre que nous n'avons pas l'intention de faire exécuter; si nous ne tombons pas dans une trop grande familiarité, surtout en classe; si nous avons constamment un maintien digne, une tenue irréprochable, un langage correct, poli, affable, non-seulement à l'école mais partout ailleurs, car, Mesdames et Messieurs, si pour certains fonctionnaires publics la vie privée est indiscutable, si l'enceinte doit en être murée, suivant la belle expression de Royer-Collard, il n'en est pas de même pour nous qui devons toujours et partout servir d'exemple.

L'enfant nous accordera son entière confiance si nous ne nous exposons pas à enseigner des erreurs, écueil que nous éviterons facilement en faisant précéder toutes nos leçons d'une bonne préparation. Il nous faut aussi la confiance des parents basée, celle-là, sur l'étendue et la variété des connaissances acquises, que nous devons conserver, et des connaissances nouvelles dont nous devons continuer à nous enrichir.

Il n'est pas besoin, je pense, Mesdames et Messieurs, d'ajouter que la justice la plus sévère et la plus grande impartialité doivent présider à tous les actes que nous posons à l'égard de nos enfants, un seul acte injuste pouvant nous faire perdre toute cette confiance dont je viens de parler : Nous devons être juges en même temps que pères. Il est moins nécessaire encore de vous entretenir du tableau d'occupation et de la façon dont il doit être rédigé.

Voilà une part de l'instituteur. Ne doit-il espérer, réclamer même l'assistance de personne? Evidemment si. Des parents d'abord, avec qui il doit se mettre le plus possible en relation, à la campagne surtout; qu'il doit renseigner sur la conduite de leurs enfants; qu'il doit conseiller. En Chine, les pères de famille font subir à leurs enfants un examen tous les mois ou tous les quinze jours.

Du gouvernement et des communes ensuite, de qui nous devons obtenir un local convenable, un ameublement complet, le dédoublement des classes trop nombreuses et une rétribution suffisante qui nous permette de ne pas aliéner ce sentiment si précieux que nous devons développer chez les autres.

J'insiste sur ce que je viens de dire du local, de l'ameublement de ce local et du dédoublement des classes; j'insiste au point de vue surtout de la concurrence qui va être faite à l'enseignement officiel. Car si dans les communes et les villes avancées — et la grande cité liégeoise qui nous a fait une si belle réception, Mesdames et Messieurs, peut hardiment se glorifier d'être du nombre — nous sommes placés dans de bonnes conditions, améliorées tous les jours, pour donner notre enseignement avec fruit, il n'est malheureusement que trop vrai que dans beaucoup trop de localités encore (je pourrais en citer) l'instituteur n'a à sa disposition qu'une bien faible partie du nécessaire.

Lorsque chacun de nous sera muni d'un outillage complet; lorsque partout nous n'aurons plus à diriger qu'une trentaine d'élèves commodément assis deux à deux ou mieux encore isolément sur des bancs américains, dans un local bien approprié; lorsque, en outre, les élèves les plus difficiles seront l'objet d'une surveillance spéciale de tous les instants; lorsque nous étudierons bien le

caractère de tous ; lorsque nous leur ferons comprendre la nécessité de l'instruction ; lorsque nous piquerons leur curiosité avant de commencer une leçon ; lorsque, enfin, nous les encouragerons sans jamais les décourager, je crois que nous aurons fait un grand pas vers la suppression *à peu près radicale* des punitions et des récompenses. *A peu près radicale* parce que, selon moi, les moyens que je viens de développer succinctement ne suffiront pas toujours. Toutes les punitions n'ont pas de conséquences funestes. Il y en a que nous pouvons, que nous devons même parfois infliger.

Certes la théorie des pédagogistes qui condamnent formellement les punitions de toute espèce, qui ont la prétention de guider *uniquement* l'enfant par le sentiment de l'honneur, l'amour du devoir et le bonheur d'une conscience satisfaite d'elle-même, cette théorie, dis-je, est bien belle, mais, j'en suis convaincu, elle est pour la majorité d'entre nous, trop parfaite pour que ces éducateurs eux-mêmes puissent arriver en pratique à sa réalisation *complète*.

Je dis réalisation complète parce que la faible expérience que j'ai pu acquérir pendant les cinq années que j'ai déjà consacrées à l'enseignement, m'a démontré qu'une partie, la majorité même des élèves ne restent pas insensibles à cette manière de les diriger.

Mais il n'en reste pas moins acquis qu'aussi longtemps que notre troupeau comptera des brebis indociles, rebelles, nous agirions témérairement si nous n'avions recours, pour leur faire suivre la bonne voie, à certains moyens dont une longue expérience a constaté les bons effets. Nous ne devons pas perdre de vue, Mesdames et Messieurs, que les enfants ne sont pas des êtres pleins de sagesse et nous ne devons pas les placer au-dessus de l'homme fait, pour qui la loi la plus juste, la plus nécessaire, ne trouve de meilleure force que dans la sanction qui lui est donnée.

En ce qui me concerne donc, je crois encore à la nécessité de certaines punitions, mais je m'empresse de déclarer qu'elles ne doivent être infligées qu'avec la plus grande circonspection, qu'aucune ne doit aller à l'encontre de la moindre règle ni du moindre principe d'une pédagogie raisonnable. C'est ainsi que je condamne formellement :

a) les punitions écrites de toute nature, qui ne peuvent avoir pour résultat que d'abaisser le travail aux yeux de l'élève et même de l'en dégoûter complètement, de faire perdre l'amour du beau, de surcharger l'instituteur d'une besogne supplémentaire et fort désagréable dont il n'a nul besoin. Je ne compte pas comme punition un devoir mal fait à recommencer pour le lendemain ;

b) les retenues, qui sont de nature à faire détester le séjour de l'école et qui viennent encore augmenter un temps de réclusion déjà assez long ;

c) la privation des récréations, parce qu'elles sont reconnues nécessaires au point de vue hygiénique et que, d'ailleurs, l'instituteur, ne possédant pas le don d'ubiquité, doit nécessairement, lorsqu'il inflige cette punition, priver de sa surveillance toujours nécessaire une partie de ses élèves ;

d) l'exclusion temporaire, qui, dans la plupart des cas, n'a pas aux yeux des exclus le caractère d'une punition et, ceci est aussi grave, qui les prive d'une partie des soins auxquels ils ont droit.

Je crois suffisants pour l'instituteur placé dans les conditions que j'ai fait connaître plus haut et qui a su conquérir sur ses élèves l'autorité nécessaire par le respect, l'amour et la confiance, les deux moyens suivants de punir : par des signes et par la parole.

Le premier consiste le plus souvent en un regard sévère et menaçant. Le second lui vient en aide par une réprimande donnée d'abord sous une forme affectueuse et qui peut aller jusqu'à un blâme sous une forme plus sévère. Rendre l'enfant sensible à l'approbation et au mépris de ses semblables est un moyen des plus efficaces pour le maintenir dans le chemin du devoir.

Les réprimandes ne peuvent jamais être longues, excepté lorsqu'elles se font en particulier, après la classe, à des élèves qui ont commis des fautes graves.

Elles ne doivent jamais être prodiguées ni

exagérées. Elles perdraient toute leur force et ne produiraient aucun fruit si nous allions les employer pour les fautes les plus légères et presque inévitables aux enfants.

Nous devons éviter d'exciter l'aigreur de nos élèves par la dureté de nos paroles, leur colère par des exagérations, leur orgueil par des marques de mépris.

Nous nous garderons de les accabler par une multitude de réprimandes qui leur ôteraient l'espérance de pouvoir se corriger de leurs fautes.

Le châtiment suprême de l'exclusion définitive que je réserve aussi, ne pourra être provoqué qu'envers des enfants, heureusement bien rares, atteints de maladies morales dont la guérison serait reconnue complètement impossible.

Admettant certaines punitions, Mesdames et Messieurs, il me paraît naturel de ne pas rejeter toute espèce de récompenses, tout en faisant encore mes réserves sur le choix que nous devons en faire et sur la manière de les distribuer.

Je me bornerais aux récompenses par des paroles et par des signes. Elles consisteraient simplement en un coup d'œil amical, un geste de satisfaction à l'élève qui travaille bien; en un mot de louange, toujours accordé avec prudence et jamais prodigué, à celui qui persévère ; en une bonne note à celui qui nous satisfait complètement.

Je crois avec Rollin qu'on courrait risque de décourager les enfants si on ne les louait jamais quand ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfants sans flatter ce vice.

Quant aux distributions de prix, les uns prétendent qu'elles ne sont qu'une source de présomption, d'orgueil, de vanité et de jalousie ; les autres, comme le dit le compte-rendu de la dernière réunion de la section namuroise, qu'elles sont indispensables pour entretenir l'émulation entre les élèves, qu'elles fournissent un précieux moyen de doter les familles pauvres de petites bibliothèques, et de travailler ainsi, d'une manière efficace, à faire pénétrer la lumière de la vérité jusque dans la plus humble chaumière. — Je crois, Mesdames et Messieurs, qu'il y a exagération de la part des premiers et erreur de la part des seconds.

Je condamne aussi ces solennités éclatantes, mais avec moins de sévérité. Je les condamne parce que je crois qu'une bonne bibliothèque publique communale serait un moyen plus précieux encore de travailler à faire pénétrer *partout* la lumière de la vérité ; parce que le brillant étalage de toilettes qu'elles provoquent est nuisible sous plus d'un rapport; parce que nous devons travailler à délivrer l'humanité de la faiblesse qu'on lui reproche pour certaines vanités bien connues et que nous n'y parviendrons jamais si nous ne détruisons le mal par la racine ; parce que ce moyen de rehausser l'enseignement (si c'en est un) pourrait être avantageusement remplacé par d'autres moyens bien plus efficaces; parce que je prétends que les enfants restent insensibles pendant plus des neuf dixièmes de l'année à ce prétendu moyen d'émulation et que son abolition n'aurait pour conséquence, ni la diminution du nombre des bons élèves, ni l'augmention de celui des mauvais ; je les condamne enfin pour ce motif que l'argent absorbé par elles pourrait être bien plus avantageusement consacré à des excursions scolaires plus nombreuses dont nous pourrions priver les élèves qui laisseraient trop à désirer sous le rapport de la conduite et de l'application. Comme conclusion, Mesdames et Messieurs, je propose l'ordre du jour suivant :

Le congrès renouvelle le vœu de voir chaque commune posséder un nombre suffisant d'écoles parfaitement appropriées, ayant toutes un ameublement complet, où enseigneront assez d'instituteurs pour que chacun d'eux n'ait plus sous sa direction que trente élèves au plus.

Il n'admet que deux moyens de punir et de récompenser, par la parole et par des signes. L'exclusion définitive ne pourrait être provoquée que dans des cas d'une gravité exceptionnelle.

Il condamne les distributions des prix qu'il voudrait voir remplacer, dans la mesure

du possible, par des excursions scolaires attrayantes et nombreuses. (*Applaudissements.*)

(M. Magis échevin de l'instruction publique prend place au bureau.)

M. LE PRÉSIDENT. La parole est à M. Philippet (Haccourt).

M. J. B. PHILIPPET. Mesdames et Messieurs. « Tout établissement qui manque d'autorité et d'unité, d'ordre et de discipline, est condamné et penche vers sa ruine. »

Ce passage de l'Écriture, que je prends pour épigraphe de ce discours, s'applique aux institutions les plus humbles comme aux plus élevées, à l'école comme à l'État.

Un État pour être sagement gouverné, pour accomplir dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel tous les progrès dont il est susceptible, doit être doté d'un code de lois basées sur la justice et sur la raison, appropriées à ses besoins et observées par tous les citoyens ; il lui faut aussi une administration forte, éclairée, progressive, entourée du respect de tous et armée de lois pénales destinées à réprimer les agissements des méchants. Sans cela, il tombe dans l'anarchie.

L'école, c'est un petit État; le règlement est sa loi civile et pénale; l'instituteur est l'autorité chargée de l'exécution de cette loi.

De même qu'une armée, pour exécuter, avec ordre et précision les divers mouvements qui lui sont commandés, doit, par une discipline inflexible, fondre en une seule masse toutes les individualités qui le composent, de même, c'est du maintien d'une ferme discipline que dépend l'école, et comme conséquence, les progrès des élèves.

L'ordre, vous le savez, consiste à faire exécuter chaque chose en son temps, et seulement pendant le temps qui lui est consacré.

« L'ordre, dit Gauthay, est le père » de l'industrie, de la propriété et, à un » certain degré, de l'honnêteté. Avec l'ordre » vient l'esprit de suite, si important dans » toutes les affaires. C'est dans la première » enfance qu'il faut s'y former. Si l'on com- » mence par la négligence et le laisser-aller, » toute la vie en porte la triste empreinte et » une catastrophe est inévitable. »

Quels sont donc les moyens propres à l'établir?

D'abord, l'instituteur doit veiller à occuper constamment les élèves par un bon emploi du temps. Et cela se conçoit aisément. Les élèves oisifs sont turbulents, troublent le travail de leurs condisciples, enfreignent le règlement de l'école et finissent par détruire toute l'autorité de l'instituteur lui-même.

Ensuite, l'instituteur doit toujours enseigner de manière à intéresser les enfants, à changer pour eux en attrait, ce qui, d'ordinaire, est une source d'ennui et de dégoût. Pour parvenir à ce résultat, le maître doit préparer sérieusement ses leçons afin qu'elles intéressent ses jeunes auditeurs et qu'ils en retirent le plus de fruits possible. Les élèves, de leur côté, apporteront une attention soutenue aux explications de l'instituteur, et emploieront d'une manière profitable le temps qui leur est accordé pour accomplir la tâche imposée à la suite de chaque leçon.

Mais ce qui est particulièrement préjudiciable à l'ordre, c'est le trop grand nombre de divisions dans les classes nombreuses.

D'honorables collègues se sont chargés, dans nos congrès précédents, de signaler ce vice, et ont constamment réclamé une réforme. Je me joins à eux aujourd'hui, et j'aurai l'honneur de proposer à l'assemblée de renouveler le vœu précédemment émis : Que toute classe comprenant plus de soixante élèves soit dédoublée.

Je viens de dire, Mesdames et Messieurs, que l'ordre dans l'école dépend d'une bonne discipline, c'est-à-dire d'un bon enseignement qui tendra à développer les facultés des enfants et surtout à former leur cœur.

Le grand mobile, le plus sûr, le plus efficace pour atteindre ce but élevé c'est l'affection.

« Socrate, ce grand précepteur de l'anti- » quité, rendit un jour un jeune homme à son » père, qui le lui avait confié pour l'instruire, » en lui disant : « Je ne puis rien lui ensei- » gner, il ne m'aime pas. » Dans une autre » circonstance, interrogé sur sa profession,

» il répondit : « Courtier de mariage, je » vais, par la ville, cherchant quels hommes » sont propres à lier mutuellement amitié, afin » de les réunir, et, grâce à leurs affections, » ils se servent de précepteurs l'un à l'autre. » — Pourquoi s'éclaire-t-on? disait-il en- » core, parce qu'on aime. Pourquoi éclaire- » t-on? parce qu'on aime. Maîtres et élèves » ont tous un maître commun, l'affection. » Celui qui n'aime pas et qui veut instruire » ressemble à un homme qui prend une terre » à ferme; il ne cherche pas à l'améliorer, » mais à en tirer le plus grand profit. Celui » qui aime, au contraire, ressemble au pro- » priétaire d'un champ; de toutes parts, il » apporte ce qu'il peut pour enrichir l'objet » de son affection.

» Ces paroles, écrit M. Ernest Légouvé, » résument toute la théorie de Socrate sur » l'éducation. »

Que l'instituteur soit donc un exemple permanent pour ses élèves! Qu'il se garde de détruire par sa conduite au-dehors, les enseignements de sa classe! Que les enfants remarquent que leur maître leur a voué une sincère affection, qu'il ne travaille que pour eux, que sa plus grande satisfaction est de contribuer à les rendre heureux!

« Alors les enfants aimeront à leur tour » leur instituteur de tout leur cœur.

» Cette affection gagnée entraînera infail- » liblement leur confiance, la crainte de » faire de la peine au maître, le désir de » lui plaire, le respect pour sa personne et » son autorité, l'obéissance absolue et spon- » tanée à ses ordres le plus souvent accom- » plis avec joie : Ce sera la meilleure garan- [illegible] progrès dans les études comme de l'amélioration morale.

» Ainsi [illegible]our réciproque du maître et de » ses élèves, mais digne et ferme d'un côté, » respectueux et confiant de l'autre : telle » est la base de la discipline, du système » entier d'éducation (1). »

C'est là, en effet, Messieurs, que réside le grand secret de l'enseignement. Savoir se faire aimer, respecter des élèves, ce doit être toute la science de l'éducation; le reste lui arrivera par surcroît. En exerçant sur les enfants ce précieux ascendant moral, il les conduira dans les voies de la vérité et de la justice; le sentiment du devoir dominera, en eux, toute autre considération, enfin la satisfaction de leur conscience sera leur plus chère et leur plus douce récompense.

Vous parlerai-je de l'émulation, considérée comme moyen disciplinaire?

« Qu'on l'appelle une ardente envie de » dépasser les autres qui embrasse l'élève, dit » Mme la Comtesse Agénor de Gasparin, qu'on » en fasse un agent utile, une qualité, une » vertu même, nous en faisons, nous, ce que » Dieu en a fait, un vice. »

De son côté, M. Charbonneau écrit que « l'émulation est loin d'être toujours pure » dans son principe et dans ses conséquences. » Au contraire, que l'instituteur s'en méfie : » malgré ses soins, elle éveille l'orgueil, la » jalousie, l'envie, la haine et tous les mau- » vais penchants en germe dans le cœur des » enfants.

» D'ailleurs, ajoute-t-il, quand l'émulation » reste ce qu'elle doit être, quand elle n'agit » plus sur le dangereux levier de l'amour- » propre, elle n'a plus la même puissance et » son secours est insuffisant, »

Certains moralistes, aveuglés par des sentiments trop généreux, voudraient borner à ces moyens purement moraux, l'établissement de la discipline scolaire.

Ils voudraient que des enfants de 6 à 14 ans fussent guidés exclusivement par le sentiment de l'honneur, par l'amour du devoir, par la satisfaction que l'on éprouve lorsqu'on a le bonheur de jouir d'une conscience contente d'elle-même. Ils voudraient, enfin, supprimer tout système quelconque de punitions ou de récompenses.

Permettez-moi de vous dire, Mesdames et Messieurs, que je ne partage pas leur avis.

Sans doute, ces idées sont splendides, en théorie, et je voudrais qu'il fût possible d'amener non-seulement les enfants, mais tous les Belges, mais tous les hommes à

(1) Charbonneau.

n'obéir qu'à ces mobiles élevés ; car alors, la terre serait un paradis anticipé.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi.

S'il était possible d'abolir à l'école ces moyens disciplinaires, à plus forte raison faudrait-il les supprimer dans la société ; et cependant ne voyons-nous pas que là, le frein salutaire du code pénal a toujours été et a toujours paru indispensable. Ainsi en est-il pour l'école.

D'ailleurs, examinons ce qu'ont fait Dieu et les hommes pour le gouvernement du monde moral et pour celui des sociétés humaines.

Dieu d'abord, prescrit les vertus et défend les vices ; ses commandements n'ont-ils pas une sanction pénale? Dieu ne porte-t-il pas les hommes à observer ses ordonnances par l'attrait des récompenses futures?

Et dans les sociétés humaines, qu'ont prescrit tous les législateurs pour y faire régner l'ordre et la paix? Tous, sans exception, ont établi des peines répressives, afflictives ou infamantes, comme ils ont institué des récompenses honorifiques ou pécuniaires et l'attrait particulier, dans toutes les situations, de l'avancement dû au mérite.

Ne serait-ce pas montrer une grande témérité que d'attaquer ces règles de la sagesse divine, ces institutions de la sagesse humaine, ces coutumes de la vie de famille et de la vie sociale?

Je ne veux pas traiter *ex professo* la question des punitions et des récompenses ; cela m'entraînerait hors du cadre que je me suis tracé. Je me permettrai seulement d'examiner quelques-uns des châtiments ou des encouragements qui doivent, à mon humble avis, les uns disparaître complètement, les autres être conservés pour être utilisés dans certains cas, heureusement assez rares.

Les peines les plus sévères qui puissent être infligées à un écolier paresseux et méchant sont l'exclusion temporaire, d'abord, l'exclusion définitive ensuite.

Ces peines ont-elles leur raison d'être? Peuvent-elles être supprimées?

Messieurs, toute société bien organisée à un paragraphe de son règlement qui frappe d'exclusion le membre indigne.

Parmi les sociétés les plus instruites, les plus morales, se trouve assurément l'Ordre des avocats. Comment le Conseil de discipline de l'ordre se comporte-t-il à l'égard de ceux de ses membres qui se rendent coupables d'actes contraires aux statuts de leur société, qui refusent le secours de leur parole et de leur science sans motifs légitimes, qui se livrent à des concussions, etc. ?

Pas n'est besoin de vous dire que ces membres sont, après jugement, rayés du tableau de l'ordre, chassés, méprisés.

Et cette association même, cette Fédération d'instituteurs belges qui compte dans son sein tant d'hommes distingués, quelle ligne de conduite adopterait-elle si, par malheur, — ce qui est improbable, j'ai hâte de le proclamer, — un de ses membres se rendait coupable d'un de ces crimes horribles, infâmes, immondes qui semblent être le privilège exclusif de certaines congrégations et qui, je le dis avec un bonheur indicible, n'ont jamais souillé le nom respecté et honoré de la Fédération générale?

La réponse est sur toutes les lèvres ! Honni, méprisé, bafoué, livré à la justice du pays, le coupable serait immédiatement rayé de la liste des membres de l'Association dont le premier et le plus saint devoir est de conserver intact l'honneur de la société.

Ces exemples justifient, selon moi, le maintien à l'école de la peine similaire. Il se trouve, rarement je le veux bien, des élèves paresseux, méchants, corrompus, dont tous les bons sentiments sont étouffés, qui sont rebelles à tout sentiment d'honneur, dont la conduite est une cause perpétuelle de désordre ou de scandale, qui ont épuisé la série des punitions que l'instituteur est en droit de leur infliger. Que faut-il en faire? Les conserver à l'école afin qu'ils corrompent leurs jeunes condisciples ? Personne ne le prétendra ; la peine de l'exclusion doit lui être appliquée ; elle est donc nécessaire et doit continuer à subsister.

Si cette peine extrême est conservée, à plus forte raison faut-il conserver les autres

moins rigoureuses. J'ai cependant à faire quelques réserves.

La Fédération doit prescrire absolument les peines corporelles. Celles-ci font partie d'un système d'éducation fort en honneur chez les Jèsuites et les chers frères, mais qui n'est plus le nôtre ; il ne faut pas qu'on puisse nous appliquer ce distique d'un père Fouettard naïf :

« C'est nous qui fessons et refessons
Les jolis petits garçons. »

« Je n'ai jamais vu, disait Montaigne, d'autres effets aux verges, sinon de rendre les âmes plus lâches ou plus malicieusement opiniâtres. »

Du reste les punitions corporelles dégradent l'enfant qui les subit en l'assimilant en quelque sorte à la brute et ravalent celui qui les inflige au niveau d'un caporal russe armé du knout.

Je repousse aussi la séquestration qui conduit l'enfant à l'immoralité, ainsi que ces longs pensums, ces pages interminables, ces devoirs gigantesques qui sont toujours mal faits et empêchent l'élève puni de s'acquitter soigneusement de sa tâche journalière.

« Arrêtons-nous un moment sur ce point, » disait M. Sluys au Congrès de Mons en » 1877 : le travail, considéré comme moyen » de punition ! Est-ce logique? Comment! » l'école doit initier l'enfant à la grande loi » naturelle du travail, et elle fait du travail » une punition? N'est-il pas insensé d'ap- » prendre à haïr justement cette chose sacrée » entre toutes, qu'il faut faire aimer et » respecter? »

Cependant l'instituteur peut, à bon droit, forcer l'élève à faire en retenue un devoir qu'il n'aurait pas accompli en temps utile ou qu'il aurait fait sans y apporter tout le soin désirable. Dans ces cas, le but poursuivi est de faire prendre à l'enfant la salutaire habitude de remplir tous les jours les devoirs de son état, de lui apprendre à vaincre la paresse, la fainéantise, enfin de lui enseigner que, dans la vie, le non-accomplissement du devoir entraîne le remords et souvent une peine matérielle, suite naturelle de la faute.

J'ai encore, M^mes^ et M^rs^, quelques mots à dire sur les récompenses, et je mets en première ligne les excursions scolaires.

Je n'ai pas la prétention de vous en démontrer l'utilité; d'autres l'ont fait avec un talent et une science qui me manque. Cette utilité est, du reste, aujourd'hui universellement reconnue. Il ne manque aux excursions scolaires qu'une bonne organisation afin qu'elles produisent les plus grands fruits.

Du reste, je crois que ces promenades instructives ne doivent être permises que pour autant que les élèves qui y prennent part, se distinguent par leur conduite et leur application et par les efforts réels qu'ils font pour apprendre et pour retenir.

Un mot aussi sur les distributions de prix.

Ces intéressantes cérémonies ont été supprimées dans certains grands centres, à Bruxelles, je crois. Je n'ai pas à critiquer cette mesure. Dans les villes importantes, les erreurs, les calomnies, les préjugés de toutes sortes sont combattus non-seulement par l'enseignement, mais aussi par les nombreux journaux qui s'y publient quotidiennement. Il n'en est pas, hélas! de même dans nos campagnes. Là l'instituteur n'a qu'une seule, une unique occasion de s'adresser publiquement aux parents, d'exprimer ses vœux en faveur de l'école, de redresser des erreurs, d'opposer la vérité aux mensonges intéressés qui seraient de nature à nuire à son autorité et à amener le désertion ou tout au moins une fréquentation irrégulière de l'école, enfin de patronner l'institution d'œuvres utiles, telles que celles des bibliothèques populaires, de l'épargne, etc.

Cette unique occasion, c'est, MM., la distribution de prix, non de ces solennités à grand fracas, où se déploie souvent une pompe de mauvais aloi, où les enfants singent des pièces dramatiques, -- ce qui est encore un triste reste de l'éducation cléricale, — mais de ces cérémonies modestes, touchantes dans leur simplicité, faites sans apprêt, en famille, en présence de l'autorité communale et des parents des élèves.

Je termine ce trop long discours, en déposant les conclusions auxquelles je crois être arrivé :

1° Renouveler le vœu de dédoubler les classes ayant plus de soixante élèves.

2° La discipline de l'école doit-être basée sur l'affection mutuelle du maître et des élèves.

3° Cependant il faut maintenir le système général des punitions et des récompenses, à l'exclusion des punitions corporelles, de la séquestration, des travaux supplémentaires et des distributions de prix solennelles.

4° Les excursions scolaires seront organisées et considerées comme une récompense.

M. LE PRÉSIDENT. La parole est à Monsieur Delhez, directeur d'institut à Vienne.

M. DELHEZ. Mesdames et Messieurs ! Les deux préopinants qui viennent de prendre la parole sur cette question, ont dit, en grande partie, ce que je me proposais de vous dire, en parlant de la nécessité de supprimer autant que possible, les punitions et les récompenses.

Je dis : autant que possible, car je laisse à ceux qui sont chargés de conduire une école, de diriger l'enfant, le soin de juger le moment absolument nécessaire d'employer ces moyens de répression. Examinons ces deux points : faut-il supprimer les récompenses, faut-il supprimer les punitions ?

Les premières tendent ou sont peut-être l'occasion de vanités qui se développeront plus tard.

Renversons les punitions, si je puis m'exprimer ainsi car elles dégradent plus ou moins l'individu.

Tâchons de donner à l'enfant dans son jeune âge — car ici j'ai en vue le très jeune âge, l'âge pour lequel j'ai surtout travaillé — la gymnastique des sens. C'est dans cet âge qu'il s'agit surtout de poser les bases de la vie. Si vous donnez à l'enfant dans son jeune âge, l'amour du bien, le zèle pour le travail, l'estime pour chacun de ses condisciples et de lui-même, vous aurez posé des bases solides pour son bien et pour le bien de l'humanité.

J'admets qu'il faille, dans tous les cas, un moyen d'émulation pour le bien.

Eh bien ! ce moyen je le trouve dans la comparaison, non d'un élève avec un autre, car ici il y aura toujours le premier et le second et il faut éviter ces comparaisons entre élèves sous forme de distributions de prix ou tout autre, mais en établissant un jugement, une comparaison de l'élève à l'élève lui-même, en tenant compte de ses progrès, du changement opéré en lui du jour au lendemain.

Il faut le mettre à même de juger par lui-même jour par jour de ses progrès. Il arrivera ainsi du jour au lendemain à vaincre des difficultés qu'il n'aurait pu surmonter le jour précédent. Il y aura là pour lui un sujet d'émulation : s'il a vaincu telle difficulté aujourd'hui, il saura qu'il pourra en vaincre d'autres demain. Il aura la satisfaction de pouvoir constater ses progrès d'être utile à son développement moral, car son développement intellectuel doit commencer dès le moment où il est capable de comprendre et de juger. Cette comparaison lui sera toujours une base à laquelle il se ralliera avec plaisir.

Cette base, je vous montrerai comment je la considère si l'on veut bien m'accorder encore quelques instants la parole. Je voudrais que l'on comprît ainsi cette base, qui doit servir autant au développement intellectuel qu'au développement moral : qu'on ne donne pas de préceptes absolus, d'injonctions formelles, car alors l'enfant devrait se soumettre et il faut que cette obéissance aveugle s'éloigne de nos écoles.

Il faut que ce soit la raison, le sentiment du bien qui poussent à faire le bien et à marcher dans la voie de la morale. Ce sera dans ce sens que j'aurai l'honneur de vous parler tantôt sur cet objet.

Quant aux récompenses et aux punitions, j'en admets, mais avec de grandes restrictions.

Les récompenses et les punitions — on l'a dit tout à l'heure — ne doivent être que morales, ne doivent jamais agir au point de vue matériel.

Les punitions ne doivent jamais être corporelles, le maître en respectant l'enfant lui inspirera le respect,

Je voudrais aussi quoiqu'on pourrait dire que c'est un peu idéal — je voudrais que le maître fût toujours optimiste envers les enfants, c'est-à-dire que, quand on prend un devoir à

la main, au lieu de chercher les fautes qu'il contient, qu'il cherche les points les plus saillants où l'enfant a fait quelques progrès, ne fût-ce qu'un point, de façon à pouvoir lui dire : « vous avez bien fait. » Il vous écoutera, vous deviendrez son ami et vous aurez obtenu un excellent résultat.

C'est donc ainsi que j'entends l'optimisme pour lequel je plaide. Pour cela le maître doit avoir de l'affection pour ses élèves quand il entre dans la carrière de l'enseignement; il doit aimer ses classes comme un père aime ses enfants. Le maître qui ne s'inspire pas de ces sentiments, entre dans sa classe avec une figure maussade, se pose un masque de fer sur le visage, est obligé de conserver cette attitude. S'il ne continue pas cette même sévérité, cet air rébarbatif, il perd de son autorité, il se verra donc obligé de conserver la même attitude sévère; il n'existera aucun sentiment de sympathie entre lui et ses élèves. Quel enfer va-t-il se créer, il ne sera jamais que sous l'influence du bon vouloir de ses élèves ou de ce que ses élèves jugeront de lui.

Il devra toujours rester avec la même sévérité.

Celui qui prend un sentiment de père pour entrer dans sa classe cherche le bien que les elèves ont fait; il est toujours sûr, sans contrariété, d'être écouté de ses élèves.

Il y a des exceptions; mes prédécesseurs ont très bien traité cette question.

Je m'arrête et je me résume : tout doit tendre à mettre l'amour chez le maître à la place de la sévérité envers l'enfant. (*Applaudissements.*)

Mᵉ Storme-Van der Chys. Je désire ajouter quelques mots aux discours que vous venez d'entendre. Les orateurs qui m'ont précédé ont parlé des encouragements à donner aux jeunes gens, mais ils ont oublié une chose , je veux parler des livrets de la caisse d'épargne. Voyez les grands résultats des caisses d'épargne, non seulement sur les enfants, mais sur les parents, sur la société toute entière.

Si nous étudions la cause des malheurs, de la pauvreté de la classe ouvrière, n'est-ce pas surtout parce qu'elle n'a pas étudié, qu'elle n'a pas compris le grand bonheur pour elle de recourir aux caisses d'épargne.

Les ouvriers, quand ils ont beaucoup de travail, ne font généralement pas d'économie. Survienne le chômage ou la maladie et les voilà réduits à la pauvreté. Je trouve qu'il faut toujours songer à faire des épargnes, avant que la pauvreté arrive; il faut donc apprendre aux maîtres et aux enfants à faire des épargnes. Les maîtres doivent développer le goût de l'épargne dans le cœur des enfants confiés à leurs soins. Le meilleur moyen, pour y réussir, serait de donner, au lieu de prix, des livrets de la caisse d'épargne, sur lesquels on inscrirait de petites sommes. Cela formerait pour l'enfant qui se serait toujours bien conduit pendant son séjour à l'école, un petit capital lui permettant, à sa sortie, d'entreprendre quelque modeste industrie ou d'attendre qu'il trouve un emploi :

Quant aux récompenses, il faut voir les choses de deux côtés. Je crois qu'il y a aussi de bons côtés dans les distributions de prix.

Nous savons combien ces petits livres sont en ce moment à bon marché. Si on donne aux petits enfants, surtout aux petits enfants des basses classes, qui ne savent pas l'avantage de la lecture, des livres judicieusement choisis, non seulement ces enfants les liront, mais ils seront lus par leurs frères, leurs sœurs, leurs parents. Au moyen de ces petits livres, vous répandrez le goût de la lecture dans le peuple; vous propagerez le goût, vous développerez l'esprit, non seulement des petits enfants, mais surtout de leurs parents. Ceci n'empêcherait pas d'adopter les moyens développés par les orateurs précédents, mais je crois qu'on ne doit écarter aucun moyen pouvant tendre à développer le goût de la lecture aussi bien chez les parents que chez les enfants.

Si nous avions l'occasion d'étudier le caractère du plus grand malfaiteur, nous y trouverions encore quelque chose de bon. Peut-être que si cet homme avait reçu de l'instruction, il ne serait jamais tombé si bas. Cultivez donc l'esprit par la lecture, car c'est là un grand moyen d'amélioration morale. (*Applaudissements*).

M. LE PRÉSIDENT. Je remercie les orateurs étrangers pour les bonnes idées qu'ils viennent de nous communiquer. Je pense que nous sommes tous unanimes à les applaudir. (*Applaudissements.*)

La parole est à M. Claes (Bruxelles).

M. CLAES, Mesdames et Messieurs. En toute chose, il faut garder la mesure. Nous commencerons par rappeler cette règle de conduite pour expliquer du coup, les résultats négatifs auxquels on est souvent arrivé à l'école, en fait de discipline.

L'excès de sévérité, comme l'excès d'indulgence, n'ont jamais pu être le point de départ du succès en fait de discipline.

Il s'agit donc encore ici d'une question du juste milieu -- ce juste milieu auquel on devrait ramener la solution de tant de problèmes sociaux, économiques et pédagogiques !

On peut dire, à priori, que tous les moyens de discipliner les enfants à l'école, ont été trouvés, en se rappelant avec assez d'à-propos, les paroles de Salomon, dans l'Ecclésiaste : *Nil novi sub sole* (*rien de nouveau sous le soleil*).

Ces moyens ne manquent donc pas, mais ce qui a fait, et ne fait encore que trop souvent défaut, chez les instituteurs, c'est une sage et juste mesure dans l'application.

Car s'il est une matière où les moyens *trop au-delà ou trop en deça* ne valent absolument rien, — pour le dire en propres termes — c'est assurément la *discipline.*

Une *sévérité outrée* fait que l'instituteur dépasse toujours le but; — Qui veut trop, n'obtient rien ! —

Une *coupable indulgence* fait, au contraire, qu'il n'atteint jamais ce but :

Laissez leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre, a dit le fabuliste en parlant des *méchants.*

Nous parlons des *enfan's* à l'école, et, nous plaçant au point de vue de la discipline, nous n'hésitons pas à leur faire l'application du dicton.

Les moyens de discipline employés à l'école nous paraissent donc bons, et ne pas être sujets à un changement immédiat, absolu, radical.

Sans aucun doute, il n'y a pas lieu de proclamer que tout est parfait : nous savons bien le contraire, et l'homme marche de progrès en progrès, au moins celui qui veut rester digne de son siècle et de la civilisation. Mais chaque chose doit venir à son temps et « rien ne sert de courir, il faut partir à point. »

Nous posons donc en fait, et sans la moindre hésitation, que, pour l'heure, il n'y a point de modifications essentielles à apporter à la discipline de nos écoles primaires.

S'il y a une chose à discipliner, c'est le mode d'action de l'instituteur sur les enfants, la façon d'appliquer les moyens de discipline : tel est, en effet, le véritable terrain sur lequel il faut se placer. Ce qui est en jeu, nous ne saurions trop le répéter, c'est un question de mesure, et nous ne pourric mieux terminer cette première phase problème qui nous occupe, qu'en convia encore les instituteurs à méditer ce cons qu'ils peuvent tenir pour absolument pra tique :

Pas de sévérité outrée, chers confrères, mais aussi pas de coupable faiblesse.

Passons au second point.

Faut-il tolérer les punitions et les récompenses dans un système d'éducation qui respecte la dignité de l'enfant?

Oui.

Il s'agit tout d'abord de se placer sur le terrain pratique et de ne pas s'abandonner à de généreuses illusions — ce qui est fort beau, mais rapporte bien peu — ou à des utopies irréalisables, ce qui n'est pas d'un homme sage et réfléchi !

Nous autres, instituteurs, Messieurs, nous voyons les choses de près, et, par le maniement constant que nous en faisons, nous apprenons à les connaître.

Rien n'est si facile que de traiter d'éducation sur le papier. Rien n'est plus difficile que de traduire certaines théories en faits, et s'il est vrai que c'est à l'œuvre que l'on connaît l'ouvrier, il n'est pas moins vrai non plus que c'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Je puis le dire hardiment : c'est en maniant les enfants — passez-moi l'expression, mais elle rend bien ma pensée — qu'on apprend à les manier, et l'on demeure confondu, alors qu'une chose que l'on croyait si aisée dans nos traités de pédagogie et de méthodologie, est, au contraire, une entreprise hérissée des plus vastes difficultés !

On ne devient pas plus instituteur que médecin ou avocat dans les livres. Ce qu'il nous faut à tous, c'est la pratique.

Il est bon, Messieurs, de rappeler de temps à autre des vérités que certaines esprits élevés — par trop élevés, des penseurs (souvent des rêveurs), dédaignent du haut de leur empyrée, inaccessible aux simples mortels.

Si les théories ont du bon en fait d'enseignement, la pratique constitue assurément l'essentiel.

J'ai donné ces quelques considérations pour vous prémunir contre le danger des grands mots.

Ah! certes, l'enfant a une dignité, et loin de la méconnaître, j'y ai toujours fait appel, non point pour élever l'enfant sur un piédestal d'où il ne manquerait pas de tomber, l'orgeuil lui faisant tourner la tête; mais pour le stimuler, pour le grandir moralement, pour l'aider à franchir ces étapes qui réparent le premier âge de l'adolescence, passages assurément redoutables.

Cet écueil dangereux, d'un fétichisme outré pour la dignité de l'enfant, alors que celle de l'homme fait est si souvent méconnue, étant écarté, convenons de suite que les punitions et les récompenses sont non-seulement nécessaires, mais encore indispensables dans tout système d'éducation.

Et rappelons aussi notre proposition initiale de la mesure en tout et toujours !

N'exagérons pas, soyons modérés : nous resterons pratiques et logiques.

N'accumulons pas punitions sur punitions : nous ferions un travail de géants inutile en entassant Pélion sur Ossa, et Ossa sur Pélion. Une révolte contre le bon sens n'aboutirait pas plus que la mythologie nous a transmis le souvenir homérique.

Ne prodiguons pas récompenses sur récompenses : nous arriverions immanquablement à leur enlever tout mérite aux yeux des enfants.

Les punitions sont nécessaires et après avoir parlé de la question de *mesure* disons un mot de celle de la *qualité*.

Quelles punitions faut-il appliquer ?

Là gît une seconde et grande difficulté.

Le choix judicieux des modes de punir a une importance essentielle, capitale.

Nous proscrirons d'abord, et d'une façon absolue, les punitions *corporelles* et humiliantes.

Elles abrutissent et elles dégradent.

Les voilà jugées et condamnées d'un coup, car, que faut-il davantage à un homme sensé que de savoir qu'une chose abrutit et dégrade ses semblables pour la repousser avec une juste horreur?

Nous signalerons ensuite, parmi les meilleures punitions, s'il est permis d'y appliquer un pareil qualificatif :

A. Les punitions *préventives* :

1. Le *regard* fixé sur l'enfant, — ce regard venant de ce qu'on appelle si justement le miroir de l'âme, ce regard que comprennent si bien les enfants, parce qu'il semble scruter leur conscience, qui les a déjà avertis qu'ils faisaient mal.

2. L'*avertissement* : « un tel... je vous vois ; un tel... prenez garde ; un tel... vous allez être puni :

3. Le *questionnement* répété, assidu, d'un élève qui paraît se négliger, et dont on stimule ainsi l'amour-propre, tout en punissant la paresse ou le laisser-aller, puisqu'on le force à travailler, selon qu'il le doit et plus qu'il n'a coutume.

B. Les punitions *privatives* :

1. La *suppression* des récompenses qui sert souvent d'avertissement salutaire aux enfants et qui les fait ainsi rentrer en eux-mêmes.

2. La *non participation* aux faveurs accordées comme moyens d'encouragement, telles que :

a) Placement au premier banc de la classe des meilleurs élèves ;

b) *Octroi* de quelque poste de confiance.

c) *Participation* à des exercices ou leçons données en dehors des heures de classe, aux meilleurs élèves, par l'instituteur qui les a distingués et qui se dévoue extraordinairement à leur avancement.

d) *Présence* aux excursions botaniques, zoologiques ou géologiques, aux promenades récréatives et historiques, aux visites industrielles, organisées par l'instituteur.

G. Les punitions *afflictives :*

1. La réprimande à deux degrés : a) en particulier, ou admonestation paternelle ;

b) En classe, devant les élèves, réprimande qui peut consister : 1° D'abord en un avertissement ;

2° Puis en une admonestation ;

3° Ensuite en une réprimande proprement dite ;

4° Enfin en un blâme accentué.

2. L'obligation de faire un devoir supplémentaire.

3. La retenue après les heures de classe et toujours avec étude ;

4. Le placement sur un banc — le dernier de la classe par exemple — de punition, où les élèves seraient l'objet d'une surveillance spéciale.

5. Le renvoi de la classe aux conditions prévues par les règlements scolaires, et en tous cas, avec une lettre d'avertissement aux parents.

6. Comme *mesure suprême*, le renvoi de l'école toujours aux conditions prévues par les règlements scolaires.

Nous nous permettons d'appeler l'attention de nos confrères sur ce mode nouveau de *classement* et de *gradation* des punitions, qui procède selon les principes pédagogiques, puisqu'il va du plus *faible* au plus *fort*, soit du *connu* à l'*inconnu* pour faire une assimilation idéologique et psychologique.

L'énoncé même de ces punitions prouve à l'évidence leur utilité, et nous mettons sagement au défi quiconque a pratiqué les *écoles* et les *enfants* d'assumer la tâche de diriger et de gouverner une classe sans ces moyens d'action qu'on appelle la récompense et la punition.

Il faudrait connaître bien peu les enfants pour s'imaginer un seul instant qu'on en tirera quelque chose sans ces stimulants énergiques.

Nos mets ne peuvent nous profiter et s'assimiler sans condiments.

Eh bien ! le mets si substantiel, si nourrissant, si indispensable de l'instruction et de l'éducation ne peut être goûté avec profit pour l'enfant que pour autant qu'il soit assaisonné — et même assez largement pour beaucoup d'entre eux — de ces condiments indispensables : « la récompense, si l'on agit bien ; la punition si l'on agit mal.

Sans doute, il serait beau, il serait désirable de ne devoir pas recourir à ces stimulants !

Le mal devrait-il exister ?

Philosophiquement, oui ; moralement, au point de vue de la perfection, non !

Et par voie de conséquence logique, s'il n'y avait point de mal, y aurait-il des punitions ?

Non ! car une chose qui n'a pas sa raison d'être, ne doit pas exister.

Le bien doit-il être encouragé !

Répondons de la même manière : Philosophiquement, non ; moralement, au point de vue de notre imperfection, oui !

Et par voie de conséquence logique aussi, si l'homme était spirituellemeut organisé de telle sorte qu'il fût parfait, devrait-on récompenser le bien ?

Non ! car le bien seul pourrait-être fait, et dès lors il n'y aurait plus de mérite à le faire, conséquemment à le récompenser.

Mais nous ne sommes pas parfaits. Nous-mêmes, homme faits, parvenus à la maturité de la raison, dans notre sphère respective et relative comme instituteurs, ne faisons-nous pas le mal et le bien ? N'avons-nous pas besoin d'être punis et encouragés selon nos actes ?

N'avons-nous pas notre dignité enfin, et cette dignité nous empêche-t-elle de recevoir

la récompense ou la punition de nos actes bons ou mauvais? Loin de là! C'est cette *dignité* même qui nous fait un devoir de subir cette grande loi morale de la récompense du bien et de la punition du mal.

N'allons donc pas transformer les pygmées en géants, les nains en Goliaths, les Lilliputiens en Gullivers, les enfants en hommes, et exiger de ceux-ci ce qu'on ne peut obtenir de ceux-là.

Ce ne serait non plus une généreuse illusion, mais une flagrante injustice, un nonsens, une inégalité révoltante, un monstrueux abus de pouvoir.

Nous avons traité un sujet ardu et pénible : les *punitions*.

Il nous reste à parler de leur corollaire indispensable, les *récompenses*.

Ces deux choses sont inséparables : on ne saurait rester logique sans les admettre les unes et les autres.

Si le mal doit être puni, le bien doit être récompensé avec autant de raison et pour un ordre de motifs identiquement le même, bien que d'une application qui différencie la nature des deux principes en cause : celui du bien et celui du mal.

Nous signalerons donc au nombre des récompenses qui nous paraissent le plus en situation :

a. Les récompenses *supplétives* du devoir accompli :

1. Le jeu approbatif de la physionomie que l'enfant saisit si vite et comprend si bien. Il se voit encouragé, et soyez certain qu'il est déjà récompensé par là, car sa conscience l'avertit, à lui aussi, qu'il fait bien !

2. *L'approbation* : « c'est bien, mon ami; Charles, vous travaillez! Emile a fait un beau devoir; Jules, vous serez récompensé !

3. Le *questionnement* fait à propos et renouvelé en temps opportun et qui montre à l'élève que l'instituteur *sait* et *voit* qu'il étudie. C'est là un puissant stimulant pour l'engager à persévérer dans la bonne voie.

b. Les récompenses *effectives* ou *accentuées* qui revêtent un caractère de publicité et donnent à ceux qui les ont méritées en exemples à leurs condisciples. Parmi celles-ci nous mentionnerons :

1. L'admission aux récompenses décisives qui sont le plus puissant moyen d'encouragement.

2. La participation aux faveurs accordées aux élèves méritants et que j'ai énumérées en parlant des punitions privatives.

c. Les récompenses *décisives* qui sont :

1° L'éloge à deux degrés :

a) En particulier, ou expression intime de la satisfaction de l'instituteur.

b) En classe, devant les élèves, éloge qui peut consister :

1° D'abord en une approbation simple de la conduite de l'élève;

2° Puis, en une approbation avec quelques commentaires;

3° Ensuite, en une approbation avec annonce de récompense décisive sérieuse.

4° Enfin, en une approbation et proposition de l'élève comme exemple à suivre par ses condisciples, ce qui est certes une faveur ayant le plus grand prix.

2. L'exposition de ses cahiers bien tenus ou de ses devoirs bien faits dans un endroit bien apparent de l'école, accessible aux parents des élèves et aux visiteurs.

3. L'inscription au tableau d'honneur, à prendre dans un endroit apparent de la classe.

4. Le placement sur un banc — le premier de la classe, par exemple — de récompense ou dont les élèves seraient signalés à la bienveillance et à l'attention des autorités dans les visites ou aux tournées de l'inspection.

5. L'admission à fréquenter la bibliothèque scolaire composée avec discernement, en lui inspirant ainsi le goût de la lecture.

6. La participation à la distribution des prix comprenant des livres de premier choix sous le rapport des matières traitées, de l'utilité, des résultats pratiques qu'on en peut attendre, de livrets de la caisse d'épargne et de retraite, d'outils de travail pour l'apprentissage des carrières professionnelles auxquelles se destinent les enfants (dernière année de fréquentation de la classe) placement, après la sortie de l'école, des plus

méritants par les soins ou l'intervention de l'instituteur, ou des autorités dont relève l'école.

Il y a là un mode de classement et de gradation de récompenses digne d'attention, croyons-nous, et nous le signalons à nos confrères par la même raison que nous provoquions, plus haut, leur intérêt sur le mode identique des punitions.

Nous n'entendons pas, répétons-le, séparer les récompenses des punitions, ni les punitions des récompenses, parce que, — nous croyons l'avoir établi suffisamment — les uns sont l'indispensable complément des autres.

Nous nous résumerons en l'affirmant hautement : oui, il faut tolérer les punitions et les récompenses dans un système d'éducation qui respecte la dignité de l'enfant.

Et non-seulement, il faut le tolérer, mais il faut le maintenir à titre définitif et obligatoire, parce qu'il est non-seulement utile, mais encore indispensable.

Disons en confiance, affirmons-le comme une nécessité inhérente à la nature humaine : si les récompenses pour le bon et les punitions pour le mal n'existaient pas, comme elles ont existé de tout temps, il faudrait les inventer et les introduire dans l'enseignement.

M. Grenez (Binche). Je demande la parole pour un rappel au règlement. Il y a un article au règlement qui dit qu'une lecture ne doit durer au plus que 10 minutes et un discours un quart d'heure.

Plusieurs orateurs ont parlé pendant beaucoup plus longtemps. On a dit de très bonnes choses, mais il me semble que si elles étaient un peu moins délayées, cela n'en serait que mieux.

M. le Président. Vous êtes dans le vrai, mais si l'on devait interrompre tous les orateurs, on n'arriverait pas à un résultat satisfaisant.

La parole est à M. F. Ley, de Bruxelles.

M. F. Ley. Mesdames, Messieurs,

La question des punitions et des récompenses est extrêmement grave, car elle touche à ce qui peut avoir l'influence la plus considérable sur la bonne marche de l'école et sur l'avenir des enfants qu'elle a mission d'élever; il s'agit ici non-seulement de la discipline journalière entendue dans son sens le plus restreint, mais encore des mille moyens à employer par l'instituteur pour faire des hommes moraux, pour conduire ses jeunes disciples, à leur insu presque, dans la voie droite de la franchise, de l'honneur, de toutes les vertus qui font estimer l'honnête homme.

Grave question, je le répète, et bien complexe ! La moindre erreur entraîne à des résultats déplorables et bien des générations peuvent être rapetissées au moral si l'instituteur pèche en un seul point, s'il en néglige un autre.

Il serait intéressant, MM., de rechercher dans le passé quels ont été les moyens disciplinaires les plus en vogue à l'égard des enfants. Mais outre que ce serait bien long, je crois que nous trouverions à peu près partout et en tout temps la même chose. La *bible* recommande la verge comme excellente pour l'enfant ! Or, on n'avait garde d'abandonner trop tôt un moyen disciplinaire aussi simple, recommandé par un livre aussi *saint !* En Russie et dans certaines écoles de l'Allemagne et de l'Angleterre, les punitions corporelles existent encore. Les tribunaux de France ont retenti, en ces derniers temps, des échos de procès scandaleux contre des religieuses qui avaient martyrisé de pauvres petites filles. Et sans aller hors de chez nous, je ne vous apprendrai rien de neuf en vous disant que dans certains établissements privés, on joue trop souvent de la main et du bâton pour punir les récalcitrants.

Mais c'est trop nous occuper de ces pratiques inhumaines et absurdes, strictement défendues d'ailleurs, dans les écoles officielles.

Il y a longtemps que les punitions corporelles sont prohibées chez nous, de même que celles de nature à accoutumer l'élève à la honte.

Le gros in-4 ou la bûche à tenir sur les bras élevés de toute leur hauteur, le bonnet d'âne, la pancarte avec inscription injurieuse, la mise au cachot ou à la cave, la mise au pain sec et à l'eau, tout ce qui, enfin faisait le pouvoir des vieux maîtres d'école incapables d'obtenir un peu de silence, et qui faisait

en même temps la terreur proverbiale des nouveaux écoliers, tout cela a disparu, tout cela est de l'histoire, mais malheureusement, c'est de l'histoire vraie.

On ne punit donc plus de cette façon, et l'on a beaucoup plus d'ordre, de discipline qu'il y a quarante ou cinquante ans. Le tact des instituteurs y est pour beaucoup, je le veux bien ; mais il est de toute évidence que la douceur, unie à la fermeté, dans les moyens disciplinaires, contribue dans une large mesure à l'établissement d'une bonne discipline. Tous, Mesdames et Messieurs, vous avez remarqué que les enfants battus par leurs parents, sont bien plus difficiles à conduire que les autres ; si, avec eux, vous usez d'une rigueur outrée, vous en faites des insoumis, des êtres sur qui conseils, menaces, prières, ordres, n'ont plus la moindre influence. La compassion, l'aménité produisent sur ces enfants un effet salutaire.

Si, avec les enfants rudoyés à la maison paternelle on obtient des résultats déplorables par des moyens violents, on en obtiendrait de bien plus désastreux encore si l'on en usait à l'égard des enfants conduits avec bonté dans leur famille.

Or, Messieurs, met-on aujourd'hui encore, toute la prudence voulue dans les punitions? Ne voit-on pas certains instituteurs exiger que leurs élèves restent pendant longtemps à genoux dans une classe? D'autres les priver d'un repas, ou retarder ce repas d'une façon notable, de manière à nuire à la santé de l'enfant? Dernièrement, on me rapportait qu'un instituteur envoyait ses élèves faire une prière d'un quart d'heure, d'une demi-heure, ou d'une heure même, selon la gravité du fait, à la chapelle du village, et ce en guise de punition!

Certes, toutes celles que je viens de nommer rentrent dans la catégorie des punitions corporelles, s'il ne faut plus qu'aucun de nous s'en serve.

Mais il en est une autre espèce dont je veux vous entretenir plus longuement et qui est sans nul doute la plus fatale.

Je veux parler des travaux donnés comme punition.

Quel est le but de toute l'éducation?

N'est-ce pas de faire aimer le travail? Que dirons-nous à nos enfants sur le point de nous quitter pour entrer dans la vie? N'est-ce pas ceci :

« Amis, vous allez apprendre un métier, » ou vous livrer aux travaux de l'agriculture. Chaque homme doit avoir une occupation; c'est une nécessité, c'est aussi un » bonheur. Sans travail, la vie serait un » ennui continuel, un long martyre. Le » travail est aussi nécessaire à notre âme » qu'à notre corps. Après une journée bien » remplie, tâchez donc d'entretenir les connaissances que vous avez acquises à » l'école. Créez vous des distractions, des » jouissances intellectuelles.

» Revoyez souvent les livres de la classe. » J'ai cherché à vous les faire aimer. » Jamais je ne vous les ai rendus ennuyants, » jamais en tout cas ils ne vous rappelleront » le supplice de les avoir copiés bien des fois. » Que ces livres restent vos meilleurs amis. » Non-seulement ils ne vous tromperont » jamais, mais encore ils vous préserveront » de la fréquentation des cabarets où trop de » jeunes gens vont s'abrutir, et de la fréquentation des oisifs, laquelle a toujours » une influence pernicieuse et sur le moral et » sur l'intelligence.

» La bibliothèque de l'école reste aussi à » votre disposition. Venez y puiser des conseils et des encouragements.

» Tâchez d'avoir un ami avec qui vous » puissiez entretenir une correspondance » assez suivie, ainsi vous n'oublierez pas à » écrire.

» Épargnez quelques sous chaque semaine; » formez des sociétés de vingt ou trente » camarades, et dans la bonne saison, » partez, dispersez-vous, allez au loin voir » et admirer les choses que vous ne connaissez pas.

» Tout cela, j'ai tâché de vous l'apprendre. Nos travaux en classe vous ont » donné le goût du travail; vos petites lectures vous ont donné la clef de lectures » plus sérieuses et bien plus agréables; vos » correspondances entre condisciples vous ont

» dit quel charme il y a dans les doux épan-
» chements de l'amitié; vos minimes épar-
» gnes vous ont prouvé que l'on peut tou-
» jours avoir un pécule qui a fait souvent
» des miracles, enfin, vos excursions, forcé-
» ment bornées aux environs de notre loca-
» lité, vous aurez à cœur de les continuer,
» de les étendre. Vous irez voir les villes de
» la Belgique; toutes vous rappelleront les
» titres glorieux de nos ancêtres à notre
» reconnaissance; partout votre cœur battra
» aux vieux souvenirs, à la vue des antiques
» mouvements de notre histoire; partout vos
» sentiments grandiront à la contemplation
» des beautés de la nature; nos Ardennes, la
» charmante vallée de la Meuse, les paysages
» des Flandres, le spectacle sublime de l'océan,
» voilà qui ne peut rester lettre morte pour
» aucun Belge, et avec l'argent que dépen-
» sent tous les dimanches les jeunes gens
» même les plus pauvres, ils pourraient se
» faire touristes et à l'époque de leur mariage
» connaître leur pays. »

Tel est le langage que devraient entendre tous les élèves à leur sortie de l'école.

Envisagée à ce point de vue élevé, ayant sans cesse pour but de préparer des jeunes gens désireux de s'instruire, à devenir de bons pères de famille, l'œuvre de l'école ne peut donc plus comprendre seulement la lecture, l'écriture et le calcul; elle doit avant tout viser à développer les intelligences et le goût de l'étude, goût sans lequel ceux qui ont passé par l'enseignement moyen et l'enseignement supérieur même en ont bientôt perdu tout le fruit. Or, vouloir faire aimer le travail et donner des travaux comme punition c'est le comble de l'absurdité. Quelle horreur n'avons-nous pas gardée de nos livres classiques, uniquement parce qu'on est parvenu à faire de ces livres de vrais instruments de torture pour notre esprit et pour notre main?....

Ainsi donc, plus de punition qui atteigne directement ou indirectement le corps de l'enfant, mais surtout plus, jamais plus de punition qui puisse lui faire croire que le travail, qu'une tâche à accomplir soit pour nous un moyen de répression.

Nous ne voulons pas qu'on dise à nos enfants : « Vous êtes condamnés à manger » votre pain à la sueur de votre front, » — nous voulons qu'on leur fasse sentir et à chaque instant, que le travail est le plus noble apanage de l'humanité; nous voulons qu'on glorifie le labeur de chaque jour; nous voulons qu'on dise que les plus dignes parmi les hommes sont ceux qui ne se reposent jamais et non pas ceux qui par luxe ou par fainéantise se croient dispensés d'apporter leur pierre au travail de leurs frères.

Si ces idées avaient toujours prévalu, Messieurs, nous aurions affaire à des générations plus fortes que celles qui existent actuellement.

Que d'hommes sont malheureux, simplement parce qu'ils ne se sont pas donné une tâche, parce qu'ils vivent sans but, et parce que, conséquemment, rien ne les satisfait!

Du reste, Messieurs, nous pouvons tous essayer dans nos classes la puissance de l'amour du travail sur l'enfant. Cet amour est inné, et la preuve, c'est que, tout petit, l'enfant est actif, est constamment occupé; c'est la maison paternelle, c'est l'école qui très souvent lui enlève son initiative, et la volonté de faire quelque chose. Lorsqu'un élève se montre paresseux, privez-le de travail, faites-le rester une demi-journée, un jour même dans l'inaction la plus absolue; dites lui qu'il n'est pas digne de prendre part au travail de ses condisciples, et soyez persuadé que l'ennui profond qu'il aura éprouvé lui aura mieux fait sentir que toute autre punition, la honte de la paresse et le bonheur du travail. Ce que je vous ai dit jusqu'à présent, suffit, je pense, Messieurs, pour vous faire comprendre que je ne crois pas certaines punitions incompatibles avec la dignité de l'enfant.

Autant je suis persuadé que beaucoup d'enfants peuvent passer toute leur vie scolaire sans mériter même une réprimande, autant je sais qu'il est des natures rêveuses qu'il faut souvent avertir, menacer, puis punir. Ceux qui prétendraient le contraire ne connaissent ni l'homme, ni l'enfant.

Quel doit être le but de la punition?

L'élève a commis une faute. Cette faute est faite ; elle est passée, vous ne pouvez faire qu'elle ne soit pas. Cette faute vous blesse-t-elle, vous, instituteur, dans votre honneur, dans votre autorité? Evidemment non, et si cela était, encore auriez-vous tort de le montrer.

Restez donc calme ; ne vous laissez pas atteindre par ce qui ne peut ni ne doit vous atteindre. Pas de colère surtout, ou vous êtes perdu.

Rappelez l'enfant à l'ordre avec sang froid, en termes mesurés; faites lui comprendre qu'il s'est manqué à lui-même et qu'il a manqué par dessus tout à la loi, à la règle qui défend de faire ce qu'il a fait; appliquez lui la peine que le règlement prescrit, et faites en sorte que ses parents sachent toujours quelle punition il a encourue.

Viendra-t-il à l'esprit de l'enfant, si vous punissez ainsi, que vous punissez en haine de la faute commise, en haine du passé? Évidemment non. Là, d'ailleurs ne peut être votre but. Vous voulez l'amendement de l'élève, rien de plus; vous voulez qu'il ne viole plus la règle une autre fois.

Ainsi donc, les punitions doivent avoir pour but de *prévenir* les infractions à la règle dans l'avenir, et non de *venger* la règle qui a été établie, ou ceux qui l'ont établie.

Lorsque je vois punir autrement, je fais volontiers cette comparaison :

Vous tendez une corde raide, et vous exigez que tous se promènent dessus, avec menace de rouer de coups tous ceux qui tomberont.

Evidemment tous ou à peu près font la culbute ; beaucoup d'appelés et quelques rares élus. Puis la danse cruelle commence et dure un temps indéfini.

Eh bien! est-ce là de la morale? Mais on ne vous confie pas des enfants parfaits! On vous les envoie, au contraire pour que vous les habituiez à bien faire toujours. On vous dit enfin : ces enfants ont des défauts, ils sont légers, ils sont faibles (ils ne savent, si vous voulez, danser sur la corde) rendez les plus vigilants, plus forts, faites qu'ils ne pêchent plus (apprenez leur à se tenir en équilibre et à marcher dans le chemin de la vie) mais ne les rouez pas de coups, ne les tourmentez pas parce que leur nature elle-même ne leur a pas permis de faire ce que vous exigiez d'eux, parce que l'œil où le pied leur a manqué une seconde, parce que pendant cette seconde peut-être ils n'ont pu dominer leur tempérament, leur caractère.

Le but des punitions étant établi, voyons quand l'instituteur doit punir.

Evidemment, celui-ci ne peut infliger les punitions suivant son bon plaisir.

Ce qui est défendu aujourd'hui ne doit pas être permis dans 15 jours. On ne peut non plus arriver à une défense nouvelle toutes les semaines; c'est le moyen d'avoir toujours des infractions.

Il faut donc un règlement pour les élèves, un règlement qui lie non-seulement les élèves, mais aussi les instituteurs et l'autorité communale, laquelle doit l'approuver.

A l'école modèle, à Bruxelles, existe un règlement de ce genre. Lorsqu'un élève a commis telle ou telle faute encourant telle ou telle punition, si l'instituteur exige cette punition, l'autorité ne le contrariera jamais. L'élève a violé le règlement, le règlement lui sera appliqué et jamais l'autorité ne voudrait donner elle-même l'exemple de la violation de la loi.

Je ne connais rien de mieux, Messieurs, que ce règlement qui donne une discipline excellente. Je vous en citerai quelques articles, ceux qui ont rapport à la question qui nous occupe :

10. Chaque élève est muni d'un livret renfermant ses bulletins hebdomadaires et trimestriels. Il lui est interdit d'y rien inscrire lui-même, sinon sur l'ordre de son instituteur.

11. L'élève remet son livret à ses parents à la fin de chaque semaine et le rapporte à son instituteur avant la première leçon de la semaine suivante.

12. Les inscriptions hebdomadaires sont faites aux bulletins en présence de l'élève, dans un entretien particulier où l'instituteur lui adresse les observations opportunes sur son travail et sa conduite.

13. L'application est constatée au moyen de *bons points*. Elle s'entend de l'application *utile*, c'est-à-dire du *progrès*.

L'inapplication volontaire est considérée comme inconduite.

Le travail sans succès est considéré comme fait sans ordre ou sans méthode, et assimilé à l'absence de travail.

14. A la fin de chaque semaine, l'instituteur attribue à l'élève, pour chaque matière de l'enseignement, une cote de 0, 1, 2 ou 3 bons points, correspondant à la qualification de l'application comme *mauvaise, médiocre, bonne* ou *très-bonne*. Cette cote est immédiatement inscrite au bulletin trimestriel.

Au bulletin hebdomadaire, l'application générale de la semaine est qualifiée *très-bonne, bonne, médiocre* ou *mauvaise*, suivant que l'élève a obtenu la totalité, ou les 2/3, ou le 1/3, ou moins de 1/3 des points de la semaine.

Au bulletin trimestriel, on suit la même règle pour qualifier l'application du trimestre.

15. La conduite est appréciée au moyen de *mauvais points* infligés pour punir un fait spécial ou prononcés à la fin de la semaine pour punir la résistance à une suite de réprimandes. Les mauvais points sont inscrits au bulletin trimestriel avec leurs motifs.

Au bulletin hebdomadaire, la conduite est qualifiée *mauvaise* si l'élève a reçu trois mauvais points pendant la semaine, *médiocre* s'il en a reçu deux, *bonne* s'il en a reçu un seul, *très-bonne* s'il n'en a reçu aucun.

16. Trois mauvais points ont pour effet de faire placer l'élève sous le régime de la punition depuis le moment où le troisième point a été infligé jusqu'à la fin de la semaine suivante.

17. Le régime de la punition consiste dans les mesures suivantes :

1° Le nom de l'élève est raturé au tableau des élèves ;

2° L'élève ne prend part à aucune récréation. Il peut seulement être autorisé à jouir d'une partie de la récréation de midi à une heure et demie ;

3° Il ne participe pas aux promenades et aux voyages de sa classe ;

4° Il quitte l'école, après les classes du soir, un quart d'heure après les autres élèves ;

5° Il peut être astreint par son instituteur à des devoirs extraordinaires à faire dans sa famille.

18. Si un élève subit pendant trois semaines consécutives le régime de la punition, il fait l'objet d'un rapport au comité scolaire. Celui-ci entend les parents. Il décide des mesures à prendre en vue de l'amendement de l'enfant, ou prononce son exclusion de l'école.

Si les trois semaines de punition ne sont pas consécutives, le directeur décide s'il y a lieu de saisir le comité.

19. Tout fait de mensonge, ainsi que tout autre fait de nature dégradante ou d'indiscipline grave est immédiatement l'objet d'un rapport de l'instituteur au directeur. Celui-ci se rend dans la classe, constate les faits et décide s'il y a lieu de traduire le coupable devant le comité scolaire. Il peut le placer au régime de la punition ou lui interdire l'accès de l'école jusqu'à la décision du comité. Il informe les parents et, s'il y a lieu, les invite à se présenter au comité.

20. Le comité décide, dans chaque cas, s'il y a lieu de porter les faits et les mesures prises à la connaissance de tous les élèves assemblés au grand préau.

21. Les parents qui ne se rendent pas à l'invitation de se présenter devant le comité sont réputés retirer leur enfant de l'école.

Un règlement de ce genre, Messieurs, n'ouvre pas la porte aux abus, aux injustices. Les élèves sont des citoyens qui doivent obéir à la loi qu'ils ont consentie, l'instituteur et l'autorité supérieure sont des magistrats qui appliquent la loi, et je puis affirmer d'expérience, qu'une discipline comme celle qu'a enfantée ce règlement est difficile à rencontrer dans un établissement comptant un tel nombre d'élèves.

Aussi je vous engage à voter le principe d'un règlement pour les élèves, semblable à celui de l'école modèle ; il a fait ses preuves, et il rendrait surtout service dans les écoles communales ; là, en effet, l'instituteur a au-dessus de lui des membres du conseil communal, lesquels, pour ménager leurs élec-

teurs, subissent souvent l'influence des réclamants ; or, avec ce règlement, l'autorité n'a à tenir compte d'aucune réclamation. L'élève savait qu'en faisant telle faute, il encourait telle punition, personne ne peut se mettre au-dessus de la loi, personne ne peut voir de l'arbitraire dans son application.

Je vous disais tantôt que ce système a produit de magnifiques résultats à l'école modèle ; là, cependant, on se passe de ce que, dans la plupart des écoles, l'on nomme la sanction des bons et des mauvais points, c'est-à-dire de la distribution des prix. Personne ne s'en plaint, ni parents, ni élèves, ni professeurs. Tout est donc pour le mieux, là ; mais nous croyons qu'il serait mauvais et inopportun de faire partout, ce qu'on fait à l'école modèle.

Ce n'est pas, notez-le, que je croie qu'on ne puisse conduire les enfants, partout, sans ces distributions de livres à couverture enluminées ; je déclare que tout maître qui a du tact, qui par sa façon de faire et de dire, sait stimuler les enfants, obtient plus de travail par un « très-bien » ou par une petite tape sur la joue, qu'un autre maître avec toutes les punitions et toutes les récompenses imaginables.

Mais il faut tenir compte d'une chose importante, à mon avis : Actuellement, nous avons à notre disposition une somme relativement importante pour l'achat de prix. Demander la *suppression* des distributions de prix, bien des Communes ne demanderont pas mieux que de vous satisfaire et s'écrieront : Autant d'économie.

Mais, lorsque nous avons une somme dont nous pouvons disposer pour le bien de l'enseignement, nous aurions tort, dans tous les cas, de la lâcher. C'est pourquoi je voudrais voir adopter un mode nouveau de récompenser les élèves. Les distributions actuelles occasionnent une perte de temps considérable pour les compositions ; — la plupart des résultats des compositions sont injustes ; — l'orgueil de cinq minutes est considéré comme payant tout le travail d'une année !!! — Enfin les prix achetés en bloc, sont dans la majeure partie des cas, des niaiseries que personne ne garde. —

Je voudrais voir transformer ces cérémonies en un système couplet d'émulation basé sur les principes suivants, dont il s'agirait de faire l'application à toutes les écoles :

1° Chaque instituteur achète tous les huit jours, un, deux, ou trois livres appropriés aux divisions de son école et il les distribue non au plus intelligent, mais au plus digne comme conduite et comme travail. (Résultat : Tous bons livres, puisqu'ils sont achetés un à un, examinés sérieusement, et appropriés à l'intelligence des enfants.)

2° Les élèves sont engagés à former entre eux une bibliothèque de ces récompenses ; l'instituteur en est le bibliothécaire, ou mieux encore, un ancien élève ayant les capacités et le temps voulus.

3° Chaque volume porte le nom de celui qui l'a mérité.

4° La bibliothèque est à la disposition des élèves de l'école.

5° A la fin de l'année, fête du cœur et de l'intelligence.

La variété qu'il faudra y donner, ne nous permet pas de spécifier.

Cette manière de faire, réunirait tous les avantages des distributions actuelles et bien d'autres en plus, et n'aurait aucun de leurs inconvénients. De plus un foyer de lumière s'allumerait dans chaque commune ; si ce système existait depuis trente ans, c'est pour des millions que nous aurions de livres à l'usage des classes nécessiteuses, tandis qu'aujourd'hui l'argent employé n'a laissé aucune trace, il a servi à enrichir quelques libraires français, il a donné lieu à quelques autres abus dont je ne veux pas parler ici et que tout le monde connaît.

Je dépose donc les conclusions suivantes :

1° Suppression des punitions corporelles, des punitions faisant regarder le travail comme une peine et des punitions qui sont de nature à accoutumer l'enfant à la honte.

2° Dans chaque école, il y aura un règlement pour les élèves.

3° Des récompenses pourront être distri-

buées pendant le cours de l'année scolaire et l'on engagera les élèves à former une bibliothèque scolaire au moyen des livres reçus.

M. LE PRÉSIDENT. Il me semble qu'on peut conclure en deux mots : supprimer les récompenses et les punitions arbitraires et adopter des récompenses et des punitions rationnelles. Je crois que tout est là.

Le premier point est celui-ci : quelles modifications faut-il introduire dans la discipline de l'école? La réponse a été donnée d'abord par M. Lhoneux. M. Philippet a une petite variété ; il demande 60 élèves.

Plusieurs voix. Trente élèves.

M LE PRÉSIDENT. Nous avons ensuite cette nouvelle idée : on récompense par la parole et par les signes.

L'exclusion définitive ne pourra être prononcée que pour des cas exceptionels. Quand nous rapprochons la conclusion de M. Philippet il n'y a pas grande différence.

Je propose de voter d'abord sur ce premier point. Que ceux qui sont d'avis de supprimer les récompenses et les punitions arbitraires veulent bien se lever.

Les conclusions des différents orateurs sont donc votées à l'unanimité.

Passons à l'examen de la deuxième question.

La question est ainsi posée :

Comment faut-il enseigner les notions des sciences naturelles et de l'hygiène à l'école primaire?

La parole est à M. Huraille (Liége).

M. HURAILLE. On n'en est plus à discuter sur l'importance des sciences naturelles et de l'hygiène : c'est une vieille vérité, un axiome pour tout esprit quelque peu pratique.

Mais on est loin d'être encore aussi unanime quant à la manière de faire pénétrer ces connaissances dans l'esprit des enfants. Deux systèmes sont en présence : l'un, que l'on peut appeler indirect, instruit par l'intermédiaire de la lecture, de la dictée, de la rédaction, des promenades scolaires, etc. ; l'autre, que j'appellerai direct, réunit les sciences et l'hygiène dans un cours distinct de tout autre.

Passons-les au crible tous deux.

Le premier offre d'abord un avantage tellement précieux, tellement évident, qu'il n'a échappé à aucun de nous, j'en suis convaincu. Imitant l'homme vraiment charitable, il donne sans qu'on s'en aperçoive. Pour l'élève la lecture apprend à lire convenablement ; la dictée à écrire correctement ; la rédaction à exprimer ses pensées en bon français ; les problèmes sont l'application des théories arithmétiques ; se promener pour lui, c'est se récréer. Si donc on demande comme devoir le morceau lu à résumer ; si ses questions sont posées sur la dictée et rapportées résolues pour le lendemain ; si la rédaction emprunte ses sujets, le problème ses données aux sciences et à l'hygiène ; si, en promenade, l'attention de l'enfant est attirée sur ce qui se passe autour de lui, n'est-il pas instruit à son insu?

Or, Mesdames et Messieurs, dans un programme aussi étendu que celui de l'école primaire, enrichir son esprit sans écraser davantage les tendres facultés de l'élève, n'est-ce pas réaliser un immense progrès?

Et ce progrès s'accentue lorsqu'on peut user largement des promenades scolaires, source inépuisable des connaissances attrayantes, certaines pratiques. Elles mettent, en effet, l'enfant en présence de réalités et les choses qu'il a pu voir qu'on lui a soigneusement fait observer resteront à jamais vitales et lucides dans sa mémoire. Par les excursions, les explications de l'instituteur seront ainsi corroborées. Formons donc le vœu que le goût des promenades scolaires se propage rapidement. Mais est-ce toujours chose si simple qu'établir ces promenades?

On ne se heurte que trop souvent à de grosses difficultés ; dans les campagnes, les ressources sont minimes et les besoins nombreux! Cependant les promenades exigent toujours certaines dépenses : les saints ne sont jamais adorés dans leur pays, dit-on ; les enfants n'éprouvent, non plus, qu'un bien mince plaisir s'ils ne sont à quelque distance ; et l'exercice fait bientôt créer famine à de jeunes estomacs de 12 ans. Bien souvent, d'ailleurs, l'instituteur est seul dans les villages : ce serait tenter l'impossible que de vouloir surveiller toutes les divisions et leur

donner en même temps les explications indispensables : seule, la division supérieure profitera ainsi des promenades. Ou ces promenades se feront pendant les heures de classe et les autres divisions resteraient privées de soins; ou elles auront lieu aux heures de congé, au détriment de notre santé à tous.

Encore un mot, Mesdames, Messieurs, du système qui nous occupe.

Il est loin d'être d'une application générale, et pour les raisons que je viens d'indiquer, et parce que toute rédaction roulant sur les sciences, par exemple nécessite ou un sujet très simple, ou une leçon préalable (cette dernière hypothèse est la plus ordinaire sauf quand elle est remplacée par une espèce de rapport fait ensuite d'une promenade).

Quelques mots suffiront pour caractériser le second système.

Mieux que le mode que nous venons de passer en revue, il s'adapte à toutes les divisions; il laisse toute leur importance aux diverses parties des sciences et à l'hygiène en les honorant d'heures spéciales, et, combiné avec les promenades scolaires, il unira la pratique avec la théorie. Il est, du reste, nécessaire en physique.

En revanche, comme nous le démontrerons bientôt, il impose de plus fortes dépenses encore que le premier système; il se présente menaçant aux élèves qui entrevoient toute une kyrielle de nouvelles matières à digérer bon gré mal gré; et manié par des mains d'une habileté douteuse, il découragerait bien souvent l'enfant et irait à l'encontre du vrai but de l'école primaire qui est de donner les notions essentielles.

Avant de faire choix, nous nous permettrons de traiter le deuxième point; car à notre avis, Mesdames et Messieurs, le système à employer dépand surtout du nombre d'instituteurs que compte une école. Et, adoptant la division toute faite dans la question, nous distinguerons les écoles à plusieurs classes et les écoles à un seul instituteur.

L'école qui comprend plusieurs classes, compte autant de maîtres que de classes : il va de soi que ces conditions amènent moins d'élèves auprès de chaque instituteur et le petit nombre d'enfants, vous le savez tous, a une influence considérable sur la marche générale d'une école.

Le maître se trouvant en présence de quarante ou cinquante élèves éprouve infiniment moins de peine à établir et maintenir une bonne discipline; c'est un jeu pour lui, au lieu que le malheureux à qui on confie une centaine d'enfants, plus encore peut-être, s'éreinte de huit heures à quatre heures et perd beaucoup de temps. Peut-on exiger d'ailleurs que l'un et l'autre corrigent le même nombre de devoirs?

La conséquence de ces situations si différentes, saute aux yeux; où il y a plusieurs classes, les élèves recevront plus de leçons, les devoirs à domicile seront quotidiens et un peu plus longs.

Dans un autre ordre de faits, les promenades scolaires sont toujours possibles à tout instituteur n'ayant que ses élèves à soigner.

Si ce n'était sacrifier la généralité à l'individu, il serait permis d'ajouter que dans la situation actuelle la première catégorie est ou pour les villes, ou pour les localités industrielles, c'est-à-dire pour les agglomérations où sont établies une école industrielle et l'école d'adultes, qui respectivement font une large part à la physique et à l'hygiène allégeant de la sorte le programme des sciences à l'école primaire.

L'instituteur qui doit donner ses soins à trois divisions et à six sections parfois est forcé sous peine d'introduire le désordre dans sa classe et d'enrayer tout progrès chez ses élèves, de consacrer un temps très-restreint à chaque section, et malgré ses leçons écourtées, il ne reviendra que bien rarement à une division dont il s'est déjà occupé. Il parcourra, par conséquent, son programme à pas de tortue.

Et qu'on ne vienne pas m'objecter qu'il y a entre les deux genres d'école la différence du programme développé au programme ordinaire.

En admettant que cet état de choses soit la règle, tandis qu'il n'est que l'exception, l'instituteur réduit à ses seules forces, piochera ferme s'il veut épuiser les parties essen-

tielles du programme avant l'âge où la plupart des enfants quittent l'école, c'est-à-dire en cinq années. On me dira sans doute encore : « Mais nos campagnards n'ont que faire de physique et la minéralogie, autre partie des sciences naturelles, ne leur sera guère d'un plus grand secours. »

Mesdames, Messieurs, évidemment la culture et l'hygiène auront la priorité ; pourtant, qui que nous soyons, villageois ou citadins, il faut que nous puissions manier une balance, un baromètre ; il faut que nous connaisions les propriétés du marbre, du grès, de l'argile. Que résulte-t-il des considérations que je viens d'avoir l'honneur de vous soumettre ?

La conclusion, ce nous semble, est claire comme le jour : nous laisserons le cours spécial, communément nommé méthode d'intuition, à l'école qui compte autant d'instituteurs que de classes ; et ce cours d'intuition, nous continuerons, comme cela se fait présentement, à l'entamer en première année d'études. L'instituteur seul usera du premier système à l'exclusion des promenades scolaires que, raisonnablement, nous l'avons montré plus haut, on n'est pas en droit de lui imposer ; pour la raison contraire, ces promenades nous les mettrons à profit, si nous avons à diriger une seule classe.

Fixés sur le système le plus rationnel eu égard à l'organisation de l'école, voyons les moyens et procédés à employer pour que notre enseignement sorte tous ses effets.

A mon sens, ces moyens et procédés se rattachent à trois causes principales : le temps dont nous disposons, les enfants à qui s'adressent nos leçons et les matières objet de ces dernières.

Le temps a ses limites aussi rapprochées qu'est vaste la sphère des sciences. Le sécateur scolaire aura donc forte besogne si nous pensons au proverbe « Qui trop embrasse mal étreint. » Il est ainsi bien justifié ce mot que je relève dans la question proposée à notre examen : notion de sciences naturelles. Bornons-nous, pour n'être pas débordé, à un programme d'affaires, si l'on me concède cette expression.

Pour peu que nous fassions attention à notre auditoire, nous serons poussés dans cette voie pratique.

Bien divers sont les besoins des enfants que nous avons mission d'instruire : l'un habite la ville, l'autre la campagne ; celui-ci vit dans une région agricole, celui-là appartient à une zone industrielle : les mêmes connaissances rendraient-elles la même somme de service à tous ces enfants. C'est là une question trop simple pour y répondre. Préalablement à la détermination de notre programme et afin de ne pas travailler dans le vide, nous examinerons les moyens de subsistance de nos futurs pères de famille : nous localiserons notre enseignement.

Mais, Mesdames et Messieurs, dire quels seront nos auditeurs, c'est tracer les devoirs du maître, c'est dire ce qu'il sera avant, pendant et après sa leçon. Or, nos auditeurs sont jeunes, leur intelligence en est à ses premiers efforts. Dans notre triage, écartons les notions les moins compréhensibles ; ne maintenons que les choses concrètes, celles sur lesquelles peuvent s'arrêter les sens des élèves.

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément » a dit Boileau.

De là nécessité absolue pour tout instituteur désireux de faire fructifier son labeur, de se livrer à une étude approfondie des sciences ou, tout au moins, des parties qu'embrasse son programme. Sûr des théories qu'il expose, le moindre petit doute ne subsistera dans l'esprit des élèves dont les idées s'enchaîneront admirablement au grand profit de la mémoire ; dans un langage simple, clair, concis, attrayant, il tiendra sous le charme tous ceux qui l'écoutent ; mettant en évidence l'utilité des sciences et de l'hygiène, démontrant combien il est agréable de savoir donner le pourquoi et le comment de tout ce qui est en nous ou autour de nous, il attachera les élèves aux études scientifiques, leur inspirera le goût du travail personnel. Et comme ses leçons, ses applications seront empreintes d'un cachet éminemment pratique.

Ici naturellement, on se pose une question.

Nos élèves dont le bagage scientifique est si lourd déjà relativement à leur âge, confieront-ils la substance de nos leçons à la mémoire?

A cette question, nous répondons; non, du moins pour tout objet, tout système en présence desquels on peut placer l'élève. Le oui ne sera admis qu'en dernière extrémité, car nous le répétons, ce sont des faits et non des théories qui seront avantageux à nos cultivateurs et industriels.

Quels moyens et procédés, pouvons-nous, en troisième lieu, tirer des matières à enseigner?

Nous venons d'indiquer les qualités de notre programme : malgré son caractère pratique, local, il renfermera, en grand nombre, des éléments abstraits, arides; à nous de l'amener au niveau intellectuel des enfants. En physique, les instruments : que chacun sache manier avec assurance un thermomètre, une pompe; soyons d'à-propos : pendant un orage expliquons la production de l'électricité, la foudre, l'éclair, le tonnerre; en été, causons de la rosée; en hiver, parlons de la neige, de la glace. Les herbiers, les visites de jardins, de fermes, les promenades, les problèmes, voilà de quoi donner une idée exacte des plantes, des opérations de culture (qu'il s'agisse de terre ou d'arbres); deux plantes semées et récoltées en présence de la classe recommanderont assez les engrais, les arrosements.

La minéralogie sera connue en grande partie grâce à une belle collection de pierres, de minéraux que chaque élève se procurera, en promenade, sous notre direction, et conservera à domicile tandis qu'une autre restera continuellement sous les regards des élèves; à ces échantillons, multiples et variés, ajoutons l'examen d'usines, verreries, aciéries, carrières et nous aurons amplement satisfait à notre programme. Voulons-nous décrire les fonctions animales, le mouvement, les sens; ayons en notre possession un squelette, un cœur, l'œil. S'agirait-il d'un animal à faire connaître? nous le présenterons vivant, ou nous recourrons aux tableaux, aux dessins. La lecture, les dictées, les rédactions nous aideront puissamment en hygiène; les conséquences de l'ivrognerie, de l'usage du tabac ressortiront de problèmes habilement combinés; l'action de la lumière, de l'air deviendra évidente pour tous nos élèves par une plante, un oiseau tour à tour privés et pourvus de ces agents; un parallèle entre deux enfants l'un propre, soigneux, l'autre atteint des défauts contraires, établira les avantages de la propreté, les inconvénients, les dangers de la négligence.

Un dernier point nous reste à traiter, savoir s'il importe de munir les élèves d'un manuel.

Un mauvais manuel entre les mains des élèves est un mal, un grand mal : personne, je présume, ne songera à en doter sa classe. Or, existe-t-il un manuel de sciences qui convienne à des enfants de 12 ans? J'avoue que je n'en connais pas. Cette situation déplorable suffirait à elle seule pour faire rejeter tout manuel. Mais il ne manque pas de raisons qui renforcent la première.

Sans nous arrêter au coût trop élevé d'un livre à format assez respectable, sans insister davantage sur la localisation du programme, remarquons seulement qu'un cours proprement dits étant impossible dans une école confiée tout entière à un seul instituteur, un manuel y brillerait par son inutilité; et demandons-nous quel but on se propose par l'introduction d'un manuel? Feuilletez une grammaire, une arithmétique : vous y rencontrerez très-peu de théories et les exercices y abondent. L'élève a son livre ouvert devant lui sur le pupitre : est-ce pour apprendre une règle? nullement, il copie un exercice ou résoud un problème. Le manuel est donc avant tout un ouvrage pratique. Dans les matières qui nous occupent, peut-on faire figurer les applications dans un livre? Je ne le crois pas, d'autres moyens y suppléent largement.

Il n'y a pas seulement des manuels sur le français et le calcul : on en compte plusieurs sur la géographie, l'histoire. Contrairement aux premiers, ces traités ouvrent la porte à deux battants à la théorie : ils serviront à l'enfant pour revoir les notices précédemment étudiées. Encore une fois, le cours de sciences ne tend qu'à assister l'homme dans les difficultés de la vie; l'élève répète,

repasse ce qu'il a appris par des expériences, des problêmes, la rédaction, les dessins, les promenades.

La théorie jouerait un plus grand rôle, qu'un manuel ne s'imposerait pas.

La plupart des instituteurs ont un cahier de remise au net; un résumé de sciences exercerait à l'écriture, à la copie textuelle aussi bien qu'un devoir de n'importe quelle nature et il aurait le précieux avantage de fournir aux élèves un ensemble de connaissances que plus tard ils seront heureux de consulter, qu'ils reliront même souvent, uniquement parce qu'il est leur propre ouvrage.

Nous opinons pour la solution négative d'autant plus que les traités de physique, d'hygiène, etc., figurent aux catalogues de toutes les bibliothèques et des livres à distribuer comme récompense extraordinaire pendant le courant de l'année, ou en prix, l'année scolaire expirée. A l'instituteur à propager le goût de ces fructueuses lectures.

Telles sont les idées que je me suis permis de développer à cette tribune. D'autres hommes plus éloquents, plus expérimentés, je le répète vous soumettront de meilleures choses et la lumière jaillissant de la discussion, une opinion se fondera sur des bases solides. Pourrons-nous, ce but atteint, crier victoire et nous reposer à l'ombre de nos lauriers?

Illusion bientôt dissipée lorsqu'on regarde en avant : chaque pas heurte un grand obstacle.

Nous voudrions des maîtres possédant à fond les sciences : l'école normale, nul ne le niera, est incapable, avec son organisation actuelle, de nous rendre tels; à peine a-t-on assez de temps, si l'on n'oublie pas que les normalistes suivent presque tous une mauvaise méthode d'études, à peine a-t-on le temps nécessaire, dis-je, pour effleurer l'énorme tas de matière sur lesquelles portent les examens de passage et de sortie. Ne ferait-on pas chose utile en élaguant de son programme certaines parties bonnes, tout au plus, à écraser la mémoire? Aurait-il péril en la demeure, si la théorie était un tant soit peu moins gourmande? L'observation, le raisonnement ayant une action prépondérante, la partie orale des examens de sortie comprendrait facilement, sans surcroît de travail pour les élèves, quelques expériences de physique, quelques questions pratiques sur la culture et l'hygiène.

Ces hommes plus versés dans les sciences que leurs anciens, seraient plus portés vers elles; ces hommes pour qui tout serait un objet de réflexions, aimeraient les promenades scolaires; ainsi se généraliserait ce grand moteur de l'enseignement des sciences.

Conséquemment, urgence il y a de réformer le programme de l'école normale.

Et il s'en faut de beaucoup que le programme de l'école primaire ne donne prise à critiques. Dans les concours entre écoles d'adultes, je remarque que tous les sujets de rédaction, les dictées portent sur une partie de l'hygiène Ce que l'on fait à l'école d'adultes pour l'hygiène, on pourrait le faire avec autant de raison sur les autres branches des sciences naturelles à l'école primaire. Cette manière de procéder serait incomparablement plus pratique que de décrire une vallée que maîtres, ni élèves n'ont vue; que de s'arrêter à des règles que nous autres, hommes, nous éprouvons toujours des difficultés à saisir et retenir, dont la première application est encore à trouver ou qui, dérivant de l'usage, s'applique d'elle-même.

Cette révision des programmes n'est cependant qu'une petite affaire auprès de la pénurie de tableaux, collections, instruments.

Que de leçons sont rendues impossibles, que de louables efforts sont stérilisés par ce manque d'objets intuitifs! Et longtemps encore cet obstacle se dressera devant nous. Néanmoins, tous nous sommes pleins de courage. Oui, nous envisageons tous l'avenir sans crainte; que dis-je? nous l'attendons avec confiance.

Car, Mesdames et Messieurs, de quelque côté que nous nous tournions, nos yeux croisent les yeux d'une personne sympathique : maîtres, particuliers, communes, provinces,

Etat s'efforcent de doter les classes de tous les objets classiques réclamés par les progrès de l'instruction.

Bon nombre d'instituteurs ne reculent devant rien pour collectionner des herbes, des minéraux. De généreux philantrophes font des cadeaux vraiment princiers : notre cœur reconnaissant leur paie un tribut de gratitude et d'admiration. Aucun sacrifice n'est trop lourd pour les communes dont les mandataires ont le sentiment de leur mission : chaque école qui s'élève est un petit palais où les décorations ne sont pas ménagées. La province de Luxembourg possède son musée provincial, et nous avons le ferme espoir de voir les huit autres suivre ce salutaire exemple.

Des hommes éclairés qui sont à la tête du pays, de l'homme surtout, aux talents si notoires, appelé à la direction du Département de l'instruction publique, nous pouvons attendre tout ce qui est humainement possible.

Aidés dans notre tâche par tous les vrais amis de la diffusion des lumières, assurés du concours de nos gouvernants à tous les degrés, redoublons d'activité : publions partout, dans nos distributions de prix, particulièrement, les besoins de l'enseignement scientifique, et sous peu cet enseignement aura conquis la place que son importance lui assigne.

M. LE PRÉSIDENT. Y a-t-il d'autres orateurs inscrits sur la seconde question? Qu'ils veulent bien s'approcher du bureau.

Nous allons voter sur les conclusions dont vous venez d'entendre la lecture.

La parole est à M. Delhez, de Vienne.

M. DELHEZ. L'objet dont je veux vous entretenir n'est pas l'enseignement donné à l'école, c'est une préparation à cet enseignement. Généralement, les enfants qui arrivent à l'école primaire ne sont pas suffisamment préparés. On a, trop souvent, négligé une propriété de l'enfant : ce sont les sens. On ne s'est jamais occupé, généralement parlant, du développement des sens et cependant ces sens, que la nature nous a donnés, sont les instruments nécessaires, indispensables pour l'acquisition de nos idées. De ce que nous ne voyons pas, de ce que nous ne sentons pas, de ce que nous n'entendons pas, nous n'avons que des idées vagues.

Il faut donc que nous exercions ces sens, comme je viens de le dire, ce sont les instruments de nos idées; développons les dans l'harmonie de la nature. La nature nous a donné l'odorat et le goût et jusqu'ici nous n'en avons fait qu'un objet de jouissance. L'art culinaire d'un côté, les parfums de l'autre et voilà en général sur quoi ces deux sens se sont développés.

Si l'on considère l'utilité de ces deux sens dans les sciences, dans les arts (la chimie, par exemple) dans quantité d'industries, l'odorat peut être d'un grand secours.

Il y autre chose : nous avons vu que la lumière, les couleurs ont un principe unique; la vibration aux différents degrés produit son effet.

Eh bien, dans tous nos sens, quel est ce principe qui nous fait mieux sentir, qui nous fait mieux entendre, qui nous fait mieux voir, n'est-ce pas l'augmentation, le développement de ces mêmes vibrations sur tous nos sens?

Cultivons donc ces sens et voici comment.

J'aurais désiré vous entretenir plus longuement de ce principe, mais je vais tâcher de réunir le principe à la pratique, afin d'économiser le temps.

J'ai en vue l'enfant dans l'âge de 3 à 6 ans que je prépare pour l'école, non pour lui donner l'enseignement, mais l'éducation et je prends ce mot dans le sens étymologique.

Je dis, par exemple, à l'enfant de trois ans : que voyez-vous?

Un objet.

Maintenant?

Deux.

Se ressemblent-ils?

Non.

En quoi diffèrent-ils?

Ces deux questions reviennent dans tout mon système; elles en forment la base; elles reposent sur ces deux principes : l'intuition et la comparaison, l'intuition qui donne l'idée directe et la comparaison qui localise.

Après qu'il a dit : ce sont deux choses;

elles ne ressemblent pas, je dis : En quoi diffèrent-elles ?

C'est à nous à venir en aide à cette jeune intellligence, à lui dire que ceci est rouge, que cela est bleu.

Après avoir examiné, je lui dis : savez-vous maintenant quelle est la différence ?

Je veux m'assurer s'il a compris et je lui dis :

Placez la couleur rouge sur la couleur bleue.

C'est un progrès bien simple, mais il faut cependant qu'il examine, qu'il réfléchisse et qu'il juge ; ce sont trois facultés de l'intelligence mises en jeu.

Si donc il fait ceci, je suis certain, qu'il a compris.

Je répète l'expérience, car la répétition chez l'enfant constitue le fondement de sa science. Il faut revenir sur les mêmes objets. Je prouve avec quelque différence, jamais de la même manière, pour qu'il soit constamment obligé de tenir son attention en éveil.

Si vous savez distinguer ces deux couleurs, placez le rouge à côté du bleu, du côté gauche.

S'il fait cela, je suis certain qu'il a compris.

Au dessus, au dessous.

De petits changements faciles.

Un point essentiel, c'est de savoir nous mettre à la portée de l'enfant ; faisons nous enfant avec lui ; il nous comprendra ; il faut que nous descendions.

Combien d'objets?

Trois.

Se ressemblent-ils?

Est-ce du bleu ou du rouge ?

Je lui pose cette question alternative parce que la comparaison qu'il fait lui dit : ceci est du rouge, ceci est du bleu.

Mais ce rouge, ne diffère-t-il pas du premier.

Encore un point qui relève une nouvelle marche.

Quelle différence y a-t-il ?

Ce qui paraît à peu près vague va se justifier.

Vous voyez qu'il y a ici l'intuition et la comparaison qui marchent de pair.

J'ai fait pour la vue.

Voici une autre expérience. Je montre à l'enfant ces deux cylindres.

Est-ce qu'ils se ressemblent ?

Même forme, même couleur ; ils sont semblables.

Je lui mets les cylindres en mains et il se corrige immédiatement : l'un pèse 50 grammes et l'autre 200 ; celui-ci est donc plus plus lourd que le premier.

Prenez donc garde, lui dis-je, ce que vous vous voyez n'est pas toujours ce que vous croyez, et je lui donne à rectifier son appréciation première.

Pour l'ouïe je lui présente ces deux objets et je lui dis : Voilà deux disques ; quelle différence y a-t-il entre eux ?

L'un est noir, l'autre est bleu.

C'est le moment où je corrige ces deux expressions, en disant : ce n'est ni bleu ni noir ; c'est noirâtre et blanchâtre ; il faut toujours tâcher de donner les termes exacts, car c'est souvent cela qui manque aux enfants.

Eh bien ! vous avez dit que l'un était noirâtre et l'autre blanchâtre. Écoutez maintenant.

Quelle différence y a-t-il ? Retournez-vous et sans qu'il le voie, je lui demande sur quel disque je frappe. Ce sont des sensations qu'il a déjà acquises à savoir que le disque noir rend un son, tandis que l'autre est muet. De cette manière l'enfant, chaque fois qu'on l'exerce, acquiert, non seulement une notion, quelque chose de la nature, mais encore il obtient le nom véritable de la chose, de sorte que dans sa pensée, dans sa mémoire — mémoire, résultat de l'intelligence, — il saura toujours reconnaître l'objet qui lui sera présenté.

Je vais encore vous montrer deux instruments. Je leur demande encore : est-ce la même chose ?

En pressant le ressort, l'enfant dira : ce n'est plus la même chose.

Mais il existe entre ces deux objets une ressemblance, quelle est cette ressemblance ?

Dans tout ce que je viens de vous montrer, ce sont tous objets que j'ai tâché d'abstraire de la nature.

J'ai tâché d'abstraire le plus grand nombre de qualités physiques et de les considérer dans ces petites expériences. Pour la pesanteur, pour l'élasticité, je renouvelle des expériences analogues.

Voici de petits flacons ; dans l'un je mets un liquide âcre doux, amer ; dans l'autre il y a un liquide salé. Je lui fais goûter ces deux liquides et je lui apprends ce que c'est que l'amer, l'âcre, le salé.

Toutes les notions que je lui donne, je l'amène à les chercher, à les distinguer de lui-même

Marchant alors l'une avec l'autre, elles forment des mariages partout ; c'est l'impression des objets qui se change en sensation d'abord et en sentiment ensuite ; l'application que j'en fais, la comparaison vont les transformer en perceptions qui donneront des idées et formeront un magasin pour notre intelligence.

Il y aurait encore bien des choses à dire, mais je m'arrête de crainte d'abuser de vos moments. (*Applaudissements.*)

M. Ley. Je demande la parole uniquement pour demander à l'assemblée de vouloir remettre le vote à demain. Je crois que cette question n'a pas été suffisamment élucidée. Nous sommes tous un peu fatigués et nous ferons sagement de ne voter que demain. (Adhésion.)

M. le Président. Il y a encore une question à l'ordre du jour : Quelle influence, etc. etc.

Voici les conclusions de M. Seresia :

Tout l'enseignement doit avoir comme but éducatif la fraternité entre les différents peuples.

Il faut apporter de notables changements à l'éducation et à l'instruction de la femme.

Nous aurons demain le développement de ces conclusions.

La séance est levée.

AVIS.

I.

La décision du Comité général relative à l'augmentation de la cotisation annuelle sera communiquée aux membres après la prochaine réunion de ce Comité.

II.

Le Comité exécutif prie les cercles cantonaux de vouloir envoyer, avant le 10 Février, au secrétaire général, les questions qu'ils voudront voir figurer à l'ordre du jour du congrès de 1880.

Nous donnons ci-après une série de questions proposées les années antérieures par différents cercles cantonaux :

1° Enseignement du dessin : but, programme, méthode.

2° Idem de la musique : but, programme, méthode.

3° Comment l'enseignement de l'arithmétique doit-il être donné?

4° Idem de la géographie?

5° Quelle est la situation morale et matérielle des instituteurs dans les différents pays de l'Europe?

6° En attendant que l'instruction soit rendue obligatoire, quels sont les moyens administratifs et pédagogiques, propres à assurer la fréquentation la plus régulière des écoles, tout en tenant compte des droits et de la position des parents?

7° Déterminez la tâche de l'école par rapport au développement moral de la jeunesse.

8° Classes d'adultes. Les cours du soir étant appelés à perfectionner l'instruction reçue à l'école primaire, déterminez d'une manière générale le programme de ces classes? Pendant quels mois de l'année et combien de jours par semaine ces classes doivent-elles être ouvertes? Quels sont les moyens de rendre leur fréquentation régulière?

9° Quels sont les inconvénients résultant de l'adjonction au personnel des écoles primaires de maîtres spéciaux pour l'enseignement de la musique, du dessin, de la calligraphie, de la gymnastique?

Gand, imp. I.-S. Van Doosselaere, rue de Bruges, 35.

4e ANNÉE. 10 MARS 1880. Nos 5 et 6.

BULLETIN

DE LA

FÉDÉRATION GÉNÉRALE

des Instituteurs belges.

Toutes les pièces concernant le Bulletin, doivent être adressées au secrétaire général, rue de Cologne, n° 175. Schaerbeek (Bruxelles-Nord)

PRIX DE L'ABONNEMENT : 3 fr. par an, *franco* en mandat-poste, à adresser au secrétaire-général.

Prix des annonces relatives à l'enseignement et à la librairie. 25 centimes la petite ligne.

Toutes les annonces doivent parvenir au secrétaire général avant le 1er de chaque mois pour paraître dans le numéro suivant.

Toutes les réclamations concernant l'expédition du Bulletin doivent être faites à notre imprimeur avant la fin de chaque mois. Les réclamants sont priés de faire connaître le nom de leur commune, du cercle cantonal et celui de la province.

Le Bulletin est envoyé gratuitement aux membres de la Fédération.

Assemblée générale du 9 Septembre.

—

SECTIONS RÉUNIES.

—

Le bureau est ainsi composé ; MM. Van den Dungen, président; Delhez, secrétaire; F. Lonay, trésorier; Dewez, président provincial du Hainaut; De Smet, id., de la Flandre Orientale; Beyens, id., du Brabant; Hubert, id., de Namur; Destexhe, id., de Liége; Jacquart, id., de la Flandre Occidentale; Tecqmenne, François, Counet, Dutoit, De Schutter, membres du comité général.

Aux places d'honneur se trouvent : Monsieur Kleyer, Inspecteur principal, délégué de M. le Ministre de l'instruction publique; M. Pitolet, Inspecteur de l'enseignement à Paris, délégué de M. le Ministre de l'instruction publique en France; M. L. d'Andrimont, membre de la Chambre des Représentants; M. Magis, échevin de l'instruction publique à Liége; M. Angenot, greffier provincial; M. Jeslein, consul général de l'Etat libre d'Orange; M. Michel Vion, ancien professeur de l'université de France; M. Maurice Van Meenen, avocat à la cour d'appel, conseiller communal à St-Gilles; M. Constantin Delhez, de Vienne; M. Moest, inspecteur des écoles; MM. Bols, Bronkart, Jaminet, directeurs, etc.

M. LE PRÉSIDENT GÉNÉRAL ouvre la séance par une courte allocution. Il exprime, au nom de la Fédération, les sentiments de haute estime pour M. Kleyer, chargé par M. le Ministre de suivre les travaux du congrès.

M. KLEYER. — M. le président, je vous remercie de l'accueil bienveillant que vous me faites.

Je suis heureux de pouvoir représenter le gouvernement à cette grande assemblée des instituteurs et des institutrices belges. Croyez-le bien, mesdames et messieurs, le gouvernement suit avec le plus grand intérêt, avec la plus grande sympathie les travaux de la Fédération. C'est entre les mains des instituteurs qu'il a confié le sort et l'avenir du pays.

Il compte sur vous, sur votre attachement aux principes de nos institutions nationales;

il compte sur votre dévouement, sur votre activité de chaque jour pour mener à bien la grande tâche qu'il s'est imposée. Il veut faire de la nation belge un peuple instruit, un peuple vraiment libre, puisant sa force en lui-même, qui sache marcher dans la voie du progrès à la tête des autres pays de l'Europe.

Le gouvernement a confiance en vous et vous continuerez à justifier cette confiance ; montrez à tous en donnant l'exemple de toutes les vertus, que vous êtes à la hauteur de votre mission.

Peut-être dans vos efforts rencontrerez-vous des difficultés, des obstacles. Songez alors que le gouvernement est prêt à vous aider de son appui et vous en triompherez aisément. (*Applaudissements prolongés*).

M. LE PRÉSIDENT présente ensuite à l'assemblée, M. Pitolet, Inspecteur à Paris, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique en France.

M. PITOLET remercie l'assemblée du bon accueil qu'elle lui fait et promet de faire à son ministre un rapport fidèle des travaux du congrès.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre de M. Germain, directeur général de l'enseignement primaire, qui regrette de ne pouvoir assister au congrès et exprime sa vive sympathie pour la Fédération.

J'ai l'honneur, dit-il ensuite, de faire connaître à l'assemblée le résultat du scrutin pour l'élection du secrétaire général :

M. Delhez a été élu à l'unanimité des membres moins trois voix.

Par conséquent M. Delhez est proclamé secrétaire général de la Fédération. (*Applaudissements*).

M. Delhez prend place au bureau.

M. LE PRÉSIDENT. M. le Secrétaire, ce vote quasi-unanime est un nouveau témoignage de reconnaissance pour votre zèle, votre activité, votre dévoûment à l'œuvre de la Fédération.

M. DELHEZ. Je suis très sensible aux bonnes paroles de M. le Président, et très reconnaissant de la nouvelle marque dont m'honorent mes collègues.

Je tâcherai de m'en rendre digne en travaillant à la prospérité de la Féderation.

Avant d'aborder l'ordre du jour, M. le Président donne lecture des articles du règlement relatif à l'assemblée générale.

La parole est ensuite accordée à M. le secrétaire général pour donner lecture du rapport sur la manière de nommer les instituteurs dans différents pays.

M. DELHEZ, secrétaire général, donne lecture du rapport suivant : Nomination des instituteurs dans les divers pays :

Hollande. — Les instituteurs attachés aux écoles communales sont nommés par le conseil communal.

Si cette nomination concerne l'instituteur en chef, elle est précédée d'un concours.

Dans ce cas la nomination a lieu sur la proposition d'une liste d'au moins trois et au plus cinq candidats, présentée par écrit au conseil par l'Inspecteur du district.

Dans les communes où il existe plus d'une école, l'instituteur placé à la tête de l'une d'elles peut être chargé, sans examen préalable et proposition, de la direction d'une des autres écoles, si le conseil communal et l'inspecteur du district en décident ainsi.

La nomination d'autres instituteurs se fait sur la proposition d'une liste de trois personnes, se trouvant dans les conditions voulues, présentée par les Bourgmestre et Echevins, de commun accord avec l'inspecteur de l'arrondissement, après avoir pris avis du chef de l'école pour laquelle la nomination doit être faite, et prenant en considération l'avis du chef de l'école, envoyé par écrit à l'administration communale.

Angleterre. — Dans ce pays l'enseignement libre est la règle. Pour les écoles qui reçoivent des subsides de l'Etat et qui sont sous la direction des Schoolcommittees, les nominations se font par le comité scolaire. Pour être nommé chef d'école il faut être porteur d'un diplôme de 1^{r} degré. Ce diplôme ne s'obtient qu'après avoir reçu le 3^{e} et le 2^{e} et encore après un certain stage.

Il en est à peu près de même en Ecosse et en Irlande.

France. — Le droit de nomination des instituteurs appartient actuellement aux préfets qui, sous l'autorité du ministre de l'instruc-

tion publique et sur le rapport de l'inspecteur d'Académie, exercent les attributions qui avaient été déférées aux anciens recteurs départementaux par la loi du 15 mars 1850 et par le décret organique du 9 mars 1852, en ce qui concerne l'instruction primaire publique ou libre.

Sous l'autorité du préfet, l'inspecteur d'Académie instruit les affaires relatives à l'enseignement primaire du département. Pour l'instruction des affaires et pour la surveillance des écoles, l'inspecteur d'Académie a sous ses ordres plusieurs inspectenrs de l'enseignement primaire.

Quiconque désire obtenir la direction d'une école publique doit être muni d'un titre de capacité et être inscrit sur une liste d'admissibilité dressée par le conseil départemental de l'instruction publique. Cette obligation est imposée même aux élèves sortant des écoles normales.

Les institutrices publiques sont nommées d'après les mêmes règles.

Les directrices des salles d'asile sont nommées par le préfet sur la proposition de l'inspecteur d'Académie et *après avis du Comité local de patronage*. (Cette dernière condition est tombée en désuétude.)

L'ancienne liste d'avancement créée par la loi du 15 mars 1850, art. 31, est remplacée par une liste de mérite dressée chaque année par le conseil départemental. Le minimum de traitement est augmenté de cent francs en faveur de ceux qui figurent dans le premier huitième de cette liste, et de cinquante francs en faveur de ceux qui figurent dans le deuxième huitième.

Les peines disciplinaires sont prononcées, suivant les cas, par le conseil départemental, ou par le préfet, sur la proposition de l'inspecteur d'Académie, après enquête et rapport de l'inspecteur primaire.

Tout Français peut ouvrir une école libre, s'il est âgé de 21 ans accomplis et s'il est muni d'un titre de capacité.

Les institutrices libres doivent remplir les mêmes conditions.

Les directrices des salles d'asile doivent être âgées de 24 ans.

Le préfet peut former opposition à l'ouverture d'une école de garçons ou d'une école de filles, dans l'intérêt des mœurs publiques. Le droit d'opposition appartient à l'inspecteur d'Académie lorsqu'il s'agit d'une salle d'asile.

Les Français et les étrangers qui ont obtenu des lettres de naturalisation peuvent seuls occuper des emplois dans les établissements scolaires publics.

Les étrangers peuvent ouvrir des établissements libres s'ils ont été admis à jouir des droits civils en France.

Les brevets de capacité obtenus à l'étranger doivent être préalablement déclarés par le Ministre, équivalents aux brevets français.

Prusse. — La Prusse n'a pas de loi sur l'instruction primaire, et partant pas de règles uniformes pour la nomination des instituteurs.

En général, c'est le conseil communal qui nomme, sauf approbation du gouvernement provincial. Mais, dans un grand nombre de villes et de communes rurales, le gouvernement royal, ou le consistoire de l'un ou de l'autre culte, ou le patron (seigneur) du village ont encore, en vertu d'anciennes fondations ou dispositions, le droit de collation, de nomination et de révocation.

Sous ce rapport, tous les petits états allemands sont mieux partagés que la Prusse. Depuis longtemps, la presse pédagogique, comme les orateurs dans les réunions d'instituteurs, réclame avec une persistance digne d'un meilleur sort, cette loi sur l'instruction primaire depuis si longtemps promise, mais qui a tant de peine à sortir des cartons du ministère où elle existe en projet depuis 1817.

Bade. — Jusqu'en 1862, la direction et la surveillance de l'instruction publique dans le grand duché étaient confiées à 6 conseils ou comités savoir :

a) Au conseil des études supérieures (Oberstudienrath) chargé de l'instruction supérieure, secondaire classique et secondaire spécial (décret du 21 avril 1836);

b) Au conseil scolaire professionnel (Gewerbeschulrath) chargé des écoles industrielles et professionnelles (loi du 26 mai 1857);

c) Au conseil supérieur ecclésiastique

(Oberkirchenrath) catholique pour les écoles du culte;

d) Au conseil supérieur évangélique pour les écoles protestantes;

e) Au conseil supérieur israélite pour les écoles appartenant à cette confession;

f) A la conférence supérieure scolaire (Oberschulconferentz) dans laquelle siégeaient les délégués des trois conseils ecclésiastiques pour la surveillance des écoles mixtes quant au culte (décret de 1834).

Une loi du 9 août 1860 stipule que « le service de l'instruction publique sera dirigé par l'Etat » et un décret du 12 août 1862 retira ce service aux six autorités énumérées plus haut, pour le confier à une autorité exclusivement scolaire, le conseil supérieur des écoles (Oberschulrath) ressortissant au ministère de l'intérieur.

Ce conseil se compose de sept membres ordinaires appartenant plus spécialement à l'enseignement primaire, et de sept membres extraordinaires pris parmi les professeurs des universités, de l'école polytechnique et de l'académie des beaux-arts, et les directeurs des gymnases.

Un décret du 10 juin 1863 confie à ce conseil supérieur « la nomination, l'avancement, le déplacemeut, la mise à la retraite des instituteurs. »

Bavière. — L'autorité départementale (Kreisregierung) continue à être chargée de la nomination des instituteurs conformément à la loi de 1825; mais on espère que dans un très prochain avenir le conseil supérieur scolaire composé de huit membres, tous professeurs ou directeurs de gymnases, complété par des représentants de l'enseignement primaire, réunira le service de l'instruction primaire à celui de l'enseignement secondaire dont il est déjà chargé.

Hesse Darmstadt. — Par la loi du 16 juin 1874 et le décret du 3 août 1874, l'ancien conseil supérieur des études a été remplacé par une section du ministère de l'intérieur, composée du directeur de l'instruction publique et de deux ou plusieurs conseillers, et qui porte le nom de « conseil supérieur des écoles » (Oberschulrath). Ce conseil est chargé « de la direction supérieure et de la surveillance de toutes les écoles publiques et privées. »

Là où il n'existe pas de droit de présentation, les instituteurs sont nommés par le ministre sur la proposition du conseil supérieur; mais la liste des candidats doit être communiquée préalablement au conseil scolaire communal et à l'autorité municipale, afin de leur permettre de présenter telles observations qu'elles auraient à faire sur l'un ou l'autre aspirant.

Saxe. — Dans la Saxe, le droit de proposition appartient aux communes, mais c'est l'autorité centrale, c'est-à-dire le ministre de l'intérieur assisté de plusieurs conseillers scolaires, qui nomme. (Loi du 26 avril 1873, et décret du 25 août 1874.)

Anhalt. — La plus récente loi scolaire promulguée en Allemagne est celle du duché d'Anhalt. Elle est du 16 septembre 1874.

Elle enlève la direction de l'enseignement à l'autorité supérieure ecclésiastique (évangélique) pour la transférer au ministre de l'intérieur auprès duquel est instituée la section du service de l'instruction publique.

Cette section se compose d'un président, de deux conseillers scolaires, de plusieurs membres spéciaux pour les questions de droit, de constructions et de finances, et d'un membre du consistoire.

Autriche. — Tous les instituteurs ou institutrices doivent être Autrichiens et être diplomés. Les nominations provisoires appartiennent à l'inspection du district. La nomination définitive se fait par le gouvernement sur présentation de candidats; ce droit de proposition ou présentation appartient à l'autorité locale.

Duché de Saxe Weimar Eisenach. — Le normaliste qui, après avoir terminé le cours d'études, a obtenu le certificat de capacité, est agréé comme candidat instituteur et obligé d'accepter les fonctions provisoires dans l'enseignement primaire du Grand duché.

Le temps ainsi passé en fonctions provisoires compte comme service préparatoire.

Après cette position provisoire qui en règle

générale dure deux ans, et après un second examen subi avec succès, suit la nomination définitive, faite par l'autorité supérieure au moyen de décret ministériel.

Chaque instituteur est tenu d'accepter une autre fonction scolaire, si ce changement n'amoindrit pas son traitement. Avant que l'autorité prenne une décision de cette nature, l'instituteur et la commune intéressée sont entendus.

Les communes qui se chargent sans subsides de l'Etat du traitement de leurs instituteurs ont le droit de nommer le personnel de leurs écoles sous réserve des droits d'approbation par l'autorité scolaire supérieure. En cas de vacance d'une place, il doit y être pourvu endéans le mois.

Avant de faire la nomination définitive, l'administration locale, même dans les communes qui n'ont pas de droit de nomination, est entendue dans ses observations, sur la valeur desquelles l'autorité supérieure décide, en faisant connaître ses motifs en cas de rejet des objections présentées.

A chaque nomination définitive il est alloué à l'instituteur une indemnité de 75 francs pour frais de déplacement. Si les frais dépassent cette somme l'autorité scolaire supérieure a le droit d'accorder un supplément proportionnel.

Suisse. — Dans ce petit pays, les habitudes sont toutes différentes et portent le cachet de l'organisation et des mœurs politiques des divers cantons.

Presque partout le système électif domine.

A Zurich, le directeur de l'instruction publique envoie en cas de vacance d'un emploi, un maître provisoire.

Au moins un mois et au plus deux ans après, la commune ouvre un concours, et, s'il y a lieu, fait faire aux candidats une leçon d'épreuve, procède à l'élection au scrutin secret, et nomme l'instituteur pour six ans. Après cette période les électeurs se réunissent de nouveau pour décider s'il y a lieu de conserver le maître en place pour six autres années.

Les mêmes errements sont suivis, sauf quelques modifications de détail portant principalement sur le caractère provisoire ou définitif, mais toujours temporaire de l'élection, sur la nature des examens à subir par les candidats chaque fois qu'on suit la voie du concours, à Berne, Luzerne, à Uri, à Schwitz, à Unterwalden, à Zug, à Soleure, à Bâle, à Campagne, à Schaffhouse, à Appenzell, à St-Gall, dans l'Argovie, la Turgovie, le Tessin.

Dans les cantons de Vaud et du Valais, les nominations peuvent être faites à vie, et sont soumises à la sanction de l'autorité cantonale.

Dans le canton de Neufchâtel, une nomination définitive ne peut avoir lieu qu'à la suite d'examens subis par les aspirants à ce poste. Les candidats ont à faire une épreuve de style, à résoudre un ou plusieurs problèmes d'arithmétique, des questions de géographie, d'histoire suisse, d'instruction civique.

La nomination faite par la commission scolaire, est soumise à la ratification du conseil d'État. A égalité de mérite, le Neufchâtelois ou le Suisse ont la priorité sur les candidats étrangers.

Dans trois cantons seulement on procède différemment.

Ainsi à Fribourg, la nomination est faite par le conseil d'État sur la proposition du conseil communal, savoir : à titre provisoire pour les candidats qui ont moins de trois années de service, et à titre définitif pour ceux qui en ont plus.

A Bâle-Ville, les instituteurs et institutrices sont nommés par le conseil d'éducation sur la présentation de l'inspecteur.

A Genève, les instituteurs, et en général tous les fonctionnaires de l'instruction publique, sont nommés par le conseil d'État sur la présentation de la commission d'éducation à laquelle s'adjoint un délégué de la municipalité intéressée.

Ainsi partout, en Allemagne, c'est l'autorité centrale, le ministre de l'intérieur, qui nomme, ou plus exactement, qui ratifie les propositions ou présentations faites par l'autorité scolaire laquelle est toujours un conseil, le conseil supérieur des écoles (Ober-

schulrath). La commune intervient également dans les limites plus ou moins étendues suivant les pays, soit par le droit des propositions d'un ou plusieurs candidats, soit par la nomination du titulaire parmi plusieurs candidats présentés par l'autorité scolaire.

Le Grand-duché de Bade est le seul pays allemand où le conseil supérieur exerce directement, et sans intervention des communes, le droit de nomination.

En Suisse, au contraire, et sauf dans quelques cantons voisins de la France, l'élection prédomine.

Russie. — Dans chaque district et chaque province il est établi un conseil scolaire composé de membres nommés par les autorités civiles et ecclésiastiques et de fonctionnaires qui y siégent d'office.

Ce conseil de district surveille l'enseignement et inspecte les écoles. Il désigne les maîtres et maîtresses et leur délivre des certificats ; il propose les plus méritants pour l'avancement. (*Applaudissements.*)

M. Dewez (motion d'ordre). M. le Président, je demande à protester contre la présence à nos assemblées de membres qui ne sont pas affiliés à la Fédération.

Or, je déclare formellement que dans la province de Hainaut, aucune carte n'a été délivrée à des membres non affiliés.

Je crois qu'il y a des membres qui cèdent leur carte.

Cependant un avis a été inséré au bulletin, afin de prévenir cet abus : « le comité exécutif croit devoir prévenir les membres de la fédération qu'ils ne doivent céder leur carte à personne. »

Ceux qui ne veulent pas faire partie de la Fédération pour ne pas assister aux réunions cantonales et provinciales, ne veulent faire qu'une chose : c'est de profiter des avantages du congrès.

J'appelle sur cette question la sérieuse attention du comité.

M. le Président. Malgré les mesures prises par le comité général, il a été constaté que des instituteurs non affiliés à la Fédération, assistent à nos assemblées.

Ces personnes devraient avoir assez de respect d'elles-mêmes pour ne pas assister à nos séances, puisqu'elles n'ont pas le courage de se faire membre de notre association.

Je puis assurer notre honoré collègue, M. Dewez, que le comité veillera à ce que l'abus signalé ne puisse plus se renouveler.

M. Hubert, rapporteur de la section française, donne lecture des conclusions prises à la séance du 8 Septembre, sur la première question.

M. Beyens, rapporteur de la section flamande, donne lecture des conclusions suivantes, sur la première question :

L'assemblée conclut qu'il est nécessaire de maintenir les punitions et les récompenses.

On cherchera à prévenir les punitions autant que possible.

Les récompenses seront distribuées avec modération, on ne récompensera que ce qui mérite de l'être.

On n'admettra que les punitions morales.

Différents systèmes de bonnes notes et livrets sont recommandés, ainsi que la distribution de livres utiles, l'entreprise de voyages scolaires, etc.

L'assemblée est unanime à reconnaître que la bonne discipline dépendra surtout de l'amour que l'instituteur, par son traitement paternel, saura inspirer à ses élèves.

M. le Président. La parole est à M. Ley.

M. Ley. Hier, à la section de langue française, j'ai posé des conclusions tout à fait différentes de celles dont vient de donner lecture l'honorable rapporteur de la section française.

Voici ces conclusions :

« Les punitions et les récompenses sont compatibles avec la dignité de l'enfant ; un règlement spécial sera mis en vigueur. »

Je demande donc un règlement spécial ; j'ai dit hier que je ne veux pas que l'instituteur puisse punir à tort et à travers et selon son bon plaisir. Il faut que l'élève sache toujours pourquoi il est puni ; qu'il connaisse non-seulement ses devoirs, mais plus ou moins ses droits.

L'instituteur ne peut arbitrairement punir l'enfant. (*Protestations.*)

J'entends par là que l'instituteur ne peut pas punir demain ce qu'il a laissé faire aujourd'hui. Il faut que l'enfant ait une règle fixe; qu'il sache parfaitement ce qu'il doit faire et ce qu'il ne doit pas faire.

Or, il y a des instituteurs qui, un jour étant de meilleure humeur qu'un autre jour, permettront des choses qu'il ne permettront pas le lendemain.

Du reste, il faut obtenir qu'on habitue l'enfant à avoir une règle à laquelle il obéit. Lorsqu'il sera grand, il aura la loi de son pays à laquelle il devra obéir et des magistrats qui feront observer cette loi.

J'ai produit cette troisième conclusion : je repousse les punitions qui atteignent directement ou indirectement le corps, de même que celles qui accoutument l'enfant à la honte et celles qui sont de nature à faire envisager le travail comme une punition.

Tout le monde est d'accord sur ce point. On punira toujours en vue d'amender l'enfant.

J'ai dit également qu'on ne doit pas punir parce que la faute a été commise, pour venger la loi violée, mais qu'on doit punir pour dire à l'enfant : vous ne ferez plus cette chose.

On ne nous donne pas des enfants parfaits; le principe des punitions doit être de les amender et non de violer la loi théorique.

Je voudrais également que les élèves eussent toujours un bulletin hebdomadaire prévenant les parents des punitions encourues. Je crois que cela est absolument nécessaire.

Lorsque un élève aura reçu un certain nombre de mauvais points, il devra être privé de toute faveur : récréations et excursions.

Quant aux récompenses que je propose, ce ne sont pas, à proprement parler, les récompenses qui existent actuellement.

J'ai dit ce que je voudrais : je désire que l'instituteur puisse tous les huit ou quinze jours acheter avec la somme affectée aux distributions de prix, un ou deux livres dont il se servirait pour stimuler les enfants.

Tous les quinze jours, par exemple, il dirait celui qui se sera le mieux conduit, qui n'aura pas obtenu un mauvais point, qui aura fait le plus de devoirs, non pas le plus intelligent, mais celui qui aura le plus travaillé, qui aura montré le plus de bonne volonté, celui là aura pour lui un livre que j'ai acheté et que je sais approprié à la classe, ce qui n'arrive pas toujours, lorsqu'on achète en bloc quelques centaines de volumes. Je voudrais engager les enfants qui auraient reçu ces récompenses à ne pas les emporter chez eux. Je leur dirais : formez entre vous une petite société; l'un de vous sera bibliothécaire; le livre reçu portera toujours le nom de celui qui l'aura mérité. Vous aurez ainsi, entre vous, une bibliothèque, dont les livres seront à la disposition de toute l'école.

Voilà ce que je propose comme devant remplacer les distributions de prix actuelles.

Un élève ne pourra prétendre à aucune de ces récompenses, lorsqu'il aura obtenu un certain nombre de mauvais points.

Je voudrais enfin que l'année se termine par une fête scolaire.

Voilà mes conclusions; je tiens à ce qu'elles soient discutées comme offrant un système plus complet que celles dont il a été donné lecture par M. le rapporteur de la séance d'hier.

M. Destexhe. Après avoir entendu hier les différents discours, nous avons ainsi résumé la pensée de tous ces messieurs : c'est que le but final de tout ce qui a été dit était de remplacer les punitions et les récompenses arbitraires par des récompenses et des punitions rationnelles. Nous avons voté là-dessus et on a adopté ces conclusions à l'unanimité.

M. Ley. Je crois que les mots arbitraires et rationnelles sont trop élastiques. Si vous frappez l'élève d'une punition arbitraire, vous êtes un homme injuste, cela est évident, et si vous accordez des récompenses qui ne sont pas rationnelles, tout le monde vous dira que vous n'agissez pas dans l'intérêt des enfants. Je voudrais que l'on spécifiât davantage.

M. Lotte. Mesdames, Messieurs. La première question a une importance telle, que l'application des récompenses et des punitions est destinée à changer la face de la société.

Qu'admirons-nous le plus ou de l'acte de

dévouement désintéressé ou de l'acte de dévouement dont le but est une médaille, une somme d'argent, etc.? Certes, c'est la première action seule que nous approuverons parce qu'elle est la plus belle, la plus morale. Cependant c'est la seconde qui est la plus fréquente.

Chez l'ouvrier dont l'enfant peuple nos écoles ne rencontrons-nous pas l'égoïsme? C'est chez lui cependant que les services mutuels désintéressés sont nécessaires, surtout en cas de maladie ou d'accident.

Comment voudriez-vous qu'il en soit autrement sous la société avec le système actuel de récompenses dans les écoles.

On rappelle constamment aux élèves qu'ils recevront une belle récompense matérielle à la fin de l'année scolaire. Dès lors plus de ces petits services, de ces bons conseils de camarades donnés par les plus forts aux plus faibles sur les matières qui font l'objet des examens.

A la fin de l'année scolaire quel résultat obtient-on : on a semé la jalousie, la haine et la vengeance dans ce petit monde. Ceux dont l'intelligence ne fait pas fructifier suffisamment leur travail ardent croient avec raison que l'on se montre injuste à leur égard. Chez les plus forts : orgueil et vanité! Ne sommes-nous pas témoins, chaque année de ces inimitiés qui divisent profondément les familles de nos petits étudiants?

Telle sera la société que nous aurons formée.

Je demande donc, mesdames et messieurs, la suppression des récompenses telles qu'on les comprend actuellement.

Rendons nos élèves sensibles aux belles actions : faisons-leur sentir la satisfaction intérieure que nous procure l'accomplissement d'une belle action, d'un acte de dévouement. Que la simple approbation de leurs supérieurs et de leurs condisciples leur suffise, et alors le règne de l'égoïsme aura pris fin.

Voilà la récompense morale possible pour former des hommes moraux, capables de rendre plus douce la vie si courte de l'homme.

On viendra peut-être m'objecter les faiblesses humaines : mais comment voulez-vous qu'elles disparaissent si vous les cultivez éternellement?

Que nous demande-t-on, en définitive, par les récompenses positives? De faire naître ce qui existe chez l'enfant : le travail. Quand il a terminé la besogne que nous lui demandons, l'avons-nous déjà vu inoccupé? Son activité n'est-elle pas de tous les instants?

Sachons donc bien la diriger : que l'étude pour lui soit un jeu, toujours un jeu. Rendons notre enseignement attrayant en appliquant le procédé intuitif à toutes les branches de l'enseignement.

Dès lors les récompenses deviendront inutiles et aussi les punitions.

Lorsque nous nous croyons forcés de punir un élève pour le travail, demandons-nous, la main sur la conscience, si nous lui avons donné convenablement ce que son activité demande de nous. Si en dehors des heures de leçons un élève s'est mal conduit envers ses condisciples, faisons-lui sentir qu'il ne recueille que la désapprobation générale, qu'il est privé de cette jouissance intime que procure la bonne cordialité, la fraternité.

Voilà une *punition morale* qui fera disparaître avantageusement toutes celles qui ont pour base la crainte et pour effet un dégoût profond pour l'école.

Par ces *récompenses et ces punitions morales,* mesdames et messieurs, nous ferons une grande révolution sociale : la disparition de l'égoïsme, cette plaie de la société.

C'est à vous, mesdames, c'est à vous surtout qu'est dévolue cette noble mission. Semez chez les jeunes personnes le désintéressement et plus tard nous verrons les mères de famille obtenir des services de leurs enfants autrement que par une récompense matérielle aujourd'hui indispensable.

La société ainsi transformée mettra en pratique cette belle et féconde morale qui seule peut nous rendre heureux : Faire le bien pour l'amour du bien.

M. Sluys. Si j'ai demandé la parole sur cette question, c'est parce qu'il me semble que les conclusions des deux sections sont trop vagues.

La section française demande un système rationnel de punitions et de récompenses.

Ces mots sont élastiques.

Le père qui frappe son enfant, lorsqu'il se conduit mal, trouve que c'est un procédé très rationnel, dicté par l'amour paternel.

Dans d'autres pays on trouve que les punitions corporelles sont morales.

Ces deux mots sont donc vagues et ne disent pas complètement notre pensée.

Je pense que la plupart des systèmes de punitions en vigueur sont entachés d'immoralité.

Un de mes amis, échevin de l'instruction publique d'une grande commune, se trouvant à Berlin, vit avec étonnement dans les règlements scolaires que les punitions corporelles y existaient encore. C'est le chef de l'école qui, sur le rapport de l'instituteur, administre les punitions corporelles, à l'aide d'une verge solidement conditionnée.

Si l'on parlait d'introduire des punitions de ce genre en Belgique, tous les journaux attaqueraient le système et il ne resterait pas vingt quatre heures debout.

Mon ami manifestant son étonnement de voir pareils usages en vigueur, et qui lui paraissaient une énormité en les comparant à ce qui se passe chez nous, on lui répondit : « en Belgique, vous êtes des Latins vous autres » et on ajoutait une autre réflexion : c'est qu'en Allemagne l'instruction étant obligatoire, tous les enfants de la localité vont à l'école primaire et il faut donc bien agir énergiquement.

A Hambourg, pour résoudre cette difficulté de l'enseignement obligatoire, on a créé une école spéciale où l'on envoie tous les mauvais élèves, contre lesquelles les punitions ordinaires ne peuvent pas agir.

En Angleterre, les punitions corporelles sont encore en grand honneur dans les pensions : le mois dernier je recevais la visite d'un juge dans les Indes. Il fut très étonné de voir que nous n'employions aucune punition corporelle, aucun pensum.

Ce qui l'étonnait le plus, c'est que l'on n'administrait pas de temps en temps une raclée aux élèves.

En Angleterre, un jour un chef de pension ayant supprimé la trique, à partir du lendemain, tout le pensionnat se révolutionna contre lui.

Comme vous le voyez : dire qu'il ne faut que des punitions morales, c'est ouvrir la porte à tous les excès.

Les Anglais, les Allemands considèrent la trique comme morale.

Quant à nous, nous ne pouvons accepter qu'il faille frapper la chair pour reformer l'esprit.

Dans notre pays, ces punitions ont disparu complètement, au moins dans l'enseignement officiel ; en France aussi.

Les punitions principales dans ces pays sont : la retenue après les classes, les devoirs supplémentaires, les lignes à copier.

Je considère ces punitions comme aussi mauvaises que les punitions corporelles ; leur principe fondamental est, en effet, celui-ci : on punit par le travail, tandis que l'école primaire a pour but principal de faire considérer le travail comme la loi de l'humanité. Si vous employez le travail comme moyen de punition, vous le faites haïr.

On se demandera alors quelles punitions il faudra employer, si on les supprime toutes.

Je me permettrai de vous esquisser en quelques mots un système ayant plusieurs années d'application dans un établissement de quatre cents élèves et qui m'a semblé parfaitement bon.

Dans l'école que je dirige, il n'y a pas de pensums ; jamais un élève n'est puni en ayant un travail supplémentaire à faire ; il n'y a jamais de retenue après les heures de classe. Toutes les punitions consistent en ceci : d'abord, chaque enfant possède le règlement, doit le savoir, l'apprendre ; on le lui enseigne. Dans ce règlement le système des punitions est complètement défini : jamais l'instituteur ne peut faire la moindre chose qui ne soit autorisée par le règlement. Les élèves le savent.

L'instituteur inspire à ses élèves cette idée que, lorsqu'ils sont punis, ce n'est pas lui, l'instituteur, qui les punit, mais le règlement.

Il ne se fait pas considérer comme l'autorité suprême de la classe ; ni moi directeur, ni moi, président du comité, nous ne dirons aux élèves que nous avons autorité sur eux.

L'autorité, c'est la loi, le règlement ; c'est

précisément là ce qu'il faut inspirer aux enfants: ce ne sont pas des hommes qui punissent les fautes ou récompensent les belles actions, mais c'est la constitution, la loi, c'est à dire une chose abstraite, à laquelle tout le monde doit se soumettre.

Si l'élève commet un acte d'indiscipline peu grave, l'instituteur se contente de le réprimander; il lui dit: ce n'est pas bien.

S'il y a récidive, si l'acte est plus grave, il fait à peu près la même chose; seulement, il tient note de la réprimande faite.

Il y a par semaine trente neuf leçons ; si sur ces trente neuf leçons l'élève a reçu un seul mauvais point, il a un livret à remettre à ses parents, sur lequel sa conduite est renseignée comme bonne; deux mauvais points, elle est médiocre et trois, elle est mauvaise.

Ce n'est qu'à trois mauvais points que l'élève subit certaines mesures spéciales; à partir de ce moment, pendant la semaine et pendant la semaine suivante, il est au régime de punition qui consiste en ceci :

Après trois quarts d'heure de classe, il y a un quart d'heure de récréation. Pendant cette récréation, les élèves ayant eu trois mauvais points, au lieu d'aller jouer librement avec leurs camarades, se réunissent sous la direction d'un professeur et sont soumis à des exercices spéciaux de marche, de façon à ce qu'ils se livrent aux exercices physiques exigés après l'étude. C'est là un genre de punition morale qui produit un bon effet.

La crainte d'être dans ce bataillon de punition; le désespoir de ne pouvoir être à la récréation avec les petits camarades font que sur trois cents élèves tout au plus quatre par semaine doivent être punis et c'est cependant notre seul régime disciplinaire.

Vous me direz qu'il y a des natures mauvaises, contre lesquelles ce système ne pourrait réussir, vous me direz que nous ne recevons dans ces établissements que des enfants appartenant à la bonne bourgeoisie; cela n'est pas exact, puisque un tiers de cette population scolaire appartient aux classes ouvrières,

Vous me direz encore : que faites-vous des élèves absolument récalcitrants?

Si, pendant trois semaines de suite, l'élève a subi le régime de punition, s'il a eu, par conséquent, neuf mauvais points, il fait l'objet d'un rapport au directeur qui convoque les parents, avec lesquels on s'enquiert de ce qui se passe et on recherche les moyens propres à amender l'enfant.

La plupart du temps cette conversation amicale entre les parents et les membres du comité scolaire fait que l'enfant se soumet, se réforme. Ils sont rares ceux contre lesquels on n'obtient rien par cette mesure.

Vous le voyez : le principe fondamental du système est celui-ci : 1° pas de travail comme punition. Le travail est une loi de l'humanité, il ne doit pas dégrader les élèves.

2° Le règlement est une autorité abstraite et supérieure, pour apprendre l'enfant à vivre dans la société moderne, où ce ne sont pas les hommes, mais les lois qui punissent.

Pas de distributions de prix. Jamais un élève chez nous ne va à une distribution de prix, personne n'en demande; la récompense est inconnue.

La satisfaction d'avoir bien fait, voilà notre fondement de morale et de récompenses.

Je vous citerai un fait pour vous montrer comment on peut, par quelques paroles, donner à l'enfant la plus belle récompense qu'il puisse envier. Dans une classe comptant un certain nombre de boursiers, se trouvait un petit garçon d'une famille très pauvre, ayant la vue très basse. A force d'épargnes ses parents parvinrent à lui acheter un binocle, lorsqu'au bout d'un certain temps il égara cet instrument précieux. Vous voyez ses larmes. La mère n'osait pas en parler au père, quelques francs, c'était la ruine pour le pauvre ménage.

L'instituteur, qui se trouve ici dans l'assemblée, dit aux autres élèves : tâchons de lui trouver un binocle; nous lui en ferons cadeau.

Le lendemain, l'élève arrive avec un binocle cassé; il essaie de le porter sur le nez; il ne tenait pas, lorsqu'un petit garçon, boursier comme lui, se présenta et offrit à l'enfant un binocle tout neuf, disant qu'il avait demandé à son père l'autorisation

de disposer de quelques francs de ses épargnes, afin d'acheter le binocle.

Il n'a pas fallu beaucoup de paroles de la part de l'instituteur pour que l'enfant, auteur de cette belle action, inspirât à tous les autres l'idée d'en faire autant.

Inspirons donc aux enfants les principes moraux qui font la récompense des élèves.

M. RUTTEN donne lecture de la traduction du discours qu'il a prononcé hier à la section flamande. (Voir le compte-rendu de cette réunion.)

M. WATTEZ (en flamand). Mesdames et Messieurs. Profitant de la faculté qu'ont les membres du congrès de s'exprimer dans une des langues du pays, qu'ils préfèrent, je me permettrai de m'exprimer dans ma langue maternelle.

Nous avons déjà entendu trois discours de la section française, dans lesquels on condamne les récompenses et les punitions. Je ne puis pas m'y rallier. Hier, dans les sections, l'on a avancé la thèse que les enfants doivent apprendre à faire le bien pour le bien. Pour faire le bien les enfants doivent d'abord le connaître. Je ne puis non plus me rallier à l'opinion de l'honorable préopinant, qui a défendu le système des punitions corporelles. On prétend que ce système est encore en vigueur en Allemagne et en Angleterre; ce n'est pas un motif pour l'appliquer en Belgique. Je ne puis non plus partager l'idée de la suppression des distributions de prix. Les distributions de prix, faites d'une manière sérieuse, peuvent donner de très bons résultats. Les livres qu'on donne aux enfants peuvent exercer une influence utile sur leur développement intellectuel. Les distributions de prix sont recommandables, principalement à la campagne, surtout dans les circonstances actuelles. L'instituteur à la campagne n'a pas souvent l'occasion de s'entretenir avec les parents de ses élèves. Les distributions de prix lui procurent l'occasion de communiquer aux parents ses idées et ses vues et de leur donner des renseignements sur les choses concernant l'instruction de leurs enfants.

Quand l'instituteur ne le fait pas, d'autres ne le feront pas en sa place. L'instituteur se trouve isolé à la campagne.

Quant aux punitions, la section flamande a pris hier la résolution de les maintenir, mais de punir le moins possible.

Quand je parle en faveur du maintien des distributions de prix, et en montre l'utilité, je n'ai en vue que la campagne.

Il n'en est pas de même dans les villes. La population des villes est en état de comprendre ses intérêts. Elle peut être mieux éclairée sur la loi qui régit les écoles. A la campagne, l'on doit tâcher d'avoir une occasion de s'entretenir avec les parents des élèves.

M. HOFFMANN. Nous avons tous pour but de maintenir la discipline dans l'école.

Si nous pouvons atteindre notre but par d'autres moyens que ceux qui existent, pourquoi ne changerions nous pas?

Je préconise, comme M. Sluys l'adoption d'un règlement. J'ai vu dans les questions posées au congrès qu'on s'occupait de la dignité de l'enfant.

Avant de parler de la dignité de l'enfant, il faut sauvegarder la dignité de l'instituteur.

Lorsque la dignité de l'instituteur sera sauvegardée, la dignité de l'enfant le sera également.

Je propose l'adoption d'un règlement pour chaque école; je demanderai que l'instituteur fasse apprendre ce règlement à ses élèves et que lorsque l'élève comprend bien ce règlement, il soit obligé de comparaître devant un comité scolaire.

Aujourd'hui l'instituteur ne sait souvent pas à quel saint se vouer. Il ignore ce qui plait, ce qui déplait.

Il éprouve souvent de grandes difficultés et bien souvent encore, pour ne pas avoir d'embarras, il met sa dignité dans sa poche.

C'est pour ce motif que je propose l'adoption d'un règlement, afin de sauvegarder la dignité de l'enfant et surtout celle de l'instituteur.

M. LE PRÉSIDENT. N'y a-t-il pas une de ces dames qui demande la parole?

M^me^ Virginie Guazzugli-Genevri Blazi, directrice de l'école normale d'institutrices à Pavie, en exprimant tous ses regrets de ne

pouvoir assister au congrès, a envoyé deux mémoires traitant de la première et de la deuxième question à l'ordre du jour.

Voici le rapport de cette dame sur la première question :

« M. M. Pour que la dignité de l'enfant soit offensée par les punitions, il faut que celles-ci soient corporelles, comme les coups, les réclusions, les privations de nourriture; ou immorales, telles que les réprimandes faites en termes injurieux et les humiliations dégradantes. Pour que les récompenses produisent le même effet, elles doivent avoir pour but d'élever la récompense au point de flétrir par comparaison ses camarades ; c'est ce qui arrive en décernant les titres de conducteur, de commandant, de prince, etc. comme cela se faisait jadis dans les écoles et dans les pensionnats.

Ces récompenses ou ces châtiments et d'autres semblables offensent non seulement la dignité de l'enfant, mais en irritant la plupart des élèves, ils peuvent exciter l'envie et l'humiliation parmi les négligents, l'orgueil chez le récompensé : aussi doit on les exclure des classes. Il faut les rejeter; quand même elles pourraient faire atteindre le but d'obtenir les plus grands progrès dans l'étude, car il ne faut pas oublier que l'école veut plus que l'instruction, elle est appelée à donner l'éducation.

« Lorsque les récompenses se bornent aux points de mérite, aux encouragements, aux éloges des autorités scolaires accordés à l'intelligence jointe à la bonne conduite, lorsque les punitions ont pour but de faire comprendre à l'élève qu'il est un devoir de s'instruire et de s'aimer réciproquement, alors ces moyens disciplinaires et ces encouragements sont utiles. Ils lui font prendre l'habitude de discerner la différence des dons particuliers que les hommes ont reçus de la nature ; ils lui donnent le pouvoir d'apprécier la justice de la récompense due au mérite.

« Il faut se souvenir qu'il est préférable de faire usage des récompenses plutôt que des punitions. La récompense sagement accordée aux uns est un châtiment pour les autres, car elle sert à exciter la bonne volonté, l'émulation de ceux-ci. En n'admettant pas la récompense dans les classes élémentaires, le châtimemt pourrait devenir indispensable. L'espoir d'obtenir un encouragement, un prix etc. fait naître parmi les enfants un sentiment de joie qui excite à imiter, à égaler. Cette émulation étouffe l'envie, si la justice procède à la distribution des récompenses, qui d'autre part produisent de l'affection envers l'autorité qui les a accordées.

« La punition, au contraire, en excitant la pitié, pousse à un principe de haine contre l'autorité qui l'ordonne, quoique le but proposé soit celui d'obtenir le perfectionnement moral et intellectuel des élèves.

Lorsque l'instituteur peut obtenir par la persuasion que chaque élève fasse à l'école tout ce que ses forces intellectuelles lui permettent et reconnaisse le devoir envers soi-même de chercher son propre perfectionnement, les récompenses peuvent être supprimées. Alors on obtient, par l'éducation le plus haut degré de perfection. En ce cas, de même que l'on annoblit par la croix d'honneur le drapeau d'un régiment qui s'est distingué, il pourrait être décerné à telle école un diplôme d'honneur. Ce brevet de mérite portant les noms de l'instituteur et des élèves devrait être affiché dans l'établissement aussi longtemps que ce procédé admirable et inimitable continue. (1)

« Cet idéal de perfection n'est pas facile à obtenir, de même qu'il n'est pas facile à un gouvernement de se passer des prisons pour punir et des honneurs pour récompenser. Tant que le bien et le mal, le bon et le mauvais, le beau et le laid, la santé et la maladie, la vie et la mort existeront, il y aura toujours des récompenses et des châtiments et l'on pourra tout au plus négliger les

(1) Questo caso si e verificato una sola volto nel lungo tempo incui ho tenuto la direzione della scuola : e la maestra va tutt' ora superba di tale distinzione che ottinne per l'armonia delle circostanze che contribuirono a rendere quella scuola modello alle altre.

(1) Ce cas s'est présenté une seule fois pendant les longues années que j ai eu la direction des écoles. Aujourd'hui encore la maîtresse est très satisfaite de la distinction qu'elle a obtenue pour l'harmonie des circonstances qui ont contribué à rendre cette école le modèle des autres.

derniers et donner la préférence aux premières. En suivant les principes de l'hygiène on peut prévenir et éviter certaines maladies, certains accidents sans pouvoir toutefois éloigner toutes les infirmités du corps; de même en accordant des récompenses on pourra se dispenser de beaucoup de moyens disciplinaires, mais l'exclusion des uns et des autres est opposée à la nature humaine. » (*Applaudissements.*)

M. DELHEZ (de Vienne). Je crois qu'il est nécessaire de créer un règlement général. Je voudrais voir figurer en tête de ce règlement un principe: les récompenses et les punitions sont abolies. On prendrait ce point comme but vers lequel on s'efforcerait d'arriver.

Il serait bon, dans un règlement particulier, de tracer une ligne aussi claire que possible aux instituteurs pour les cas exceptionnels où il sera nécessaire de sévir.

De cette manière, il y aura une tendance morale à réformer ce qui peut être aux yeux de beaucoup un non-sens, car l'homme en lui-même a le sentiment de la dignité.

On a dit qu'il fallait faire sentir aux enfants ce qui est bien, ce qui est mal.

C'est assez difficile de tracer cette ligne, mais développez dans les enfants le sentiment de la dignité de lui-même par de bons exemples, par tous les moyens possibles.

A la réserve des cas que je viens de toucher, pour lesquels il sera permis de faire usage de moyens plus efficaces, on arrivera ainsi, je le crois, à de bons resultats. Je crois donc qu'il faut réclamer simplement un règlement portant en principe l'abolition des punitions et des récompenses et alors ce sera à la sagesse des comités qui trancheront cette question, de donner une règlementation pour les cas isolés.

M^elle^ GUILLEMIN (Liége). Excusez-moi si j'ose me permettre de prendre la parole.

J'ai entendu préconiser cette idée de donner un livre à l'élève qui aura fait le plus d'efforts, de donner ce livre au bout d'un certain temps, mais il me semble qu'il arrivera souvent que ce seront les mêmes élèves qui obtiendront les prix, parce qu'il y a des enfants qui font naturellement le bien, parce qu'ils y sont portés; à d'autres, qui ne sont pas dans les mêmes conditions morales, le moindre petit effort aura coûté beaucoup plus à leur nature.

Maintenant, si nous maintenons les distributions de prix, il faut donner un prix, selon moi, à tous les élèves qui ont fait des efforts sans distinction, ou il faut les abolir complètement.

Je n'excepterais de la distribution des prix que les enfants qui se seraient très mal conduits, qui auraient manqué pendant toute l'année au règlement, mais, en règle générale, j'accorderais un prix à tout enfant qui aurait fait des efforts. C'est le seul moyen, me semble-t-il d'encourager la jeunesse, ce à quoi nous devons viser.

Un mot encore : il me semble que comme récompenses les meilleures seraient les excursions scolaires. On comprendrait dans ces excursions les élèves qui n'auraient pas donné lieu à des réprimandes pendant le laps de temps indiqué par l'ardoise des récompenses.

Comme cela, tout le monde pourrait participer aux résultats avantageux des excursions scolaires. Il n'y aurait réellement que les enfants mauvais, incorrigibles qui seraient exclus de la société de leurs petits condisciples. (*Applaudissemen's.*)

UN MEMBRE. J'entends bien que l'adoption du règlement n'impliquerait pas la suppression des distributions de prix.

C'est toujours une bonne chose qu'une distribution de livres : le livre fait son chemin : les parents, les voisins, les amis en profitent et il fait toujours, dans ce sens, un grand bien.

M. LE PRÉSIDENT. Les conclusions prises hier dans les deux sections sont, au fond, les mêmes : celles de la section française diffèrent peu de celles de la section flamande.

Aujourd'hui elles ont été complétées par des propositions de MM. Sluys et Ley.

Voici les conclusions de M. Sluys :

Chaque élève doit posséder un exemplaire du règlement dans lequel sont indiqués les moyens disciplinaires et les cas d'applications.

Le congrès repousse les punitions corporelles.

Il décide que le principe fondamental d'un système de punitions et de récompenses est celui-ci :

Punir par la privation de récréations, des excursions, des fêtes scolaires, etc., jamais par un surcroît de travail.

Rendre l'enseignement attrayant afin d'arriver à la suppression de toute récompense matérielle.

M. Ley vous a exposé très longuement ses conclusions.

Je mets aux voix les conclusions prises dans les deux sections, complétées par celles de MM. Sluys et Ley.

Un membre. Je demande la division. Nous sommes tous à peu près d'accord pour voter les conclusions prises dans les deux sections, mais je crois que l'on n'est pas aussi complètement d'accord pour voter les conclusions de MM. Ley et Sluys.

M. Ley. Si vous voulez ajouter aux conclusions de M. Sluys que je demande que les élèves puissent recevoir des livres de temps en temps, pour former des bibliothèques dans les écoles, je me rallie à ces conclusions.

M. Sluys. M. Ley dit ainsi qu'il y aura des prix.

S'il dit qu'on donnera des livres pour former des bibliothèques, il ne s'agit plus de récompenses. Cela n'a plus aucun rapport avec les récompenses.

M. le Président. Je mets donc aux voix les conclusions prises dans les deux sections. — Ces conclusions sont adoptées à l'unanimité moins deux voix.

Nous arrivons aux conclusions de M. Sluys. — L'assemblée vote séparément sur chaque paragraphe.

Les conclusions de M. Sluys sont adoptées.

M. le Président. La parole est à M. Magis, l'honorable échevin de l'instruction publique de la ville de Liége.

M. Magis. Mesdames, Messieurs. Ne pouvant, à mon grand regret, assister à cette séance jusqu'à la fin de vos intéressantes pélibérations, j'ai prié votre honorable président de vouloir bien m'accorder la parole pour vous dire deux mots seulement.

Je crois de mon devoir de vous exprimer mes sincères félicitations sur l'esprit de sage progrès qui anime les discussions du Congrès et sur le soin apporté par chacun de vous dans l'examen des questions qui lui sont soumises.

A ceux qui douteraient de l'avenir de notre instruction populaire, comme à ceux qui, poussés par je ne sais quelle aveugle passion, ont juré d'amener la désertion de nos écoles, je répondrai en les introduisant dans cette enceinte et en leur montrant l'ensemble des forces nationales intellectuelles et morales qui y sont réunies. Ils pourront être alors convaincus de la vitalité de notre enseignement public, et qu'ils doivent perdre à jamais l'espérance de l'anéantir.

Mesdames, Messieurs, je remercie votre bureau de m'avoir fait l'honneur de m'inviter à prendre place à côté de votre dévoué président. (*Vifs applaudissements.*)

M. le Président. Nous abordons le troisième point de l'ordre du jour : comment faut-il enseigner les notions des sciences naturelles et de l'hygiène à l'école primaire?

La section de langue française n'a pas pris de conclusions.

La section de langue flamande fait la proposition d'exprimer le vœu qu'il soit préparé un cours normal comprenant le minimum de ce qu'il faudrait enseigner, dans les écoles primaires, des sciences naturelles, et que l'autorité fournisse le matériel nécessaire pour que cet enseignement puisse être donné avec profit.

M. Sluys. Comment faut-il enseigner les notions de sciences naturelles? C'est par l'intuition.

Suffira-t-il de profiter de lectures, de dictées, de rédactions, de promenades scolaires pour en donner un aperçu sommaire, ou faudra-t-il enseigner ces matières dans un cours spécial?

Comment voulez-vous profiter de la lecture, de la dictée, de la rédaction?

Faites lire des noms d'objets; vous n'en donnez absolument aucune idée. La lecture n'est profitable que si les choses sont connues. Pour les sciences naturelles il faut observer les faits, les voir, les considérer sous toutes leurs faces. Il faut, par conséquent, des promenades scolaires, non comme récompenses, mais comme moyen mécanique pour observer les choses que l'on n'a pas en classe.

Mes conclusions sont celles-ci : la lecture et la dictée ne peuvent suffire pour l'enseignement des sciences naturelles; les promenades scolaires sont un moyen nécessaire pour faire voir, pour faire observer les choses qui ne sont pas dans les clases, mais la condition essentielle pour que l'enseignement des sciences naturelles soit fécond en résultats, c'est l'établissement d'un cours spécial et d'un musée scolaire et il faut, pour réaliser ces vues, que l'on sorte de l'apathie dans laquelle nous nous sommes trouvés par suite de programmes incomplets.

M. Huraille. M. Sluys dit que le cours de sciences naturelles doit être intuitif. Je crois avoir présenté cette conclusion.

M. Sluys prétend qu'on ne peut pas enseigner les notions des sciences naturelles par la lecture, la dictée, les promenades.

J'ai parfaitement établi la division : j'ai dit que l'école à plusieurs divisions aurait un cours spécial et j'ai dit qu'il fallait tâcher d'y arriver à ce cours spécial par un dédoublement de classes.

Je crois rentrer dans les idées de M. Sluys, mais je ne suis pas complètement de son avis en ce qui concerne l'enseignement des sciences naturelles par la lecture, par la dictée.

Il me semble que, dans une lecture, on peut montrer les objets et donner des explications comme on les donne dans toute leçon de lecture et dans toute dictée.

M. le Président lit le travail envoyé par Mlle Virginie-Guazzeigli Ginevri Blasi, directrice à Pavie.

« Dans l'instruction primaire on se propose de donner à la jeunesse les connaissances indispensables à chaque individu de quelque condition qu'il soit, même lorsque la position sociale ne lui permet pas de continuer ses études ou de lui fournir les moyens pour acquérir de nouvelles connaissances. Après les exercices de langage les moyens directs pour cultiver l'intelligence sont la lecture, l'écriture et l'arithmétique. L'école élémentaire doit avoir un soin tout particulier pourque l'enfant arrive promptement à posséder très bien ces moyens.

» Pourque la partie instrumentale de l'enseignement puisse faire acquérir les connaissances réelles, indispensables, c'est aux devoirs, à la lecture, au calcul qu'on doit rattacher l'instruction réelle combinée avec l'instrumentale.

» Exprimer ses idées avec clarté et justesse, comprendre la signification de ce qu'on lit, faire promptement les opérations d'arithmétique appliquées aux usages de la vie, voilà ce qu'il faut obtenir avant tout dans l'enseignement primaire.

» Dans les classes élémentaires, où les cours se terminent à l'âge de douze ans environ, il ne peut être entrepris la culture spéciale d'une science sans que l'éducation de l'enfant n'en reçoive quelque dommage.

» Il m'est avis que les notions d'histoire, de sciences naturelles, d'hygiène doivent s'enseigner pratiquement, par la lecture, les thèmes, les rédactions, les problèmes, dans les promenades scolaires, pendant les récréations et dans toute circonstance fortuite qui se présente. Si un cours spécial fut consacré à l'une de ces branches, n'arriverait-il pas que l'instruction fût incomplète et que d'autres branches fussent négligées? D'autre part, il est à examiner, si pour faire montre de connaître scientifiquement une de ces connaissances, elle ne serait souvent, à cet âge, mécaniquement apprise par cœur sans pouvoir comprendre la raison des causes et des effets. Dans ce cas l'orgeuil pourrait s'éveiller parmi les élèves par l'habitude qu'ils prendraient d'abuser du nom de *science*.

» En rejetant donc pour les enfants les cours spéciaux de sciences nous déclarons d'autre part que l'instituteur qui désire remplir convenablement sa mission, doit posséder toutes ces matières pour pouvoir donner les explications nécessaires et répondre aux

questions qui lui seront faites par les élèves et par là leur communiquer les notions préléminaires des sciences naturelles, des phénomènes qui arrivent éventuellement et des principes de l'hygiène. De cette manière l'enseignement ne surpassera pas le degré d'intelligence des enfants et l'école élémentaire sera rendue vraiment agréable et instructive, ce qui est la base principale d'un bon ordre social chez une nation libre et civilisée.

M. WINNENS. Je propose d'ajouter ceci aux conclusions : en attendant que la commune, la province et le gouvernement fournissent tout le nécessaire pour pouvoir faire comme ces Messieurs des villes, là où nous pourrons lutter avec eux.

Il ne faut pas oublier que dans les campagnes il y a des instituteurs seuls avec 150 ou 200 élèves.

A l'école modèle de Bruxelles. on a tout le matériel nécessaire.

M. SLUYS. Nous sommes d'accord. Les conclusions ont pour but d'exprimer ce que nous voulons comme idéal.

M. Winnens nous dit : dans les campagnes il y a des classes avec 150 ou 200 élèves. Comment appliquer cet enseignement, nous demande-t-il, dans de pareilles conditions?

J'entends toujours les instituteurs de campagne nous dire : c'est très bien pour vous, instituteurs des villes, mais ce n'est pas la même chose pour nous : nous n'avons pas le matériel suffisant, nos gamins nous quittent à 8 ou 10 ans.

Mais nous discutons précisément pour que tout cela disparaisse et que cela soit remplacé par ce que nous avons actuellement.

Voici mes conclusions :

a) Il faut enseigner les sciences naturelles par la méthode d'observation directe (intuition).

b) Il faut consacrer dans l'école des heures spéciales à l'enseignement des sciences naturelles; il est nécessaire que le gouvernement promulgue un programme minimum.

Il faut aussi établir un musée scolaire, des excursions pour faire observer aux élèves les choses intéressantes qui ne sont pas dans l'école.

c) Le congrès est d'avis qu'il est impossible d'organiser un enseignement sérieux de sciences là où l'instituteur est chargé de plusieurs classes et de plus de 40 élèves.

M. LE PRÉSIDENT. La proposition faite par la section flamande rentre dans les propositions de notre honorable collègue.

M. HURAILLE. Il me semble que les propositions de M. Sluys rentrent complètement dans les miennes.

— Personne ne demandant plus la parole, les conclusions sont mises aux voix et adoptées à l'unanimité.

M. LE PRÉSIDENT. Nous passons au troisième point de l'ordre du jour.

M. DEWEZ, président provincial du Hainaut (motion d'ordre).

MM. Un des membres les plus dévoués de la Fédération, un membre du comité exécutif, président de la section flamande, M. de Smet Directeur des écoles de Ledeberg) vient d'être appelé par M. le ministre de l'instruction publique aux fonctions d'inspecteur à Gand. Ces fonctions ne lui permettront plus de faire partie du comité exécutif. Je vous prie d'acclamer la proposition que j'ai l'honneur de vous faire de nommer M. de Smet président d'honneur de la section flamande.

— Cette proposition est votée par acclamations.

M. DE SMET. Je suis profondément touché de l'honneur insigne que l'on veut bien me faire, en me nommant président d'honneur de la section flamande.

Voilà 10 ans à peu près que je préside la section flamande. Je remercie ces Dames et ces Messieurs flamands, parce qu'ils ont toujours prêté au président toute la bienveillance possible dans la discussion et nous n'avons eu que de bons rapports depuis 10 ans.

J'ai dû, à mon grand regret, dire que mes occupations nouvelles m'empêcheraient de continuer à présider les travaux de la section flamande. J'ai promis, d'autre part, que je resterais toujours, quoique inspecteur du gouvernement, membre fidèle de la Fédération des instituteurs de la Belgique.

Je continuerai, autant que possible, à participer aux travaux du congrès,et je m'effor-

cerai toujours de contribuer à la prospérité, au développement de la Fédération, partout où elle peut avoir besoin de mes mains, de ma tête, de tout mon dévouement. (*Applaudissements prolongés.*)

M. J. Seresia (de Fallais). Mesdames et Messieurs, Fraternité entre les divers peuples!

Quel rêve insensé! Quelle illusion fausse! Quelle thèse absurde! Quelle chimère!

J'ai hâte de vous dire que, pour ce point, je me place avec plaisir dans les rangs de la minorité. A mon avis, le rêve n'est pas insensé, l'illusion, fausse, la thèse, absurde; ce n'est pas non plus une chimère. La fraternité entre les divers peuples est un but réel, et, je dirai, sacré, à poursuivre, à atteindre.

Je remercie donc le comité général d'avoir porté cette question à l'ordre du jour de notre congrès de Liège.

Notre situation actuelle, à nous, instituteurs de la Belgique, exige que nous en disions quelque chose. Si nous conduisons le char du Progrès par les « *petits* », prouvons, du moins, aux « *grands* » que nous savons où nous allons, que nous connaissons le chemin où nous traînons notre joyeux fardeau.

Dans ces derniers temps, beaucoup de personnes, se sont demandé avec inquiétude, d'autres, mais en plus petit nombre, avec un effroi qui nous a quelque peu étonnés, quelle morale nous enseignerions désormais à l'école.

Quelles clameurs! Quelles lamentations générales à ce sujet! Comme moi vous en avez les oreilles toutes pleines. Les échos des pays les répètent bien vivement encore. Les vieilles montagnes de la bonne ville de Liège en savent aussi quelque chose : elles en ont gémi, elles en gémissent, et, j'en suis bien sûr, leur dernier mot n'est pas dit.

Eh bien! selon moi, nous pouvons calmer les agités, rassurer les inquiets, consoler les affligés.

La Fraternité : voilà notre enseignement d'hier! La Fraternité : voilà ce que nous enseignerons et demain et toujours! C'est notre vieux drapeau, nous ne l'abandonnerons jamais! Plutôt mourir que d'en lâcher la hampe!

Comment travaillons-nous?

On a le droit de nous interroger.

Je répondrai :

Quand nous parlons à l'enfance des grands faits de l'histoire, quand nous faisons miroiter à ses yeux ce tableau fidèle des temps passés, nous lui montrons les effets alarmants de la haine; nous guérissons et faisons vivre en administrant les contraires : nous nous faisons allopathes.

En lui rappelant les scènes scandaleuses, les combats féroces des vieux jours, en arrachant des tombeaux les restes hideux des mauvais rois, et lui montrant ces fantômes qui se balancent dans la nuit, nous agissons sur son imagination si impressionnable, sur son cœur si bon; nous moulons son âme, et ainsi nous arrivons.

Combien de ces beaux yeux restent sans larmes quand nous parlons des atrocités du 16e siècle, de l'Inquisition, de la St-Barthélemy, des Dragonnades, etc.; de toutes ces horreurs qui se passent dans les contrées lointaines au nom de mille et un dieux que multiplient à l'envi et façonnent à leur image des sauvages fanatiques et ignorants? Nous voyons les petits poings se crisper involontairement, les jeunes cœurs se soulever de dégoût quand nous disons que des parvenus, bourrés d'orgueil, s'en allaient, pour étendre les limites de leurs empires, plonger le monde dans le sang et les larmes, brûler, dévaster, ruiner, passer au fil de l'épée les vieillards, que la main du temps clouait au fauteuil, et les enfants qui souriaient à la lame qui allait les percer!

En faisant exécrer les abus, les excès, les horreurs, nous portons la jeunesse à admirer le juste, le bien, l'amour; et, sans le savoir, elle aime les natures généreuses et bonnes autant qu'elle méprise et dédaigne les êtres égoïstes et cruels.

Toujours en parlant des princes, ce sont eux les plus saillants dans l'histoire des peuples, nous faisons connaître et apprécier la conduite de ceux qui ont été bons. Pour cela, nous ne quittons pas notre pays; notre patrie, née d'un jour, a des modèles à proposer au monde.

Louise-Marie ! doit être un nom sacré pour la jeune Belgique ; ce nom doit lui rappeler celle qui fut la mère des pauvres, cette reine qui, bien souvent, se dépouillant des habits trop gênants de la cour, s'affublait de quelque modeste toilette et allait visiter le souffrant sur son grabat, l'orphelin dans sa chaumière désolée.

Et Léopold, notre premier roi, le père de notre chère dynastie, le fondateur de notre nation libre et indépendante, est-il moins admirable ?

Nous parlons souvent de ce prince incomparable, de ce père du peuple, de cet esprit élevé qui vidait tous les différends des cours d'Europe, de ce chef qui eût gouverné le monde sans avoir à répandre une goutte de sang, à livrer un seul combat, car il ne voulait que la paix et le bonheur de ses sujets.

Profitant des dispositions consolantes où nous avons placé l'enfance, nous allons plus loin : nous lui faisons un devoir d'aimer, de soulager, de secourir. Qui ?... L'homme !... Qu'il soit blanc ou noir, rouge ou jaune, croyant ou non-croyant, catholique, juif, protestant, Belge, Allemand, Français, Américain.

Assez de distinction de secte et de race : la nouvelle bannière des humains doit porter : « Charité universelle ! »

Assez de dissensions religieuses : « religion » doit dire « amour. » Celle qui s'écarte de ce principe doit être rejetée impitoyablement ; celle qui ne doit son existence qu'à l'ambition insatiable de ses gouvernants, à l'aberration d'esprit, au fanatisme grossier de ses adeptes, n'est plus qu'une insulte lancée à la face du Progrès, des temps nouveaux qui ne demandent que « paix et charité. »

Nous lui montrons que le Christ, venu sur terre, n'a pas dit autre chose par ces mots : « Hommes, aimez-vous en frères. — Homme, fais tout le bien que tu voudrais qui te fût fait ; ne fais pas le mal que tu crains pour toi-même. »

Nous disons et nous faisons de même ; et nous faisons bien ; et nous donnons ainsi un démenti catégorique à ceux qui osent prétendre qu'il n'y a plus de morale dans nos écoles.

Toutes les branches d'enseignement qui forment le cadre des études primaires, concourent à obtenir ce résultat heureux. Il n'y a pas d'instant, de circonstance, de leçon, de devoir qui ne nous fournissent des moyens puissants pour imprimer dans les cœurs le principe de morale qui nous occupe.

Pourquoi donc réclamait-on tant naguère encore des manuels, des traités, codes imparfaits et toujours froidement écrits qui ne disent rien au cœur de l'enfant ? Le maître ! voilà le volume parlant dont le langage de feu, de paix et d'amour sera compris et mis en pratique.

Il est évident que l'œuvre ne sera complète que le jour où la femme recevra aussi une éducation solide, dépouillée de bien des choses étranges qui, jusque maintenant, ont entravé le but poursuivi.

Pourtant que de trésors dans cette nature sensible, dans ce cœur aimant, dans cet esprit si droit lorsqu'il est bien cultivé !

Loin d'être, comme cela arrive trop souvent, pour l'homme, pour la famille, un obstacle toujours difficile à surmonter, elle serait une aide puissante pour hâter le développement complet des sentiments généreux et humanitaires.

De gênante qu'elle est parfois, elle serait précieuse et recherchée dans des cas souvent critiques. Il faut donc instruire la jeune fille, lui donner des idées larges, lui ouvrir de grands et nouveaux horizons ; et nous aurons des épouses et des mères propres à activer la réforme splendide que nous souhaitons. Il ne faut plus qu'elles volent sur les champs de carnage et dans les ambulances pour soulager et consoler les malheureux frappés par les balles ennemies : leur place est dans nos rangs pour y crier bien fort : « Plus de guerre ! Fraternité vraie et générale ! »

Tant que la femme ne sera pas du grand mouvement, les résultats à espérer seront gravement compromis. D'ailleurs, ceci n'est pas du neuf ; d'autres l'ont affirmé souvent et mieux, ils l'ont prouvé.

Inutile de citer des textes et des faits ; nous aurions trop à dire, car nous devrions suivre pas à pas l'histoire de l'humanité depuis les premiers temps jusqu'à nos jours,

C'est en parlant d'elle que l'on peut emprunter l'adage vulgaire : « Elle fait la pluie et le beau temps. » On peut continuer sur le même ton : « Elle fait la paix et commande la guerre »

Le poète dit :

L'homme n'est qu'un roseau,
Le plus faible de la nature

Je crois que le philosophe et l'historien peuvent ajouter : « surtout quand la femme conduit l'orage. »

Il est donc urgent qu'elle prenne part à l'action. Si elle manœuvre le gouvernail du navire social, il faut qu'elle nous assure désormais de ne plus conduire l'embarcation à la dérive, et partant, à une perte certaine.

Montrons-lui le rôle immense qu'elle joue ici bas; alors elle comprendra sa responsabilité et voudra conjurer des désastres à craindre encore.

Je sais que l'élan est donné. Partout on veut que la femme soit instruite. Ce n'est pas tout. Il lui faut un savoir solide et approfondi. Arrière le bagage de surface! Nous n'en voulons plus.

La lutte est engagée entre les idées modernes et l'esprit du passé; il faut, au moins, qu'elle voie de quel côté elle frappe, son arme est terrible, contre qui elle doit porter ses coups.

L'influence que la vraie école exerce sur la fraternité entre les divers peuples est donc immense. Nous savons tous, étant de la partie, et je croirais inutile de le redire ici, mais je sais. que les bonnes choses ne perdent jamais en étant répétées, nous savons tous, dis-je, que l'instruction tout entière développe, fortifie toutes les facultés mentales. Par elle, l'intelligence se façonne, le cœur s'échauffe, l'âme s'éveille et s'embellit. Par elle, les instincts mauvais s'éteignent et les plus nobles aspirations les remplacent. L'ignorance et l'abrutissement ne comprennent pas sa langue : seuls, ceux qui ont senti son souffle salutaire, peuvent apprécier la beauté des principes sociaux qui sont du domaine de celui que nous envisageons en ce moment.

Je sais que tout considéré dans les détails, ne fut pas, jusqu'aujourd'hui, perfection au sortir de nos mains, parce que nos efforts étaient paralysés; mais, vue dans son ensemble et dans l'avenir, notre œuvre est grande, consolante, et seule pleine de fruits brillants et durables.

Je suis heureux de l'établir et de le soutenir en ce moment où beaucoup travaillent à faire douter de ce rôle bienfaisant et honnête. Je suis aussi heureux d'affirmer que les écoles belges ne suivent en cela que l'exemple qui leur vient du roi populaire et pacifique que notre pays a le bonheur de posséder, de Léopold II. Ce grand souverain nous prêche d'exemple en consacrant à la civilisation africaine son temps, son talent et sa fortune.

Gloire à un tel roi dont le langage mâle et pacifique rassure et réjouit la patrie, dont les leçons n'ont l'odeur ni de la poudre ni des débris des champs de bataille, mais dont la vie entière est un exemple frappant de grandeur, d'abnégation et d'humanité!

Gloire à son auguste épouse, notre illustre reine Marie-Henriette, qui l'aide à consacrer l'œuvre la plus humanitaire qu'aient encore enregistrées les annales de l'histoire.

Si notre roi est le modèle des grands et des monarques, que nos écoles soient des images que l'on puisse copier en tous lieux. Nous amènerons ainsi à notre cause tous les esprits sains, les cœurs d'or, toutes les natures généreuses.

Il nous faut tout cela si nous voulons porter assez gaillardement notre lourde charge, surtout si l'on vient encore nous surcharger les épaules d'une grosse... excommunication majeure.

Heureux qu'aujourd'hui on laisse les bibelots aux enfants et d'autres jeux à de plus grands sans que le monde en aille plus mal!

Institutrices et instituteurs belges, quoiqu'il arrive, jurons que nos écoles resteront toujours des milieux où l'on enseignera une morale saine, une charité vraie et entière, où l'on apprendra même à aimer et à respecter ceux qui nous accablent! Jurons que nos écoles seront toujours des temples sacrés au frontispice desquels on lira à travers les âges : « Fraternité universelle. »

M. Celestin Demblon. Mesdames, Messieurs.

Quelle influence l'école peut-elle exercer sur le développement des sentiments de fraternité entre les divers peuples?

En abordant une question de cette importance, je n'ai point l'intention, tant s'en faut, de la résoudre complètement. Ni mon savoir, ni ma faible expérience ne me permettent d'examiner tous les points qu'elle peut comporter. Je me bornerai seulement à exposer quelques considérations, suggérées par le simple bon sens, touchant l'influence que l'école peut exercer sur le développement des sentiments de fraternité entre les divers peuples.

Développer les sentiments de fraternité entre les divers peuples! Est-il une tâche plus noble? Peut-on poursuivre un but plus glorieux que celui de ce second âge d'or auquel tout homme de cœur doit consacrer sa vie : la fraternité universelle?

Mais que nous sommes encore éloignés de ce but! L'éternelle et ardente lutte entre le bien et le mal, entre l'erreur et la vérité, entre la lumière et les ténèbres, cette lutte est loin d'être terminée bien que l'issue n'en puisse être douteuse. Depuis tant de siècles que l'on écrit et que l'on travaille en vue d'atteindre l'idéal rêvé, ne nous le dissimulons pas, nous sommes encore bien plus près du point de départ que du point d'arrivée.

Est-il difficile de s'en convaincre? Non, n'est-ce pas, il suffit d'ouvrir les yeux. Que voyons-nous autour de nous? Sans nous arrêter à la mauvaise entente... que dis-je? à la jalousie, à la haine qui divisent trop souvent encore certains citoyens de la plupart des Etats; sans parler des querelles entre ces partis qui préfèrent encore la violence à la modération, les menaces à la persuasion, les injures à la raison — jetons un coup d'œil rapide dans les sphères plus élevées. Des peuples qui se qualifient avec orgueil de civilisés, imposent encore leur joug à des plus faibles qu'eux, sans s'inquiéter des idées, des aspirations de ceux qu'ils oppriment; faisant retentir pompeusement les grands mots *d'ordre social*, et de *perturbateurs* quand les opprimés, en s'efforçant de secouer le joug, ont le malheur de se souvenir que Dieu les a jetés libres sur la terre; étouffant l'implacable et menaçante voix de leur conscience sous de captieuses et révoltantes subtilités. Ici, le despotisme orgueilleux et éhonté maltraite Jacques Bonhomme, l'accable d'impôts, lui défend de penser, bref, s'en sert comme d'un jouet; et Jacques Bonhomme, reconnaissant, travaille, paie, souffre et se tait, trop heureux de sauver sa peau... Là, on massacre de pauvres sauvages sous prétexte de les civiliser... En un mot, oppressions brutales; haines entre certains peuples; souvent, répressions violentes des idées généreuses et mesures radicales contre les grands coupables qui osent croire et proclamer que la tyrannie est attentatoire aux droits, à la dignité et à l'intérêt de l'homme — voilà le tableau de l'époque! voilà la fraternité humaine! voilà la fraternité du siècle de progrès et de lumière!

C'est à peine si quelques pays — au premier rang desquels notre petite et libre Belgique — font exception à cette règle générale! Pour ceux qui envisagent de sang-froid le chemin qui reste encore à faire, les difficultés qu'il faut encore surmonter, ce serait à désespérer d'atteindre jamais au but, si l'étude attentive de l'histoire ne nous permettait d'apprécier le trajet relativement considérable accompli seulement pendant les deux derniers siècles par le char du progrès dont la marche, quoique lente, est sûre. A ceux donc qui sont chargés de l'importante et noble mission de l'éducation de la jeunesse, à ceux là de faire d'énergiques et constants efforts pour faire avancer la roue de quelques tours!

L'objection que l'on dispose de peu de temps et que les programmes sont surchargés ne serait pas sérieuse, faite à propos d'une question de cette importance; mais cette objection tombe d'elle-même quand on saura que les quelques moyens sur lesquels j'attirerai votre bienveillante attention sont d'une application facile. Un mot, une phrase dite à propos, en passant, chaque fois que l'occasion se présentera, — cela suffit! On le sait,

la goutte d'eau qui tombe sans cesse sur la pierre finit par la creuser.

Le premier moyen à la disposition de l'instituteur pour développer chez les enfants des sentiments de fraternité entre les divers peuples, je le trouve dans les leçons de géographie.

Nous éprouvons parfois de l'antipathie pour certains peuples sans trop savoir pourquoi. Dans les leçons de géographie — ou dans les entretiens à propos d'une lecture ou d'une dictée traitant un sujet géographique — l'instituteur doit s'efforcer de combattre ou plutôt de prévenir cette inimitié ce qui est d'autant plus facile qu'elle n'a pas de raison d'être : elle provient le plus souvent de la différence de langue, de religion, de costumes, de caractère, de mœurs entre notre pays et un autre. Rien de plus facile que de faire comprendre aux enfants combien il est illogique et ridicule de haïr un homme parce qu'il ne parle pas la même langue que nous, parce qu'il ne pratique pas le même culte que nous, parce que son costume ne ressemble pas au nôtre. — Chaque peuple a son caractère particulier, presque toujours nettement tranché. Le maître dépeindra ce caractère avec le plus d'exactitude possible et le comparera autant que faire se peut avec le caractère des Belges, faisant remarquer tour à tour notre supériorité ou notre infériorité à tel ou tel point de vue, sur telle ou telle nation et exhortant les élèves à acquérir telle qualité qui manque généralement aux Belges ou à se prémunir contre tel défaut qui nous est commun.

Les élèves seront habitués à ne pas vouer leur haine, à ne pas même professer du mépris pour un peuple dont le caractère diffère du nôtre. Chaque pays a aussi ses mœurs particulières. Bien que Voltaire ait dit avec raison qu' « il est bien difficile, en géographie comme en morale, de connaître le monde sans sortir de chez soi », un instituteur qui consacre à la lecture et à l'étude la majeure partie de ses heures de loisir peut cependant acquérir des notions suffisantes sur les mœurs de certains peuples, et comparer ces mœurs aux nôtres. Ici encore, il doit faire remarquer aux enfants les mœurs que tel ou tel peuple doit envier à la Belgique et réciproquement les mœurs que la Belgique doit envier à tel ou tel peuple. Par ce moyen, tout en s'affermissant dans cette conviction que l'avantage reste généralement à la Belgique, les enfants sentiront naître en eux des sentiments d'estime et de sympathie pour les autres nations.

Je ne parlerai pas des lois qui régissent les divers peuples. L'instituteur doit se borner à dire et parfois à montrer aux élèves qu'aucun système de gouvernement ne peut rivaliser avec notre Constitution. Mais il est presque dans tout pays certains états de choses qui méritent d'être signalés aux enfants. Je suppose, par exemple, que le maître parle de l'Angleterre. Il peut attirer l'attention des enfants sur cette plaie sociale qui a pris une extension effrayante dans le royaume d'Outre-Manche : le paupérisme. Il peut donner quelques détails sur le paupérisme, parler des ravages qu'il exerce à Londres surtout où tant de misérables meurent de faim chaque année; puis, faire remarquer qu'il est, pour ainsi dire inconnu dans notre florissante et riche Belgique. Les enfants seront charmés de l'absence, dans notre pays, d'un mal dont, peut être ils ne soupçonnaient même pas l'existence — tout en ressentant de la commisération pour les infortunées victimes de ce terrible fléau. A chaque instant, on peut exciter leur pitié envers d'autres peuples bien moins favorisés que nous par la nature; et, en même temps, leur faire apprécier des avantages dont ils jouissent sans le savoir, les rendre heureux et fiers d'avoir la Belgique pour patrie. Inutile de dire qu'il faut aussi leur montrer les plaies de notre pays : l'abus des boissons alcooliques, par exemple. Les statistiques dressées à ce sujet montrent la Belgique brillant au premier rang.

Enfin, les enfants doivent comprendre que les relations amicales entre les divers peuples sont favorables, nécessaires au développement du commerce et, partant, à l'accroissement de la richesse nationale, car tel produit surabondant et presque superflu dans

notre pays, est échangé, à l'étranger, contre tel autre produit utile ou même indispensable que notre sol ou notre industrie ne saurait nous donner. Les exemples fourmillent. Que ferions-nous de nos houilles, de nos toiles, de nos armes, de nos papiers et sans les débouchés des pays voisins?

Sans le commerce d'importation, aurions-nous les épices, le coton, la soie, du grain à volonté, etc.? On rendra cela plus frappant encore en comparant les diverses contrées du globe aux diverses familles d'une localité où chacun doit travailler pour son voisin et à besoin que son voisin travaille pour lui. C'est ce que le poëte Millevoye a fort bien rendu en un seul vers :

« Par le nœud des besoins, les hommes sont unis. »

Voilà les moyens que j'ai cru praticables, dans les leçons de géographie, pour arriver au but indiqué. On peut encore faire plus, me semble-t-il, dans les leçons d'histoire.

Modifiant légèrement cette pensée de Laurentie : « Avec l'histoire, un maître peut aisément tourner l'esprit d'un enfant au bien et au mal », je dirai : Avec l'histoire, un maître peut aisément développer dans le cœur des enfants des sentiments de haine ou de fraternité à l'égard des divers peuples.

Avant tout, l'histoire est une école de morale. C'est encore un juge impartial et sévère qui traduit devant son tribunal tous ceux qui ont exercé quelque influence sur les destinées des peuples. Elle examine consciencieusement toutes les causes, entend les circonstances atténuantes et aggravantes, démasque l'hypocrisie et proclame ses sentences à toute la terre, à tous les siècles : la vertu est reconnue et honorée; le vice, cloué au pilori est flétri! Quelle source d'enseignements pour l'enfant qu'une science qui lui montre toutes les vertus et tous les vices personnifiés! Une telle science est pour eux la morale en action, la seule qui ne soit ni sèche, ni ennuyeuse, ni trop abstraite, c'est-à-dire à peu près inutile. Or, moraliser les enfants, n'est-ce pas faire un pas vers le but dont nous nous occupons? que d'exemples aussi, dans l'enseignement de l'histoire pour convaincre les jeunes cœurs que l'indulgence, l'union, la bonne foi, la fraternité sont indispensables à la bonne entente, au bonheur des peuples! Mais à cette dernière fin, il faut rejeter certains procédés que l'on emploie encore trop souvent.

Le premier, c'est l'habitude de vouloir pallier nos fautes et grandir celles des autres. Certes, il faut s'efforcer d'inspirer aux enfants un patriotisme sincère. Cela paraissait même si nécessaire à Chateaubriand qu'il a avancé quelque part : « Je ne conçois pas de véritables vertus sans l'amour de la patrie. » Mais, il ne faut pas de patriotisme exclusif qui a toujours pour conséquence d'inspirer aux enfants tout au moins du dédain pour les autres peuples. Les instituteurs qui tombent dans ce travers sont plus irréfléchis que coupables parce qu'ils sont entraînés par l'ardeur de leur patriotisme. — Mais prenons un exemple entre cent. Dans nos écoles, tous les enfants de dix ou onze ans pourraient donner quelques détails sur les invasions des Normands. On leur a appris tout ce que les Belges endurèrent de souffrances de la part de ces barbares qui mettaient tout à feu et à sang. Rien de mieux. Mais combien d'enfants savent qu'en 1204, Constantinople, prise par les Croisés, fut livrée à un pillage dont les Vandales eussent été fiers, si bien que les Mahométants auraient pu s'écrier également longtemps encore après cette date néfaste :

« De la fureur des Français et des Belges, délivre-nous, ô Allah! » Pourquoi atténuer ou cacher nos torts? Outre le danger que j'ai signalé, les enfants se font encore une fausse idée de la physionomie de l'époque : ils se représentent les Belges, civilisés comme aujourd'hui, au milieu de peuples plus ou moins sauvages.

Un deuxième procédé condamnable, c'est d'exalter la gloire militaire de la patrie au dépens de celle d'une nation voisine ou de rendre cette nation responsable des fautes de ses chefs. On a souvent de petites rancunes, assez sottes, contre un peuple et on se fait un malin plaisir de saisir toutes les occasions de les assouvir. Ainsi, je suppose qu'un instituteur n'aime pas les Français. Parle-t-il, par exemple en classe de la bataille des Eperons d'Or, il ne manquera pas de railler ce qu'il

appellera « ces fanfarons de Français qui se sont fait écraser par nos invincibles Flamands », et probablement il ne pensera même pas à flétrir la politique de Philippe-le-Bel. Il déposera ainsi dans le cœur des enfants un germe de haine contre une nation amie et généreuse.

Une troisième faute, — une faute négative — c'est de faire consister tout l'enseignement de l'histoire dans une suite de guerres, de batailles, de dates, de noms. L'enfant qui ne connaît que cette aride nomenclature au sortir de l'école, sait bien peu d'histoire. « La véritable histoire — a dit Voltaire — est celle des mœurs, des lois, des arts et des progrès de l'esprit humain. » Un petit cours d'histoire donné d'après l'esprit de ce principe, offrant à l'enfant une esquisse du tableau de chaque époque lui permettrait de suivre pas à pas la marche de la civilisation dans ses luttes et dans ses triomphes. Le récit des guerres nationales, le nom des princes qui ont présidé aux destinées de notre pays, les dates mémorables ne doivent constituer que la partie accessoire de l'enseignement historique. Un tel enseignement serait vraiment rationnel, utile, bienfaisant parce qu'il rendrait palpable les précieux avantages de la concorde, de la paix, tout en apprenant aux enfants à ne pas haïr des hommes parce que leurs pères et les nôtres ont été ennemis; car, trop souvent encore, on perpétue chez les jeunes générations d'anciennes rivalités, des idées de vengeance. En Belgique, Dieu merci, nous n'en sommes plus là ! La Hollande même, avec laquelle nous avons rompu depuis un demi siècle seulement, aujourd'hui, la Hollande est une sœur. Tous les membres du corps enseignant, en racontant aux enfants les péripéties de la révolution, leur ont en même temps prêché la fraternité ; le bon sens a fait oublier 1830; et, chaque fois que la Hollande a gémi sous le poids de quelque calamité publique, la Belgique s'est empressée de lui tendre une main secourable... Mais faut-il s'étonner par exemple, que la France et l'Allemagne restent ennemies quand des écrivains mêmes, trahissant leur devoir, entretiennent chez les masses des haines séculaires et implacables. Ainsi, dans un roman national français dont l'action se déroule durant la guerre franço-allemande, l'auteur, un écrivain de talent, fort populaire, oubliant sans doute la conduite des Français en Allemagne pendant les campagnes du siècle dernier, ose écrire, à propos des Prussiens qui emportaient tous les vivres qu'ils découvraient : « Voilà pourquoi nous les maudirons de père en fils et que nous ne pourrons jamais nous réconcilier avec eux. » Et l'on donne ces choses à lire à la jeunesse !... — Mais fermons cette parenthèse ouverte dans la seule intention de montrer que la magnanimité belge est loin d'être imitée partout.

Je disais tantôt que le récit des guerres nationales ne doit constituer que la partie accessoire du cours d'histoire; mais faut-il en conclure que l'on doit se borner à une simple mention des guerres qui ont ensanglanté le sol de la patrie? Nullement. Outre qu'on négligerait de développer le sentiment national, par le tableau de cette lutte héroïque dix-huit fois séculaire que nos pères ont soutenue pour conquérir leur indépendance, on n'inspirerait pas aux enfants une répulsion, suffisamment salutaire de ce fléau, honte de l'humanité, obstacle au but que nous poursuivons. Tout en les exhortant à se montrer dignes de leurs aïeux, si l'heure du danger sonnait, il faut que l'instituteur leur fasse une peinture saisissante de cette calamité publique. Il faut qu'il leur montre des milliers de cadavres épars dans les plaines, des villes, des villages et des moissons en feu; souvent, des femmes, des enfants, des vieillards égorgés et d'autres mourant de faim; l'agriculture, le commerce et l'industrie sans essor ; les lettres et les arts, qui ne fleurissent qu'au soleil de la paix, laissés sans culture. Il faut qu'il montre tous les mauvais instincts de l'homme se réveillant à l'odeur du carnage; les gens de bien, sans appui ; les malfaiteurs, sans frein... Enfin et surtout, il faut qu'il montre tous ces maux produit par la stupide et aveugle ambition d'un mortel !... — Et pour démontrer mieux encore l'absurdité, l'inutilité des guerres, l'instituteur peut faire remarquer à chaque instant aux enfants l'instabilité des conquêtes

humaines. Que reste-t-il des empires d'Alexandre, de César, de Charlemagne, de Tamerlan?...

Je sais bien qu'on a fait l'apologie des guerres. On a assuré qu'elles sont parfois nécessaires. Mais si l'on recherchait les guerres vraiment nécessaires entre toutes celles que l'histoire nous a transmises, combien en compterait-on? L'argument le plus sérieux en faveur de l'utilité des guerres, c'est qu'elles développent le sentiment national et retrempent l'énergie des peuples. Mais pourrait-on prouver que ces avantages rachètent tous les maux qu'elles produisent. Le sentiment national, qu'on le développe par l'enseignement de l'histoire! L'énergie des peuples, qu'on la retrempe dans le travail! Un autre argument, souvent reproduit c'est que les guerres révèlent de grands hommes, qui sans elles ne seraient jamais parvenu à percer. On a surtout fait cette remarque frappante que les quatre grands siècles littéraires ont suivi des époques bouleversées, comme si le sang versé était une semence féconde qui produit le génie. Mais si nous devons acheter certains grands hommes au prix du sang de tant de milliers d'êtres humains, nous les payons trop cher. D'ailleurs, l'ardeur de guerroyer n'est plus guère dans les mœurs. C'est le travail aujourd'hui qui règne en maître. Déjà les Quakers refusent de prendre part aux luttes cruelles et homicides; et Vict. Hugo s'écriait naguère encore : « Au vingtième siècle, la guerre sera morte! »

Enfin, Mesdames et Messieurs, — et c'est, à mon avis, le meilleur moyen d'arriver à l'universalité de cette magnifique et touchante loi de la fraternité — il faut prêcher la tolérance aux enfants. La tolérance, la douce et sainte tolérance, n'est-elle pas la source de la justice et de la fraternité? N'est-ce pas une conquête moderne dont nous devons être plus fiers que des plus grandes découvertes scientifiques du siècle? Il n'est plus le temps où l'on voulait anéantir ce que l'homme a de plus noble : la faculté de penser! On comprend aujourd'hui qu'il importe peu qu'un homme soit chrétien, juif, protestant, mahométan : l'essentiel, c'est qu'il soit tolérant. En matière de conviction, chacun est libre de suivre la voie qui lui plaît, on ne peut l'en détourner que par la persuasion et jamais par la force, quelque certitude qu'on ait que la voie dans laquelle nous voulons le ramener est celle qui conduit au but. Laissons le monde penser et chercher. « Du choc des idées, jaillit la lumière. » Dans un avenir plus ou moins éloigné, cette lumière jaillira tellement éblouissante que tous ceux qui faisaient fausse route se précipiteront vers elle : le but sera atteint! Au contraire, l'humanité s'enfoncerait de plus en plus dans les ténèbres, si tout le monde suivait la même voie et que cette voie ne fût pas la bonne! — Voilà ce que les enfants doivent comprendre et ce qu'ils comprendront sans peine pourvu qu'on le leur répète de temps en temps.

Je recommanderai encore à cet effet — outre les livres de morale que l'on doit mettre entre les mains de la jeunesse et à la tête desquels je placerais le Télémaque et les œuvres des écrivains nationaux — je recommanderai encore, dis-je, les ouvrages qui se distinguent par des idées de tolérance. Je signalerai surtout au nombre de ceux-là les romans de Fenimore Cooper. Parmi les livres d'histoire que l'on donne à titre de prix aux enfants, je ne crois pas qu'on puisse en trouver de meilleurs. A ceux qui s'effrayeraient à l'idée du mot roman, je répondrai que la plupart des ouvrages destinés aux enfants sont aussi romanesques et parfois plus romanesques que les œuvres de Cooper. Dans certains établissements d'ailleurs, on les donne à lire aux élèves. Outre le mérite rare et incontestable de la composition, du style et de l'originalité; outre une action toujours intéressante, des types dessinés de main de maître, et un fond de sensibilité exquise, la tolérance, dans toute la force du terme, respire dans les romans de Cooper. L'immensité déserte des savanes, la beauté sublime des forêts vierges, en un mot, les tableaux incomparables de cette grandiose et sauvage nature du nouveau monde se reflètent avec tant d'éclat dans les œuvres du grand écrivain, que le lecteur, saisi d'une immense admiration, s'incline involontairement devant le Créateur de tant

de merveilles; son âme grandissant en quelque sorte, il comprend la mesquinerie de la plupart des disputes des mortels; et il professe avec l'auteur, un égal respect pour le bon chrétien, pour le puritain rigide, pour le Frère morave pieux et pour l'Indien qui ne prononce qu'avec terreur le nom mystérieux et sacré du Vacondah. —

Telles sont, Mesdames et Messieurs, les quelques réflexions que je désirais vous communiquer. Chacun en tirera le parti qu'il jugera convenable. Je le répète, je n'ai probablement qu'effleuré le sujet, laissant à de plus autorisés que moi le soin de l'approfondir. Je crois ne pouvoir mieux terminer qu'en répétant aux nombreux membres de la grande famille enseignante belge qui me font l'honneur de m'écouter : « A l'œuvre! Les générations futures nous sont confiées : notre influence sur elles est toute puissante, décisive. Guerre à tout ce qui nous empêche d'arriver au but! Guerre à l'hypocrisie! guerre à l'ambition! guerre à l'égoïsme! fléaux de l'humanité, véritables hydres aux milliers de bras! De nos efforts dépend le succès; de nos efforts dépendent les destinées de notre chère Belgique, les destinées de l'humanité tout entière. Le passé a travaillé pour nous; hommes d'école, à nous surtout de travailler pour l'avenir! La philosophie a tracé le plan de l'édifice social; 1879 en a posé les bases inébranlables : à nous d'apporter tous notre pierre à l'édification de ce monument grandiose et splendide, au fronton duquel brilleront ces mots : « Paix et fraternité! »

M. Lenoir, de Jumet. Mesdames et Messieurs. J'ai demandé la parole pour attirer votre attention sur une manière de procéder qui tend à se généraliser et à s'ériger en système dans nos séances.

Autrefois, nos réunions étaient de véritables conférences, des causeries intimes sur les réformes à apporter dans l'organisation ou les méthodes de l'enseignement.

Aujourd'hui, nos grandes assises tendent à devenir une véritable arène de *lectures*. Ce qui s'est passé notamment hier dans la section de langue française a désappointé un très-grand nombre d'entre nous. Non pas, Messieurs, que je veuille critiquer les honorables membres qui y ont pris la parole, au contraire, ils ont dit ou plutôt ils ont donné lecture de beaucoup de choses et même d'excellentes choses dans le nombre. Mais comme elles n'avaient pas pour la plupart, le mérite de la nouveauté, les mêmes idées ont été répétées autant de fois qu'il y a eu d'orateurs qui se sont fait entendre. Il en est résulté certain ennui pour les auditeurs et une perte de temps qui eût certes trouvé meilleur emploi.

C'est en agissant de la sorte qu'on a consacré deux longues heures à écouter la lecture de rapports sur la 1re question à l'ordre du jour, sans entrer dans la discussion proprement dite et sans prendre de conclusions!

Je ne veux pas bannir les lectures d'une manière radicale, mais je tiens à faire constater par l'assemblée, qu'aujourd'hui on en abuse d'une manière excessive. (*Applaudissements.*)

C'est ce qui a amené mon honorable ami, M. Grenez, à faire une motion hier, à ce sujet. C'est tout au plus si on a admiré la réponse du président qui alléguait, pour ne pas faire respecter *scrupuleusement* le règlement, qu'il vaut mieux laisser étudier toute une question par le même orateur que d'avoir des tronçons de discours.

Nous sommes d'accord sur ce dernier point avec l'honorable président. Mais, les orateurs-lecteurs, qui doivent eux aussi connaître le règlement, pourraient fort bien, pour commencer, lire leurs discours vis-à-vis d'une pendule et s'assurer ainsi qu'ils sont dans des conditions convenables pour pouvoir être écoutés jusqu'au bout. (*Applaudissements.*)

Au mal que je viens de signaler y a-t-il un remède? Je pense que oui, et si vous le permettez, je vais tâcher de vous en signaler un.

Je voudrais, une fois que les questions à étudier sont arrêtées par le Comité général, qu'elles soient examinées dans les divers cercles cantonaux; qu'un rapport soit envoyé sur chacune d'elles à la section provinciale. Celle-ci, après examen et discussion des

divers rapports en séance, ferait un choix. Les rapports adoptés seraient envoyés au Comité général. Celui-ci choisirait le meilleur, à son point de vue, sur chaque question et le ferait imprimer. Ces divers rapports réunis en brochure seraient adressés à chaque membre de la Fédération au moins un mois avant l'ouverture du Congrès.

Le jour du Congrès, l'auteur ou le *principal* auteur du rapport imprimé en donnerait *lecture*. Ce rapport pourrait alors être discuté avec fruit par tous les congressistes, tandis qu'aujourd'hui on arrive au Congrès sans trop savoir quelle tournure va prendre telle ou telle question. Il suffit souvent du discours d'un seul orateur pour faire prendre à une question des proportions tout à fait inattendues. (*Applaudissements.*)

J'aurais ensuite une 2e observation à présenter à l'assemblée.

Elle concerne le *Bulletin de la Fédération*.

On reçoit en janvier, février, mars, avril, quelque fois plus tard encore, le compte-rendu des séances tenues en septembre de l'année antérieure. Vous admettrez facilement, je crois, Mesdames et Messieurs, que c'est tout au plus si c'est encore bien intéressant. Ce compte-rendu figurant sur des feuilles éparses qui s'égarent facilement, se conserve difficilement complet.

Je demanderai donc à l'Assemblée de vouloir décider qu'à l'avenir, le compte-rendu des séances du Congrès paraisse, comme par le passé, en brochures et que celles-ci parviennent aux membres au plus tard dans les 15 jours.

M. Delhez, secrétaire général. Je crois que la manière de voir de M. Lenoir est celle de tout le monde; aussi le comité exécutif a envoyé, cette année même, à tous les présidents des comités provinciaux une circulaire par laquelle nous demandons ces rapports.

M. le Président. Le Comité général s'est déjà occupé de diverses améliorations à introduire pour donner satisfaction au désir de M. Lenoir et de toute l'assemblée.

M. Hofmann. L'honorable M. Dewez a parlé tout à l'heure de certaines catégories de personnes qui s'insinuent dans nos séances et qui n'ont pas le courage de faire partie de la Fédération et qui semblent n'avoir ainsi d'autre but, que de profiter des agréments qu'elle procure.

J'ai été chargé par un cercle cantonal de faire quelques observations sur une autre catégorie de personnes : celles qui ont fait partie des cercles cantonaux et en ont été exclues pour cause d'indélicatesse, si non d'indignité.

Je demande que le comité général prenne des mesures de façon à pouvoir éviter aux membres des cercles de la Fédération le désagrément d'avoir à côté d'eux, aux séances, des personnes qui n'ont plus été jugées dignes de faire partie de leur cercle cantonal.

J'ai présenté cette observation au cercle provincial du Brabant qui s'est déclaré incompétent pour décider la question. Nous avons adopté la motion que le cas serait porté devant le conseil général, avec le procès-verbal de la séance du comité pendant laquelle cette affaire a été examinée.

M. Cuypers, secrétaire de la section provinciale du Brabant. M. Hofmann vient de faire une motion d'ordre relativement à certains instituteurs qui n'ont pas reçu de cartes du comité provincial. Il vient de se présenter une autre personne que je ne nommerai pas et qui se trouvait dans le même cas. J'ai été surpris de voir cette personne assister à nos délibérations.

M. le Président. Au commencement de la séance j'ai été averti de la présence de la personne dont parle M. le secrétaire du Brabant. Je me suis rendu auprès de ce Monsieur qui n'a pas le droit de se trouver à cette réunion. Il a présenté ses excuses et j'ai cru pouvoir l'autoriser à rester jusqu'à la fin de la séance. Je ne puis pas connaître ce qui se passe dans toutes les communes.

M. Cuypers. Pour parer à cet inconvénient dans l'avenir, je fais la proposition que tout instituteur qui se présentera aux séances du congrès, n'ayant pas de carte du comité provincial, sera exclu comme membre de la Fédération et n'aura plus le droit d'y rentrer,

M. Delhez. Il y a cinq francs d'amende.

M. Hofmann. Ce membre là n'a pas voulu se soumettre au règlement. S'il ne veut pas aujourd'hui, après demain il viendra à nos séances et il voudra de nouveau rentrer. Nous ne pouvons pas admettre cela.

M. le Président. Lorsque les comités cantonaux transmettront au comité directeur de la Fédération un rapport, un procès-verbal de la séance, dans laquelle l'exclusion aura été prononcée, alors nous pourrons examiner le cas; tandis que si nous ne sommes pas au courant de ces petites affaires de ménage, il est impossible de nous rendre responsable. Ayez donc un peu d'indulgence et je vous garantis que votre comité général s'occupera sérieusement de cette affaire.

M. Delhez donne lecture d'une communication relative à l'invitation faite pour assister au congrès gymnastique de Bruxelles.

M. Dewez (de Mons). J'ai un mot à dire sur une question capitale, très importante et qui intéresse tous les instituteurs de Belgique, surtout les instituteurs qui seront bientôt sur le point de demander leur pension.

L'article 43 de la loi du 16 mai 1876 est ainsi conçu :

« La pension est réglée d'après le traitement maximum dont le titulaire a joui pendant les cinq dernières années. »

Mais, paraît-il, un arrêté royal du 20 juin 1878 en a décidé autrement.

Le casuel — émoluments, augmentations de traitement — doit être calculé par période quinquennale, c'est-à-dire que les instituteurs qui demandent leur pension aujourd'hui jusqu'en 1880, voient leur pension calculée sur la base de 1875; toutes les augmentations qui ont eu lieu ou auront lieu jusqu'en 1880 ne sont pas comptées.

Cependant, vous aurez dû verser les 2/12 de l'augmentation et on ne vous en tient aucun compte. Dans la province de Hainaut, je pourrais citer une dame qui, par ce règlement, perdra environ deux cents francs.

J'appelle l'attention du comité exécutif sur cet état de choses et je le prie de vouloir bien s'adresser au ministre de l'instruction publique, afin d'obtenir la révision de cet arrêté Royal. Je demande aussi à tous les comités provinciaux de pétionner afin que l'on en revienne à l'ancien système et que cet arrêté ne soit plus exécuté.

M. le Président. Le comité général s'occupera de cette question très importante.

Vous entendez bien que tous les instituteurs qui en 1880 demanderont leur pension, ne seront pas pensionnés d'après la moyenne de 1877-1880 mais de 1871 à 1876. Si l'honorable inspecteur, délegué par M. le Ministre, veut bien lui exposer ce cas, nous lui en serons très reconnaissants.

Avant de clore la séance générale permettez-moi de remercier mes honorés collègues de leur assiduité aux séances; d'adresser mes remercîments aux orateurs pour l'activité et le zèle avec lesquels ils ont profité de l'occasion qui leur était offerte de s'instruire et d'instruire leurs collègues.

A MM. les échevins et conseillers communaux de Liège, à MM. les conseillers provinciaux, à nos honorés collègues de France, d'Allemagne, de Hollande et à toutes les personnes s'intéressant à la cause de l'enseignement, qui ont honoré nos séances de leur présence, nous exprimons nos vifs remerciments.

A MM. les représentants de la presse qui nous accorde un concours si précieux, si généreux, nous présentons l'expression de notre profonde gratitude.

Mesdames, Messieurs, demain nous retournons au foyer, où nous reprendrons avec plus de courage notre labeur quotidien, notre labeur si modeste, si petit en apparence, mais grand par ses résultats.

En effet, notre enseignement n'a pas de but matériel; il vise plus haut: la formation de l'esprit et du cœur.

Savoir lire et écrire n'est qu'un moyen d'éducation. Un peuple ignorant peut être réduit au servilisme, à l'esclavage; un peuple instruit se gouverne lui-même.

Que chacun remplisse son devoir: le curé dans son église, le bourgmestre à la maison commune, l'instituteur dans son école.

Alors la politique de parti ne dépassant pas le seuil de nos classes, non-seulement nous continuerons avec zèle à enseigner à la

jeunesse les diverses branches des connaissances utiles, mais nous inculquerons dans ces jeunes cœurs des sentiments de vertu, de fraternité, d'amour du travail et de dévouement à la patrie et au Roi.

En terminant, je vous dis: Au revoir. Je consacrerai une dernière année à présider, à diriger votre Fédération. Notre Belgique se préparant à célébrer le 50e anniversaire de son indépendance par une exposition qui présentera les témoignages visibles de ses progrès et de sa puissance, il importe que toutes les manifestations de son activité intellectuelle y soient représentées. A l'enseignement donc il est réservé de se montrer digne de son passé. Ce sera donc à Bruxelles que nous nous reverrons. (*Applaudissements.*)

La séance est levée.

Congrès de Bruxelles.

Le Comité exécutif de la Fédération des instituteurs belges, à Mesdames et à Messieurs les Membres du corps enseignant.

CHERS ET HONORÉS COLLÈGUES,

Nous sommes heureux de pouvoir vous annoncer que le dixième Congrès des instituteurs se tiendra cette année à Bruxelles pendant les premiers jours du mois de septembre.

En choisissant la capitale du pays pour les assemblées de 1880, le Comité général a voulu associer les institutrices et les instituteurs primaires aux manifestations nationales par lesquelles les Belges célèbreront le 50e anniversaire de leur indépendance, et donner au personnel enseignant l'occasion de visiter la grande Exposition nationale.

Nous convions tous les membres du corps enseignant des écoles primaires dont les noms ne figurent pas encore sur nos listes, à se ranger sous nos drapeaux; notre Congres revêtira ainsi le double caractère d'une solennelle manifestation de notre patriotisme et de notre inaltérable dévouement à la cause de l'éducation et de l'instruction des enfants du peuple belge.

Ordre du jour du Congrès, adopté par le Comité général.

1° Enseignement de l'arithmétique. — Méthode et programme.

2° L'économie domestique à l'école primaire. — But et progamme:

3° Quel doit être le rôle de la famille dans l'éducation? Comment l'action de la famille doit-elle se combiner avec celle de l'école?

4° Révision de l'Arrêté Royal du 10 janvier 1863.

5° Pension des instituteurs. — Application de l'art. 7 de l'Arrêté Royal du 25 octobre 1876.

Nous prions les cercles cantonaux d'examiner ces questions avec soin, afin d'en rendre la discusion sérieuse et approfondie dans les séances provinciales.

MM. les Présidents des comités provinciaux sont invités à transmettre — avant le 31 juillet — au Secrétaire général les conclusions adoptées.

Celles-ci seront communiquées aux membres par la voie du Bulletin et formeront le programme définitif soumis aux discussions du Congrès.

Recevez, Chers et Honorés Collègues, l'expression de nos sentiments de fraternité.

Au nom du Comité exécutif :

Le Secrétaire général,
H. DELHEZ.

Le Président général,
FR. VAN DEN DUNGEN.

Bruxelles, le 20 mars 1880.

Gand, imp. I.-S. Van Doosselaere, rue de Bruges, 35.

4de JAARGANG. 10 NOVEMBER 1879. N° 1 en 2.

BULLETIJN

VAN DEN

ALGEMEENEN BELGISCHEN ONDERWIJZERSBOND.

Alle stukken, die het Bulletijn betreffen, moeten vrachtvrij gezonden worden aan den algemeenen schrijver des Bonds, Keulenstraat, nr 175, Schaarbeek (Brussel-Noord).

INSCHRIJVINGSPRIJS :
3 fr. per jaar, *vrachtvrij* in een postmandaat aan den algemeenen schrijver te sturen.

Prijs der aankondigingen over onderwijs of boekhandel :
25 centiemen den kleinen regel.

Om in het eerstvolgend nummer te verschijnen, moeten de aankondigingen vóór den 1sten van iedere maand aan den algemeenen schrijver gezonden worden.

Al wat het verzenden van het Bulletijn betreft moet men voor het einde van iedere maand aan onzen drukker sturen. Degenen, die aanmerkingen te maken hebben gelieven bij hunnen naam te vermelden de gemeente, den kantonalen kring en de provincie.

De leden van den Onderwijzersbond ontvangen het Bulletijn gratis.

CONGRES VAN LUIK.

De leden van den Belgischen Onderwijzersbond zijn te Luik den 7, 8 en 9 September 1879 in congres vergaderd.

ONTHAAL. — De inrichtingscommissie, door het uitvoerend comiteit van den Bond den 20 April 1879 ingesteld, was samengesteld als volgt : M. Moest, opzichter der lagere scholen van de stad Luik, voorzitter; MM. Janssens, Bols en Bronckart, bestuurders van gemeentescholen, te Luik, ondervoorzitters; MM. Warnotte, Mertens, Welsch en Blanvalet, gemeenteonderwijzers, te Luik, secretarissen; MM. Ledent, Foccroulle, Malrait, Watry en Waleffe, bestuurders van gemeentescholen, te Luik, leden.

Comiteit der dames :

Mevrouwen Sauwen, Noël, Delvaux, Servais, Grégoire, A, Pechlers, J. Pechlers en Frankin, bestuursters van gemeentescholen, te Luik; en Mevr. Op-den-Berg, bestuurster van den kindertuin, te Luik.

Eereleden : M. Mottard, burgemeester der stad Luik; MM. Verdin, Magis, Gillon en Ziane, schepenen; MM. Hanssens, Putzeys, Perotte, Berard, Renkin, Micha, Graindorge, Roulaux en Lovenfosse, leden der commissie van het openbaar onderwijs, van den gemeenteraad; MM. graaf de Looz en d'Andrimont, senateurs; MM. Warnant en Neujean, leden der Kamer van Volksvertegenwoordigers; M. Germeau, lid der bestendige Deputatie van den provincieraad van Luik; Van Marche en Masson, provincieraadsleden; Angenot, provinciaal griffier; Neef de Rossius, voorzitter der société d'Émulation; Aug. De Soer, uitgever van den *Journal de Liége;* Ch. Dethier, uitgever van het dagblad *la Meuse*; Dwelshauwers, professor bij de Hoogeschool; Radoux, bestuurder van het koninklijk Muziekconservatorium; Blonden, ingenieur, bestuurder van stadswerken; Stasse, afdeelingsoverste in het provinciaal gouvernement; Koister, ondervoorzitter der koninklijke maatschappij *La Legia* en Gheur, bestuurder van het jongensweezengesticht.

Den Zondag 7 September, 's middags, wenscht de heer Moest, voorzitter van het inrichtingscomiteit, den leden van het congres in de volgende bewoordingen welkom :

Dames en Heeren,

« Namens het onderwijzend personeel der

lagere scholen van de stad Luik, heb ik de eer u welkom te heeten.

» Het congres dat gaat geopend worden, ontleent aan de omstandigheden een gansch uitzonderlijk belang. Wij hebben niets verwaarloosd om het op waardige wijze te vieren.

» Dank aan de edelmoedige medewerking van de gemeente- en provinciale besturen, zijn schitterende feesten ingericht om u uitspanning te geven na uwe edele werkzaamheden. De voornaamste nijverheidshoofden der stad en van het omliggende hebben ons met eene verhaasting en eene hoflijkheid, waarvoor ik het mij ten plicht maak hun openlijk te bedanken, veroorloofd u hunne gestichten te laten bezoeken.

» De verstandige en nijverige Luiksche bevolking, zoo toegenegen aan al de gedachten van vooruitgang, zoo erkentelijk jegens degenen, die zich aan het onderwijs en de opvoeding der kindsheid wijden, maakt zich gereed om u op de warmste wijze te onthalen.

» Wij vormen slechts eenen wensch : dat de indruk, dien gij van uw verblijf in ons midden zult mededragen, geëvenredigd zij aan het geluk dat wij allen ondervinden met u te ontvangen. Als onderpand onzer gevoelens, bied ik u, Mijnheer de voorzitter, eenen broederlijken handdruk. »

Na deze goede woorden, waarop de algemeene voorzitter, de heer Van den Dungen, vol warmte antwoordt, begeven zich de onderwijzers in stoet naar het stadhuis, waar zij door den gemeenteraad ontvangen worden.

M. de burgemeester MOTTARD, onthaalt de leden van den Bond met de volgende woorden :

« Dames en Heeren,

« Weest welkom! Weest welkom, gij, die onze kinderen onderwijst; gij, die hun de liefde en den eerbied onzer vrije instellingen inprent en goede burgers aan het Belgisch vaderland voorbereidt.

» Het gemeentebestuur, dat de belangrijkheid uwer diensten waardeert, de bevolking, die er de weldaden van ontvangt, zullen u omringen met hunne hartelijkste toegenegenheid gedurende uw verblijf in ons midden. Weest welkom!

» Andere steden vóór Luik, hebben de eer gehad de gastvrijheid aan uw congres te bieden, maar onze stad is gelukkig de eerste te zijn om u in hare muren te ontvangen sedert eene wet, een der grootste grondbeginselen der hedendaagsche maatschappijen bekrachtigende, onlangs het openbaar onderwijs onder het uitsluitend bestuur der burgerlijke macht heeft geplaatst. (*Toejuichingen.*)

» Nemen wij die plechtige gelegenheid te baat om openbaar onze gevoelens van dankbaarheid uit te drukken aan onzen welbeminden vorst, aan Leopold II, die zijne koninklijke bekrachtiging aan de wet van 1 Juli 1879 heeft gehecht. (*Langdurende toejuichingen.*) Nemen wij die gelegenheid te baat om den eersten Belgischen Minister van openbaar onderwijs te bedanken omdat hij met zooveel kracht, zooveel talent, die wet verdedigd heeft, welke eindelijk voldoening geeft aan eenen wensch, sinds lang door de vrienden van den vooruitgang en de verdedigers der onafhankelijkheid van het burgerlijk gezag gevormd. (*Toejuichingen.*)

» Dames, Heeren, aan u zelven teruggegeven, zult gij in de wet van 1 Juli nieuwe krachten putten om den goeden strijd te strijden, want gij zult te kampen hebben om den zegepraal van het volksonderwijs te verzekeren.

» Het clericalismus, door het orgaan zelf van de bisschoppen, heeft den oorlog aan uw onderwijs verklaard; het vreest niet op u den laster uit te storten; het wijst u aan als onderwijzers zonder geloof, onderrichtende in scholen zonder God.

» Verachten wij die onrechtvaardige beschuldigingen en bewijzen wij door de beschaming dergenen zelven die u versmaden, dat wij in den grond onzer harten ongeschonden de godsdienstige gevoelens bewaard hebben, welke wij allen in den schoot der famillie hebben geput.

» De strijd zal hevig, vurig zijn; vreezen

wij dien niet; de uitslag is niet twijfelachtig; de bijval is onzer zaak verzekerd.

» Uw ijver, uwe verkleefdheid, uw verstand, uwe eerlijkheid, uwe vaderlandsliefde zijn zoovele onderpanden dat nooit het congreganistenonderwijs zal op kunnen tegen ons openbaar en wereldlijk onderwijs, voortaan vrij gemaakt van de priestervoogdij.

» Mijne Heeren, het is met die gevoelens, dat wij de eer hebben u heden te ontvangen. Nogmaals, weest welkom in de Luiksche stad! » (*Langdurende toejuichingen.*)

De heer voorzitter VAN DEN DUNGEN antwoordt met de volgende redevoering :

« Mijnheer de Burgemeester, Mijne Heeren! In naam der leden van den Belgischen Onderwijzersbond zij het mij toegelaten u onze erkentelijkheid uit te drukken voor het toegenegen onthaal dat de stad Luik ons doet in den persoon zijner waardige magistraten. Heb dank, Heer Burgemeester, voor de aanmoedigende woorden, die gij ons toestuurt in tegenwoordigheid van den oorlog, dien men tegen onze scholen voert, en wij mogen u verzekeren dat, aan hunnen eed getrouw blijvende, de onderwijzers hunne zending met iever en verkleefdheid zullen volbrengen.

» Wij bedanken u voor de edelmoedige en welwillende ondersteuning, die het inrichtingscomiteit bij u heeft ontmoet.

» Wij zijn fier en erkentelijk over de bewijzen van achting en vriendschap, die de inwoners uwer schoone stad ons geven. Maar zou het anders kunnen zijn? Ik heb het mij tot plicht gerekend de jaarboeken van het onderwijs te doorbladeren en ik heb met eene wezenlijke voldoening vastgesteld dat uwe stad reeds in de middeleeuwen scholen bezat, die eenen helderen luister verspreidden en de bewondering van Europa opwekten. De vermaardste steden, zegt de heer Lebon, in zijne geschiedenis over het volksonderwijs, duidden de stad Luik aan onder den naam van *Bron van wijsheid* of *Voedster der kunsten*, of wel nog het Athenen van het Noorden.

» Die smaak tot de studie, die bezorgdheid voor de opvoeding, geprent in de harten uwer voorvaderen, zijn blijven voortbestaan in de volgende eeuwen. Voor ongeveer zestig jaren, als het openbaar onderwijs in de zuiderprovinciën van de Nederlanden werd ingericht, was het nogmaals uwe stad, die zich verhaastte, eene der eersten, om eene maatschappij te stichten tot aanmoediging van het aanvankelijk onderwijs en deze vereeniging vond in uwe stad het beste onthaal. Wat te gelijk de belangrijkheid, gehecht aan de uitgaven der maatschappij, en de ijver welke het besturend comiteit aan den dag legde om die te verspreiden, bewijzen komt, is de wonderlijke snelheid van den aftrok harer volksboeken. In min dan drie jaren werden meer dan 80,000 exemplaren geplaatst.

» Sedert dien hebben de burgervaders, die elkander in dit stadhuis zijn opgevolgd, in vlijt gewedijverd om de weldaden van het volksonderwijs de verspreiden.

» Moet men dan verwonderd zijn dat de Luiksche bevolking een zoo groot belang stelt in het openbaar onderwijs?

» Moet men dan verwonderd zijn, Mijne Heeren, dat Gij het als de eerste en belangrijkste uwer plichten aanziet het onderwijs te ontwikkelen en te begunstigen in eene nijverheidstad als de uwe?

» Is het ook niet heel natuurlijk, dat wij op dezen dag u hulde brengen, Mijne Heeren, omdat gij fier moogt zijn over uwe schoolinrichting, toegepast op de kindsheid, op de jeugd, op de volwassenen; omdat gij voor geene opofferingen terugdeinst om uwe instituten op de hoogte van den paedagogischen vooruitgang te houden; omdat gij voortgaat met vastberadenheid, kalmte en volharding, en zonder u te laten tegenhouden door de hinderpalen, die gij ontmoet in den nationalen weg, dien gij u hebt afgeteekend. » (*Toejuichingen*).

De eerewijn wordt vervolgens door de heeren leden van den gemeenteraad den congresleden aangeboden.

OPENINGZITTING.

De openingzitting van het Congres heeft om 4 1/2 uur plaats gehad in de zaal van de *Société Emulation*. De ruime zaal, schitte-

rend versierd, behelsde ongeveer 2000 onderwijzers en onderwijzeressen.

Aan het bureel zetelden : de heer Van den Dungen, algemeene voorzitter van den Bond, M. Delhez, secretaris; M. Lonay, schatbewaarder; M. De Smet, voorzitter der Nederlandsche afdeeling; MM. Jaminet, Bols, Bronkart, bestuurders van scholen te Luik; M. Guffens, provinciale voorzitter van Limburg; M. Van der Borght, id. van Antwerpen; M. Beyens, id. der prov. Brabant; M. Dewez, id. van Henegouw; M. Hubert, id. van Namen; M. Jacquart, id. van West-Vlaanderen en de provinciale afgevaardigden, MM. Legrand, Fr. Tecqmenne, Van Hauwermeiren, Beyens, De Schutter en Dutoit. Op de eereplaatsen bemerkte men M. Magis, schepen van openbaar onderwijs te Luik; M. Angenot; provinciaal griffier; M. Moest, opzichter der scholen van Luik; M. Neef de Rossius, voorzitter der *Société d'Émulation*; Mevr. Storm-Van der Ghys, van Delft (Holland), M. Michel Vion, van Amiens (Frankrijk), M. Constantin Delhez, van Weenen (Oostenrijk).

De Heer Voorzitter spreekt de volgende redevoering uit :

Mejuffrouwen, Mijne Heeren.

Sedert de stichting des Bonds bleef in onze verordening het art, 1. waarin ons doel bepaald wordt, onveranderd en wij hopen dat hetzelve ongewijzigd zal blijven; het is de grondsteen onzer instelling.

Ons doel is drievoudig : eerstens, het onderwijs bevorderen, tweedens de onderwijzersstand verheffen en verder de verbroedering onzer leden steeds uitbreiden en versterken.

Hebben wij dit drieledig doel gedurende de verloopen jaren bereikt? MM., die vraag mag bevestigd beantwoord worden.

Wie hieraan twijfele, gelieve eenen oogslag te werpen op de punten, de opvoeding aanbelangend, welke in onze vorige congressen verhandeld werden.

Die kwestiën, allen gewichtig, zijn breedvoerig en grondig besproken in de kantonale en provinciale kringen zoowel als in onze jaarlijksche vergaderingen. (*Goedkeuring*).

Wat de stoffelijke welvaart des onderwijzers aanbelangt, deze is sedert weinige jaren merkelijk verbeterd. De kwellende bekommering, waardoor onze oude collega's bij het ontvangen van hun mager pensioen, zoo lange jaren geteisterd werden, is verdwenen. Voor tien jaren beweenden wij een gewezen ambtgenoot uit Limburg, die, na 42 jaren dienst, ten gevolge van een ontoereikend pensioen uit waanzinnigheid of overmaat van lijden in het modderwater eener vaart de armoede en ellende ontvluchtte. Voor tien jaren plengden wij medelijdende tranen, toen wij vernamen hoe een zestigjarige collega schaapherder werd om niet van ontbering te sterven, of toen een onderwijzer op 35jarigen leeftijd met blindheid geslagen, voor een stukje brood den blaasbalg eener smidse moest trekken.

Die droeve tijden zijn voorbij; sedert dien zijn jaarwedde en pensioen merkelijk verbeterd. En door wiens werking hebben wij de wetten betrekkelijk de pensioenen en de jaarwedde bekomen? Het mag, het dient gezegd : Door de volharding van den Onderwijzersbond. (*Toejuichingen.*)

Wat de verbroedering betreft, vraag ik u : Wie zal ontkennen dat onze vergaderingen dezelve al meer en meer bevorderen? Zagen wij te Brugge, Bergen, Gent, Brussel, Antwerpen, Namen, geene honderden schoolmannen uit al de gewesten des lands van Maaseik tot Nieuwpoort, van Blankenberg tot Virton samen komen om elkander te onderrichten, om elkander te leeren kennen; om de broederbanden al nauwer toe te halen? Vraagt hun, of die congresdagen voor hen geene gelukkige oogenblikken, geene dagen van broederliefde en vriendschap waren?

Tot bereiking van ons doel hebben wij dus met goeden uitslag gearbeid. Stellig, ons werk is niet voltrokken, niet volmaakt. Ook tot die ambtgenooten, welke over onze beraadslagingen en over onze werking niet tevreden zijn, zeggen wij : Welaan! verleent ons uwe ieverige medehulp, neemt aan onze bepleitingen deel, doet uwe gedachten gelden. (*Toejuichingen.*)

Wij hebben dus merkelijke vorderingen gedaan en we mogen er fier over zijn, want

de hinderpalen, die moesten overwonnen worden, ontbraken niet. Laster en dwang kwamen de uitbreiding onzer vereeniging verhinderen. Doch we volgden met volharding en moed de spreuk der vaderen :

Zij wilden wat was recht
en wonnen wat zij wilden.

Toen men zag dat, ondanks alle bezwaar, wij stand hielden, alsdan zweeg men. Heden is de Onderwijzersbond officieel erkend, dank aan allen, die ons eene hulpzame hand verleenden tot het behalen van den zegepraal.

Te dezer gelegenheid zij het mij veroorloofd u eene belangvolle mededeeling te doen. Op 9 Oogst j. l. schreef mij de heer Minister van Openbaar Onderwijs : « Ik bid U, heer Voorzitter, mijn tolk bij de leden des Bonds te zijn om hun mijne sympathie uit te drukken en hun mede te deelen dat ik een levendig belang in al hunne werken stel. (*Langdurige toejuichingen.*)

Dames, Heeren, laat ons niet vergeten, dat het gevaarlijk zijn kan het verleden met voldoening te aanschouwen; wij zouden eindigen met te gelooven dat wij niets meer te doen hebben dan te rusten. Welnu, niets blijft stilstaan in de altijd bedrijvige, altijd levende, altijd werkzame natuur.

En wij, Bondsleden, zouden ter plaatse blijven! onmogelijk, wij moeten vooruit! Het vaderland doet eenen oproep tot onze medewerking. Eene groote gebeurtenis, met betrekking tot de school, heeft zich sedert het Congres van Brugge voorgedaan : eene nieuwe wet ter herinrichting van het lager onderwijs is ingevoerd. Zij geeft aan elke zaak hare plaats : aan de wetenschap evenals aan den godsdienst.

De toepassing dezer wet, zal niet alleen gedaan worden door den Staat en door de gemeenten; maar het is voornamelijk de onderwijzer, die er zijne medewerking aan verleenen moet. Welnu, als wij allen onzen plicht niet vervullen, zullen al die hervormingen, al die opofferingen, welke het land doet, verloren zijn. Het is uit onze scholen, van ons zelven, van onze verkleefdheid aan het vaderland, van onzen ijver in het volbrengen onzer taak dat de echte hervorming van het volksonderwijs moet voortkomen. (*Langdurige toejuichingen*).

Ik zou mij thans willen wenden tot al onze jonge ambtgenooten des lands; ik zou hun willen kunnen zeggen : Bevredigt u niet met de studiën, in de normaalschool gedaan; wanneer gij uw diploma bezit, gaat dan voort met uw eigen onderwijs te verheffen en uit te breiden.

Ik zou tot die jonge onderwijzers nog zeggen : Kennissen bezitten is niet voldoende; gij behoort de noodige ambtsgeschiktheid te bezitten en deze kunnen noch de normaalschool noch de boeken u geven. Zorgt dus dat uw geest zich met een groot opmerkingsvermogen verrijke. Iederen dag, te midden uwer leerlingen overgebracht, moet eenen vooruitgang in uwe methode kenmerken.

En wij allen, leden des Bonds, telken male wij ons in den kleinen kring onzer ambtgenooten bevinden, laat ons samenwerken, elkander onderwijzen om aldus met de opvoeding vooruit te streven en van dien vooruitgang de opleiding onzer jeugd te doen genieten. (*Toejuichingen*).

Aldus werkende, zullen wij de voldoening smaken onzen plicht gedaan te hebben en den dank des vaderlands te hebben verdiend; want met te arbeiden om de kindren eene goede opvoeding te geven, zullen wij in de jeugd de gehechtheid aan het vaderland en aan zijne vrije instellingen ontwikkelen. Doordrongen van liefde voor den geboortegrond, voor de vrijzinnige grondwet, die ons toelaat ons te vereenigen en vrij te beraadslagen, moeten wij aan de jeugd de vaderlandslievende gevoelens overleveren, die ons bezielen. (*Toejuichingen.*)

En bij deze gelegenheid, laat mij den echo uwer vaderlandsminnende zielen wezen. De leden des Bonds zijn aan het vaderland verkleefd. Die verknochtheid behoeft bij hen geene aanbeveling. MM., mij bezielt de vaste overtuiging, dat zoo ooit de vaderlandsliefde bij de Belgische bevolking moest verzwakken, het in de gemeenteschool niet is dat de jeugd zijne liefde en zijn trouw voor Vorst en Vaderland zou verleerd hebben.

(*Geheel de vergadering staat recht en juicht met geestdrift toe.*)

De heer VOORZITTER bedankt vervolgens de collega's van Nederland, Frankrijk en Duitschland, die het congres met hunne tegenwoordigheid vereeren. Hij leest brieven van voorname mannen van het land en den vreemde, die hunne aankomst melden of zich verontschuldigen niet te kunnen beantwoorden aan de uitnoodiging, die hun gedaan werd; onder anderen van M. Steyn-Parvé, opzichter van het onderwijs te 's Gravenhage; M. Humalda van Eynsiga, schoolopzichter te Leeuwaarden; M. Degenhardt, voorzitter der Vereeniging van de Noord-Nederlandsche onderwijzers; M. Lalleman, hoofdopsteller van het paedagogisch tijdschrift *De Wekker*; M. Germain, alg. directeur van het lager onderwijs; M. Tempels, voorzitter van het bestuur der modelschool, te Brussel; M. Ieslein, algemeen consul van den Oranje Vrijstaat, te Brussel; M. Jost, opzichter van het lager onderwijs, te Parijs; M. Francolin, algemeen secretaris van het onderwijscongres, te Parijs; M. Defodon, van Parijs, enz., enz.

Hij deelt eene telegrafische dépêche mede, die Mevr. Virginie Guazzigli Ginevri, bestuurster der normaalschool van Pavia, hem zooeven heeft toegezonden. Zij luidt als volgt.

Pergola, 7/9 12-50 av.

« Ik betreur uwe vriendelijke uitnoodiging niet te kunnen beantwoorden en wensch de vergadering geluk. Ik verzoek haar welwillend de antwoorden te ontvangen op de vraagpunten, die aan de dagorde zijn en bied haar eenige exemplaren van mijne verhandeling over de paedagogie, als een huldebewijs aan. »

M. DELHEZ, algemeene secretaris, leest het volgende verslag over de werkzaamheden van den Bond, gedurende het verloopen dienstjaar :

VERSLAG

over den toestand en de werkzaamheden van den Bond, gedurende het dienstjaar 1878-1879.

DAMES, HEEREN.

Het jaar 1878-1879 zal aangeteekend blijven in de jaarboeken van den Bond der Belgische onderwijzers.

De herziening der wet van 23 September 1842 was voor alle Belgen eene groote gebeurtenis; al de geesten hielden er zich mede bezig : de Bond moest niet werkeloos blijven. Uw comiteit maakte eene grondige studie van het wetsontwerp aan de Kamer der Volksvertegenwoordigers onderworpen en van uwe opmerkingen, uw oordeel, uwe voorstellen. Het is alsdan dat wij den heer minister van 't Openbaar Onderwijs een lang gemotiveerd verslag toezonden, de zienswijze van al de leden van den Bond aanduidende. In het vertoog der beweegredenen zegden wij aan M. den Minister : « Geroepen om de grondbe- » ginselen, welke de nieuwe wet zal bekrach- » tigen in praktijk te stellen, zijn de onder- » wijzers er natuurlijk toegebracht de schik- » kingen te bestudeeren, die onderworpen » zijn aan de bespreking der wetgevende » kamers. De Bond der Belgische onder- » wijzers, wiens doel is *de belangen van* » *het onderwijs te bevorderen en de* » *achting te vermeerderen, die de onder-* » *wijzers moeten genieten*, moest dus niet » onverschillig blijven. Het bestuur, het wets- » ontwerp aan de kantonale kringen over- » makende, heeft hun gevraagd hem hunne » wenschen te doen kennen; en het is de » samenvatting der verslagen dezer kringen, » de zienswijze van meer dan *twee duizend* » onderwijzers voorstellende, die wij de eer » hebben aan de welwillende aandacht en » de hooge bezorgdheid van het gouverne- » ment te onderwerpen. »

Het komt ons niet toe te onderzoeken tot hoeverre onze wenschen vervuld werden.

Wij zijn nochtans gelukkig u te zeggen, dat uw comiteit in zijne betrekkingen met de hoogere beambten van het departement van openbaar onderwijs, het toegenegendste onthaal heeft ontmoet.

Een zeer gewichtig werk, voortvloeiende uit het eerste, heeft tot zeer belangrijke besprekingen aanleiding gegeven. Wij bedoelen het vraagstuk der rangopklimming onder het lager onderwijzerskorps. Ten einde er de studie van te vergemakkelijken, en met het doel om er de bespreking van te vergemakkelijken, heeft uw comiteit u een vooront-

werp medegedeeld, dat gij onderzocht hebt en waarover uwe kantonale comiteiten geroepen zijn geweest verslag te doen.

Uw comiteit wilde u niets opdringen : het verzocht u uwe waardeeringen, uwe opmerkingen, uwe wijzigingen. Niets was min gemakkelijk dan eene schikking te vinden die deze dubbele kans had de wenschen der belanghebbenden te vervullen en vatbaar te zijn voor aanneming door het Gouvernement.

Het hoofdpunt der rangopklimming, ik zal zeggen de grondslag, bevindt zich noodzakelijker wijze *in het getal jaren goeden en eerlijken dienst*. Op dit punt bestaat er eene eenstemmige eensgezindheid.

Het deel van het ontwerp dat de *graden van bekwaamheid* vaststelt, wordt niet zoo algemeen goedgekeurd. Men zou zeggen dat het monster der examens altijd diegenen met schrik vervult, welke er door gefolterd werden gedurende hun verblijf in de normale school.

Deze groote afkeer verwondert ons inderdaad ; weet men niet dat wij examens vragen op stoffen die alleen en rechtstreeks betrekking hebben op de ontwikkeling van den opvoeder, van den onderwijzer? En daarbij is het ons gedacht er maar de jongelingen toe te verplichten die pas uit de normale school komen, voor wie de te onderzoeken leerstof een vervolg op hunne studiën maken zou, want wij zullen niemand krenken met te bevestigen dat de studie aan den jongen onderwijzer vooral nuttig is na de normale school verlaten te hebben.

Het is door de studie dat het nieuw geslacht van onderwijzers op ons deze overtreffelijkheid zal bekomen, die wij gelooven op onze voor gangers verkregen te hebben; het is eindelijk door de studie, MM., dat wij de faam van ons nationaal lager onderwijs zullen vestigen, door het krachtig in den weg van den vooruitgang te drijven, welke ons wordt voorgeschreven door degenen, die ons met hun vertrouwen vereeren. (*Toejuichingen.*)

En als gij deze zienswijze deelt, MM., waarom zoudt gij dan de examens veroordeelen die de graden van bekwaamheid vaststellen? Het comiteit noodigt u dus uit die rijpelijk te overwegen en daarna zal het 't ontwerp van rangopklimming aan eene nieuwe studie onderworpen worden.

Herinneren wij ons dat, als wij voor de bevordering van den onderwijzer goede en eerlijke diensten vergen, deze diensten niet goed en eerlijk kunnen zijn zonder studie. Welnu, het onderzoek is een nazicht dat kwellend kan schijnen, maar dat wij als onmisbaar beschouwen.

Een derde punt heeft betrekking op het programma der normaalscholen. Uw comiteit heeft zich met dat werk bezig gehouden.

Het verslag is geheel voltooid en wij wachten slechts op de bepaalde goedkeuring van het algemeen comiteit om het den heer minister van binnenlandsche zaken te onderwerpen.

De kwestiën van bestuur en de kwestiën van huishouding worden van jaar tot jaar min belangrijk.

Uw comiteit heeft zich nochtans nog moeten bezig houden met de eeuwige finantiëele kwestie. Al de leden betalen graag hunne bijdrage, maar voor eenigen schijnt de gelegenheid zich moeilijk aan te bieden en dat is ongetwijfeld ter oorzake van de geringheid der te storten som.

Het algemeen comiteit heeft te dien einde maatregelen genomen, waarover gij zult tevreden zijn.

Wat het getal bijtredingen betreft, het klimt gestadig. (*Toejuichingen.*) Ziehier, te dien opzichte, eenige vrij welsprekende cijfers.

Verleden jaar telde de provincie Antwerpen 162 leden, tegenwoordig heeft zij er 169, dus 7 meer.

Verleden jaar Brabant 545, tegenwoordig 669, meer 124.

In 1878 Limburg 132, in 1879 146, meer 14.

In 1878, Luik 230, in 1879 449, meer 219.

In 1878, Luxemburg 77, in 1879 93, meer 16.

In 1878, Namen 140, in 1879 167, meer 27.

In 1878, Henegouw 421, in 1879 488, meer 67.

In 1878, Oost-Vlaanderen 285, in 1879 310, meer 25.

In 1878, West-Vlaanderen 134, in 1879 94, min 40.

Totaal 2585.

Uit deze cijfers volgt dat onze Bond in 1879, 459 leden meer telt dan in 1878.

Ziedaar MM., den toestand van onzen Bond.

Eindigende drukken wij den wensch uit dat ieder onzer bondgenooten voor onze vereeniging doen zou wat de koene confraters doen die de kantonale kringen besturen. Laat ons kringen inrichten; halen wij de banden van broederlijkheid toe, die al de leden van de groote onderwijzende familie moeten samenbinden en trachten wij van jaar tot jaar ons ideaal naderbij te komen, dat bestaat in de vereeniging van al de onderwijzers en onderwijzeressen van het land in den Algemeenen Belgischen Onderwijzersbond. (*Toejuichingen.*)

Brussel, 4 September 1879.

Namens het uitvoerend comiteit.

De algemeene secretaris,

H. DELHEZ.

M. DE SMET, voorzitter der Nederlandsch sprekende afdeeling. Dames en Heeren. Ik was niet voornemens heden het woord te voeren. Ik geloof nochtans dat het mijn plicht is nu eenige woorden te zeggen.

M. de Voorzitter van den Bond heeft u zooeven lezing gedaan van verscheidene brieven, geschreven door personen van verschillende landen; dezen zeggende dat zij morgen of overmogen zullen komen, genen zich verontschuldigende, omdat hunne werkzaamheden hen niet zullen toelaten tegenwoordig te zijn.

Ik ben door het Algemeen Bestuur gelast geweest België te vertegenwoordigen bij onze Noord-Nederlandsche confraters, op eene vergadering, die te Rotterdam heeft plaats gehad, op het einde van Juli j. l. Ik ben van wege deze ambtgenooten het voorwerp geweest van een zoo toegenegen onthaal, dat ik het als eenen plicht beschouw openbaar de collega's van Nederland te bedanken voor de gastvrijheid, welke zij mij hebben verleend als vertegenwoordiger hunner ambtsbroeders van geheel België.

Wij hopen in de toekomende jaren de middelen te vinden om meer betrekkingen met hen te hebben; schikkingen te kunnen nemen opdat onze ambgenooten van Nederland onze congressen zouden kunnen bijwonen, gelijk wij hopen het te kunnen doen op de congressen van Holland. (*Toejuichingen.*)

Ik houd er des te meer aan u deze gevoelens uit te drukken daar wij onder ons eene dame hebben die waardig al de onderwijzers en onderwijzeressen van Nederland vertegenwoordigt; eene dame, die de reis rond de wereld heeft gedaan om nasporingen te doen op het veld der wetenschappelijke kennissen en om namelijk te bestudeeren alles wat betrekking heeft op het onderwijs der vrouw.

Ik wil spreken van mevrouw Storm-Van der Ghys. Deze dame is geene onderwijzeres, of geene schoolbestuurster; maar zij heeft zich in haar land onderscheiden door haar talent in het behandelen der vraagstukken, welke ons bezig houden, door het belang dat zij het onderwijs toedraagt. (*Toejuichingen.*)

Ik zie door uwe toejuichingen dat gij hare tegenwoordigheid in ons midden op prijs stelt; zij vertegenwoordigt hier de sympathie, welke men in haar land ons lager onderwijs toedraagt. (*Toejuichingen.*)

Mevrouw Storm heeft met spijt bemerkt dat onze confraters van Nederland niet gewoon zijn zoo vele personen van het schoone geslacht hunne vergaderingen te zien bijwonen; zij zal hun kunnen zeggen dat ik niet gelogen heb als ik dezen collega's, die slechts twee dames op hunne vergadering bezaten, verzekerde dat wij er gewoonlijk meer dan tweehonderd hebben.

MEVROUW STORM-VAN DER GHYS. Veroorloof mij u te bedanken voor de goedheid, die de Voorzitter der Nederlandschsprekende afdeeling gehad heeft, mij in zulke vleiende woorden voor te stellen. Het is vooral in den naam der Hollandsche dames dat ik u bedank voor uw welwillend onthaal. Ik hoop dat, gelijk ik er onlangs van gesproken heb op het congres van Rotterdam, de Belgische dames wel het voorbeeld zullen willen geven aan de Nederlandsche

om ook aldaar de onderwijzers-congressen bij te wonen.

Waarom zouden de dames niet overal daar zijn, waar men leert wat den persoon verheffen kan, als zij voornamelijk hare pogingen hebben te wijden aan de verbetering van het lot der vrouw?

Ik hoop dat het voorbeeld der Belgische dames door de Nederlandsche zal gevolgd worden. Ik hoop insgelijks dat wij het toekomend jaar, op ons aanstaande congres, Belgische dames zullen hebben, die ons met hare tegenwoordigheid zullen vereeren. (*Toejuichingen.*)

De zitting wordt om 6 uur geheven.

—

UITSTAPJES.

Het inrichtingscomiteit had voor de onderwijzers de toelating verkregen om de voornaamste gestichten rond Luik te bezoeken.

Uit hoofde der gevaren, die de groote vereenigingen in deze gestichten aanbieden, had de commissie groepen ingericht, geleid door de leden van de inrichtingscommissie en door Luiksche onderwijzers. Deze heeren hebben in de vervulling dezer taak eene opoffering en eene vriendelijkheid aan den dag gelegd waarover al de uitstapdoeners hun hulde hebben gebracht.

Het zou onmogelijk zijn in dit Bulletijn het schitterend onthaal te beschrijven dat aan de leden van het congres gedaan werd door de bestuurders der verschillende nijverheidsgestichten.

Wij zijn eene bijzondere vermelding verschuldigd aan den heer Gouverneur der provincie. Deze hooge ambtenaar heeft zich gewaardigd persoonlijk de rijkdommen van zijn prachtig museum te toonen.

Eindelijk, verscheidene congresleden hebben den kindertuin in de rue Gravioule bezocht en hebben verwonderd gestaan over de instelling en de goede inrichting van dit belangrijk gesticht.

Het reisje naar de Gilleppe, welk de commissie voor den Woensdag had voorbehouden, heeft op waardige wijze eene reeks van belangrijke en leerrijke uitstapjes gesloten :

Als herinnering nemen wij de lijst op der gestichten, die mochten bezocht worden.

1. Kindertuin in de rue Gravioule.
2. Museum en bijzondere verzamelingen van M. den Gouverneur.
3. Gesticht Cockerill, te Seraing.
4. Val St-Lambert.
5. Staalfabriek van Angleur.
6. Draadtrekkerij van Angleur.
7. Vieille-Montagne, te Chênée.
8. De werkhuizen van machinenbouw der Maas, te Sclessin.
9. IJzerfabriek (Orban) van Grivegnée.
10. De vlasfabriek van St-Leonard.
11. De kaardenfabriek (Fétu en Deliége).
12. De fabriek van geschilderd papier (Lhoest).
13. De nagelfabriek (Dawans-Orban).
14. De lakenfabriek (Dehasse).
15. De speldenfabriek (Francotte, Pirlot en C^ie^), Gretrystraat.

—

FEESTEN.

Den Zondag, om 9 uur 's avonds, groot concert, gevolgd van bal, den leden van het congres door de maatschappij *La Légia* aangeboden.

Den Maandag, groot feest in den acclimatatietuin, bestaande uit een estival van *Cramignons*, een groot concert door het muziek der Grenadiers, onder de leiding van den heer Bender en een vuurwerk afgeschoten door den heer De Posson.

Den Dinsdag, banket in de salons van het stadhuis. Vierhonderd personen nemen er deel aan. Aan de eeretafel bevonden zich : M. Moest, opzichter der scholen van de stad en voorzitter van het inrichtingscomiteit; aan zijne rechterzijde : M. de Luesemans, gouverneur der provincie; M. Julien d'Andrimont, senateur; M. Neujan, volksvertegenwoordiger; M. Ziane, schepen; M. Kleyer, opzichter van het lager onderwijs, afgevaardigde van den minister; M. Donckier-Jamme, lid der Bestendige Deputatie, M. Hanssens, gemeente- en provincieraadslid; M. Cornet, lid der Bestendige Deputatie; MM. Bénard, Fraigneux, Graindorge, Micha, Lovinfosse, Bronne en Schout-

teten, gemeenteraadsleden; MM. Neef-de Rossius, voorzitter der *société d'Émulation*, en Dwelshauwers, professor bij de Hoogschool, beiden eereleden van het inrichtingscomiteit; M. De Smet, voorzitter der Nederlandsche Afdeeling van den Bond; M. Courbay, gemeentesecretaris; M. Delhez, algemeen secretaris van den Bond; M. Gheur, bestuurder van het weezengesticht; MM. Jaminet en Bols, instituut-bestuurders; M. Stasse, Afdeelings-overste van het onderwijs in het Provinciaal gouvernement.

Aan de linkerzijde van den voorzitter bevinden zich M. Mottard, burgemeester; M. Julien Warnant, volksvertegenwoordiger; M. Magis, schepen; M. Van den Dungen, voorzitter van den Bond; M. Gillon, schepen; M. Pitolet, afgevaardigde van den minister van openbaar onderwijs in Frankrijk; M. Germeau, lid der Bestendige Deputatie; MM. Putzeys et Bourdon, gemeenteraadsleden; M. Jamme, arrondissementscommissaris; MM. Pirotte, Rankin, Gérard, Collette, Reuleaux en Mahieux, gemeenteraadsleden; M. Aug. Desoer, advocaat, eerelid van het comiteit; M. Angenot, provinciaal greffier; M. Destexhe, voorzitter der Fransche Afdeeling van den Bond; M. Koister, ondervoorzitter der *Légia*, eerelid van het comiteit; M. Lonay, bestuurder der scholen van Dison; M. Jeslei, algemeen consul van Oranje Vrijstaat; M. Lebon, gehecht aan 't ministerie van het openbaar onderwijs; M. Dehousse, oud professor bij het koninklijk atheneum en de nijverheidsschool, eerelid van het comiteit; M. Bronkart, instituutbestuurder. Voor de eeretafel bevonden zich Mevr. Storm-Van der Ghys, van Delft; M. Vion, professor aan de hoogeschool van Amiens; M. Delhez, opzichter van het lager onderwijs te Weenen; de heeren vertegenwoordigers der drukpers en de heeren provinciale afgevaardigden op het congres van den Bond.

Een uitmuntend orkest, onder de leiding van eenen bekwamen muziekmeester, den heer Meuron, speelde aria's van een zoo afgewisseld als uitgelezen repertorium.

Om 9 uur — oogenblik der toasten — staat de heer voorzitter Moest op en brengt in de volgende bewoordingen den heildronk aan den Koning :

Mijne Heeren, ik heb de eer u voor te stellen op de gezondheid van den Koning te drinken. Het is voor de Belgen een plicht des harten aan den vorst hunne gevoelens van verkleefdheid uit te drukken; ook is het met eene wettige fierheid, dat zij in hunne vergaderingen den naam des verlichten Konings uitspreken, die zijne populariteit gesticht heeft op den eerbied der instellingen van zijn volk en hunne vrije ontwikkelingen.

Maar door aldus het bewonderenswaardigste voorbeeld te geven van de regelmatigste werking van het grondwettelijk koningdom, heeft Leopold II niet geloofd dat hij geen belang moest toonen in alles wat kan bijdragen, in de handelingsfeer die hem voorbehouden is, tot de zedelijke en stoffelijke grootheid van zijn land.

Gebruik makende van zijnen hoogen invloed om de vlucht des handels en der nijverheid, der wetenschappen en kunsten te bevorderen, houdt hij niet op zich te bekommeren met de vraagstukken van groot belang. Hij verleent zijnen ruimsten steun aan alles wat goed, nuttig en verheven is. Wij, Mijne Heeren, die hier zijn om de banden der groote familie van de Belgische onderwijzers nauwer toe te halen, en te helpen door de wisseling onzer gedachten, aan den vooruitgang van het lager onderwijs, wij zullen nooit vergeten dat onder de regeering van Leopold II het openbaar onderwijs geplaatst is geworden op den rang, die daaraan toekomt.

Wij zullen nooit vergeten dat de eerste daad van het aldus ingehuldigde nieuwe tijdvak eene hulde is geweest aan het volksonderwijs en aan degenen, die er zich aan toewijden.

Doordrongen van erkentelijkheid, overtuigd van onze plichten, zullen wij aan de jongere geslachten leeren in een zelfde gevoelen te versmelten: de verkleefdheid aan het vaderland en de verknochtheid aan den Koning en aan de Koninklijke familie.

Mijne Heeren, ik drink op den koning en de

koninklijke familie! (*Langdurige toejuichingen.*)

M. De Luesemans, gouverneur der provincie, neemt vervolgens het woord, in dezer voege :

Ik heb stellig geene hoegenaamde zending om in den naam des konings te spreken. Ik betreur het, want het zou mij ten uiterste aangenaam geweest zijn uwen achtbaren voorzitter te bedanken voor den zoo vaderlandslievenden en zoo welwillenden toast, dien hij aan Z. M. heeft gebracht.

Indien het mij niet toegelaten is officiëel in den naam des konings te spreken, denk ik dat het mij geoorloofd zal zijn u de gevoelens te doen kennen, die ik ondervonden heb als ik den lof heb hooren maken van onzen welbeminden koning, die zoo waardig is bemind te worden.

Niet zonder eene levendige ontroering heb ik die vaderlandslievende woorden hooren uitspreken in uwen naam, door uwen achtbaren voorzitter. Mijne ontroering is nog aangegroeid als ik gedacht heb dat wij binnen eenige maanden den 50ᵉⁿ verjaardag zullen te vieren hebben van onze nationale onafhankelijkheid; mijne ontroering is nog toegenomen als ik mij rekenschap heb gegeven dat onze plicht, in het openbaar leven vooruitgaande, vergrootte met de jaren en dat wij weldra met al de kracht onzer armen dit vaandel zullen te ondersteunen hebben dat wij, mannen van 1830, met de kracht onzer handen hebben opgestoken (*Toejuichingen*).

Men heeft het u zooeven gezegd : onze koning stelt belang in alles wat het land nuttig kan zijn. Het is aldus dat onze koning sinds zijne kindsheid het gedacht heeft gekoesterd den Belgischen naam uit te breiden en het vaandel van ons land over eene vreemde streek te laten waaien. Hij heeft de hoop er koloniën te stichten en geve de Hemel dat hij gelukke!

Bezield met dien wensch om de faam van het Belgisch vaderland te verspreiden, stelt onze vorst belang in alle dingen, welke de menschelijke bedrijvigheid betreffen. Aldus doet alles wat het onderwijs aangaat zijn hart om zoo te zeggen poppelen.

In dit gedacht, mij wendende tot deze zoo belangrijke schaar van onderwijzers en onderwijzeressen, aan wien wij onze kinderen, het is te zeggen de toekomst van het land, toe vertrouwen, zal ik mij veroorloven hun te zeggen dat de gelijkheid, waarvan zij hun moeten spreken, de geestesgelijkheid is, want de kinderen, zelfs diegenen van het volk, kunnen tot de verhevenste plaatsen aanspraak maken, onder voorwaarde dat zij eerlijk, van goed gedrag en bekwaam wezen.

In de woorden, die ik u heb toegesproken, denk ik het inzicht des konings niet te buiten te zijn gegaan. Ik zal u op mijne beurt eenen toast voorstellen : op het aangroeiend welzijn van het onderwijs en op den vooruitgang der geleerdheid. Reeds lang geleden heb ik gezegd : « In zake van onderwijs is niets gedaan, zoolang er iets te doen blijft. » Op de gezondheid van den voorzitter, en der inrichtingscommissie! (*Warme toejuichingen.*)

M. Van den Dungen, voorzitter van den Bond, stelt den volgenden heildronk in :

Dames en Heeren, in deze schoone salons van het stadhuis de gemeenteoverheden, M. den Gouverneur, vertegenwoordiger Z. M. in de provincie Luik, diegene der verschillende ingestelde korpsen vereenigd ziende, ondervinden wij in de eerste plaats een gevoel van diepe erkentelijkheid voor die hulde van warme toegenegenheid, die zij wel willen verleenen aan het werk van beschaving, waarvan wij de nederige verspreiders zijn.

Ook aanzien wij hunne tegenwoordigheid in ons midden als een hoog bewijs van welwillendheid, dat zij zich gewaardigen ons te geven en wij beschouwen die nog als een nieuw bewijs van hunne bezorgdheid, die nooit ontbroken heeft aan elke instelling, die voor doel heeft de verspreiding van 't licht en de verzekering van het volksonderwijs.

Door u bij ons werk aan te sluiten, hebt gij begrepen, Mijne Heeren, dat eene goede nationale opvoeding de grondslag is van het welzijn van een volk; dat het door het onderwijs is dat de volkeren sterk en groot worden. Het is vooral op een tijdperk als het onze, waarin de vooruitgang in zijnen snellen gang zich dagelijks vertoont in de nijverheid,

de wetenschappen en de kunsten, door nieuwe zegepralen, dat de grondbeginselen van het onderwijs noodzakelijk aan allen onmisbaar zijn.

Wie onzer zal zeggen dat een genie vergelijkbaar aan datgene der grootste denkers, niet voor het menschdom verloren is geweest, omdat hij in de lagere school de middelen niet heeft verkregen om het geestesbrein dat in hem was neergelegd te ontwikkelen?

In eene zoo plechtige omstandigheid als diegene welke ons vereenigt, kan ik niet nalaten eenige woorden te zeggen nopens de nieuwe wet op het lager onderwijs. Welke zal onze rol in de toepassing dier wet wezen? Die rol schijnt mij vooraf afgeteekend, als men zich doordringt van het grondbeginsel dat de wet heeft ingegeven.

Maar wat er ook gebeure, zal de luchtkring der school altijd zedelijk zijn en de kinderen, aan onze zorgen toevertrouwd, zullen eene oprecht nationale opvoeding ontvangen. Zij zullen die verlaten, de ziel versterkt en deugdzaam, bezield met den geest van onafhankelijkheid, die het kenmerk is van ons nationaal karakter, en die onze liefde voor den koning, voor ons vaderland, onze instellingen en onze vrijheden onverbreekbaar maakt.

Dames en Heeren, gelieft u dus bij mij aan te sluiten, om uit het diepste onzer harten eenen heildronk te brengen aan den heer Gouverneur van Luik, die ons gisteren zoo hoffelijk en zoo minzaam ontving, te midden zijner rijke verzamelingen. Aan de heeren Burgemeester, schepenen en gemeenteraadsleden voor de hartelijke en zoo edelmoedige gastvrijheid verleend aan de leden van het congres in de oude Luiksche stad.

Aan de heeren Senateurs, Volksvertegenwoordigers, leden van den provincieraad en der Bestendige Deputatie voor de levendige bezorgdheid ten opzichte van alle werk voor beschaving en vooruitgang. (*Langdurige toejuichingen.*)

M. Mottard, burgemeester, beantwoordt den heildronk van den algemeenen voorzitter.

« De heildronk die zooeven voorgedragen werd, zegt hij, heeft ons diep getroffen. Wij bedanken u er voor; wij bedanken u ook vooral voor den lof dien gij het gemeentebestuur van Luik hebt toegezwaaid voor zijne bezorgdheid ten opzichte van het lager onderwijs. Het heeft zich groote opofferingen opgelegd in het belang van dezen dienst, en het zal er zich nog opleggen. Het gemeentebestuur van Luik heeft gedacht gelijk Jules Simon, dat het volk welk de beste scholen heeft, het eerste is, zoo niet heden, dan toch morgen. Het is in die gedachte dat er een Onderwijzersbond is gesticht, die de gemeenten zoo krachtig ter hulp komt bij de inrichting van het lager onderwijs. Het is inderdaad in uwe vergaderingen, welke de uitstekendste mannen van het land en den vreemde het zich ten plichte hebben gemaakt, bij te wonen, dat gij al de pædagogische vraagpunten oplost; dat gij al de kwestiën onderzoekt, die van aard zijn om het onderwijs, de verzedelijking der jeugd, te bevorderen, zijn karakter te vormen en zijn hart te verheffen.

Uwe edelmoedige pogingen hebben niet aan de aandacht der Luiksche bevolking ontsnapt, die eenen oprechten eeredienst toont aan degenen, die, gelijk gij, zich bezig houden met het volksonderwijs en die met zooveel vreugde de wet heeft onthaald, welke zijne ontvoogding uitroept.

In naam van den gemeenteraad, van het college, drink ik op de gezondheid van den Bond. » (*Toejuichingen.*)

M. Jaminet, bestuurder van het Zuider-Instituut draagt in de volgende bewoordingen eenen toast voor aan de eendracht der Vlamingen en Walen :

Dames en Heeren :

De inrichtingscommissie heeft mij de eer gedaan mij aan te duiden om den heildronk voor te dragen aan de eendracht der Vlamingen en Walen.

Zijn er nog Vlamingen en Walen?

Indien er ter wereld eene nationaliteit bestaat, wier elementen, om te strekken tot hetzelfde doeleinde, een samenhangend en vast geheel vormen; wier politieke instellingen, gevloeid op al de punten van het land uit de geschiedenis en den aard zelven der inwoners, om zoo te zeggen in het bloed en

het merg der inwoners zitten, dan is het wel de onze! Ongetwijfeld hebben onze provinciën gedurende eeuwen een afgescheiden en verschillend lot gehad; hare prinsen zijn zelfs meer dan eens in openlijke vijandschap geweest; maar langen tijd voor 1830 waren er op de oevers der Schelde gelijk op de oevers der Maas anders niet meer dan Belgen.

1830 heeft aan Europa ons vast en onwederroepelijk voornemen doen zien om als broeders te leven, als vereenigde leden van eene zelfde familie, onder de zelfde wetten, den zelfden vorst, hetzelfde vaandel; hand in hand gaande, hart tegen hart, op gelijken stap, tot hetzelfde doel; en ziedaar welhaast vijftig jaren dat voor het verbaasd Europa de band onverbreekbaar gemaakt is. In al de groote werken van den vrede, voor al de beschavende gedachten, in al de wijzen van uitspatting van ons inwendig leven, zijn er ten onzent anders niet meer dan Belgen, er zijn geene Vlamingen, geene Walen meer!

Is de groote Bond, waarvan wij in deze stad eene der indrukwekkendste betoogingen vieren, niet een nieuw bewijs, een schitterend bewijs der geheele versmelting der twee rassen!

Onze gematigdheid, onze wijsheid, ons spreekwoordelijk gezond oordeel hebben ons van de avontuurlijke gebeurtenissen van buiten het land verwijderd weten te houden; en als wij soms dan de benijding hebben opgemerkt, nooit hebben wij andere volkeren nadeel gedaan.

Maar, indien — wat God verhoede! — op Maas en Schelde het vaderland eenen oproep deed tot zijne kinderen, dan, ah dan, zou de vreemdeling naast de gewapende Walen om het land te verdedigen, wij zijn er zeker van, nog eens zien dat het nog altijd Vlamingen regent!

Drinken wij dus op de eendracht der Vlamingen en Walen! (*Geestdriftige toejuichingen.*)

M. Reuleaux draagt eenen heildronk voor aan de dames, dien wij betreuren niet te kunnen weergeven; zijne woorden zijn vol geest en vaderlandsliefde en de vorm van zijnen toast is zeer sierlijk. De spreker wordt warm toegejuicht.

M. Delhez, algemeen secretaris, draagt eenen heildronk voor aan de heeren inrichters van het congres van 1879.

M. Bols, bestuurder, antwoordt in naam zijner Luiksche confraters.

M. Storm-Van der Ghys bedankt in naam der vreemdelingen, den gouverneur voor zijn vriendelijk onthaal in het provinciaal gouvernement; vervolgens het staatsbestuur en de heele Luiksche bevolking voor het zoo vleiend onthaal dat de vreemdelingen hebben genoten (*Toejuichingen*).

M. Magis, schepen van openbaar onderwijs der stad Luik, drinkt op de vreemde volkeren en drukt zich uit als volgt : Ik dacht dat de reeks toasten gesloten was en ik was niet voornemens op dat banket het woord te nemen, maar men zegt mij dat er nog een heildronk voor te dragen is en men dringt aan op dat ik de eer aanvaarde er mij mede te belasten. Talrijke vreemdelingen zijn komen deel nemen aan onze plechtigheden; wij houden er aan hun onze gevoelens van toegenegenheid uit te drukken en dat is een plicht die het mij aangenaam is te vervullen. Ik stel u dus voor, Heeren en Dames, op de gezondheid te drinken van onze gasten en vooral willen wij hulden brengen aan die vrouw van hart en geest, aan Mevr. Storm-Van der Ghys, die zich met eene bewonderenswaardige verkleefdheid aan het volksonderwijs toewijdt. Zij vertegenwoordigt hier op waardige wijze, met verscheidene harer landgenooten, Holland, dat land van vrijheid, dat het voorbeeld heeft gegeven van de schoolwetgeving, wier bekrachtiging wij heden ten onzent vieren. (*Levendige toejuichingen.*)

Na onze naburen van het Noorden, zullen wij onze naburen van het Zuiden noemen, officieël vertegenwoordigd door M. Pitolet, afgevaardige van den minister van het openbaar onderwijs. Ik drink aan Frankrijk, aan dat groote land, welks naam gemengd is in al de strijden ten voordeele van de menschelijkheid en den vooruitgang, en welks onsterflijke eer altijd zal zijn het eerst de opperste

wet der grondbeginselen van 1789 te hebben uitgeroepen. (*Toejuichingen.*)

Dames en Heeren, men verzekert mij dat verscheidene onzer Duitsche naburen zich ook in ons midden bevinden; wat er van zij, Duitschland mag niet vergeten worden op een feest van openbaar onderwijs, want zijne schoolinrichting en zijne wetenschappelijke instellingen bieden ons toonbeelden aan die eerzuchtig zijn na te volgen. Dames en Heeren, ik aarzel niet al die volkeren in eenen zelfden heildronk samen te vatten, want wij bevinden ons hier op een gebied waar allen zich de hand kunnen en moeten reiken, datgene der wetenschap en van het volksonderwijs!

Ik stel voor te drinken op de gezondheid der vreemdelingen, die ons de eer doen het congres der Belgische onderwijzers bij te wonen. (*Langdurige toejuichingen.*)

M. PITOLET, afgevaardigde van den minister van het openbaar onderwijs van Frankrijk, antwoordt op den toast van den schepen en wordt door de heele vergadering warm toegejuicht. De minister heeft mij gezonden, zegt hij, met deze woorden : « ga, zie, luister en vertel ons wat gij gezien hebt. » Als ik zal terugkeeren, zal ik hem zeggen : « Men denkt, men werkt, men gaat vooruit! » En ik vrees, MM., dat als ik hem de goede, zeer goede, ja zelfs uitmunterde dingen zal mededeelen, die ik gezien heb, ik onbekwaam zal zijn, uit te drukken, alles wat ik in dit oogenblik gevoel.

De afgevaardigde wordt omringd en warm geluk gewenscht.

De reeks der toasten is geëindigd. De gesprekken, onder elkander vangen aan en rond 11 1/2 uur is het banket geëindigd dat de beste herinnering bij al de deelnemers zal nalaten.

Wij eindigen dit verslag met twee brieven, welke al de leden van den Bond met het grootste genoegen zullen lezen :

CABINET
van
DE GOUVERNEUR
der Provincie Luik.

Luik, 14 September 1879.

MIJNHEER DE VOORZITTER,

Gij hebt mij de eer gedaan mij onder dagteekening van 11 dezer de uitdrukking der gevoelens van uwe collega's in het lager onderwijs toe te zenden.

Gelief hun te zeggen dat ik het als eenen plicht en te gelijker tijd als een genoegen heb beschouwd hen in het paleis te ontvangen, en hun mijne verzamelingen te toonen, die hen volgens het mij heeft toegeschenen, niet te veel mishaagd hebben.

Ik heb de feesten bijgewoond die te hunner eer gegeven werden en ik heb mij kunnen overtuigen van den aanzienlijken vooruitgang die gedaan werd in de inrichting van het lager onderwijs.

Met de elementen waarover het land tegenwoordig beschikt, met dat leger van geleerde en ijverige mannen en vrouwen, mag men de toekomst van het onderwijs verzekerd achten.

Gelief bij gelegenheid aan uwe collega's te zeggen dat ik de beste herinnering bewaar van hun bezoek te Luik en ik bid u, voor u zelven de verzekering mijner onderscheidene gevoelens te aanvaarden.

De Gouverneur,
(Geteekend) CH. DE LUESEMANS.

GEMEENTEBESTUUR
van Luik.
—
OPENBAAR ONDERWIJS
en Schoone Kunsten.
—
Cabinet van den Schepen.
—

Luik, 14 September 1879.

MIJN WAARDE HEER MOEST,

De feesten van het Congres der Belgische onderwijzers zijn onder alle opzichten ten volle gelukt. Niets heeft ontbroken, maar gelijk gij het zegdet bij de ontvangst der leden van den Bond, ontleenden zij aan de omstandigheden een uitzonderlijk karakter.

Zij zijn inderdaad eene oprechte betooging

geweest in antwoord op de hartstochtelijke aanvallen in dit oogenblik tegen het officiëel onderwijs en zijne vertegenwoordigers gericht, zij hebben eene schitterende bevestiging uitgemaakt van de vaderlandsliefde der onderwijzers en hunne gehechtheid aan hunne nuttige bedieningen.

De feesten van het Congres van Luik moesten harer beteekenis waardig zijn.

Dank aan de verstandige voorhandneming van het comiteit, is het doel ten volle bereikt geworden en ik heb het genoege u en uwe collega's daarover mijne oprechtste gelukwenschingen uit te drukken.

Geloof, mijn waarde heer Moest, aan mijne onderscheiden gevoelens.

De Schepen,
(Get.) A. MAGIS.

Den heere Moest, opzichter der gemeentescholen, voorzitter van het comiteit van ontvangst van het congres van den Belgischen Onderwijzersbond. Luik.

Gent, drukk. I.-S. Van Doosselaere, Burchtstraat, 35.

4de JAARGANG. 10 DECEMBER 1879. N° 3.

BULLETIJN

VAN DEN

ALGEMEENEN BELGISCHEN ONDERWIJZERSBOND.

Alle stukken, die het Bulletijn betreffen, moeten vrachtvrij gezonden worden aan den algemeenen schrijver des Bonds, Keulenstraat, nr 175, Schaarbeek (Brussel-Noord).

INSCHRIJVINGSPRIJS :
3 fr per jaar, *vrachtvrij* in een postmandaat aan den algemeenen schrijver te sturen.

Prijs der aankondigingen over onderwijs of boekhandel :
25 centiemen den kleinen regel.

Om in het eerstvolgend nummer te verschijnen, moeten de aankondigingen vóór den 1sten van iedere maand aan den algemeenen schrijver gezonden worden.

Al wat het verzenden van het Bulletijn betreft moet men voor het einde van iedere maand aan onzen drukker sturen. Degenen, die aanmerkingen te maken hebben gelieven bij hunnen naam te vermelden de gemeente, den kantonalen kring en de provincie.

De leden van den Onderwijzersbond ontvangen het Bulletijn gratis.

NEDERLANDSCHS REKENDE AFDEELING.

M. DE SMET, voorzitter. Dames en Heeren, het is hoogst tijd te beginnen. Indien wij niet talrijker zijn, is dit toe te schrijven aan de plaats, waar wij ons bevinden, die ongelukkiglijk niets aantrekkelijks heeft.

Ik heb gedacht bij de opening dezer vergadering eenen terugblik te mogen werpen op de werkzaamheden van den Algemeenen Onderwijzersbond sedert zijn ontstaan tot op heden. De Belgische Onderwijzersbond is een uitvloeisel van den Vlaamschen Bond, die reeds in 1857 bloeiend was. In 1870 vergaderden wij te Brussel in het Broodhuis, waar wij trachtten eene soort van samenwerking te bekomen, eene eensgezindheid te treffen tusschen Vlaamsche en Waalsche onderwijzers Dit was slechts een begin Het eerste jaar van zijn bestaan ontmoette de nieuwe Bond vele moeilijkheden, en zou reeds hetzelf[illegible] gevallen zijn zonder den ijver va[illegible] betreurden heer Campion, die mij aanzette de zaak weder aan te vatten. Met den even betreurden heer Cnudde, van Gent, een zeer verdienstelijk onderwijzer, ontwierpen wij een algemeen reglement dat, na in al de provinciën besproken te zijn geweest, eindelijk in 1871 te Brussel werd aangenomen. De Bond werd daar bepaald ingericht. Het eerste jaar telde hij slechts een 300tal leden. Als wij in 1872 te Luik bijeen kwamen was de Bond reeds meer bloeiend. Het gouvernement had er eenen officiëelen vertegenwoordiger in den persoon van den heer Kleyer, en het ledental was tot 600 geklommen. Het volgende jaar, in 1873, vergaderden wij te Antwerpen, waar wij de eerste subsidie kregen : de stad verleende ons eene toelage van 1,000 fr. Daar werd, zooals in Luik, veel merkwaardigs verhandeld; onder anderen werd de rangopklimming besproken, die, zooals blijkt uit de bewoordingen en uitleggingen door den heer Minister onlangs gegeven, eerlang een voltrokken feit zal zijn. Bijzonderlijk werd ook op onze congressen te Luik en te Antwerpen besproken de kwestie der pensioen[illegible] geregeld werd en eerlang[illegible] om nog te worden verbeterd. In 1874 werd ons congres te Namen gehouden, waar wij officiëel door het Gouvernement erkend werden evenals door de stad en de provincie, die ons hulpgelden toekenden. In Namen werd andermaal de pen-

sioenkas besproken, waarvan wij eindelijk de regeling door vragen, aanhoudend kloppen en taai geduld hebben verkregen. De gymnastiek en de bewaarscholen maakten er ook het voorwerp onzer werkzaamheden uit. Wij telden dan reeds 1300 leden.

In 1875 kwamen wij te Brussel bijeen. Ons ledental was dan reeds tot 2000 geklommen. Nog herinneren wij ons de luisterlijke ontvangst ons in de hoofdstad van het land voorbereid; zij kwam ons met eene som van 4,000 fr. ter hulp, terwijl de provincie ons eene toelage van 2,000 fr. toestond. Ook dáár werden schoone besluiten genomen. Hervormingen aan 't lager onderwijs te brengen en de middelen om den schoonheidszin bij de kinderen te ontwikkelen, werden er grondig besproken en onderzocht; de noodzakelijkheid der invoering van het verplicht en kosteloos onderwijs in België werd er uitgeroepen.

In Gent was in 1876 de ontvangst even schitterend als te Brussel; men herinnert zich nog de grootsche feesten waarmede de Gentsche Pacificatie werd herdacht. Het onthaal dat wij te Gent genoten was oprecht gulhartig. Wij telden dan reeds 2300 leden. De dagorde van dit congres was niet min belangrijk als die der voorgaande : de middelen om den kunstzin en het schoonheidsgevoel bij de kinderen op te wekken, het onderwijs der vrouwelijke handwerken, de tentoonstellingen van schoolvoorwerpen, enz. maakten er het voorwerp uit onzer besprekingen. Dit jaar werd de algemeene verordening van onzen Bond gewijzigd en het *Bulletijn* werd ons officiëel orgaan. Te Bergen was in 1877 het onthaal dat aan de congresleden gedaan werd even hartelijk als in de voorgaande steden. Gewichtige vraagpunten betreffende den ouderdom der aanvaarding van de kinderen in de scholen, de vacantiën, de opvoeding der jongens en meisjes, de examens, enz. werden er besproken.

Eindelijk het verleden jaar, in 1878, hield het congres zijne zittingen te Brugge; 2230 leden maakten dan reeds deel van onzen Bond. Het programma der normaalscholen, onder anderen, werd er onderzocht.

Heden zijn wij te Luik vergaderd en op onze dagorde staan gewichtige vraagpunten. Laat ons hopen dat de bespreking deftig en degelijk zal wezen, zooals zulks het geval was op onze voorgaande bijeenkomsten. Wanneer wij nu eenen oogslag werpen op het getal leden, die onze Bond in 1870 telde en op datgene welk hij nu bezit, dan mogen wij zeggen dat de aangroei oprecht verblijdend is. Op dit oogenblik heeft onze Bond ruim 2500 leden. Die aangroei moet echter niet verbazen; hij is gemakkelijk om uit te leggen : hoe meer de Bond gekend wordt, hoe meer bijtreders hij winnen moet, daar men niet anders dan overtuigd kan zijn van het nut van het samen zijn en van het werken in eensgezindheid.

Was dat noodzakelijk in het verledene, in het tegenwoordige is het zulks nog meer. Inderdaad, de onderwijzers, die hunnen eed getrouw willen blijven, moeten zich in de tegenwoordige tijdsomstandigheden onderlinge hulp verleenen en elkander in hunne kantonale kringen vriendelijk steunen opdat de verdrukten en vervolgden weerstand zouden kunnen bieden aan het schrikbewind dat zich tegen het officiëel onderwijs verheft. Ik heb de overtuiging dat alle aanvallen alsdan, voor de eer van ons land, met vrucht zullen bestreden worden tegen wie het ook zij! (*Toejuichingen.*)

Eindelijk en vooraleer het woord te verleenen aan den eerst ingeschreven spreker, wil ik hier herhalen wat ik reeds gisteren heb gezegd om hulde te brengen aan het gul onthaal dat ik als afgevaardigde van den Belgischen Onderwijzersbond op het congres onzer Noord-Nederlandsche broeders te Rotterdam heb genoten. Ik houd er aan onze Noord-Nederlandsche collega's openlijk te bedanken voor de hartelijkheid waarmede zij de Belgische onderwijzers in mijnen persoon hebben vereerd. Ik meen er te moeten bijvoegen dat geene Nederlandsche collega's ons congres bijwonen. Zij hebben mij gesmeekt de volgende jaren onze congressen zoo in te richten, dat zij vallen in het tijdperk der vacantiën van de Noord-Nederlandsche scholen, het is te zeggen tusschen 15 Juli en 15 Augusti. Thans hebben wij enkel éene Noord-Nederlandsche dame op het congres.

De heeren zijn ongetwijfeld verhinderd te komen. Dat belet niet dat wij van hunne genegenheid mogen verzekerd zijn en wij zijn overtuigd dat hun harte warm klopt voor de belangen van het onderwijs in ons land en zij het goed meenen met den Belgischen Onderwijzersbond. *(Toejuichingen.)*

Nu zal ik het woord verleenen aan den eerst ingeschreven spreker. Ik herinner nog vooraf dat de bus voor de kiezing van den algemeenen schrijver tot 11 uur aan den ingang der zaal zal openblijven en ik verzoek de leden, die nog niet gestemd hebben, het te willen doen.

M. Van Hauwermeiren (ordemotie). Dames en Heeren. Ik heb onzen achtbaren voorzitter het woord gevraagd om aan de vergadering een voorstel te doen, dat, ik weet het, door haar met toejuichingen zal aanvaard worden. Wij hebben hier in ons midden een man, een grijsaard, die de vijftig beste jaren zijns levens in de school heeft doorgebracht; die steeds als een der verdienstelijkste leeraars zich heeft weten te onderscheiden; een man, die ons het schoonste voorbeeld van trouwe plichtvervulling als ambtenaar, zelfverloochenende burgerdeugd in het maatschappelijke leven en liefderijke verpleging in het huishouden heeft weten te geven. Zeven zijner kinderen zijn thans werkzaam in het onderwijs en het Staatsbestuur heeft zijne talrijke verdiensten onlangs weten te beloonen : hem werd de burgerlijke decoratie van 1e klas toegestaan en geheel de Belgische onderwijzerswereld juichte bij die eervolle onderscheiding. De man, dien ik bedoel, is onze geachte vriend, de heer Germonprez, van Nukerke. Op mijne beurt, Dames en Heeren, stel ik u voor, dien achtbaren grijsaard te verzoeken eene eereplaats te willen komen bezetten aan ons bureel. (*Luidruchtige toejuichingen.*)

De heer Voorzitter gaat den heer Germonprez op zijne plaats onder de congresleden halen en leidt hem aan het bureel, waar hij hem eene plaats aan zijne rechterzijde aanbiedt.

M. Germonprez. Verschoont mij, Dames en Heeren, dat ik u niet kan uitdrukken gelijk ik het zou wenschen, hoe gevoelig ik ben aan de eer, die gij mij gansch onverwacht bewijst. Ik heb gedurende de 50 jaren, die ik in het onderwijs heb gesleten getracht getrouw mijnen plicht te vervullen en altijd mijnen eed gestand te blijven. Ik zal er altijd eene eer in stellen alzoo voort te gaan. De woorden, die mijn ambtsbroeder, de heer Van Hauwermeiren heeft gesproken en die gij wel hebt willen toejuichen, verzekeren mij dat ik wel heb gedaan: dit is mij eene hooge voldoening en omdat gij mij die thans verschaft, laat mij u zeggen dat ik u daarvoor dankbaar blijf. (*Toejuichingen.*)

M. de Voorzitter. Ik verleen thans het woord aan den heer Goossens, onderwijzer te Ledeberg, die in naam van den Vriendenkring van Gent, zal spreken over het 1e punt onzer dagorde :

« Welke wijzigingen hoeft men te brengen aan de tegenwoordige regeltucht der scholen?

» Moet men belooningen en straffen toelaten in een stelsel van opvoeding dat de waardigheid van het kind eerbiedigt? »

M. Goossens.

Dames en Heeren,

Er bestaan voor het opvoeden van den gewonen mensch twee zeer van elkander verschillende kringen, die nochtans dezelfde zouden moeten zijn, te weten : de huiselijke kring en de school.

Laat ons eens zien hoe het in den eersten er gewoonlijk op toegaat, om kinderen op te kweeken. Ik zeg gewoonlijk, omdat de grootste algemeenheid der kinderen, welke de lagere school bevolken, dient genomen te worden tot richtsnoer.

Beginnen wij eerst met ons af te vragen : Wie trouwt er? en bijgevolg wie kweekt de kinderen, van in hunne eerste jeugdige jaren op. Zijn het niet meestal jongelingen, welke zich zelven nog niet kunnen besturen, ik zeg nog niet beheerschen; jongelingen, die door ondervindingloosheid, gemis van opvoeding en gebrek aan kennissen, blind zijnde, den weg niet kennen, dien zij zelf moesten bewandelen, om gelukkig te zijn. Zijn het niet meest altijd meisjes, welke door verkeerde opvoeding opgepropt zijn met bijgeloovige

denkbeelden en die niet eens weten wat zij zijn, noch beseffen met welke verhevene zending de Schepper ze heeft gelast?

En denken beiden niet dat men maar te trouwen heeft, om alle begeerten en behoeften bevredigd te hebben? Meenen zij niet dat men maar door den huwelijksband moet vereenigd zijn om volleerd te zijn en in staat om kinderen op te voeden? Maar oh! ontgoocheling: nauwelijks zijn de eerste huwelijksweken voorbij of hunne oogen worden geopend en de naakte werkelijkheid biedt zich aan hunne onervarenheid aan! Wat er dan dikwijls gebeurt hoef ik niet af te schilderen. Iedereen ziet het in het dagelijksch leven. Het verschil van karakter doet de liefde verkoelen, de genegenheid maakt plaats voor onverschilligheid of afkeer.

Laat dan hunnen echt door een talrijk kroost gezegend worden. Welke opvoeding kunnen zulke lieden hunnen kinderen geven?

Terwijl de vrouw, wanneer zij bij geene vreemden moet gaan werken, een buurpraatje bij hare vriendinnen gaat maken, laat zij hare kleinen aan hun eigen over. Komt zij daarna te huis, waar natuurlijk alles overhoop ligt, dan begint zij te grommelen en te kijven, wanneer zij door overhaasting tot geene gevoeliger daden jegens hare kinderen overgaat; want spoeden moet zij zich om het middag- of het avondmaal te bereiden en alles staat haar in den weg.

De man, vermoeid van werken, komt te huis en ziet de wanorde in het huisgezin Hij wordt wrevelig, toornig, brengt zijne vrouw harde of grove woorden toe of wat anders, gaat zijn verdriet in de kroegen versmachten en ziedaar de armoede, de ellende voor de deur.

Dagelijks vernieuwen zich dezelfde tooneelen; de kinderen zijn er ongelukkiglijk, ooggetuigen van, als zij er maar daarmede van afkomen. Ik ben verre van de schuld, op die beklagenswaardige lieden zelven te werpen! Neen, zoo onrechtvaardig wil ik niet zijn! Zij ligt alleenlijk in de verkeerde of gebrekkige opvoeding, welke zij in hunne jeugd ontvangen hebben, of liever aan alle gemis aan opvoeding.

Zal men nu de kinderen van zulke ouders, nevens die, welke eene min gebrekkige opvoeding ontvangen hebben, in de zelfde school mogen plaatsen om ze met hetzelfde opvoedingsstelsel op te leiden. Zal men met dezelfde tuchtmiddelen bij dezen en genen hetzelfde doel bereiken?

Ik antwoord: stellig neen! Dit is onmogelijk. Wat behoort er dan gedaan te worden?

Ons onderwijs met al zijne aanmoedigingsen al zijne tuchtmiddelen, met zijne goede leerwijzen en verbeterde methodes, zooals het thans ingericht is, kan in die voorwaarden niet beantwoorden aan hetgeen men er te recht van verwachten kan, al kon iedere onderwijzer ze in de school volmaakt toepassen! Ook is het in de lagere school niet, zooals zij nu is, dat de kanker der verkeerde opvoeding, eenigszinskan uitgeroeid worden. Het is in den huiselijken kring, dat dit moet geschieden.

Alle stelsels van tucht zijn goed en kunnen tot hetzelfde doel leiden, als men ze maar ten gepasten tijde weet aan te wenden.

De persoonlijkheid, de takt, de waardigheid, het vaste karakter en de rechtvaardigheid van den onderwijzer, *ondersteund* door *ouders* en *oversten*, is alles wat vereischt wordt, om in de school orde en voortgang te hebben.

Maar wat baat de school wanneer het kind te huis steeds het verkeerde ziet van hetgeen het in de klas geleerd heeft?

Doet de school dan niets? Ja, zij doet wel iets, doch dikwijls wordt in den huiselijken kring het goede verijdeld of vernietigd, dat de school heeft tot stand gebracht.

En hoe is dit te verhelpen?

Met de vrouw op te voeden! Ja, voeden wij eerst de vrouw op; geven wij haar het bewustzijn harer edele, harer verhevene zending; zij is de grondsteen der samenleving en heeft het lot des nageslachts in handen!

Wij moeten willen dat de vrouw door de wetenschap sterk worde tegen hare zwakheden; dat zij als mensch, hare eigenwaarde beseffe; dat zij door degelijke kennis den man evenare en niet zijne slavin zij; dat zij onze vriendin, onze levensengel zij en niet

onze gebiedster, dat zij een verstandig wezen zij in plaats van een dweepzuchtig en onverstandig schepsel, dat steeds degenen in de handen werkt, die op onwetendheid en domheid hunnen gouden zetel vestigen!

Dan zal de man, gelukkig in zijn lot, haar krachtdadig en liefdevol kunnen terzijde staan in het volbrengen harer moeilijke taak.

Ja, vragen wij overal scholen voor volwassene meisjes, waar, benevens eenen cursus van opvoeding, de werken des huiselijken krings en de hun onontbeerlijke kennissen aangeleerd worden; waar zij zoo wel als de mannen onze grondwettelijke vrijheden en het duurbaar vaderland leeren kennen, achten en beminnen; waar zij kristelijke verdraagzaamheid, plichtbesef en vele andere onmisbare burgerdeugden leeren waardeeren en beoefenen.

Dan zal de vrouw door haren weldadigen invloed, de zon der beschaving over ons lief België doen opgaan en zullen alle Belgen broeders zijn.

Ik heb ingevolge de eer aan de *algemeene vergadering* het volgende voor te stellen :

1. *Bij het Staatsbestuur stappen aan wenden, om overal, waar het mogelijk is kinderkribb n en bewaarscholen in te richten;* ten einde het kind zoo vroeg en zoo spoedig mogelijk aan den invloed van het huiselijk leven te onttrekken.

Van zijne teederste jeugd af gewoon aan orde en tucht zal van zelfs liefde ervoor, in hem ontstaan. Aldus voorgevormd, zal het in de lagere school komen waar het op de rechte baan voortgestuwd wordt, om in de adultenscholen, die in alle gemeenten zouden moeten bestaan, te voleinden. Dan zal er middel zijn om goede generatiën te krijgen, die zelf kennis zullen hebben om hunne kinderen bij hunne eerste stappen te geleiden, en door hun voorbeeld en hunne opvoeding, de taak der scholen zullen vergemakkelijken.

2. *In alle gemeenten scholen voor volwassenen inrichten, voor jonge lieden van beide kunne,* opdat zij zich in staat kunnen stellen kennissen te verwerven of uit te breiden, om in hun bestaan te voorzien, hunne kinderen te kunnen opvoeden in hunne eerste levensjaren of om hun het leven te veredelen en aldus aangenamer te maken.

3. *In alle scholen prijsdeelingen houden,* hetzij plechtig of niet, *op welke men boeken zal geven,* niet met klatergoud langs buiten bestreken, maar wel zulke, waarin men het goud langs binne moet zoeken, in den degelijken inhoud en de schoonheid van stijl.

Zulke zullen leer- en leeslust opwekken en op die wijze zal men het lezen en het studeeren, de twee machtigste hefboomen van beschaving, aanmoedigen.

4. *Overal bibliotheken inrichten,* met alle soorten van goede boeken voorzien, waardoor den aangekweekten leeslust nog meer zal geprikkeld worden.

5. *Schoolreizen doen ondernemen naar alle streken van den vaderlandschen bodem,* opdat het opkomende geslacht zijn eigen land kenne en er als geen vreemdeling in opwasse.

Ziedaar, Dames en Heeren, de wijzigingen, welke, volgens mij, aan de tegenwoordige inrichting van het onderwijs moeten gebracht worden, benevens het behoud van hetgeen reeds als straffen en beloonen bestaat.

Dan zal het onderwijs goede vruchten afwerpen; dan eerst zal men vrouwen, mannen en kinderen aantreffen die het goede zullen doen om het goede; dan zal men mannen vinden en vrouwen, die met hart en ziel zullen verkleefd zijn aan ons *vrije vaderland* en aan onze *vrije vaderlandsche instellingen.*

Ik heb gezegd.

M. O. Wattez, onderwijzer in Schoorisse, Oost-Vlaanderen.

Mevrouwen, Mijne Heeren,

De regeltucht in onze scholen mag niet overal uit hetzelfde oogpunt beschouwd worden; men moet in aanmerking nemen den graad van ontwikkeling en de zedelijken toestand der bevolking.

Het stelsel dat ten huidigen dage gebruikt wordt is dat van straffen en belooningen.

Deze kunnen van stoffelijken of zedelijken aard zijn. Lichamelijke straffen worden door de wetten van den Staat en der menschheid

verboden; daarvan kan hier geen spraak zijn. Echter wil ik aanhalen, dat het zeer moeilijk voor den onderwijzer is het gemoed zulker leerlingen voor zedelijke verbeteringen vatbaar te maken, die te huis aan niets anders dan aan zinnelijke prikkelingen gewoon zijn.

Een woord over de belooningen en namelijk de prijsuitreikingen.

Zijn zij goed of af te keuren?

Ernstig en met rechtvaardigheid gedaan kunnen zij niets dan nut stichten.

Zij, die eenen wrok tegen de prijsuitreikingen hebben, halen, om haar te verwerpen de volgende argumenten aan :

1° Zij doen jaloerschheid ontstaan.

2° De met klatergoud bedekte boeken stichten weinig goeds.

Wij gaan dit trachten te wederleggen.

Is de bron, waaruit de jaloerschheid hier ontstaat, goed of slecht?

Zij kan niets dan goed wezen, aangezien men slechts prijzen mag geven aan dezen, die ze verdiend hebben. Welnu is zij goed, dan valt het uitspruiten der jaloerschheid haar niet te wijten. Goede bronnen kunnen niets dan helder water geven, en wordt dit al eens troebel, dan is het de schuld niet der bron zelve; maar de schuld van dezen, die er aan komen putten.

De jaloerschheid ontstaat omdat men meer aan den vorm, dan aan den grond der zaak hecht.

— De tweede tegenwerping valt gauw in duigen.

Laat het klatergoud er af en geef eenvoudig degelijke en nuttige werken. Liever zie ik eene bibliotheek zonder boeken dan eene, opgevuld met prachtig ingebondene werken. Telkens ontstaat in mij de gedachte, dat ze daar staan, niet om gelezen te worden, maar slechts om *parade* te maken; en *parade* maken met een geesteswerk, dat is eene lage spotternij.

Nu, Mevrouwen en Mijne Heeren, eenige woorden ter verdediging der prijsuitreikingen.

De onderwijzer heeft zeer zelden de gelegenheid om tot de ouders der leerlingen te spreken, en in de tegenwoordige omstandigheden is dat zeer noodig, vooral op den buiten. Niemand doet het daar in zijne plaats; want op sommige dorpen zijn de ontwikkelden van geest zeer dun gezaaid. De gelegenheid om aan de ouders zijne gedachten uiteen te zetten biedt hem de prijsuitreiking aan, en men zou ze willen afschaffen!

Ten tweede, op de buitengemeenten kennen de lieden het rein genot niet, dat kunstlievende en wetenschappelijke feesten aanbieden. Hoe kunnen zij dan smaak krijgen voor 't goede en 't schoone? De plechtige prijsuitreikingen zijn een middel ter beschaving, en men zou ze willen zien verdwijnen! Wie kan het gelooven?

—

Thans eenige woorden over het tweede deel van 't eerste punt. Is er iemand, die een stelsel heeft uitgevonden, dat de belooningen en verbeteringen, — want ik bedien me niet gaarne van 't woord straffen, — verwerpt uit eerbied voor 's kinds waardigheid, dan wensch ik hem gelukkige uitslagen; doch in zijne zienswijze kan ik niet deelen. Wie zal mij doen verstaan, dat men de waardigheid van 't kind te kort doet door zedelijke berispingen en zelfs stoffelijke belooningen?

Ja, 't is eene ware philantrophische theorie dan deze, die zegt, dat het kind slechts uit overtuiging moet gehoorzamen; doch het blijft daarbij. Men kan 't gemoed der kinderen voor overtuiging vatbaar maken, doch men mag die overtuiging zoo gauw niet eischen Vertrouwen in de wijsheid des onderwijzers moet bij het kind eene behoefte wezen. Alle straffen en belooningen moeten gegrond zijn doch als er nu in 's kinds waardigheid tegen gronden te vinden zijn, dan is de verhouding van den onderwijzer tot de kinderen slecht daar is gelijkheid, en waar zal dan 't gezag uit spruiten? Zoo een stelsel kan ik niet aan kleven.

Ik besluit dus, dat ik mij aan 't huidig stelsel houd, derwijze toegepast dat de straffen zoo min mogelijk straffen mogen genoemd worden, en dat de belooningen ernstig en rechtvaardig worden toegewezen.

M. DE VOORZITTER. Het woord is aan de heer Van de Wiele.

M. Van de wiele. Ik ben niet recht gestaan om eene redevoering te houden, maar enkel om eenige bemerkingen te maken. Ik heb met veel genoegen gehoord dat de voorgaande spreker niet van gedacht is dat de straffen moeten afgeschaft worden. Volgens mij is dat onmogelijk. Van den dag dat men de straffen zou afschaffen, zou de onderwijzer in elken leerling zijnen eigen meester zien. Hij zou geene macht meer op zijne leerlingen hebben. De afschaffing der straffen kan een philoptrophisch gedacht zijn, althans is het geen praktisch gedacht. Met moet zich in zooverre geen kindervriend toonen, dat men door het afschaffen der straffen, groote menschen moeilijkheden aandoet.

Wat nu de prijsdeelingen aangaat, mijn gedacht is dat publieke en plechtige prijsdeelingen veroordeeld moeten worden. De heer Goossens heeft die daar gelaten; de heer Wattez is van gedacht dat plechtige prijsdeelingen nuttig zijn. Hij heeft de twee redenen, die voor de afschaffing pleiten bestreden : de opwekking der jaloerschheid en het klatergoud der boeken. Nochtans zijn er andere redenen, die voor het niet houden van plechtige prijsdeelingen pleiten : zij wekken ontevredenheid op tusschen ouders en kinders.

De prijzen worden niet zelden toegekend aan de kinderen, die het wakkerst van geest zijn, maar daarom niet de verdienstelijkste zijn onder het opzicht van oppassendheid en iever. De onderwijzer verliest daarbij veel tijd en geld met de voorbereiding der prijsdeeling, tijd en geld die niet besteed worden ten vooodeele van de kinderen. Nochtans zijn de belooningen niet geheel af te keuren. Ik zou integendeel meer belooningen willen zien uitreiken, zoo b. v. ook aan alle ambtenaren, die zulks verdienen. Voor de kinderen zou ik dus ook de belooningen willen zien behouden. Op de volgende manier zou men kunnen te werk gaan. Men zou kaarten uitloven van goede punten of goede noten; elke kaart zou 10 goede punten verbeelden en de kinderen zouden er wekelijks eene of twee kunnen winnen; nooit meer dan twee. Als de leerling op tijd ter schole komt, zou hij eene goede noot winnen; voor netheid, enz. zou hem ook eene goede noot kunnen toegekend worden; als hij eene week zonder straf blijft, zou hij weer eene goede noot krijgen, alsook voor het kennen der les, enz. enz. De onderwijzer zou kunnen bepalen hoeveel kaarten de leerling moet bekomen om eenen prijs te ontvangen : stel 50 of 100. Eens dat getal kaarten gewonnen, zou de leerling zijnen prijs ontvangen; de eene vroeg, de andere laat, zouden op die manier alle leerlingen eenen prijs kunnen winnen. Dit is geene theorie daar ik dit reeds in mijne school in praktijk heb gesteld. Ik mag zeggen dat dit stelsel van beloonen de beste uitwerksels heeft en eene goede wijze van aanmoediging der kinderen uitmaakt.

Nu zal men vragen, zal het kind gebruik mogen maken van zijne kaarten om zijne straffen te betalen? Hier zijn de gedachten verdeeld. De eenen zeggen ja; de anderen neen. Wat mij betreft, ik denk dat de kaarten niet zouden mogen dienen om de straffen te betalen. Straffen mag men niet afkoopen. Het is alzoo ook in 't werkelijk leven : die veel geld heeft mag niet ongestraft fouten bedrijven. Ziedaar mijn stelsel van beloonen.

M. de Voorzitter. De heer Van de Wiele heeft ons zijn stelsel van beloonen doen kennen; het ware wenschelijk dat hij ons ook zijn systeem van straffen blootlegde.

M. Van de Wiele. Ik zou de straffen behouden volgens het tegenwoordig reglement, dat kan blijven bestaan. Indien het moet veranderd worden, zou ik het eer verlichten dan verzwaren.

M. Palmaers, van Leuven. Ik wil enkel de achtbare vergadering in eenige woorden zeggen hoe het bij mij, in mijne school is ingericht om zooveel mogelijk de kinderen aan te moedigen en de straffen te vermijden.

Mijne kinderen weten dat zij dagelijks 5 goede merken kunnen verdienen, waarvan er twee zijn om naar de school te komen. De drie anderen worden verleend voor het onderwijs en het goed gedrag. Wekelijks worden die merken of kaarten tegenover hunnen naam ingeschreven en op 't einde der maand

samengeteld. Wie boven de 17 goede merken heeft bekomen staat in de 1e categorie; die er 15 heeft, komt in de 2e categorie en de leerlingen, die beneden de 15 hebben bekomen, staan in de 3e categorie. Maandelijks wordt het getal merken opgeschreven op een bijzonder bulletijn dat de ouders moeten teekenen. Op dit bulletijn staat ook vermeld hoe dikwijls de kinderen afwezig zijn geweest; hoe dikwijs zij te laat ter school zijn gekomen en hoeveel keeren zij ter school kwamen zonder hunne huistaak volbracht te hebben, die hun door den onderwijzer was opgelegd. Op het einde van 't jaar weten de kinderen dat de prijzen niet gegeven worden voor het getal punten in de compositiën bekomen, maar vooral voor het goed gedrag en het regelmatig bijwonen der school. Er is geene spraak meer van verschillende prijzen van taalkunde, geschiedenis, enz. en enkel boek wordt gegeven aan de leerlingen en dat stelsel laat toe boeken te geven van degelijken inhoud. Er ontstaat onder de kinderen geene jaloerschheid, want wij hebben prijzen van drie categoriën. Eenigen krijgen eenen prijs ter aanmoediging. Ziedaar het stelsel dat ik in mijne school heb ingevoerd en ik heb er mij nog al goed mee bevonden. Wat de straffen betreft, ziehier hoe ik te werk ga. De ouders wete maandelijks hoe hunne kinderen zich gedragen en leeren, en kunnen voorzien hoe het op het einde van 't jaar met hen zal afloopen. De ouders kunnen, als zij het goed vinden, hunne kinderen zelf vermanen en straffen. In de school straf ik met schoolblijven; ik doe de gestraften gedurende drie kwaart uurs eene bijzondere taak verrichten onder het toezicht van eenen onderwijzer. Ziedaar mijn stelsel van straffen en beloonen.

M. Rutten, van Goidsenhoven. Dames en Heeren. Wat de beantwoording der 1e vraag betreft, zijn wij het allen eens in hetgeen er verstaan wordt door schooltucht; we komen ook allen hierin overeen dat er zonder orde hoegenaamd niets goeds te verrichten is; we nemen nog allen aan dat er middele moeten gebruikt worden om de orde in de school tot stand te brengen en te handhaven; doch hier begint onze verdeeldheid.

Op de vraag: hebben we straffen en beloonigen noodig om de schooltucht te handhaven, antwoorden eenigen vlakaf *neen!*

Het is, zeggen ze, beneden 's kinds waardigheid hetzelve door dwang tot onderwerping te brengen: uit overtuiging, door redeneeren moet een kind gehoorzamen; met a. w. het moet het goede doen om het goede en het kwade laten, om het kwade zelf.

Die schoone philantropie, dat verheven ideaal heeft helaas het gebrek nooit te kunnen verwezentlijkt worden en behoort dus tot de utopia's.

Het aloud en immer nieuw beweegrad van 's menschen doen en laten is nut, voordeel, eigenbelang en soms ook wel vermaak of vrees. — Ik versta niet hoe iemand b. v. zich ernstig op de studie zou toeleggen, ter wille van de studie zelf, d. i. zonder dat ze hem eenig vermaak of eenig vooruitzicht of voordeel geve. — Ik geloof niet dat ooit iemand het goede gedaan en 't kwade gelaten heeft eenig en alleen om het goede of het kwade zelf.

Ook te allen tijden en bij alle volkeren treft men straffen aan voor eene menigte vergrijpen; het reglement van om het even welke maatschappij bevat een of meer artikels over boete sprekende; de kinderen voeren bij hunne spelen stellige straffen in; God bezigt stellige straffen en belooningen; wij spreken van moeder Natuur niet, die voor meer dan eenen misslag ter dege doornijpt: hoe behandelt zij de nijdigen, de grammoedigen, de onmatigen, de ontuchtigen: als onanisten, pedirasten, enz.? — En wij, wij zouden onverstandige en misschien bedorven kinders in toom houden zonder stellige straffen en belooningen, enkel door de redeneering! — Wie van u, hier aanwezig, die slechts vijf kinders hebt grootgebracht, heeft dat met alle vijf gekunnen zonder beloonen en straffen?

Ik stel dees dilemma: zijn de leerlingen niet verstandelijk ontwikkeld, dan verstaan ze de redeneering niet; zijn ze sterk in de dialectiek, dan zouden ze wel kunnen vinden

dat 's onderwijzers syllogisme juister zou kunnen wezen en dat ze dus zijn gebod niet gansch hoeven na te komen. En later dan, zullen de leerlingen, mannen geworden, dan nog gehoorzamen uit overtuiging, door redeneering aan burgerlijke, militaire en andere wetten. Neen, zij die het *Magister dixit* nooit gekend hebben zullen zich dan blindelings moeten onderwerpen aan het *Lex est, dura lex, sed lex.*

Wat schielijke ommekeer!

Daar de school moet voorbereiden tot het werkelijk leven, zoo moeten de leerlingen zich gewennen aan het *Magister dixit*, en indien zij zich in het aanvoeren van bewijsgronden tegen de gehoorzaamheid op de hoogte van hunnen onderwijzer wanen, dan ontstaat daaruit eene gelijkheid waarmede, zooals Leopold (Opvoeding in Huis en School) zegt, ontzag en eerbied onmogelijk kunnen rijmen. Zeker mag men met de verstandigste leerlingen redeneeren over de schoolgeboden, wij verklaren ons maar tegen de radikale afschaffing van straffen en beloonen, welk stelsel de proef niet heeft kunnen doorstaan.

In 1774 bewerkstelligde Basedow in zijn Philantropinum van Dessan de opvoedingsleer van Rousseau; doch aldra bemerkte men dat die opleiding den vaderlijken ernst miste, te slap was en straffen en beloningen herleefden.

Zeker, in gelijke omstandigheden, is de beste onderwijzer degene, welke met de minste straffen de beste orde houdt, en de liefde vermag veel meer dan de vrees; doch als de ziekte ver de bovenhand heeft, zijn er bijtende geneesmiddels noodig, en daar men, volgens het spreekwoord voor wolfsvleesch hondensaus gebruikt, zoo vraag ik het behoud van ons tuchtreglement met deze twee wijzigingen :

1° De onderwijzer mag bij hoogdringendheid, met de roede eene vaderlijke kastijding toedienen.... (*Algemeen gemor.*)

2° De onderwijzer mag, met de toestemming van den kantonalen of hoofdtoeziener, eenen leerling voor goed buiten de school sluiten.

Denkt niet, Dames en Heeren, dat ik de roede op haren troon herstellen wil of de spreuk huldig van pater Adriaan : Wie een goed man worden wil moet, als kind, gebeukt worden als stokvisch; neen, de stok vormt geene deftige karakters en de onderwijzer, die zich veel van lijfskastijdingen bedient is een stumper. Doch hetgeen een' mijner vrienden overkomen is, nu misschien 18 jaren geleden, zet mij aan voor de Belgische onderwijzers hetzelfde recht te vragen als voor de Amerikaansche, Engelsche, Duitsche en andere vreemde schoolmannen, die toch in zake van opvoeding wel zoo ver gevorderd zijn als wij.

Voor zoo wat 18 jaar lag de onderwijzer van de gemeente X. overhoop én met zijnen pastoor én met zijnen burgemeester, die toen commissaire de police was. Eens dat op de speelplaats twee bengels waren handgemeen geraakt, schiet de onderwijzer natuurlijk toe en gaf dengene, die niet onmiddellijk loste, eenige striemen met een liniaal. Dat was 't nu waar men misschien al lang naar gehaakt had, en waarnaar, op dit oogenblik zelf, menig gemeentebestuur vurig verlangt. Onze onderwijzer verscheen voor het gerecht, werd, tot les voor al de onderwijzers van vijf, zes uren in de ronde, sterker gestraft dan twee grove boeren die, wetens en willens, elkander zouden afranselen dat de ribben kraken en.... en.... de woorden willen mij ter nauwernood uit den mond.... en moest binnen de maand zijn ontslag geven!!! Man, vrouw en kinderen zaten op straat. Welke zedelijke verbrijzeling en wat graan op den molen van verwilderde schoolbengels en stelselmatige vijanden van den onderwijzer. — En we zouden de afschaffing niet vragen van een reglement welks overtreding, die, hoe is het toch mogelijk, in andere landen voor een goed werk aanzien wordt, en ons kan zedelijk en stoffelijk vernielen! Wij zouden de afschaffing niet vragen van een reglement dat den boosaardigsten leerlingen meer recht geeft dan den onderwijzer, ja, meer recht? Wat zal de onderwijzer doen met eenen leerling, die in en buiten de school hem uitscheldt en zelfs hem op de beenen stampt? Ja, wat zal hij doen, anders dan zijne blakende

woede verkroppen en in zijne onmacht wegzinken; wij zullen dus als een enkel man, Mevrouwen en Heeren, de afschaffing vragen van een reglementsartikel, dat velen onzer als een nieuw zweerd van Damocles dreigend boven het hoofd hangt. En nu ja, nu mogen wij veranderingen vragen en verhopen, nu wij eenen Minister hebben die beter dan met woorden, die met daden het onderwijs en de onderwijzers wil vooruit helpen!

2° Wensch ik dat de gemeentebesturen zich niet meer te moeien hebben met de bepaalde uitsluiting van eenen leerling.

Daar waar de onderwijzer door den gemeenteraad ondersteund wordt, kan die maatregel geen kwaad doen; en voor al de andere onderwijzers ware hij zeer voordeelig, gelijk dit ook het geval is met mijnen eersten wensch.

Ook verlang ik dat het congres den wensch uite dat de leerlingen, die definitief buiten de school gezet worden naar een verbeteringsgesticht gaan. Onnoodig uit te weiden over al het goede dat uit dien maatregel volgen zou. (*Afkeuring.*)

M. HACKAERT, van Gent. Dames en Heeren. De roede inroepen en andere dwangmiddelen om het kind te kastijden, hoe boosaardig het ook moge zijn, is iets dat wij niet kunnen annnemen, maar moeten veroordeelen.

Wij, die de kinderen tot mensch moeten vormen, moeten eerst mensch weten te zijn. Men heeft ons het kind afgeschilderd als vol booze en kwade neigingen zijnde. Welnu, ik geloof dat zulks niet juist is. Sinds ik onderwijzer ben, heb ik in het kind niets dan goed gevonden. Als het kind zich nu en dan al eens aan eene booze streek plichtig maakt, dan is het niet uit bedorvenheid des harten, maar wel meestal uit onwetendheid van wat het doen en laten mag. Mijn oordeel is, dat de onderwijzer moet trachten het hart der kinderen te winnen, door liefde en zachtheid. Daarom moet hij zoo weinig mogelijk straffen. Hij moet het kind liefderijk en met zachtaardigheid behandelen.

Wat de belooningen betreft, ik ben er voor dat de prijsdeelingen verdwijnen. Men moet den kinderen het goede voor het goede leeren doen. Dat is eene utopie zegt men; ik geloof het niet. Wat er van zij, het stelsel door den heer Palmaers zooeven aangeduid, is met goed gevolg te Gent ingevoerd in de middelbare school, met dat verschil, dat er behalve prijzen voor goed gedrag, ook prijzen voor de vakken worden gegeven. De bijzondere prijzen zijn afgeschaft.

Twee kinderen zijn met verschillende begaafdheden bedeeld. Het eene, dat vlug van geest is, gelukt er in eenen voldoenden uitslag te geven in de compositien, alhoewel het onder het opzicht van gedrag en vervulling der schooltaak soms te wenschen laat; het andere, niet tegenstaande het zich goed gedraagt en er zich op toelegt om altijd zijne huistaak goed te verrichten, is niet in staat in de compositiën eene plaats te bekomen, die hem recht geeft op eenen prijs. Daarom is in de middelbare school van Gent een ander stelsel ingevoerd. Het kind dat op tijd in de klas komt, krijgt eene goede noot; voor de schooltaak kan het 3 punten winnen; als een leerling 100 punten verdiend heeft, krijgt hij een eerecertificaat; op het einde van het jaar, bekomt hij eenen prijs van 3ⁿ graad als hij 1500 punten heeft bekomen, van 2ⁿ graad, voor 1600 punten en van 1ⁿ graad voor 1700.

Daarenboven kunnen de leerlingen eene soort van diploom winnen, dat hun later kan dienen hetzij om eene plaats te bekomen, hetzij om te doen gelden bij andere gelegenheden. Wat de straffen betreft, er wordt zoo weinig mogelijk gestraft. De straffen bestaan in het uitschrijven eener les, een quatrain van Van Hollebeke en een half uur schoolblijven; gaat het wat verder, de ouders worden ontboden. De straffen worden opgeteekend op een boek, dat moet onderteekend worden door den vader of de moeder. Als de opgelegde straf niet is verricht, wordt dan de surveillant naar het huis van den leerling gezonden. Het stelsel van beloonen en straffen dat in de Gentsche middelbare school is aangenomen, geeft er goede uitslagen. De onderwijzers worden door de ouders en de leerlingen bemind en geacht, iets dat door al de onderwijzers moet worden betracht.

M Rutten. De vorige sprekers zijn van meening dat er twee soorten van kinderen bestaan. Die heeren, die zooeven het woord voerden, hebben niets dan goed in het kind ondervonden; zij zijn engelen op de aarde, nedergedaald om den onderwijzer niets dan genoegen te doen. Dat kinderen bedorven ter wereld komen, zal ik niet houden staan; maar dat een groot getal door eene verkeerde opvoeding, die zij te huis ontvangen, ondeugend worden gemaakt, zal wel niemand betwisten. Volgens de leering der Kerk is de mensch in zijne natuur bedorven; of dit juist is wil ik nu niet onderzoeken. Ik bepaal mij met te gelooven dat de heeren, die in de kinderen niets dan goed ondervinden, in andere omgevingen leven dan wij. Over hetgeen in de middelbare scholen gebeurt, kan ik niet oordeelen, ik ben er niet geweest; maar wat de scholen op den buiten betreft, ik mag zeggen, met de hand op 't hart, dat de kinderen daar zoo zacht en zoo braaf niet zijn als — zoo beweren het die heeren — de kinderen in de scholen der steden. In de dorpsscholen zijn de kinderen — zeer velen ten minste — nog wild en woest. Dus, Mijne Heeren, om tot een ernstig besluit te komen, moet men verschil maken tusschen de kinderen van den buiten en degenen der steden, die, naar het schijnt, beter opgevoed zijn dan eerstgemelde. De heeren van de stad hebben geene straffen noodig, zeggen zij, ik neem dat aan; voor de scholen op den buiten blijft echter het straffen noodzakelijk. Als wij geen verschil maken, zullen de besluiten valsch zijn.

M. de Voorzitter. Wij moeten tot een besluit komen. Om de bespreking over de kwestie der straffen en belooningen te resumeeren, kan men zeggen dat wij verplicht zijn de straffen in de lagere scholen, alhoewel tegen onzen dank, — te behouden, met dien verstande echter, dat de onderwijzer van de straffen zoo weinig mogelijk gebruik zal maken. Ik zal er bijvoegen, dat ik persoonlijk ondervonden heb, dat de onderwijzers, die meest straffen, de minste orde hebben in hunne klas en dat heeft mij de overtuiging gegeven, dat het goed is de straffen weg te laten; doch voor sommige gevallen kunnen zij behouden worden.

Wat de belooningen betreft, ik ben van oordeel dat hierbij ook veel omzichtigheid moet worden gebruikt. Men mag niet te veel belooningen geven; men dient er zeer karig mede te zijn, anders hebben zij geene waarde. Zoo mag men geene prijsdeelingen houden, waar al de kinderen eenen prijs bekomen. Dat werkt zooveel uit als niets. Het stelsel, door den heer Palmaerts ontwikkeld, is in de hoogste klas der school, die ik tot nu toe bestuurd heb, ingevoerd en werkt goed. De leerlingen bezitten een livret, dat den beknopten inhoud bevat van de wijze waarop zij zich gedragen en hunne taak verrichten, namelijk de vermelding der verkregen punten, de afwezigheden met of zonder voorkennis, enz. Die opgaven moeten om de 14 dagen onderteekend worden door de ouders, die derhalve weten hoe hunne kinders zich gedragen Het is wenschelijk dat dit stelsel in alle scholen worde ingevoerd. Het zou, mijns dunkens, krachtiger werken dan de schitterendste prijsdeelingen. Nochtans zou ik de boeken niet afschaffen, ik zou die behouden opdat de kinderen iets tot belooning in 't verschiet zouden hebben. Niet enkel op 't einde van 't jaar zouden boeken moeten uitgereikt worden, maar ook met Paschen en zelfs binnen den loop van het jaar. Ook is het goed het sparen in te voeren en de beste leerlingen, met het gespaarde, schoolreisjes te laten doen. Daardoor krijgen zij veel te zien en veel te leeren. Ik denk dus dat wij het allen t'accoord zijn : ware verdienste mag beloond worden; en daartoe hoeft men niet te wachten tot het einde van het jaar.

M. Palmaerts. Het stelsel, door den heer Hacquaert ontwikkeld, verschilt aanmerkelijk met het mijne. Ik heb er ook zooveel vrede niet mede als met het mijne, omdat het den onderwijzer teveel bijwerk geeft.

M. de Voorzitter. Wij zijn het allen in den grond eens. Wat de wijze van uitvoering betreft, het is te zeggen het opstellen der besluiten, mij dunkt dat men dit aan het bureel zou kunnen overlaten. 't Wordt moei-

lijk, staande zitting, de besluiten op te stellen, waarin de zienswijze der vergadering moet worden samengevat.

M. X..... Men behoudt het geven van prijzen, en men wil werken schenken van degelijken inhoud. Dat is goed, maar er zijn gemeenten, die slechts eene som van 30 fr. geven voor de prijsdeeling. Ik stel voor dat de vergadering den wensch uitdrukke, die som in de schoolbudgetten te doen verhoogen.

M. DE VOORZITTER. De verhooging van bedoelde som zal het natuurlijk gevolg zijn van onze besluiten. Het bureel zal van die aanmerking rekening houden.

Wij gaan nu over tot het tweede punt onzer dagorde :

« *Hoe moet men de beginselen der natuurlijke wetenschappen en der gezondheidsleer in de lagere school onderwijzen?* »

Daar niemand over dit punt het woord verlangt, zullen wij overgaan tot het derde punt onzer dagorde :

« *Wat vermag de lagere school om het gevoelen van broederlijkheid tusschen de verschillende volkeren te ontwikkelen?* »

De heer Waterschoot heeft het woord.

De heer WATERSCHOOT, van Merelbeke.

Dames en Heeren.

Wij aanzien dit punt als het voornaamste van de dagorde. In alle staten houdt men zich ten huidigen dage met dit vraagstuk bezig, omdat onze hedendaagsche maatschappij reeds zoo ver gevorderd is, dat het volk eene zekere behoefte naar verbroedering gevoelt. Handel en nijverheid vragen de grootste uitgestrektheid voor hunne ontwikkeling, en de menigvuldige gemeenschapsmiddelen brengen de verschillige natiën bijna dagelijks met elkander in aanraking; zoo, hoe meer men verbroedert, hoe meer men elkander op dit terrein kan bevoordeeligen. De verouderde gedachten om het volk in klassen of secten te verdeelen, vinden nog wel voorstanders, maar naarmate de wereld vooruitstreeft, zullen deze gedurig verminderen, om eindelijk geheel te verdwijnen. Nu ter zake.

De school is de wereld in 't klein; al de menigvuldige handelingen der gansche maatschappij, zoo goede als slechte; al de waarnemingen, die men kan doen in den eindeloozen wereldstroom, ontmoet men in den engen kring der jeugdige bevolking onzer lagere school; met dit verschil nochtans dat dit alles in de groote wereld zich in volle ontwikkeling vertoont, en bij de schoolknapen is alles in miniatuur; men ziet daar enkel de eerste ontkieming der latere levensvruchten. Al de driften, al de edelmoedige gevoelens, hebben reeds hunne kiem in het schuldelooze kinderhart.

En wil men daar het schoonste bewijs van?

Beschouw eenen zwerm knapen, wanneer zij, op de speelplaats door elkander krioelende, aan hunne vrije bewegingen zijn overgeleverd en aan hunne kinderlijke neigingen den vollen toom geven. Hier ziet ge reeds den overweldiger, die zich de meesterschap in 't spel aanmatigt en op gebiedenden toon de zwakkeren onder zijnen stalen wil doet buigen. Dáar ziet men eenen die door list en sluwheid den eigendom van zijnen blooden speelmakker tracht in te palmen. Ginder op eene min of meer afgetrokkene plaats ontwaart men reeds eene soort van samenspanning tegen den goeden uitslag van het spel hunner medemakkers. In 't midden van het oefeningsplein hoort men met zekere levendigheid spreken over verbroedering en onderlinge samenwerking om spel en vermaak wel te doen gelukken; deze laatsten spreken, zooals men in zulke gevallen altijd ziet, met open gelaat en hebben reeds eenen zweem van inwendige voldoening over hunne wangen zweven; dit zijn de eerste uitwerksels die men ziet van die schoone en edele neiging tot verdraagzaamheid en verbroedering. 't Is hier dat men moet beginnen, 't is hier het eerste oogenblik dat men moet te baat nemen om die groote maatschappelijke deugd haar eerste voedsel te geven. Ja, verdraagzaamheid en toegevendheid, die schoone burgerdeugden, die in de tegenwoordige tijdsomstandigheden zoo noodzakelijk zijn en door sommige menschen zoo gemakkelijk over het hoofd gezien worden, ja zelfs, — wie zou het gelooven? —

die door sommige personen stelselmatig worden tegengewerkt.

Aanzie verder de handelingen der kleinen gedurende het onderricht, toon hoe ze als broeders met elkander moeten leven, met wederzijds hun schoolgerief te laten gebruiken, dat soms bij den eenen of den anderen ontbreekt, met elkanders taak te vergemakkelijken, elkander in te lichten over de voorhanden zijnde vraagstukken, met elkander te schragen in de moeilijkheden, die het kinderleven soms aanbiedt; in een woord, de school doen gelijken aan den huiselijken familiekring.

Men gaat even zoo te werk als de leerlingen in aanraking komen met die van andere gemeenten of andere streken des lands. Hier kunnen de schoolreizen hun grootste nut stichten, met de kinderen van verschillige streken elkander te doen kennen, te leeren liefhebben en zoo te verbroederen; want is het niet jammer dat menschen op een en denzelfden bodem gekweekt, er eene gansche levensbaan doorloopen, zonder ooit van elkanders bestaan bewust te zijn?.... Na dan op zulke wijze de verbroedering te hebben bewerkt, zouden zij met elkander in briefwisseling kunnen blijven, om zich aldus hunne wederzijdsche gevoelens mede te deelen; want misschien kunnen zij elkander in lateren leeftijd wederzien en zelfs met elkander in betrekking komen, dit gebeurt hedendaags genoeg.

Hetgeen men nu reeds voor de verschillige deelen onzes lands heeft in zwang gebracht, onder het betrek van schoolreizen, briefwisselen, enz., zou dit niet kunnen uitgebreid worden tot andere landen? Met de gemeenschapsmiddelen die wij tegenwoordig bezitten en die nog gedurig verbeterd worden, zijn de afstanden in zekeren zin geene hinderpalen meer; men kan nu beter met vreemde landen handelen en in gemeenschap zijn, dan over honderd jaren met de landgenooten van de overzijde van ons eigen grondgebied. En, boven het nut dat dit zou aanbieden, hoe aangenaam zou het zelfs niet zijn, van tijd tot tijd uit goede bron ingelicht te worden over hetgeen in verafgelegene streken dagelijks voorvalt.

Hier komen wij dan in het hart van het vraagstuk, om de broederlijkheid tusschen de verschillige volkeren te ontwikkelen. Men trachte eerst de leerlingen te doen verstaan dat verschil van taal, verandering van landstreek, zeden of gebruiken, geene oorzaken van verdeeldheid mogen wezen tusschen de verschillige volkeren des aardbols, dat zij allen van denzelfden Schepper voortkomen, en dagelijks allen van zijne milde gaven leven als broeders eener zelfde familie. 't Is waar, ieder volk wil gedurig vooruitstreven en zijn bestaan verbeteren, ieder is fier om de roemrijke daden zijns voorgeslachts en tracht ze te doen gelden, ieder houdt aan zijne geschiedenis, en is door onverbreekbare banden vastgekleefd aan den geboortegrond; maar al deze beweegredenen beletten de algemeene verbroedering niet, integendeel, ver van zekere afgunst te verwekken, moeten zij eenen gedurigen naiever onder al de volkeren in 't leven roepen en gedurig staande houden. Wat de geschiedenis betreft, men doet bijzonderlijk die personen kennen die aan het welzijn der heele menschheid hebben medegewerkt en voorbeelden hebben gegeven van menschenliefde en verbroedering. De schoone werken, die men in het hedendaagsche leven ontmoet, kan men ook benuttigen, om aan het opkomende geslacht tot voorbeeld te strekken. De internationale tentoonstellingen door de leerlingen van alle landen kosteloos laten bezichtigen. Waar haat en tweedracht heerschen, liefde en gedienstigheid trachten in de plaats te stellen. Inboorlingen van een ander land als het onze, als geene vreemdelingen aanzien, maar als broeders, die wij in algemeene rampen moeten trachten te ondersteunen, en in wiens vreugde wij dan ook mogen deel nemen. Boeken en tijdschriften, met dit doel geschreven, overal trachten te verspreiden. De onderwijzers der verschillige landen zooveel mogelijk op vergaderingen met elkander in aanraking brengen, om over verbroedering en samenwerking te spreken en middels te beramen welke tot dit doel leiden. Op ieder onderwijzerscongres, b. v., zou ten minste een gezantschap van ieder land kunnen aanwezig zijn, en aldus zouden wij een spreekgestoelte oprichten, dat zijne krachtige

stem over de gansche wereld zou doen weergalmen.

Ziedaar, in breede trekken, wat de lagere school kan, en de laatste gebeurtenissen in Duitschland hebben genoeg bewezen wat zulk onderwijs vermag; het zal ook in onze tijden van worsteling, wij twijfelen er niet aan, vroeg of laat de oogen openen van die welke de ontwikkeling van ons onderwijs willen dwarsboomen.

Indien men nu in ieder land aldus te werk ging en het toekomende geslacht in deze gedachten opleidde, zouden wij dan nog beweegloos moeten staren op die algemeene verwoestingen, die een land eene halve eeuw achteruit werpen op de baan des vooruitgangs? Zouden wij dan nog onder onze oogen moeten zien, die reusachtige menschenslachterijen, die men met den nietsbeteekenenden naam van oorlog bestempelt?.... Neen! dit alles ware onmogelijk. Een broederband zou de verschillige volkeren omsluiten, en in volle waarheid zouden wij mogen uitroepen : « Tusschen de verschillige landen des aardbols bestaan geene grenspalen meer! »

Ja, Mijne Heeren, overdenkt het wel, hetgeen men met de wapenen niet heeft kunnen verkrijgen, hetgeen andere inrichtingen enkel in 't leven hebben geroepen, dáar zal de fakkel des onderwijzes een nieuw licht over verspreiden; dit grootsche werk moet door haar voltrokken worden : dit is het doel dat men bereiken moet; dit is zelfs een plicht, dien zij te vervullen heeft, om zich van hare gewichtige zending in de maatschappij waardig te maken. — Ik heb gezegd.

M. DE VOORZITTER. Het woord is aan Mevrouw Storm-Vander Ghys, uit Delft.

Mev. STORM-VANDER GHYS. Ik geloof, Mijne Heeren, dat de broederlijkheid tusschen de verschillende volkeren veel bevorderd wordt door het bezoeken van congressen. Juist den waardigen man, die deze vergadering voorzit, hebben wij de eer gehad onlangs in Rotterdam in ons midden te zien. Ik durf zeggen de tolk te zijn van al de onderwijzers van Noord-Nederland als ik zeg dat wij het als een zeer hoog voorrecht hebben aanzien den vertegenwoordiger van het Zuid-Nederlandsch onderwijzerskorps te mogen ontvangen. Ik hoop dat het onthaal, welk uw vertegenwoordiger heeft genoten, hem niet zal hebben afgeschrikt en dat in het vervolg onze congressen door vele onderwijzers van België en ook door Belgische vrouwen zullen worden bijgewoond. Ik mag u verzekeren dat uwe deelneming aan onze vergaderingen door ons naar waarde wordt geschat.

Op het congres van Mechelen is ook het vraagstuk besproken betrekkelijk de middelen om meer vereeniging te doen ontstaan tusschen de landen van Noord en Zuid. Terecht is daar aangemerkt dat in Noord-Nederland de werken van vèle Zuid-Nederlandsche schrijvers niet gekend zijn; dit is ook het geval voor velen onzer auteurs in Zuid-Nederland. Het is moeilijk alle schrijvers te kennen, daarom heeft men besloten eene vereeniging tot stand te brengen, die de beste werken der schrijvers van beide landen zou doen kennen en trachten om die te verspreiden onder de lezers van beide landen. Zoo zullen de beste werken der Zuid-Nederlandsche schrijvers in Holland gelezen worden en de beste werken der Noord-Nederlandsche schrijvers ook in België lezers vinden. Zeker mag zulks aanzien worden als een middel van verbroedering. Ik, die het voorrecht heb gehad vier deelen der wereld te doorreizen en met vele volkeren en talen kennis te maken, heb de overtuiging gekregen, dat, om de verbroedering te bevorderen, vooral noodig zijn ééne taal, ééne munt en ééne maat. Als men veel gereisd heeft, weet men hoeveel moeilijkheden men ondervindt, door het niet bestaan eener algemeene taal, munt en maat. Als ik in Egypte reisde, genoot ik het zeldzaam voorrecht er de gast te zijn van den onderkoning, met een vijftal andere dames. Daar heb ik betreurd de Arabische taal niet te kennen. Ik gevoelde hoe zeer ik de kennis dier taal noodig had om goed op de hoogte te kunnen zijn van den toestand van het volk. Ik, die het Engelsch bijna zoo goed als mijne moedertaal spreek, kon mij met den onderkoning in het Engelsch onderhouden, maar vele zaken omtrent het volk zelf moesten

voor mij onbekend blijven. Uit den mond van den onderkoning was het mij gegeven veel belangrijks te vernemen omtrent het onderwijs in Turkije. (De achtbare spreekster geeft verder eenige inlichtingen over het onderwijs der meisjes in gemeld land, en ook over datgene in Amerika, welke inlichtingen wij kortheidshalve kunnen ter zijde laten, daar die geene betrekking hebben met de behandelde kwestie.)

M. DE VOORZITTER. Ik acht mij verplicht Mevrouw Storm hartelijk dank te zeggen voor de welwillende woorden, die zij te mijnen opzichte heeft gesproken. Ik heb reeds gisteren aan de vergadering gevraagd, haren dank uit te drukken aan de Noord-Nederlandsche onderwijzers voor het warm onthaal dat mij, op het congres van Rotterdam, waar ik de Belgische onderwijzers vertegenwoordigde, is te beurt gevallen. De vergadering heeft dat voorstel bij toejuiching gestemd en ik verzoek mevr. Storm dien dank over te brengen aan de Nederlandsche onderwijzers en onderwijzeressen. Ik geloof dat wij aan mevrouw Storm ook nog onzen bijzonderen dank verschuldigd zijn voor de inlichtingen welke zij heeft gegeven over het onderwijs in de verschillende landen der wereld, welke zij heeft bezocht.

Ik zal thans lezing doen van de besluitselen van den geachten eersten spreker :

1. Opleiding der leerlingen tot dit doel (de verbroedering) voor de verschillige landen.
2. Internationale schoolreizen.
3. Briefwisseling tusschen de leerlingen van verschillige landstreken.
4. Wederzijdsche mededeelingen van nieuwigheden, ontdekkingen, gebruiken, enz. tusschen de verschillige landen.
5. Internationale tentoonstellingen inrichten, voor alle soorten van voortbrengsels, welke de leerlingen van alle landen kosteloos mogen gaan bezichtigen.
6. Internationale onderwijzerscongressen inrichten.
7. Boeken en tijdschriften, met dit doel geschreven, trachten te verspreiden.

Ik geloof dat de Vergadering met deze besluiten zich kan vereenigen.

Ik wensch hier echter een woord in 't midden te brengen om namelijk te wijzen op het nut dat een verkeer met onze Hollandsche ambtgenooten voor ons en ook voor hen kan opleveren. Ik wensch daaromtrent de ervaring mede te deelen die ik onlangs te Rotterdam heb opgedaan. Ik heb namelijk bemerkt dat wij veel zouden kunnen leeren van de Hollandsche onderwijzers en zij van hunnen kant veel van de Belgische. Om een enkel staaltje aan te halen, zal ik zeggen, dat ik op een tochtje per boot van Rotterdam naar Dordrecht groote moeite had om te antwoorden op al de vragen, welke mij als 't ware onafgebroken van alle zijden werden gedaan; nu eens om dezen, dan eens om genen kring in te lichten over bijzonderheden van ons onderwijs in België. Zoo hadden zij o. a. van de inrichting onzer schoolreisjes bijna geen gedacht en zij aanzagen die als zeer moeielijk zoo niet als onmogelijk. Als ik hun zegde hoe die hier, in België, zijn ingericht en met den besten uitslag, waren zij mij zeer dankbaar voor de inlichtingen, die ik hun verschafte, en zij besloten ook in Nederland te pogen die in te richten. Dit is slechts een van de vele punten, welke ik in Nederland behandelde. Het is zeer noodzakelijk dat ook wij naar de congressen van andere landen vertegenwoordigers zenden, omdat daar voor ons ook veel te leeren is.

MEVR. STORM-VAN DER GHYS. Veroorlooft mij nog een enkel woord. Ik acht het zeer noodig dat er pogingen aangewend worden opdat de vrouw zooveel mogelijk een gelijk tractement bekome als datgene, welk aan den man wordt toegekend. Vroeger had de vrouw veel minder tractement dan de man, alhoewel men van haar gelijken arbeid en de zelfde kennissen als van den man vergde. Ik kon maar niet aannemen dat de vrouw in gelijke omstandigheden minder moet winnen dan de man. Ik heb ten onzent niet opgehouden die onrechtvaardigheid te doen uitschijnen overal waar ik maar kon. Ik heb er over gesproken en geschreven en ben blijven spreken en schrijven, tot men eindelijk het oor heeft geleend. Ik kon de groote onrechtvaardigheid ten opzichte der vrouw niet begrijpen, zooveel

dans les écoles ordinaires pareil enseignement est impossible. Je conclus en demandant que la commune et l'Etat donnent aux écoles tout ce qui est nécessaire pour organiser l'enseignement scientifique. Aussi longtemps que les écoles communales ne possèdent pas le matériel nécessaire, nous ne devons pas, me semble-t-il, parler d'enseignement scientifique.

M. LE PRÉSIDENT. M. Winnens ne discute pas la question telle qu'elle a été posée. On demande seulement : comment faut-il enseigner les notions des sciences naturelles à l'école primaire? Il est évident qu'on entend ici les écoles organisées telles qu'elles devraient l'être, c'est-à-dire pourvues du matériel et du personnel nécessaires. Quand on n'a pas le matériel et le personnel indispensables pour enseigner une branche, il va de soi qu'on ne peut le faire d'une manière convenable, mais cela n'empêche pas qu'on puisse examiner de quelle manière cette branche pourra être le mieux enseignée quand l'école aura reçu à cette fin une organisation convenable.

M. WINNENS. D'après l'honorable Président, quand on veut examiner la question qui nous occupe, l'on doit avoir en vue l'école telle qu'elle devrait être et non telle qu'elle est. Je pense, quant à moi, que nous ne devons pas agir ainsi. Nous devons discuter les questions en considérant l'organisation réelle et actuelle des écoles, et nous ne devons pas avoir en vue un idéal quelconque. Nous avons commis la même erreur pour l'enseignement de la gymnastique. Nous avons conclu qu'il fallait introduire cet enseignement. Combien d'écoles y a-t-il à la campagne qui possèdent les moyens de réaliser cet enseignement?

M. LE PRÉSIDENT. M. Winnens n'a pas bien compris assûrément. Nous sommes d'accord que beaucoup d'écoles en Belgique laissent encore à désirer, sous le rapport de l'organisation. Partout cependant où l'on possède le matériel et le personnel nécessaires, l'enseignement scientifique pourra se donner. Je pense donc que nous pouvons très bien discuter la question portée à notre ordre du jour. Nos décisions stimuleront le gouvernement dans ses efforts pour donner à nos écoles une bonne organisation.

M. PALMAERTS, de Louvain. Ne serait-il pas nécessaire de composer un petit manuel des matières à enseigner, je veux dire une espèce d'indicateur, qui contiendrait l'énoncé des matières faisant partie de l'enseignement scientifique. Nous nous perdrons autrement. Ce petit livre pourrait servir d'indicateur d'après lequel les communes pourraient acquérir tout ce qui est nécessaire à l'enseignement dont il s'agit.

M. LE PRÉSIDENT. L'honorable M. Palmaerts désirerait, je crois, voir rédiger une espèce de programme succint, des matières qui pourraient être enseignées à l'école primaire, et insister ensuite pour que les administrations communales donnent les objets ou le matériel nécessaire pour réaliser ce programme. L'assemblée se rallie-t-elle à cette manière de voir?

M. LAMBRECHTS, de Bruxelles. Je suis heureux de pouvoir contredire M. Winnens. Ce monsieur dit qu'il faut beaucoup de moyens et surtout des moyens matériels pour pouvoir donner l'enseignement scientifique et que l'école primaire n'en dispose pas. Eh bien, je prétends que nous pouvons enseigner l'histoire naturelle dans toutes nos écoles. En effet, que nous manque-t-il? Rien! Nous avons tous à notre disposition du fer, du cuivre, du plomb, etc., dont il nous est facile de parler et nous pouvons par conséquent enseigner les premières notions de l'histoire naturelle sans être obligés de demander un matériel quelconque à l'administration communale. Si le cas se présente que nous avons besoin d'un objet quelconque, nous pouvons le confectionner nous-mêmes.

Une voix. Cela est difficile!

M. LAMBRECHTS. Cela ira bien avec un peu de bonne volonté! On enseigne les notions des sciences naturelles à l'école modèle de Bruxelles. Quand nous avons besoin d'un instrument, nous nous tirons bien vite d'embarras : nous le confectionnons nous-mêmes. Les objets dont on a besoin ne sont pas fort nombreux et surtout ne pas très difficiles à faire. En Hollande on agit de la même manière. J'ai vu donner ce mois-ci, à Rotterdam, un cours qui m'a appris de belles choses

(*Suite, voir le Supplément.*)

et je me promets bien de les enseigner également à mes élèves.

M. LE PRÉSIDENT. Je partage beaucoup la manière de voir de M. Lambrechts. On ne doit pas s'effrayer de l'enseignement scientifique. En effet, il ne s'agit pas ici de donner un cours régulier de botanique, de zoologie, etc., mais il s'agit tout simplement de s'entretenir avec les élèves sur des choses qui sont à leur portée, en rapport avec les sciences naturelles. Le cours donné à Rotterdam, auquel M. Lambrechts a fait allusion, est un *cours d'ouvrages manuels pour garçons.* Cela vous paraîtra probablement une utopie et cependant c'est bien une réalité. On y apprend aux enfants à s'occuper d'une manière utile. Il y a une foule de choses qu'on peut enseigner au moyen d'un simple tube en verre : la pression atmosphérique, l'élasticité et la dilatation de l'air, etc., ce qui peut nous donduire à l'explication du fusil à vent. Ceci pour la physique. A-t-on la botanique à enseigner? eh bien, que l'instituteur apporte à l'école la plante dont il veut parler. Il en est de même de la zoologie ; prenez les animaux qui sont à notre disposition ; montrez-les, analysez-les et donnez en autant que possible l'explication. Il est facile d'enseigner, comme on vient de le voir, beaucoup de choses sans avoir un bien grand nombre d'instruments à sa disposition. Je crois cependant qu'il ne serait pas mal de rédiger une espèce de programme, pour que le personnel enseignant ait un guide. Je crois par conséquent qu'on peut faire mention de ce vœu dans les conclusions que nous soumettrons demain à l'assemblée générale.

Il n'en serait pas moins désirable que les communes votassent les fonds nécessaires pour l'achat d'objets qui pourraient servir à l'enseignement des sciences naturelles, car tout le monde n'est pas assez habile pour les faire soi-même, ce que du reste, on ne peut exiger de l'instituteur.

M. WATTEZ. On parle de la rédaction d'un programme ; je veux simplement poser cette question. Ce programme sera-t-il partout le même, c'est-à-dire pour les écoles de la ville et pour celles de la campagne? Il me semble que le programme des écoles des villes devrait être composé en vue de l'industrie et celui des écoles rurales en vue de l'agriculture.

M. LAMBRECHTS. Je ne partage pas cette manière de voir. Quand nous voulons apprendre à nos élèves l'une ou l'autre chose qui se rapporte à l'agriculture, nous les conduisons à la campagne. Il est évident que de cette manière les enfants n'apprendront pas l'agriculture, mais ils s'en forment une idée. Les habitants des villes ont autant besoin d'avoir une idée de l'agriculture que ceux de la campagne.

M. GOOSSENS d'accord en cela avec M. Lambrechts, trouve que le programme de l'enseignement des écoles primaires doit être partout le même, en ville comme à la campagne. Une différence dans le programme aurait pour conséquence d'élever un mur de séparation entre les habitants des villes et ceux de la campagne.

Ils deviendraient des étrangers les uns pour les autres. Nous devons au contraire favoriser la fraternisation entre les habitants des villes et ceux de la campagne. Je conclus donc que l'enseignement doit être le même dans toutes les écoles.

M. RUTTEN. Je ne suis pas de l'avis de ces Messieurs de Bruxelles. Je crois que nous nous engageons dans une mauvaise voie. Il a été de même de l'enseignement de la gymnastique, qui devait se donner, d'après une décision prise à un précédent congrès, à toutes les écoles. Quel en a été le résultat? Un grand *zéro*. Dans 20 ans ce résultat sera encore nul. On veut porter à présent au programme l'enseignement des sciences naturelles, l'agriculture, etc. ; qui sait ce que l'on y ajoutera encore! Je ne comprends pas comment on puisse songer à ajouter constamment de nouvelles branches au programme. Il me semble que nous devons faire croire par là à nos supérieurs que nous n'avons plus rien à faire. L'enseignement de la lecture, de l'écriture et du calcul laisse beaucoup à désirer dans un grand nombre d'écoles. Il vaudrait mieux songer à fortifier cet enseignement.

M. PALMAERTS. Il ne s'agit pas ici d'organiser un cours spécial d'agriculture : cela n'est pas sérieux, mais simplement de faire

de nijverheid en datgene der buitenscholen met het oog op den landbouw.

M. LAMBRECHTS. Ik deel niet in dat gedacht. Als wij onze leerlingen iets over den landbouw willen leeren, dan gaan wij met hen naar buiten. Zoo kunnen voorzeker de kinderen den landbouw niet leeren, doch zij krijgen er een gedacht van. De stedelingen hebben zoowel als de bewoners van den buiten noodig een denkheeld van den akkerbouw te hebben.

M. GOOSSENS. Ik ben het eens met den heer Lambrechts. Ik vind ook dat in de stedelijke scholen het programma hetzelfde moet zijn als in de landelijke scholen. Een verschil van programma zou voor gevolg hebben eenen scheidsmuur op te richten tusschen de stedelingen en de bewoners van den buiten. Zij zouden voor elkander vreemdelingen worden. Wij moeten integendeel zooveel mogelijk de broederlijkheid bevorderen tusschen de bewoners van den buiten en die der steden. Ik besluit dus dat het onderwijs in al de scholen hetzelfde moet zijn.

M. RUTTEN. Ik ben het niet eens met die heeren van Brussel. Ik geloof dat wij op eenen verkeerden weg loopen. Het is hetzelfde geweest met de gymnastiek, die, volgens het besluit van een vorig congres in al de scholen moest onderwezen worden. Wat is de uitslag geweest?

Eene groote *nul*. Binnen 25 jaar zal de uitslag nog altijd *nul* zijn. Nu wil men het onderwijs der natuurlijke wetenschappen op het leerprogramma brengen; wie weet wat men er nog al zal bijvoegen! Ik begrijp niet goed hoe men er kan aan denken altijd maar nieuwe leervakken bij het onderwijs der lagere school te voegen. Het komt mij voor dat wij daardoor onze overheden moeten doen gelooven dat wij niets meer te doen hebben. Het onderwijs van het lezen, schrijven en rekenen laat in vele scholen oneindig te wenschen. Beter ware het er aan te denken om dat onderwijs te versterken.

M. PALMAERS. Er is hier geene kwestie van eenen afzonderlijken leergang van landbouw te stichten : dat is niet ernstig; maar eenvoudig van een programma op te stellen voor het onderwijs der beginselen van de natuurlijke wetenschappen.

M. RUTTEN. Alweder schoone woorden. Ik vraag of de heer Palmaers in staat is eenen terrain te besturen van 10 hectaren. Daar is de kwestie.

M. DE VOORZITTER. Blijven wij in de kwestie. Niemand is van gedacht dat wij in de lagere scholen landbouwers kunnen kweeken met praktische kennissen. Maar dat neemt niet weg dat wij de kinderen het leven, den groei en den bloei der planten kunnen leeren kennen; en zelfs wel iets van hunne verzorging gesteund op algemeene natuurkundige gronden; dat is het punt wat bedoeld wordt.

M. WATTEZ. Wanneer ik gesproken heb over het verschil in het programma voor de landelijke en voor de stedelijke scholen, wil ik niet bedoelen dat er in de eerstgemelde scholen uitsluitelijk dingen moeten geleerd worden die betrekking hebben op den landbouw en in de stedelijke scholen uitsluitelijk zaken, die in verband staan met de nijverheid; ik wil alleen zeggen dat, in het onderwijs der buitenscholen, de hoofdzaak, de landbouw moet zijn en in de scholen der steden de nijverheid. Ziedaar het verschil dat ik bedoel.

M. DE VOOZITTER. Er zal in de besluiten rekening gehouden worden van de opmerking van den heer Wattez. — Wij zijn aan het einde onzer werkzaamheden gekomen. Ik wil de zitting niet sluiten zonder u mijnen hartelijken dank uitgedrukt te hebben voor de oprecht goede houding, die gij genomen hebt in de bespreking der verschillende punten onzer dagorde en de ernstige studie die verscheidene leden gemaakt hebben over die gewichtige punten. Als voorgaande jaren bedank ik u, omdat gij mijne taak van voorzitter licht hebt gemaakt. Ik vrees dat mijne ambtelijke bezigheden mij in 't vervolg niet meer zullen toelaten uwe zittingen te leiden; ik beloof u echter nog immer een werkzaam deel te zullen nemen aan de verrichtingen van den Bond en ik verklaar u ronduit dat gij altijd op mij zult mogen rekenen. (*Langdurige toejuichingen.*)

M. HACQUAERT. Mijne Heeren, ik neem

het woord om, in naam der gansche Vergadering, onzen hartelijksten dank te brengen aan onzen geachten Voorzitter. Niet dit jaar alleen heeft hij ons congres met wijsheid geleid, maar ook de vorige congressen heeft hij op zulke onderscheidene wijze voorgezeten, dat hij onzen dank verdient. Met groot spijt vernemen wij dat de heer De Smet in 't vervolg onze vergaderingen niet meer zal voorzitten : het oogenblik is dus gekomen om hem plechtig onzen dank te betuigen voor de moeite, die hij zich altijd heeft gegeven om onzen Bond meer en meer te doen bloeien en waardeeren, voor het wijs beleid waarmede hij onze werkzaamheden heeft bestuurd. (*Langdurige toejuichingen.*)

M. De Smet. Dames en Heeren, ik ben u allen oprecht dankbaar voor de welwillende woorden, welke de heer Hacquaert te mijnen opzichte heeft gesproken en voor de toejuichingen, waarmede gij die hebt onthaald. Ik heb getracht mijnen plicht te doen en ik vlei mij met de hoop dat ik daarin ben gelukt. Mijn opvolger, ik ben er van overtuigd, zal evenzeer de belangen van onzen Bond behartigen. (*Toejuichingen.*)

Provinciale Afdeeling van Antwerpen.

—

Op 2den Kerstdag aanstaande, te 10 1|2 uren 's morgens, vergadering in *A la Vue du Palais*, Meirplaats, te Antwerpen.

Dagorde :

1° *a*) Onderzoek van den toestand. — Grieven ten gevolge der wet van 1 Juli 1879;

***b*) Wat hoeft de Bond in de tegenwoordige omstandigheden te doen?**

2° Bespreking van het volgende voorstel, gedaan door den Kantonalen Kring van Antwerpen :

« Aan Mijnheer den Minister van het Openbaar Onderwijs vragen :

» Dat de benoemingen der hoofdonderwijzers zullen geschieden op voorstel van ten hoogste drie kandidaten, aangeduid door den hoofdinspecteur van het lager onderwijs. »

De Voorzitter,
Ph. De Schutter.

AVIS.

I.

Lors de la dernière séance du cercle provincial du Brabant, le comité a été constitué comme suit :

Mr Vandeun, président, rue des Poissonniers, 24, à Bruxelles.

Mr Lambrechts, secrétaire, Boulevard du Hainaut, 80, à Bruxelles, ou rue Brogniez, 65, à Anderlecht.

Mr Winnens, instituteur, rue Verte, 148, à Schaerbeek.

Mr Palmaerts, » à Louvain.

Mr Delpierre, » à La Hulpe.

Mr Van Mol, » à Bruxelles.

Mlle V. Schaeys, institutrice à Schaerbeek.

Mr Vandeun a été délégué pour représenter la partie wallonne du Brabant; Mr Winnens, pour représenter la partie flamande au sein du comité central.

II.

Het provinciaal comiteit van Oost-Vlaanderen bestaat thans uit :

Mr Verbessem, hoofdonderwijzer te Baasrode, *voorzitter* en afgevaardigde bij het algemeen bestuur.

Mr Eeckhout, hoofdonderwijzer te Nazareth, afgevaardigde bij het algemeen bestuur.

Mr Germonprez H., kantonalen schoolopziener te Oudenaarde.

Mr Van Hauwaert, hoofdonderwijzer te Gent.

Mr Schockaert, hoofdonderwijzer te Sottegem, *schrijver*.

Gent, drukk. I.-S. Van Doosselaere, Burchtstraat, 35.

4de JAARGANG. 10 JANUARI 1880. Nr 4.

BULLETIJN

VAN DEN

ALGEMEENEN BELGISCHEN ONDERWIJZERSBOND.

Alle stukken, die het Bulletijn betreffen, moeten vrachtvrij gezonden worden aan den algemeenen schrijver des Bonds, Keulenstraat, nr 175, Schaarbeek (Brussel-Noord).

INSCHRIJVINGSPRIJS :
3 fr. per jaar, *vrachtvrij* in een postmandaat aan den algemeenen schrijver te sturen.

Prijs der aankondigingen over onderwijs of boekhandel :
25 centiemen den kleinen regel.

Om in het eerstvolgend nummer te verschijnen, moeten de aankondigingen vóór den 1sten *van iedere maand aan den algemeenen schrijver gezonden worden.*

Al wat het verzenden van het Bulletijn betreft moet men voor het einde van iedere maand aan onzen drukker sturen. Degenen, die aanmerkingen te maken hebben gelieven bij hunnen naam te vermelden de gemeente, den kantonalen kring en de provincie.

De leden van den Onderwijzersbond ontvangen het Bulletijn gratis.

FRANSCHE AFDEELING.

(Lokaal der Société d'Émulation.)

Zitting van den 8 September 1879.

Het bureel is samengesteld als volgt : Voorzitter, M. Destexhe, (Modave) ; secretaris verslaggever, M. Hubert (Namen) ; leden MM. J. Lonay, schatbewaarder van den Bond ; Dewez, (Bergen) ; Tecqmenne (Braquegnies) ; Legrand (Soy, Luxemburg) ; François (Haurez) ; werden uitgenoodigd om plaats aan het bureel te nemen, M. Magis, schepen van openbaar onderwijs en Moest, opzichter der scholen te Luik ; Mevr. Storm-Van der Chys (Delft, Holland ;) M. Michel Vion, (professor te Amiens).

De Zitting wordt om 9 1/4 uur geopend.

M. DE VOORZITTER. Alvorens de eigenlijk gezegde zitting te beginnen, hebben wij u eenige mededeelingen te doen. De leden [redacted] den verzocht hunne besluiten schriftelijk [redacted] het bureel mede te deelen.

Ik heb de eer te uwer kennis te brengen [redacted] dat om 2 uren stipt de heer Gouverneur zijne [redacted] prachtige kunstverzamelingen ter beschikking der onderwijzers zal stellen, die ze zullen willen bezoeken.

Alvorens over te gaan tot de bespreking der vraagpunten op de dagorde gebracht, geloof ik het mijnen plicht mededeeling te doen der artikelen 1 en 19 van ons reglement :

Art. 1. Het doel van den bond is te streven tot de bevordering der belangen van het onderwijs, de vermeerdering van de achting die de onderwijzers moeten genieten en de versterking der broederlijkheid tusschen de leden van het onderwijzend korps.

Art. 19. Eene lezing mag niet langer dan 10 minuten duren ; eene redevoering 15 minuten. Dezelfde spreker mag niet meer dan tweemaal het woord nemen op een zelfde onderwerp, tenzij na er door de vergadering toe gemachtigd te zijn.

De bespreking van een zelfde onderwerp mag niet meer dan een uur duren. Als na dien tijdverloop de kwestie niet voldoende [redacted] wordt zij naar eene aanstaande [redacted] hoven.

[redacted] daar een woord bij voegen. Gij [redacted] e Bond zich met geene politieke [redacted] ten bezig houdt, en dat wij deze dienslgens uit onze debatten moeten verwijderen.

Het veld dat tot onze navorschingen openligt is ruim genoeg; het biedt hulpmiddelen aan, voldoende genoeg om tot vele besprekingen stof te verschaffen.

Dit gezegd, stel ik u den heer Vion voor, professor bij de hoogeschool van Amiens. (*Toejuichingen.*) Wij moeten hem bedanken België en ons Congres met een bezoek vereerd te hebben.

M. Vion. Ik ben ten uiterste getroffen te zien hoe gij Frankrijk begroet, want ik ben het niet alleen die uw welwillend onthaal verrechtvaardig.

Ik ben slechts een persoon, die sedert 25 of 30 jaar al mijne pogingen wijdt aan die schoone kwestie der paedagogie, die eindelijk begint in Frankrijk begrepen te worden. Het woord paedagogie is nog onwelluidend, maar wij hebben schoone voorbeelden gezien, gegeven door onze naburen op de tentoonstellingen van Weenen en Parijs, waar België, ik moet het zeggen, den eersten rang heeft ingenomen. Ik ben uw nabuur, alhoewel een Loreiner, want ik ben een zoon van Metz; ik bewoon sedert 30 jaar Amiens en als Loreiner bemin ik den Waal; ik gevoel voor hem eene gansch natuurlijke toegenegenheid. Ik zet mij gaarn aan uwe zijde. Ik zal niets meer zeggen; ik kan niet anders dan u over uw goed onthaal bedanken. (*Toejuichingen.*)

M. de Voorzitter. Wij gaan over tot de dagorde.

De eerst vraag is deze : Welke wijzigingen moet men in de tegenwoordige schooltucht invoeren? Mag men straffen en belooningen laten bestaan in een opvoedingstelsel, dat de waardigheid van het kind eerbiedigt?

Het woord is aan den heer Lhoneux, onderwijzer te Luik, (school der rue Lairesse.)

M. Lhoneux. Dames en Heeren. Ik wensch het uitvoerend comiteit geluk de aandacht der bondsleden getrokken te hebben op de tucht der scholen en deze bespreking uitgelokt te hebben, waaraan ik, rekenende op uwe welwillendheid, een aandeel neem dat ik mij overigens verhaast wel gering te heeten.

Voor iedereen is, inderdaad, de tucht een der onmisbaarste helpsters der methode. Onnoodig te zeggen waarin zij bestaan moet, noch wat er het gevolg of de uitslag van is.

De middelen gebruiken om die te verkrijgen zijn te allen tijde vrij talrijk en algemeen slecht geweest en zijn het zelfs heden ten dage nog.

Ik zou u aldus gestichten kunnen noemen waar men nog zijne toevlucht neemt tot de meest af te keuren maatregelen, zooals de verklikking en de lichamelijke en verlagende kastijdingen.

Maar in onze scholen, Dames en Heeren, zijn wij niet meer ten tijde dat de meester heel zwart was en waar het kind nooit, maar nooit dorst lachen; de kastijding met den stok is tot den staat van aandenken overgegaan; de teedere vingertjes hebben niet meer te lijden van het regel of de plak; de ooren worden niet meer uitgerokken; de armen moeten in loodrechte of waterpasrechte houding geene steenen of andere zware en geduchte voorwerpen meer dragen; de koolbak is geen foltertuig meer; het op de knieën zitten is niet meer in gebruik.

Neen, al deze wreedheden, die met de snuifdoos de voornaamste attributen waren der meesters, van, uit wat men pleegt te noemen, den goeden ouden tijd, deze wreedheden, drukken wij op dat woord, zijn uit onze officiëele scholen verdwenen.

Gelijkvormig de reglementen, die ons beheeren, hebben wij alle lichamelijke kastijdingen verboden evenals al de andere folteringen, die ik zooeven heb opgesomd.

Wij hebben begrepen dat het kind een klein wezen is dat gelijk wij een mensch moet worden. Wij hebben uit dit feit afgeleid dat het in zich de kiem draagt van al de hoedanigheden, die den mensch van het overige der natuur onderscheiden; welke hem verheffen boven de andere wezens wier koning hij is.

Wij hebben ook den plicht begrepen die op ons rust om het meest mogelijk al deze schoone hoedanigheden te ontwikkelen in plaats van ze te verstompen of te versmachten.

Nu is de waardigheid het edelste dezer karakters en wij weten hoe spoedig zij gekwetst wordt en hoe de wonde, die wij haar

bij het kind zouden toebrengen, op de onze zou terug vallen.

Wij weten ook dat hoe vroeger wij het kind als man zullen behandelen, hoe vroeger het ook man zal wezen.

Overigens is het verkrijgen en behouden der regeltucht in de klas voor den goeden onderwijzer de eenvoudigste en gemakkelijkste zaak, omdat hij weet dat het niet door te veel en dikwijls straffen is dat hij er zou kunnen toe komen. De te sterke en talrijke straffen doen ons inderdaad drie volstrekt noodzakelijke dingen verliezen : de liefde, den eerbied en het vertrouwen.

Het kind zal ons beminnen als wij van onzen kant hem kunnen overtuigen dat wij zijn vriend zijn, dat wij slechts zijn lichamelijk, verstandelijk en zedelijk welzijn beoogen en als wij door al onze daden te zijnen opzichte toonen dat het wel degelijk alzoo is. De opvoeding moet noch streng noch hardvochtig zijn, maar zacht en vaderlijk, omdat de toegevendheid meer harten wint dan de strengheid er verbetert, zegt Francke, en dat hoe meer de meesters zacht en vaderlijk worden, hoe meer gezag zij op de kinderen winnen, zoodanig dat zij er toe komen ze gemakkelijker te tuchtigen door het woord dan anderen die gebruik maken van eene groote strengheid.

Het kind zal ons eerbiedigen als wij de persoonlijke hoedanigheden bezitten die onmisbaar zijn aan allen man van vooruitgang, als wij nooit een bevel geven dat wij niet voornemens zijn uit te doen voeren ; als wij niet vervallen in eene al te groote gemeenzaamheid met de kinderen vooral in de klas ; als wij altijd eene waardige houding hebben, eene onberispbare kleeding, eene nauwkeurige, beleefde, vriendelijke taal, niet alleen in de school, maar overal elders, want, Dames en Heeren, als voor zekere openbare ambtenaars het bijzonder leven niet te bespreken valt, als de kring er van gelijk eene gemetselde omsluiting ongenaakbaar moet zijn, volgens de schoone uitdrukking van Royer-Collard, is zulks niet het zelfde geval met ons die altijd en overal tot voorbeeld moeten dienen. Het kind zal ons zijn volle vertrouwen verleenen als wij ons niet blootstellen dwalingen te onderwijzen, eene klip, die wij gemakkelijk zullen vermijden, als wij al onze lessen door eene goede voorbereiding doen voorafgaan. Wij hebben ook het vertrouwen der ouders noodig, gesteund op de uitgestrektheid en de verscheidenheid der verworven kennissen, die wij moeten bewaren, en der nieuwe kennissen waarmede wij voortdurend onzen geest moeten verrijken.

Het is niet noodig, denk ik, Dames en Heeren, er bij te voegen dat de strengste rechtvaardigheid en de grootste onpartijdigheid al de daden, die wij stellen ten opzichte onzer kinderen, moeten voorzitten, daar eene enkele onrechtvaardige daad ons geheel dit vertrouwen, waarvan ik zooeven sprak, kan doen verliezen. Wij moeten ten zelfden tijde rechters en vaders zijn. Het is nog min noodig u te onderhouden over de tabel der werkzaamheden en de wijze waarop zij moet opgesteld worden.

Ziedaar een deel van den onderwijzer.

Moet hij niemands hulp verhopen, ja zelfs eischen? Stellig ja.

In de eerste plaats van de ouders, met wie hij zich het meest mogelijk in betrekking moet stellen, vooral op den buiten ; die hij moet inlichten over het gedrag hunner kinderen ; die hij raad moet geven. In China doen de familievaders hunne kinderen alle maanden of alle 14 dagen een examen ondergaan.

Vervolgens van het gouvernement en van de gemeente, van wie wij moeten bekomen een behoorlijk lokaal, een volledig mobilier, de verdubbeling der te talrijk bezette klassen en eene voldoende bezoldiging, die ons toelate dit zoo kostbaar gevoelen niet te ontvreemden dat wij bij de anderen moeten ontwikkelen.

Ik dring aan op hetgeen ik zooeven zegde nopens het lokaal, de meubeleering van dit lokaal en de verdubbeling der klassen ; ik dring aan vooral onder het opzicht der mededinging, die aan het officieël onderwijs gaat gedaan worden. Want, zoo wij in de gevorderde gemeenten en steden — en de groote stad Luik die u zulk schoon onthaal heeft gedaan, Dames en Heeren, mag er stout roem over dragen van dit getal te zijn, — in goede

elken dag verbeterde voorwaarden geplaatst zijn, om ons onderwijs met vrucht te geven, is het ongelukkig maar al te waar, dat nog in te vele plaatsen (ik zou er kunnen noemen) de onderwijzer slechts een zeer klein gedeelte van het noodige te zijner beschikking heeft.

Als ieder van ons zal voorzien zijn van een volledig gerief, als wij overal maar een dertigtal leerlingen zullen te geleiden hebben, gemakkelijk twee aan twee of nog beter afgezonderd gezeten op Amerikaansche banken, in een goed geschikt lokaal; als daarenboven de moeilijkste leerlingen het voorwerp zullen zijn van eene bijzondere waakzaamheid van alle oogenblikken, als wij goed het karakter van allen zullen bestudeeren, als wij hun de noodzakelijkheid van het onderwijs zullen doen begrijpen, als wij hunne nieuwsgierigheid zullen prikkelen alvorens eene les te beginnen; als wij hen eindelijk zullen aanmoedigen zonder hen ooit te ontmoedigen, geloof ik, dat wij eenen grooten stap zullen gedaan hebben na de *bijna volkomene* afschaffing der straffen en belooningen. *Bijna volkomene* omdat, mijns inziens, de middelen die ik beknopt heb ontwikkeld, niet altijd zullen voldoende zijn. Al de straffen hebben geene noodlottige gevolgen. Er zijn er die wij mogen, die wij zelfs soms moeten opleggen. Stellig is de theorie der paedagogisten, die uitdrukkelijk de straffen van allen aard veroordeelen, die beweren het kind *alleen* te leiden door het gevoel van eer, de liefde tot den plicht en het geluk van een geweten dat tevreden is over zich zelf, deze theorie, zeg ik, is zeer schoon, maar, ik ben er van overtuigd, zij is voor de meesten onder u te volmaakt opdat deze opvoeders zelven in de praktijk tot hare *volledige* verwezenlijking zouden kunnen komen.

Ik zeg volledige verwezenlijking omdat de zwakke ondervinding, die ik heb kunnen opdoen gedurende de vijf jaren die ik reeds aan het onderwijs heb gewijd, mij bewezen heeft dat een deel, het meerendeel zelfs der leerlingen niet ongevoelig blijven aan deze wijze om hen te geleiden.

Maar het blijft niet te min vaststaan, dat zoolang onze kudde wederspannige, lastige schapen zal tellen, wij stoutmoedig handelen zouden indien wij, om ze den goeden weg te doen volgen, onze toevlucht niet namen tot zekere middelen, waar eene lange ondervinding de goede uitwerkselen heeft van vastgesteld. Wij moeten niet uit het oog verliezen, Dames en Heeeren, dat de kinderen geene wezens zijn vol wijsheid en wij moeten hen niet plaatsen boven den volwassen mensch voor wien de rechtvaardigste, de noodigste wet geene betere macht vindt dan in de bekrachtiging, die haar gegeven wordt.

Wat mij dus aangaat, geloof ik nog aan de noodzakelijkheid van zekere straffen, maar ik verhaast mij te verklaren dat zij maar met de grootste omzichtigheid mogen opgelegd worden, dat geene in strijd mag zijn met den geringsten regel of het kleinste beginsel eener zedelijke paedagogie. Aldus veroordeel ik uitdrukkelijk :

a) De geschreven straffen van allen aard die slechts voor gevolg kunnen hebben het werk te vernederen in de oogen van den leerling en er hem zelf geheel en al afkeerig van te maken, de liefde voor het schoone te doen verliezen, den onderwijzer te overlasten met een toevoeglijk en zeer onaangenaam werk, dat hij geenszins noodig heeft. Ik reken niet als straf eene slecht gemaakte schooltaak tegen 's anderdaags te herbeginnen;

b) Het schoolblijven dat van aard is om het verblijf in de school te doen verachten en die eene opsluiting komt verlengen, welke reeds lang genoeg is;

c) Het berooven der oogenblikken van uitspanning, omdat zij noodig erkend zijn onder het opzicht der gezondheid en omdat overigens, de onderwijzer, de gave niet bezittende om op twee plaatsen te gelijk te zijn, noodzakelijker wijze, als hij deze straf oplegt, een deel zijner leerlingen van zijne waakzaamheid moet berooven.

d) De tijdelijke uitsluiting, die in het grootst getal gevallen in de oogen der uitgeslotenen het karakter eener straf niet heeft en, — het is even zoo erg — die hen berooft van een deel der zorgen waarop zij recht hebben.

Ik geloof het voldoende voor den onderwijzer, geplaatst in de voorwaarden die ik

hooger heb doen kennen, en die op zijne leerlingen het noodig gezag heeft weten te verkrijgen door den eerbied, de liefde en het vertrouwen, de twee volgende strafmiddelen te hebben : door teekens en door het woord. Het eerste bestaat meesttijds in eenen strengen en dreigenden blik. Het tweede komt hem ter hulp door eene berisping, eerst gegeven onder eenen vriendelijken vorm, en die kan gaan tot eenen blaam onder eenen strengeren vorm. Het kind gevoelig maken aan de goedkeuring en aan de verachting zijner gelijken is een der doeltreffendste middelen om het te houden in de baan van den plicht.

De berispingen mogen nooit lang zijn, ten zij die in 't bijzonder worden gedaan, na de klas, aan leerlingen die erge vergrijpen hebben bedreven.

Zij mogen niet te kwistig of met overdrevenheid worden gegeven. Zij zouden al hunne krachten verliezen en geene vruchten dragen, als wij ze gebruiken gingen voor de lichtste fouten, die de kinderen bijna onvermijdelijk allen begaan.

Wij moeten vermijden de verbittering onzer kinderen op te wekken door de hardheid onzer woorden, hunne gramschap door overdrevenheden, hunnen trots door teekens van verachting.

Wij zullen ons wachten hen te overladen door eene menigte berispingen, die hun de hoop zouden ontnemen zich ooit van hunne fouten te kunnen verbeteren.

De opperste straf, de bepaalde uitsluiting, die ik ook voorbehoud, zal maar kunnen toegepast worden op kinderen, die gelukkig zeldzaam voorkomen, welke zedelijke kwalen hebben, waarvan de genezing als volkomen onmogelijk zou zijn erkend.

Zekere straffen aannemende, Dames en Heeren, schijnt het mij natuurlijk niet alle soort van belooningen te verwerpen, mijne voorbehouding makende op de keus die wij er van moeten doen en de wijze waarop wij die moeten uitdeelen.

Ik zou mij bepalen bij de belooningen met woorden en teekens. Zij zouden eenvoudig bestaan in eenen vriendelijken blik, een gebaar van voldoening aan den leerling die wel werkt; in een woord van lof, altijd verleend met voorzichtigheid en nooit met verkwisting aan dengene, die volhardt; in eene goede noot aan dengene, die ons ten volle bevredigt.

Ik geloof met Rollin dat men gevaar zou loopen de kinderen te ontmoedigen indien men ze nooit prees als zij weldoen. Alhoewel de lof te vreezen zij, uit hoofde der ijdelheid, moet men trachten zich er van te bedienen om de kinderen op te wekken zonder die ondeugd te streelen.

Wat de prijsdeelingen betreft, eenigen beweren dat zij slechts eene bron zijn van verwaandheid, trotschheid, ijdelheid en afgunst; anderen, gelijk het verslag zegt over de laatste vergadering der Namensche afdeeling, dat zij onmisbaar zijn om de ijverzucht tusschen de leerlingen te behouden, dat zij een kostbaar middel aan de hand geven om de arme familiën met kleine bibliotheken te begiftigen, en aldus op doeltreffende wijze te werken aan de verspreiding van het licht der waarheid tot in de nederigste hut.

Ik geloof, Dames en Heeren, dat er overdrijving is van wege de eersten en dwaling van den kant der anderen.

Ik keur ook die schitterende plechtigheden af, maar met min strengheid. Ik veroordeel die omdat ik geloof dat eene goede openbare gemeentebibliotheek een veel kostbaarder middel zou zijn om overal het licht der waarheid te doen doordringen ; omdat het schitterende vertoon van toiletten, die zij te weeg brengen, schadelijk is onder meer dan een opzicht; omdat wij moeten pogen het menschdom te ontlasten van de zwakheid, die men het verwijt voor zekere welgekende ijdelheden en wij er nooit zullen toekomen als wij het kwaad in den wortel niet uitroeien ; omdat dit middel om het onderwijs te verheffen (als het er een is) voordeelig zou kunnen vervangen worden door andere middelen, die meer doeltreffend zijn ; omdat ik beweer dat de kinderen ongevoelig blijven gedurende meer dan de negen tienden van het jaar aan dit zoo gezegd middel van aanzetting en dat hare afschaffing noch de vermindering van het getal goede leerlingen, noch de vermeerdering van datgene der

slechte zou voor gevolg hebben, ik veroordeel ze eindelijk omdat het geld dat er aan besteed wordt voordeeliger zou kunnen gebruikt worden aan het doen van een grooter getal schoolreisjes, waarvan wij de kinderen zouden kunnen berooven, die te veel te wenschen laten onder het opzicht van gedrag en vlijt.

Als besluit, Dames en Heeren, stel ik de volgende dagorde voor :

Het congres drukt op nieuw den wensch uit iedere gemeente een voldoende getal geschikte scholen te zien bezitten, hebbende een volledig mobilier en waar een toereikend getal onderwijzers zullen les geven, om ieder ten hoogste maar dertig leerlingen te hebben.

Het neemt maar twee middelen van straffen en beloonen aan : door het woord en door teekens.

De bepaalde uitsluiting zou maar mogen toegepast worden in gevallen die uitzonderlijk erg zijn.

Het veroordeelt de prijsuitreikingen, die het zou willen zien vervangen, binnen de palen van het mogelijke, door aantrekkelijke en talrijke schoolreisjes. *(Toejuichingen.)*

(De heer Magis, gedurende de lezing des heeren Lhoneux binnen gekomen, heeft plaats genomen aan 't bureel.)

M. DE VOORZITTER. Het woord is aan den heer Philippet (Haccourt).

M. J. B. PHILIPPET. Dames en Heeren. Alle gesticht waar gezag, eenheid, orde en tucht ontbreken is veroordeeld en neigt ten verderve.

Deze zinsnede uit de Schrift, die ik tot opschrift van deze redevoering neem, is toepasselijk op de nederigste instellingen, gelijk op de verhevenste, op de school zoowel als op den Staat.

Een Staat moet, om wijs bestuurd te zijn, om in de zedelijke orde gelijk in de stoffelijke al de vooruitgangen te verwezenlijken, waartoe hij vatbaar is, begiftigd zijn met een wetboek, gesteund op de rechtvaardigheid en de rede, toegeëigend aan zijne behoeften en door alle burgers nagekomen worden.

Hij behoeft ook een sterk verlicht, vooruitstrevend bestuur te hebben, omringd door den eerbied van allen en gewapend met strafwetten, die bestemd zijn om de daden der boozen te onderdrukken. Zonder dat vervalt hij in de regeeringloosheid.

De school is een kleine Staat; het reglement is hare burgerlijke- en strafwet; de onderwijzer is de overheid gelast met de uitvoering dier wet.

Gelijk een leger, om met orde en nauwkeurigheid de verschillende bewegingen die bevolen worden uit te voeren, door eene onbuigbare tucht in eene massa al de persoonlijkheden die het samenstellen moet in eensmelten, zoo hangt ook van het handhaven eener sterke tucht de orde in de school af en, als gevolg, de vooruitgang der leerlingen.

De orde bestaat, zooals gij weet, in elk ding op den tijd die er voor bestemd is, te doen uitvoeren.

De orde, zegt Gauthey, is de vader der nijverheid, van de welvaart en, in zekere mate, van de eerlijkheid. Met de orde komt de geest van gevolg, zoo noodzakelijk in al de zaken. Het is in de eerste kindsheid dat men er aan gewend moet worden gemaakt. Als men begint met de nalatigheid en de veronachtzaamheid, draagt heel het leven daarvan het droevig spoor en eene ramp is onvermijdelijk.

Welke zijn dan de geschikte middelen om die te vestigen? Eerstens moet de onderwijzer zorgen gestadig zijne leerlingen bezig te houden door een goed gebruik van den tijd. En zulks kan men gemakkelijk begrijpen. De leerlingen, die niets te doen hebben, zijn ongedurig, stooren het werk van hunne medegezellen, overtreden het schoolreglement en eindigen met alle gezag van den onderwijzer zelven te vernietigen.

Vervolgens moet de onderwijzer altijd onderwijs geven op eene wijze dat de belangstelling van de kinderen gewekt zij, dat zelfs iets aantrekkelijk wordt wat voor hen doorgaans eene bron van verveling en afkeer is. Om tot dien uitslag te komen, moet de onderwijzer zijne lessen ernstig voorbereiden ten einde hij zijne jonge aanhoorders belang inboezeme en zij uit zijn onderricht de meest mogelijke vruchten trekken. De leerlingen, van hunnen kant, moeten gestadig aandachtig zijn bij de

uitleggingen van den onderwijzer en op voordeelige wijze den tijd gebruiken die hun gegeven wordt om de taak te vervullen welke na elke les wordt opgelegd.

Maar wat vooral nadeelig is aan de orde, is het te groot getal verdeelingen in de talrijke klassen.

Achtbare collega's hebben zich op onze voorgaande congressen gelast, dit gebrek aan te stippen en hebben gestadig eene hervorming gevraagd. Ik sluit mij heden bij hen aan en ik zal de eer hebben aan de vergadering voor te stellen den wensch te vernieuwen die vroeger werd uitgedrukt : dat elke klas, welke meer dan zestig leerlingen telt, verdeeld worde.

Ik zegde zooeven, Dames en Heeren, dat de orde in de school van eene goede tucht afhangt, het is te zeggen van een goed onderwijs dat zal strekken om de geestvermogens van het kind te ontwikkelen en vooral om zijn hart te vormen.

De groote drijfveer, de zekerste, de doeltreffendste om dit verheven doel te bereiken, is de genegenheid. « Socrates, die groote opvoeder der oudheid, gaf op zekeren dag eenen jongeling aan zijnen vader terug, zeggende : ik kan hem niets leeren, hij bemint mij niet. » In eene andere omstandigheid ondervraagd over zijn beroep, antwoordde hij : « Huwelijksmakelaar, ga ik in de stad de menschen zoeken die geschikt zijn om onderling vriendschap aan te knoopen ten einde ze te vereenigen, opdat zij, dank aan hunne genegenheid, de een den andere tot opleider dienen. »

« Waarom verlicht men zich? zegde hij nog; omdat men bemint. Waarom onderwijst men? Omdat men bemint. Meesters en leerlingen hebben allen eenen gemeenschappelijken meester, de genegenheid. Degene, die niet bemint en die wil onderwijzen, gelijkt eenen man, die een land in pacht neemt; hij tracht niet het te verbeteren, maar om er het meest mogelijk voordeel uit te trekken. Degene, die bemint integendeel gelijkt aan den eigenaar van een veld; van alle kanten brengt hij aan wat hij kan om het voorwerp zijner genegenheid te verrijken.

» Deze woorden, zegt Ernest Legouvé, vatten geheel de theorie van Socrates over de opvoeding samen. »

Dat de onderwijzer dus een bestendig voorbeeld voor zijne leerlingen zij! Dat hij zich wachte door zijn gedrag buiten de school de onderrichtingen zijner klas te vernietigen.

Dat de kinderen bemerken dat hun meester hun eene oprechte genegenheid toedraagt; dat hij slechts voor hen werkt en dat zijne grootste voldoening bestaat in mede te werken om hen gelukkig te maken!

De kinderen zullen dan op hunne beurt hunnen onderwijzer beminnen uit ganscher harte. Deze gewonnen genegenheid zal onfeilbaar hun vertrouwen te weeg brengen, de vrees den meester smart te veroorzaken, den wensch hem genoegen te doen, den eerbied voor zijnen persoon en zijne overheid, de volstrekte en schielijke gehoorzaamheid aan zijne bevelen, meesttijds met vreugde vervuld. Het zal de beste waarborg hunner voortgangen in hunne studiën evenals in den weg der zedelijke verbetering wezen.

Zoo dus, wederzijdsche liefde van den meester en zijne leerlingen, maar waardig en stevig van den eenen kant, eerbiedvol en vertrouwend van de andere zijde : dit is de grondslag der tucht, van het geheele opvoedingstelsel (1).

Daarin ligt inderdaad, Dames en Heeren, het groot geheim van het onderwijs. Weten zich te doen beminnen en eerbiedigen door zijne leerlingen moet geheel de wetenschap van den opvoeder zijn; het overige zal hem ten overvloede komen.

Door op de kinderen dit kostbaar zedelijk overwicht uit te oefenen, zal hij hen leiden in den weg der waarheid en der rechtvaardigheid; het gevoelen van den plicht zal in hen heerschen boven alle andere beschouwing, en de voldoening van hun geweten eindelijk zal hunne duurbaarste en zachtste belooning zijn.

Zal ik u spreken van den naijver als tuchtmiddel? « Dat men het noeme een vurig verlangen om de anderen te overtreffen, welk den leerling verteert, zegt Mevr. de gravin Agénor de Jasparin, dat men het een nuttig agent,

(1) Charbonneau.

eene hoedanigheid, zelfs eene deugd make, wij maken er van wat God er van gemaakt heeft, eene ondeugd. »

Van zijnen kant schrijft de heer Charbonneau, dat de naijver verre is van altijd rein te zijn in zijn beginsel en in zijne gevolgen, integendeel, dat de onderwijzer er geen vertrouwen in hebbe : ondanks zijne zorgen, wekt hij de trotschheid, de afgunst, den nijd, den haat en al de slechte neigingen, waarvan de kiem in het hart der kinderen ligt. Overigens, voegt hij er bij, als de naijver blijft wat hij moet zijn, als hij niet meer werkt op den gevaarlijken hefboom der eigenliefde, heeft hij dezelfde macht niet meer en is zijne hulp onvoldoende.

Zekere zedeleeraars, verblind door al te edelmoedige gevoelens, zouden tot deze zuiver zedelijke middelen het tot stand brengen der schooltucht willen bepalen.

Zij zouden willen dat kinderen van 6 tot 11 jaren, uitsluitelijk geleid werden door het gevoel van eer, door de liefde tot den plicht, door de voldoening, die men ondervindt als men het geluk heeft een geweten tevreden over zich zelf te bezitten. Zij zouden, in één woord, elk stelsel van straffen en beloonen willen afschaffen.

Staat mij toe te zeggen, Dames en Heeren, dat ik hunne zienswijze niet deel.

Zeker zijn die gedachten prachtig in theorie, en ik zou willen dat men niet alleen de kinderen maar al de Belgen, alle menschen zoover kon brengen dat zij slechts aan deze verhevene drijfveeren gehoorzamen; aldus zouden wij bij voorbaat den hemel op aarde hebben.

Ongelukkig gaat het er alzoo niet toe. Indien het mogelijk was in de school deze tuchtmiddelen af te schaffen, des te meer zou men die in de maatschappij moeten afschaffen, en nochtans zien wij niet dat daar de heilzame beteugeling van het strafwetboek altijd onmisbaar is geweest en altijd onmisbaar heeft gebleken. Aldus is het gesteld met de school.

Onderzoeken wij overigens wat God en de menschen hebben gedaan voor de beheering der zedelijke wereld en voor diegene der menschelijke samenleving.

God schrijft de deugden voor en verbiedt de ondeugden; hebben zijne geboden geene straffelijke bekrachtingen? Brengt God de menschen niet tot de nakoming zijner geboden door de aantrekkelijkheid der toekomstige belooningen?

En wat hebben, in de menschelijke samenleving, al de wetgevers voorgeschreven om er de orde en den vrede te doen heerschen? Allen, zonder uitzondering, hebben beteugelende of onteerende straffen voorgeschreven, gelijk zij vereerende of geldelijke belooningen, en de gansch bijzondere aantrekkelijkheid, in al de gelegenheden, de bevordering voor de verdienste, hebben voorgeschreven.

Zou het geene groote stoutmoedigheid toonen zijn deze regelen der goddelijke wijsheid, deze instellingen der menschelijke wijsheid, deze gebruiken van het familieleven en van het maatschappelijk leven aan te randen?

Ik wil *ex professo* het vraagstuk der straffen en belooningen niet behandelen, dat zou mij buiten de palen brengen die ik mij heb voorgeschreven. Ik zal mij alleen veroorloven eenige der straffen en belooningen te onderzoeken, die moeten, volgens mijn bescheiden oordeel, dezen volkomen verdwijnen, genen behouden blijven om benuttigd te worden in zekere gevallen, die gelukkig vrij zelden voorkomen.

De strengste straffen, die mogen opgelegd worden aan eenen nalatigen en stouten scholier zijn eerstens de tijdelijke uitsluiting en vervolgens de uitsluiting voor altijd.

Hebben deze straffen hare redenen van bestaan? Mogen zij afgeschaft worden? Dames en Heeren, elke wel ingerichte maatschappij heeft een paragraaf in zijn reglement dat het onwaardig geworden lid met uitsluiting treft.

Onder de geleerdste, de zedelijkste maatschappijen, bevindt zich stellig de orde der advocaten. Hoe gedraagt zich de tuchtraad van de orde ten opzichte van diegenen zijner leden, die zich plichtig maken aan daden welke in strijd zijn met de statuten hunner maatschappij, die de hulp van hun woord en hunner wetenschap weigeren zon-

er wettige reden, die geldafpersingen, enz. legen?

Het is niet noodig u te zeggen dat die leden, a vonnis, van de tabel van het orde gechrapt, weggejaagd, veracht worden.

En deze vereeniging zelve, deze Bond der ;elgische onderwijzers, die in zijnen schoot ooveel onderscheiden mannen telt, welke :edragslijn zou hij aannemen, indien bij ngeluk -- hetgeen onwaarschijnlijk is, ik :erhaast mij het te zeggen, — een zijner leden ich plichtig maakte aan een dier schandeijke, schrikkelijke en afstootelijke misdaden, lie het uitsluitelijk voorrecht schijnen te zijn :an zekere congregatiën, en die, ik zeg het net een onuitsprekelijk geluk, nooit den ;eëerbiedigden en geachten naam van den Algemeenen Bond hebben bevlekt?

Het antwoord ligt op aller lippen : veracht, :ersmaad, gehoond, overgeleverd aan het gerecht van het land, zou de plichtige onmiddellijk van de lijst der leden van den Bond worden geschrabd, wiens eerste en heiligste plicht is de eer van de Maatschappij ongeschonden te bewaren.

Deze voorbeelden rechtvaardigen, volgens mij, het behoud in de school van de straf der uitsluiting. Er worden zelden, ik erken het gaarne, luie, booze, bedorven leerlingen gevonden, bij wie alle goede gevoelens uitgedoofd zijn, die weerspanning zijn aan alle gevoel van eer, wier gedrag eene bestendige oorzaak is van wanorde of schandaal, die de reeks straffen, welke de onderwijzer gerechtigd is hun op te leggen, uitgeput hebben. Wat moet men er mede doen? Ze in de school houden opdat zij hunne jonge schoolgezellen zouden bederven? Niemand zal dit beweren ; de straf der uitsluiting moet op hen worden toegepast ; zij is dus nuttig en moet blijven bestaan.

Als deze uiterste straf behouden blijft, des te meer moet men de min strengere behouden. Ik heb nochtans eenige voorbehoudingen te maken.

De Bond moet volstrekt de lichamelijke straffen uitsluiten. Deze maken deel van een opvoedingstelsel dat bij de Jesuieten en de Broeders zeer in eere staat, maar dat het onze niet meer is ; men mag ons het vers van eenen naïeven pater niet kunnen toepassen :

« C'est nous qui fessons et refessons
» Les jolis petits garçons. »

(Wij zijn het die de schoone jongentjes op de billen slaan en herslaan.)

Montaigne zegde dat hij geen ander uitwerksel van de roede gezien had dan de gemoederen laffer, boosaardig en hardnekkiger te maken.

Overigens verlagen de lichamelijke straffen het kind die ze ondergaat, het om zoo te zeggen gelijk stellende met het onredelijk dier en zij vernederen dengene, die ze oplegt tot de rol van Russischen kaporaal met de knout gewapend.

Ik verwerp ook de opsluiting, die het kind tot onzedelijkheid leidt, als ook die pensums, die oneindige bladzijden, die reusachtige schooltaken, welke altijd slecht gemaakt zijn en den gestraften leerling beletten zich zorgvuldig van zijne dagelijksche taak te kwijten. « Blijven wij een oogenblik bij dat punt staan, zegde de heer Sluys, op het congres van Bergen, in 1877 ; het werk beschouwd als strafmiddel! Is het logiek? Hoe, de school moet het kind inwijden tot de grootste natuurlijke wet van het werk en zij maakt van het werk eene straf? Is het niet onbezonnen te leeren haten juist die boven alles geheiligde zaak, welke men moet doen beminnen en eerbiedigen?

Nochtans mag de onderwijzer met recht den leerling dwingen, onder het schoolblijven eene taak te verrichten, die hij niet op tijd zou vervuld hebben of die hij zou hebben gemaakt zonder er al de wenschelijke zorg aan te besteden. In dit geval is het doel welk men wenscht te bereiken, het kind de heilzame gewoonte te doen aannemen alle dagen de plichten van zijnen staat te vervullen, hem te leeren de luiheid te overwinnen, ten einde hem te leeren dat in het leven de niet vervulling van den plicht de wroeging medesleept en soms eene stoffelijke straf, natuurlijk gevolg der fout.

Ik heb nog, Dames en Heeren, eenige woorden te zeggen over de belooningen en ik stel in de eerste plaats de schoolreisjes. Ik heb de verwaandheid niet er u het nut van

te bewijzen; anderen hebben het gedaan met een talent en eene kennis, die ik niet bezit. Dit nut wordt overigens heden algemeen erkend. Er ontbreekt aan de schoolreisjes anders niet dan eene goede inrichting, om de grootste vruchten te dragen.

Overigens geloof ik dat deze leerrijke uitstapjes maar moeten toegelaten worden aan de leerlingen, die zich onderscheiden door hun gedrag en hunnen vlijt en door de wezenlijke pogingen, die zij doen om te leeren en te onthouden.

Een woord nog over de prijsuitreikingen.

Deze belangrijke plechtigheden zijn in zekere groote centers afgeschaft, te Brussel, geloof ik. Ik heb dien maatregel niet te laken. In de groote steden worden de dwalingen, den laster, de vooroordeelen van allen aard bestreden niet alleen door het onderwijs, maar ook door de talrijke dagbladen, die er verschijnen. Het is, eilaas! niet hetzelfde geval op den buiten. Daar heeft de onderwijzer maar eene enkele, eenige gelegenheid om zich openbaar tot de ouders te wenden, zijne wenschen uit te drukken ten voordeele der school, de dwalingen te weerleggen, de waarheid te stellen tegen over de leugen, door het belang ingegeven en verspreid, en welke van aard kunnen zijn om te schaden aan zijn gezag en de school te doen vluchten of ze ten allerminste onregelmatig te doen bijwonen, eindelijk om nuttige werken en instellingen aan te prijzen zooals de volksbibliotheken, het sparen, enz. enz.

Deze eenige gelegenheid is, MM. de prijsuitreiking, niet die plechtigheden met groot gerucht, waar men soms eenen luister van slecht alooi aan geven wil, waar de kinderen tooneelstukken naäpen, hetgeen nog een droevig overblijfsel is van de klerikale opvoeding; maar deze nederige plechtigheden, treffend in hare eenvoudigheid, zonder opsmuk gedaan, in familie, in tegenwoordigheid der gemeenteoverheid en der ouders van de leerlingen.

Ik eindig deze al te lange redevoering, met de besluiten neer te leggen, waartoe ik geloof gekomen te zijn :

1° Den wensch hernieuwen om de klassen te splitsen die meer dan zestig leerlinge hebben.

2° De tucht in de school moet gegrond zij op de onderlinge genegenheid van den meester en de leerlingen.

3° Nochtans moet men het algemeen stelsel der straffen en belooningen behouden, te uitsluiting der lichamelijke straffen, der opsluiting, der bijvoeglijke werken en der plechtige prijsuitreikingen.

4° De schoolreisjes zullen ingericht worden en als eene belooning beschouwd worden (*Toejuichingen*).

M. DE VOORZITTER. Het woord is aan de heer Delhez, instituut-bestuurder te Weenen.

M. DELHEZ. Dames en Heeren, de twee voorgaande sprekers, die de kwestie behandeld hebben, hebben grootendeels gezegd wat ik mij voorstelde u te zeggen, sprekend van de noodzakelijkheid om zooveel mogelijk de straffen en belooningen af te schaffen.

Ik zeg zooveel mogelijk, want ik laat aan degenen, die gelast zijn eene school te besturen het kind te leiden, de zorg over om het oogenblik te oordeelen waarop het noodig is deze middelen van beteugeling te gebruiken. Onderzoeken wij deze twee punten : moet men de belooningen afschaffen; moet men de straffen afschaffen?

De eersten strekken of zijn wellicht de gelegenheid tot ijdelheden, die zich later zullen ontwikkelen. Werpen wij de straffen omver, als ik mij aldus mag uitdrukken, want zij vernederen meer of min den persoon.

Trachten wij het kind in zijnen jeugdigen leeftijd — want hier heb ik den zeer jongen leeftijd op het oog; den leeftijd waarvoor ik vooral gewerkt heb — de gymnastiek der zinnen te geven. Het is vooral in dien leeftijd dat men de grondslagen van het leven moet leggen. Als gij het kind in zijnen jeugdigen leeftijd de liefde tot het goede geeft, den iever voor het werk, de achting voor ieder zijner medegezellen en zich zelven, zult gij vaste grondslagen gelegd hebben voor zijn welzijn en het welzijn van het menschdom.

Ik neem aan dat er in alle gevallen een middel tot aanzetting tot het goede zijn moet.

Welnu, dit middel vind ik in de vergelijking, niet van eenen leerling met eenen anderen, want hier zal altijd een eerste en tweede zijn en men moet deze vergelijkingen tusschen leerlingen vermijden onder vorm van prijsdeelingen of alle andere, maar door een oordeel te vestigen, eene vergelijking van den leerling met den leerling zelven, rekening houdende van zijnen vooruitgang, der verandering in hem te weeg gebracht van den eenen dag tot den anderen.

Men moet hem in staat stellen door zich zelven dag per dag te oordeelen over zijnen vooruitgang. Hij zal er aldus van den eenen dag tot den anderen toe komen, moeilijkheden te overwinnen die hij daags te voren niet had kunnen te boven komen; dat zal voor hem een onderwerp tot aanwakkering zijn; als hij heden deze moeilijkheid overwonnen heeft, zal hij weten dat hij er morgen andere kan overwinnen. Hij zal de voldoening hebben zijnen vooruitgang te kunnen vaststellen, nuttig te zijn aan zijne zedelijke ontwikkeling, want zijne zedelijke ontwikkeling moet beginnen van het oogenblik dat hij in staat is te begrijpen en te oordeelen. Deze vergelijking zal hem altijd eenen grondslag zijn waarop hij zich met genoegen zal steunen. Ik zal u aantoonen hoe ik dien grondslag beschouw als men mij nog voor eenige oogenblikken het woord wil verleenen. Ik zou willen dat men als volgt dezen grondslag begreep, welke zoo wel tot de verstandelijke als tot de zedelijke ontwikkeling moet dienen : dat men geene volstrekte voorschriften geve, geene uitdrukkelijke bevelen, want het kind zou zich alsdan moeten onderwerpen en het is noodig dat die blinde gehoorzaamheid zich uit onze scholen verwijdere. Het is noodig dat de rede het gevoel van het goede tot het goeddoen aanzette en aanspoore om in den zedelijken weg te gaan. Het zal in dien zin zijn dat ik u weldra over dit onderwerp zal spreken.

Wat de belooningen en de straffen betreft, ik neem er aan, maar met groote beperkingen.

De belooningen en straffen — men heeft het zoo even gezegd, — moeten slechts zedelijk zijn, moeten nooit werken onder het stoffelijk opzicht. De straffen mogen nooit lichamelijke kastijdingen zijn. De meester zal het kind den eerbied inboezemen door het te eerbiedigen. Ik zou ook willen — alhoewel men zou kunnen zeggen dat het een weinig ideaal is — ik zou willen, zeg ik, dat de meester altijd alles in 't schoon zag wat de kinderen betreft, het is te zeggen dat als de meester eene schooltaak in de hand neemt, in plaats van de feilen te zoeken die er in zijn, hij de beste deelen deed uitschijnen, om hem te kunnen zeggen : gij hebt wel gedaan. De leerling zal dan naar u luisteren ; gij zult zijn vriend worden en zult eenen uitmuntenden uilslag verkregen hebben.

Het is aldus dat ik het optimisme begrijp, waarvoor ik pleit. Daartoe is het noodig dat de meester genegenheid voor zijne leerlingen hebbe, als hij in de loopbaan van het onderwijs treedt; hij moet zijne klassen liefhebben gelijk een vader zijne kinderen.

De meester, die deze gevoelens niet bezit, komt in zijne klas met een gramstorig gelaat en hij plaatst zich een ijzeren masker op het aangezicht en hij is verplicht deze houding te bewaren.

Als hij deze zelfde strengheid niet voortzet, verliest hij zijn gezag; hij zal zich dus verplicht zien de zelfde strenge houding niet te verliezen, en er zal geen enkel gevoel van toegenegenheid tusschen hem en zijne leerlingen ontstaan.

Welke hel zal hij zich scheppen! Hij zal nooit anders dan onder den invloed van den goeden wil zijner leerlingen zijn. Hij zal altijd met dezelfde strengheid moeten blijven; degene die een vaderlijk gevoelen neemt om in zijne klas te komen, zoekt het goede dat zijne leerlingen hebben gedaan; hij is altijd zeker door zijne leerlingen zonder dwang aanhoord te worden. Er zijn uitzonderingen. De voorgaande sprekers hebben deze kwestie zeer goed behandeld.

Ik houd op en vat samen wat ik gezegd heb : alles moet strekken om bij den meester de liefde voor zijne kinderen in plaats van de strengheid te stellen. (*Toejuichingen.*)

Mevr. Storm-Van der Chys. Ik wensch

eenige woorden te voegen bij de redevoeringen die gij gehoord hebt. De sprekers die vóór mij het woord hebben gevoerd, hebben gesproken van de aanmoedigingen aan de jonge lieden te geven, maar zij hebben één ding vergeten : ik wil spreken van de spaarkasboekjes. Ziet de groote uitslagen der spaarkassen, niet alleen op de kinderen, maar op de ouders, op de heele maatschappij.

Als wij de oorzaak der ongelukken, der armoede van de werkersklas bestudeeren, zien wij niet dat deze voortvloeien uit het niet begrijpen van het groot geluk dat voor haar bestaat in toevlucht te kunnen nemen tot de spaarkassen.

De werklieden, als zij veel werk hebben, doen over het algemeen geene besparingen. Kome het stilliggen van het werk of de ziekte en zij zijn tot de armoede gebracht. Ik ben van meening dat men altijd moet denken aan het sparen, voor dat de armoede komt; men moet dus de meesters en kinderen leeren sparen. De meesters moeten den lust tot sparen ontwikkelen in het hart der kinderen die hem toevertrouwd zijn.

Het beste middel om er in te gelukken zou zijn in plaats van prijzen, spaarboekjes te geven, waarop men kleine sommen zou inschrijven. Dat zou voor het kind, dat zich altijd goed zou gedragen hebben, gedurende zijn verblijf in de school, een klein kapitaal vormen, welk hem bij het verlaten der school zou toelaten eene nederige nijverheid te ondernemen of te wachten tot hij eene betrekking vindt.

Wat de belooningen betreft, moet men de dingen van twee kanten beschouwen. Ik geloof dat er in de prijsdeelingen ook goede kanten zijn. Wij weten hoe goedkoop tegenwoordig die kleine boekjes zijn. Als men aan de kleine kinderen, vooral aan diegene der lagere klassen, die het voordeel der lezing niet kennen, vernuftig gekozen boeken geeft, zullen deze kinderen ze niet alleen lezen, maar ze zullen gelezen worden door hunne broeders, zusters en zelfs door hunne ouders. Bij middel dezer boekjes zult gij den leeslust onder het volk verspreiden ; gij breidt den goeden smaak uit, ontwikkelt den geest niet alleen onder de kleine kinderen maar vooral onder hunne ouders. Dit zou niet nalaten de middelen door de vorige sprekers ontwikkeld aan te nemen, maar ik geloof dat men geen enkel middel mag verwijderen dat kan strekken om den leeslust te ontwikkelen zoowel bij de ouders als bij de kinderen.

Indien wij de gelegenheid hadden het karakter te bestudeeren van den grootsten kwaaddoener, zouden wij er nog iets goeds in vinden. Misschien dat die man, indien hij onderwijs had ontvangen, nooit zoo laag zou gevallen zijn.

Ontwikkelt dus den geest door de lezing, want dit is een groot middel van zedelijke verbetering. (*Toejuichingen*).

M. De Voorzitter. Ik bedank de vreemde sprekers voor de goede gedachten, welke zij ons hebben medegedeeld. Ik denk dat wij het allen eens zijn om hen toe te juichen. (*Toejuichingen.*)

Het woord is aan den heer Claes, van Brussel.

M. Claes. Dames en Heeren. In alle dingen moet men de maat houden. Wij zullen beginnen met dezen gedragregel te herinneren om in eens de verkeerde uitslagen uit te leggen, waartoe men dikwijls in de school in zake van tucht gekomen is.

De bovenmatige strengheid gelijk de bovenmatige toegevendheid kunnen nooit het uitgangpunt geweest zijn van het welgelukken in zake van tucht.

Het geldt hier dus nogmaals eene kwestie van juiste middenmaat — die middenmaat waartoe men de oplossing van zooveel maatschappelijke, staathuishoudkundige en paedagogische vraagstukken zou moeten terugleiden.

Men mag *à priori* zeggen dat al de middelen om de kinderen in de school te tuchtigen gevonden zijn met zich ten gepasten tijde de woorden van Salomon te herinneren : *Nil novi sub sole* (Niets nieuws onder de zon).

Deze middelen ontbreken dus niet, maar wat ontbroken heeft en nog maar al te dikwijls ontbreekt bij de onderwijzers, is eene verstandige en juiste maat in de toepassing.

Want als er eene zaak is waarin de mid-

delen te veel *daarbuiten* of te veel *daarbinnen* volstrekt niets waard zijn, — om het in klare woorden te zeggen — dan is het stellig de tucht.

Eene *overdreven strengheid* maakt dat de onderwijzer altijd het doel te buiten gaat; die te veel wil, bekomt niets!

Eene *schuldige toegevendheid* maakt in tegendeel dat hij nooit het doel bereikt.

Laat hun eenen vinger toe, ze nemen weldra eene heele hand, zegt de fabeldichter sprekende van de boozen. Wij spreken van de kinderen in de school en, ons plaatsende onder het opzicht der tucht, aarzelen wij niet hun dit gezegde toe te passen.

De tuchtmiddelen in de school gebruikt schijnen ons dus goed en niet onderhevig aan eene onmiddellijke, volstrekte wijziging. Ongetwijfeld bestaat er geene reden om uit te roepen dat alles volmaakt is; wij weten wel het tegendeel en de mensch stapt van vooruitgang tot vooruitgang ten minste degene die zijner eeuw en der beschaving waardig wil blijven en alles moet op zijnen tijd komen; « het helpt niet te loopen, men moet in tijds vertrekken ».

Wij stellen dus vast, en zonder de minste aarzeling, dat er voor het oogenblik geene hoofdzakelijke wijzigingen in de tucht onzer lagere scholen in te voeren zijn.

Indien er iets te tuchtigen is, dan is het de werkingswijze van den onderwijzer op de kinderen, de wijze om de tuchtmiddelen toe te passen, dit is inderdaad het waar terrein waarop men zich moet plaatsen. Wat in het spel is, wij zouden het niet genoeg kunnen herhalen, is eene kwestie van maat en wij zouden niet beter deze eerste beschouwing van het vraagstuk kunnen eindigen dan met de onderwijzers nog eens uit te noodigen om dezen raad te overwegen dien zij voor volkomen praktisch mogen houden.

Geene overdreven strengheid, waarde ambtgenooten, maar ook geene plichtige zwakheid.

Gaan wij tot het tweede punt over.

Moet men de straffen en de belooningen dulden in een opvoedingstelsel dat de waardigheid van het kind eerbiedigt?

Ja.

Het geldt vooral zich te plaatsen op het praktisch terrein en zich niet te laten gaan tot edelmoedige begoochelingen — hetgeen zeer schoon is, maar zeer weinig opbrengt — of tot onverwezenlijke droombeelden; hetgeen de daad niet is van eenen verstandigen en nadenkenden mensch!

Wij, onderwijzers, Dames en Heeren, zien de dingen van nabij en door ze gestadig te behandelen, leeren wij ze kennen.

Niets is zoo gemakkelijk als te handelen over de opvoeding op het papier. Niets is zoo moeilijk als zekere theorieën in feiten te stellen en indien het waar is dat men aan het werk den werkman kent, is het ook niet min waar dat men al smedende leert smeden.

Ik mag het stout zeggen : het is door de kinderen te behandelen, — vergun mij die uitdrukking, die mijn gedacht goed weergeeft, — dat men ze leert behandelen en men blijft verbaasd als men bemerkt dat een ding welk men door onze verhandelingen van paedagogie en methodologie zoo gemakkelijk geloofde, in tegendeel eene onderneming is vol van de grootste moeilijkheden.

Men wordt niet meer onderwijzer dan advocaat of geneesheer in de boeken; wat wij allen noodig hebben is de praktijk.

Het is goed, Mijne Heeren, van tijd tot tijd waarheden te herhalen die zekere verhevene geesten, — al te verheven, — denkers, (soms droomers) van de hoogte van hunnen hemel, ongenaakbaar voor eenvoudige stervelingen, verachten.

Als de theorieën in zake van onderwijs goeds hebben, dan maakt toch de praktijk stellig het hoofdzakelijke uit.

Ik ben in deze enkele beschouwingen getreden om u te wapenen tegen het gevaar der groote woorden.

Ah, zeker heeft het kind eene waardigheid, en verre van die te miskennen, heb ik er altijd eenen oproep op gedaan, niet om het kind op een voetstuk te verheffen, waarvan het niet nalaten zou te vallen, daar de hoovaardij hem het hoofd zou doen draaien, maar om het aan te wakkeren, om het zedelijk te berispen, om het te helpen deze afstan-

den te doorloopen die de eerste kinderjaren van de jongelingsjaren scheiden en welke stellig vreeswekkende overgangen zijn.

Deze gevaarlijke klip van eene overdrevene vereering der waardigheid van het kind, terwijl diegene van den volwassen man zoo vaak miskend wordt, verwijderd zijnde, bekennen wij al dadelijk dat de straffen en belooningen niet alleen noodzakelijk, maar nog daarenboven onmisbaar zijn in elk opvoedingstelsel.

En herinneren wij ook ons uitgangsvoorstel : middenmaat altijd en in alles!

Overdrijven wij niet; zijn wij gematigd, dan zullen wij praktisch en logisch blijven.

Leggen wij geene straf op straf : wij zouden een nutteloos reuzenwerk doen door Pélion op Ossa te leggen en Ossa op Pélion. Een verzet tegen het gezond oordeel zou tot niets meer leiden dan datgene waarvan de Mythologie ons het homerische aandenken heeft bewaard.

Geven wij ook niet belooning op belooning: wij zouden er onvermijdelijk toe komen haar alle waarde in de oogen der kinderen te ontnemen.

De straffen zijn noodig en na gesproken te hebben van het vraagstuk van *maat*, zeggen wij een woord over datgene der *hoedanigheid*. Welke straffen moet men toepassen?

Daar ligt eene tweede en groote moeilijkheid.

De vernuftige keus der wijze van straffen heeft eene hoofdzakelijke belangrijkheid.

Wij veroordeelen eerstens en op volstrekte wijze de *lichamelijke* en *vernederende* straffen.

Zij verdierlijken en verlagen.

Daarmede zijn ze in eens be-en veroordeeld, want wat hoeft een man met gezond verstand begaafd meer dan te weten dat iets zijne medemenschen verdierlijkt en verlaagt om dat met een rechtvaardig afgrijzen te verwerpen? Wij zullen vervolgens aanstippen onder de beste straffen als het toegelaten is er eene dergelijke benaming aan te geven :

A. De voorkomende straffen :

1. De *blik* op het kind gevestigd — die blik komende van hetgeen men zoo juist den spiegel der ziel noemt, die blik welke de kinderen zoo goed begrijpen, omdat hij hun geweten schijnt te ondervragen, welk hun reeds verwittigd had dat zij kwaad deden.

2. De *verwittiging*. « A... ik zie u! B... let op! C .. gij zult gestraft worden! »

3. De herhaalde aanhoudende *ondervraging* van den zelfden leerling die zich schijnt te verwaarloozen en wiens eigenliefde men aldus aanwakkert, terwijl men de luiheid of de nalatigheid straft, vermits men hem dwingt te werken meer dan hij gewoon is te doen.

B. De *beroovende* straffen :

1. De afschaffing der belooningen, die soms tot heilzame verwittiging dient aan de kinderen en die hen aldus tot inkeer brengt.

2. De *niet-deelneming* aan de gunsten verleend als middelen van aanmoediging zooals :

A. Plaatsing der beste leerlingen op de eerste bank der klas.

B. Toekenning van een of anderen post van vertrouwen.

C. *Deelneming* aan oefeningen of lessen gegeven buiten de uren der klas, aan de beste leerlingen, door den onderwijzer die ze heeft onderscheiden en die zich op buitengewone wijze aan hunne bevordering toewijdt.

D. *Tegenwoordigheid* bij de bezoeken aan de kruid- en dierentuinen en aan de museums, of bij de uitspanningwandelingen, de bezoeken aan de nijverheidsgestichten door den onderwijzer ingericht.

C. De *afflictive* straffen :

De berisping in twee graden : *a*) in het bijzonder, of vaderlijke vermaning; *b*) in de klas, voor de leerlingen; vermaning die kan bestaan : 1° eerst in eene verwittiging; 2° dan in eene vermaning; 3° vervolgens in eene eigenlijk gezegde berisping; 4° eindelijk in eenen duidelijken blaam.

2. De verplichting om eene toevoeglijke taak te verrichten.

3. Het schoolblijven na de uren der klas en altijd met studie.

4. De plaatsing op eene strafbank — de laatste der klas, bij voorbeeld — waar de leerlingen bijzonder zouden bewaakt worden.

5. Het wegzenden uit de klas onder de

oorwaarden voorzien door de schoolreglenten en in allen gevalle met eenen brief an verwittiging aan de ouders.

6. Als *uiterste maatregel* het wegzenden it de school, altijd volgens de voorwaarden oor de schoolreglementen voorzien.

Wij zullen ons veroorloven de aandacht nzer ambtgenooten te roepen op deze nieuwe rijze van *klasseering* en *rangopklimming* er straffen, die uigaat van de paedagogische eginselen vermits zij van de flauwste tot de terkste gaan, als het ware van het bekende ot het onbekende.

De opgave zelve dezer straffen bewijst ten uidelijkste haar nut en wij dagen alwie e scholen en de kinderen behandeld heeft, it, de taak op zich te nemen de kinderen te eiden en eene klas te beheeren zonder deze verkingmiddelen, die men de belooning en de traf noemt. Men zou zeer weinig de kinderen noeten kennen om zich een enkel oogenblik in e beelden dat men er iets uit trekken zal onder die krachtige aanzettingsmiddelen.

Onze spijzen kunnen ons geen voordeel anbrengen en zich niet omzetten in bloed en leesch zonder specerijen.

Welnu, de zoo voedzame, kloeke, zoo nmisbare spijs der opvoeding en van het nderwijs kan maar met voordeel gesmaakt worden door het kind, voor zooveel het oebereid zij, en zelfs voor velen onder hen net die onmisbare specerij : « de belooning als ij wel doen ; de straf als zij verkeerd doen. »

Het zou stellig schoon en wenschelijk zijn ijne toevlucht niet tot die aanzettende middelen te moeten nemen !

Zou het kwaad moeten bestaan? wijsgeeriglijk, ja ; zedelijk, onder het opzicht der volmaking, neen !

En als logisch gevolg, indien er geen kwaad ware, zouden er straffen zijn?

Neen ! want een ding dat geene reden van ijn heeft, moet niet bestaan.

Moet het goede aangemoedigd worden?

Antwoorden wij op dezelfde wijze : wijsgeerig neen ; zedelijk, onder het opzicht onzer onvolmaaktheid, ja !

En als logisch gevolg ook, zou men, indien de mensch eene geestes-volmaaktheid had, het goede moeten aanmoedigen?

Neen ! want het goede alleen zou kunnen gedaan worden en van dan af zou er geene verdienste meer bestaan in het te doen en diensvolgens het te beloonen.

Maar wij zijn niet volmaakt. Doen wij zelven, volwassen mannen, gekomen tot de rijpheid van het verstand, in onze wederzijdsche en betrekkelijke sfeer van onderwijzers niet het kwade en het goede? Hebben wij niet noodig volgens onze daden gestraft en aangemoedigd te worden?

Hebben wij, eindelijk, onze waardigheid niet en belet die waardigheid ons de belooning of de straf voor onze goede of slechte daden te ontvangen?

Verre van daar !

Het is die zelfde waardigheid die ons eenen plicht maakt deze groote zedelijke wet der belooning van het goede en der straf van het kwaad te ondergaan.

Veranderen wij dus de dwergen in geene reuzen, de dwergen in Goliaths, de Lilliputianen in Gulliver, de kinderen in mannen, om van dezen te vergen wat men niet van genen verkrijgen kan.

Het zou niet meer eene edelmoedige begoocheling zijn : maar eene oprechte onrechtvaardigheid, een onzin, eene afstootelijke ongelijkheid, een monsterachtig misbruik van vertrouwen.

Wij hebben een droog en pijnlijk onderwerp behandeld : *de straffen.*

Er blijft ons te spreken van het onmisbaar corollair, *de beloóningen.*

Deze twee dingen zijn onafscheidbaar ; men zou niet logisch kunnen blijven zonder de eene en de andere aan te nemen. Als het kwaad moet gestraft worden, moet het goede worden beloond met des te meer reden en voor eene orde van beweegredenen, die gansch dezelfde is, alhoewel van eene toepassing die het verschil maakt van den aard der twee betrokken beginselen : datgene van het goede en datgene van het kwaad.

Wij zullen dus onder het getal belooningen die ons best geschikt schijnen, aanhalen :

A. De *volledigmakende* belooningen van den vervulden plicht :

1. Het goedkeurend spel van het gelaat dat het kind zoo spoedig vat en zoo goed begrijpt. Het ziet zich aangemoedigd en weest verzekerd dat het daardoor reeds beloond is, want zijn geweten verwittigt hem dat het wel doet !

2. De *goedkeuring :* Het is wel, mijn vriend; Karel, gij werkt ! Emiel heeft eene goede schooltaak gemaakt ! Julius, gij zult beloond worden !

3. De *ondervraging* ten gepasten tijde gedaan en herhaald, en de leerling toont dat de onderwijzer *ziet* en *weet* dat hij gestudeerd heeft, dit is een krachtig middel om hem aan te sporen te volharden in den goeden weg.

B. De *werkelijke* belooningen, die een karakter van openbaarheid aannemen en degenen die ze verdiend hebben tot voorbeeld hunner medeleerlingen doen stellen. Onder deze belooningen zullen wij aanhalen :

1. De aanneming tot de beslissende belooningen, die het krachtigste middel van aanmoediging zijn.

2. De deelneming aan de gunsten verleend aan de verdienstelijke leerlingen en die ik opgesomd heb sprekende over de beroovende straffen.

C. De *beslissende* belooningen, die zijn :

1. De lof in twee graden :

a) In het bijzonder, of innige uitdrukking van de voldoening van den onderwijzer;

b) In de klas, voor de leerlingen, lof die kan bestaan

1° Eerst in eene eenvoudige goedkeuring van het gedrag des leerlings,

2° Dan in eene goedkeuring met eenige uitleggingen,

3° Vervolgens in eene goedkeuring met aankondiging van eene ernstige belooning,

4° Eindelijk in eene goedkeuring en voorstelling van den leerling als te volgen voorbeeld voor zijne medescholieren, hetgeen stellig eene gunst is die de hoogste waarde heeft.

2. Het ten toon leggen van zijne wel gehouden schrijfboeken of goedgemaakte schooltaken op eene in 't oog vallende plaats v de school, toegankelijk voor de ouders (leerlingen en bezoekers.

3. Het inschrijven van den naam des le lings op de eeretabel, hangende op eene 't oog vallende plaats der school.

4. Het plaatsen op eene belooningbank de eerste der klas bij voorbeeld — van leerlingen die zouden aangeduid worden a de aandacht en de welwillendheid der ov heden bij hare bezoeken.

5. De toelating om gebruik te maken v de schoolbibliotheek die met zorg zou z samengesteld, hetgeen bij het kind den l tot het leeren zal opwekken.

6. De deelneming aan de prijsuitreikin bevattende goed gekozen boeken, onder l opzicht der behandelde stoffen, het nut, praktische uitslagen die men er kan van ve wachten, spaar- en pensioenboekjes, gerée schappen voor het aanleeren van stiele waartoe de kinderen zich bestemmen (laat jaar van het bijwonen der school) plaatsing het verlaten der school der verdienstelijk leerlingen door de zorgen of de tusschenkon van den onderwijzer of der overheden van school.

Ziedaar eene wijze van klaseering en ran opvolging der belooningen, die, gelooven w der aandacht waardig zijn en wij vestigen de aandacht op onzer ambtgenooten om dezell redenen, die wij hooger aanhaalden om vc de straffen hunne belangstelling op te wekke

Wij willen niet, wij herhalen het, belooningen van de straffen noch de straff van de belooningen scheiden, omdat, — v gelooven het op voldoende wijze betoogd hebben — de eenen onmisbaar aan de ander zijn.

Wij vatten onze gedachten samen met lui te bevestigen: ja, men moet de straffen en belooningen dulden, in een opvoedingstel dat de waardigheid van het kind eerbiedigt.

En niet alleen moet men die dulden, ma men is verplicht die te behouden voor goe omdat zij niet alleen nuttig maar onmisba zijn.

Zeggen wij in vertrouwen, bevestigen v het als eene noodzakelijkheid eigen aan

menschelijke natuur : indien de belooningen voor het goede en de straffen voor het kwaad niet bestonden, gelijk zij ten allen tijde bestaan hebben, dan zou men ze moeten uitvinden en in het onderwijs invoeren.

De heer GRENEZ. (Binche). Ik vraag het woord voor een beroep op het reglement. Er is een artikel van het reglement dat zegt, dat eene lezing niet langer dan 10 minuten mag duren, en eene redevoering niet langer dan een kwaart uurs.

Verscheidene sprekers hebben veel langer gesproken. Men heeft zeer goede dingen gezegd, maar het schijnt mij dat indien zij minder uitgebreid waren, het er niet te slechter om zou zijn.

M. DE VOORZITTER. Gij zijt in de waarheid, maar indien men al de sprekers moest onderbreken, zou men tot geenen voldoenden uitslag komen. Het woord is aan den heer Ley, van Brussel.

De heer F. LEY. Dames en Heeren. Het vraagstuk der straffen en belooningen is zeer gewichtig, want het raakt aan hetgeen den grootsten invloed kan hebben op den goeden gang der school en op de toekomst der kinderen, die zij tot zending heeft op te voeden ; het geldt hier niet alleenlijk de dagelijksche tucht in zijne beperkste beteekenis begrepen, maar nog de duizende middelen door den onderwijzer te gebruiken om zedelijke mannen te vormen, om zijne jonge leerlingen, bijna zonder hun weten, in den rechten weg der oprechtheid, der eer en van al de deugden die een eerlijken man doen achten, te leiden.

Gewichtig vraagstuk, ik herhaal het, en dat veelzijdig en zeer ingewikkeld is! De minste misslag sleept betreurenswaardige uitslagen met zich en vele geslachten kunnen zedelijk verkleind zijn, als de onderwijzer in een enkel punt misdoet, indien hij een of ander verwaarloost.

Het zou belangrijk zijn, MM., in 't verledene op te zoeken welke de tuchtmiddelen geweest zijn, die het meest gebruikt werden ten opzichte van de kinderen. Maar, behalve dat dit een langdurend werk zou zijn, geloof ik dat wij bijna overal en ten allen tijde hetzelfde zouden vinden. De *bijbel* beveelt de roede aan als uitmuntend om het kind te kastijden ! Men heeft zich wel gewacht een zoo eenvoudig tuchtmiddel, door zulk *heilig* boek aanbevolen, te vroeg te laten varen ! In Rusland en in zekere scholen van Duitschland en Engeland bestaan nog de lichamelijke kastijdingen. Voor de rechtbanken van Frankrijk werden, in dezen laatsten tijd, schandelijke processen opgeroepen tegen religieusen, die arme kleine meisjes gemarteld hadden. En zonder buiten ons land te gaan, zal ik u niets nieuws leeren als ik u zeg dat in zekere bijzondere gestichten nog te veel met de hand en den stok gespeeld wordt om de weerspannige leerlingen te straffen.

Maar het is te lang ons met deze onmenschelijke en domme handelwijze bezig houden, die overigens in de officiëele scholen streng verboden is.

De lichamelijke straffen zijn sinds lang ten onzent verboden, evenals diegene welke van aard zijn om den leerling aan de schande te gewennen.

De groote in-4° of de blok omhoog te houden met de opgeheven handen, de ezelskap, het schandelijk opschrift, de opsluiting in 't cachot of den kelder, het zetten op water en brood, alles wat in één woord de macht was der oude schoolmeesters, onbekwaam om een weinig stilte te bekomen, en dat terzelfder tijd de spreekwoordelijke schrik der nieuwe scholieren uitmaakte, dat alles is verdwenen, dat alles behoort reeds tot de geschiedenis, maar ongelukkig is het ware geschiedenis.

Men straft dus op die wijze niet meer en men heeft veel meer orde en regeltucht dan over 40 of 50 jaren. De takt der onderwijzers is er voor veel in, dat wil ik gaarne erkennen ; maar het is duidelijk dat de zachtheid vereenigd met de vastheid in de tuchtmiddelen, in eene breede maat medewerken tot het behouden eener goede tucht. Gij hebt allen, Dames en Heeren, opgemerkt, dat de kinderen die door hunne ouders geslagen worden, veel moeilijker te leiden zijn dan de anderen ; als gij met deze eene overdrevene strengheid gebruikt, maakt gij er weerspannigen van, wezens op wie de raadgevingen, bedreigingen,

bevelen niet den minsten invloed hebben. Het medelijden, de vriendelijkheid oefenen op die kinderen een heilzaam uitwerksel uit. Indien men met de kinderen die in het vaderlijk huis grof behandeld worden, door geweldige middelen, jammerlijke uitslagen bekomt, zou men er nog veel slechtere verkrijgen indien men er gebruikte ten opzichte van de kinderen die in hunne familie met goedheid worden behandeld.

Welnu, MM., legt men heden ten dage nog al de noodige voorzichtigheid in de straffen? Ziet men niet zekere onderwijzers eischen dat hunne leerlingen gedurende langen tijd op de knieën blijven zitten in eene klas? Anderen hen berooven van een eetmaal, of dit eetmaal eenen merkelijken tijd uitstellen, derwijze aan de gezondheid van het kind te schaden? Onlangs vertelde men mij dat een onderwijzer zijne leerlingen een gebed van een kwaart uurs, een half uur, een vol uur zelfs — volgens het gewicht der bedreven fout, — zond lezen naar de kapel van het dorp, en zulke ton titel van straf!

Zeker vallen al de straffen die ik zoo even opsom in de klas der lichamelijke kastijdingen en niemand onzer mag er zich nog van bedienen.

Maar er bestaat eene andere soort waarover ik u langer wil spreken en die ongetwijfeld de noodlottigste is. Ik wil spreken van het werk opgelegd als straf. Welk is het doel van alle opvoeding? Is het niet het werk te doen liefhebben? Wat zullen wij onzen kinderen zeggen als zij op het punt staan ons te verlaten om in het leven te treden? Zullen wij hen niet in dezer voege toespreken :

« Vrienden, gij gaat eenen stiel leeren, of het werk van den akkerbouw aanvatten. Ieder mensch moet eene bezigheid hebben; het is eene noodwendigheid en het is ook een geluk. Zonder werk zou het leven eene gestadige verveling, eene lange marteling zijn. Het werk is zoo noodig aan onze ziel als aan ons lichaam. Tracht dan, na eenen wel vervulden dag, de kennissen te onderhouden die gij op de school hebt opgedaan; schept u geestesverstrooiingen, geestesgenot. Overziet dikwijls de schoolboeken. Ik heb getracht u ze te doen liefhebben; nooit heb ik ze u vervelend gemaakt; nooit, in allen gevalle, zullen zij u de straf herinneren ze dikwijls te hebben uitgeschreven. Dat die boeken uwe beste vrienden blijven. Niet alleen zullen zij u nooit bedriegen, maar zij zullen u nog bewaren tegen het bezoeken der herbergen, waar te vele jongelingen zich gaan verdierlijken, en tegen het gezelschap der ledigloopers, dat altijd eenen verderfelijken invloed heeft op het hart en op den geest.

» De bibliotheek der school blijft ook te uwer beschikking, komt er raadgevingen en aanmoedigingen putten. Tracht eenen vriend te hebben met wien gij eene briefwisseling kunt onderhouden, op die wijze zult gij het schrijven niet vergeten. Spaart eenige centiemen elke week; vormt maatschappijen van twintig of dertig kameraden en gaat heen in het schoone jaargetijde; verspreidt u en gaat de dingen zien en bewonderen die gij nog niet kent.

» Dat alles heb ik getracht u te leeren. Onze werkzaamheden in de klas hebben u den lust tot werken gegeven; uwe kleine lezingen hebben u den sleutel van meer ernstige en aangenamer lezingen gegeven; uwe briefwisselingen tusschen schoolgezellen hebben u gezegd welk genot er ligt in de zoete uitstortingen der gevoelens van vriendschap; uwe kleine besparingen hebben u bewezen dat men altijd een spaarpotje kan hebben, welk soms mirakels doet.

» Onze uitstapjes eindelijk, die noodzakelijk beperkt moesten zijn tot de omstreken onzer stad of gemeente, zult gij met genoegen voortzetten en uitbreiden. Gij zult de steden van België gaan bezoeken; allen zullen u de roemvolle titels van onze voorvaderen op onze dankbaarheid herinneren; overal zal uw hart kloppen bij de oude herinneringen, bij het zicht der oude gedenkteekens onzer geschiedenis. Overal zullen uwe gevoelens grooter worden bij de beschouwing der schoonheden van de natuur; onze Ardennen, de lieve vallei der Maas, de landschappen van Vlaanderen, het heerlijke schouwspel van de zee, ziedaar wat geene doode letter voor geen enkel Belg blijven mag, en met het geld dat

iederen Zondag de jonge lieden, zelfs de armste, verteren, zouden zij kunnen op reis gaan en op het tijdstip van hun huwelijk hun land kennen. »

Dit is de taal die al de leerlingen bij het verlaten der school zouden moeten hooren.

Van dit verheven standpunt beschouwd, gestadig voor doel hebbende de jongelingen verlangend om zich te onderwijzen voor te bereiden om goede vaders van familie te worden, mag het werk der school niet meer alleen het lezen, het schrijven en het rekenen bevatten; het moet vooral de ontwikkeling van het verstand beoogen, alsmede den lust tot studie, eenen lust zonder welken degenen die het middelbaar en zelfs het hooger onderwijs genoten hebben er weldra al de vruchten van verloren hebben. Welnu, het werk willen doen beminnen en werk als straf opleggen is het toppunt der ongerijmdheid. Welken afschrik hebben wij van onze schoolboeken niet bewaard, alleen omdat men er toe gekomen is van die boeken oprechte foltertuigen voor onzen geest en voor onze hand te maken?...

Dus, geene straf die recht- of onrechtstreeks het lichaam van het kind treft, maar vooral nooit meer straffen die het kind kunnen doen gelooven dat het werk, dat eene te vervullen taak voor ons een strafmiddel zij.

Wij willen niet dat men tot onze kinderen zegge: « Gij zijt veroordeeld om uw brood te eten in het zweet uws aanschijns; » — wij willen dat men het elk oogenblik doe gevoelen dat het werk het edelste voorrecht is van het menschdom; wij willen dat men het werk van elken dag roeme; wij willen dat men zegge dat de waardigsten onder de menschen degenen zijn die nooit rusten en niet degenen die door hunne weelde of door hun niets-doen zich ontslagen achten van den plicht om hunnen steen aan te brengen tot het werk hunner broeders.

Indien deze gedachten altijd gegolden hadden, zouden wij, Dames en Heeren, heden ten dage sterkere geslachten hebben dan diegene welke tegenwoordig bestaan.

Hoevele menschen zijn ongelukkig, alleen omdat zij zich geene taak hebben opgelegd, omdat zij leven zonder doel en omdat dienvolgens hen niets voldoet!

Overigens, Mijnheeren, kunnen wij allen in onze klas de macht der liefde tot het werk op het kind beproeven. Deze liefde is ingeboren en het bewijs is dat het kind hoe klein ook werkzaam is, gestadig bezig is; het is het vaderlijk huis, het is de school die zeer dikwijls het kind zijne voorhandneming, den wil om iets te doen ontnemen. Als een leerling zich lui toont, berooft hem van werk, doet hem eenen halven dag, eenen vollen dag zelfs, zonder volstrekt iets te doen blijven, zegt hem dat hij niet waardig is deel te nemen aan het werk zijner medescholieren, en weest verzekerd dat de diepe vernedering die hij zal ondervonden hebben, hem beter dan alle andere straf de schande der luiheid en het geluk van het werk zal hebben doen gevoelen. Wat ik u tot nu toe gezegd heb, is voldoende, denk ik, Dames en Heeren, om u te doen begrijpen dat ik zekere straffen beschouw als niet strijdende met de waardigheid van het kind.

Zoo zeer ik overtuigd ben dat veel kinderen heel hunnen schooltijd kunnen doorbrengen zonder zelfs eene berisping te verdienen, zoo zeer weet ik dat er lastige, wederspannige naturen zijn, die men dikwijls moet vermanen, bedreigen en vervolgens straffen. Degenen die het tegendeel zouden beweren, kennen noch den mensch, noch het kind.

Welk moet het doel der straf zijn?

De leerling heeft eene fout begaan. Deze fout is bedreven; zij is voorbij, gij kunt niet maken dat zij niet bestaat. Kwetst de straf u, onderwijzer, in uwe eer, in uw gezag? Stellig neen, en indien het nog zóo ware, zoudt gij ongelijk hebben het te toonen.

Blijf dus kalm; laat u niet treffen door wat u niet kan of moet treffen. Geene gramschap vooral of ge zijt verloren!

Roep het kind tot de orde met koelbloedigheid, in gemeten bewoordingen; doe het begrijpen dat het ten opzichte van zich zelf te kort is gebleven en boven alles ten opzichte der wet, den regel, die verbiedt te doen wat hij gedaan heeft; past den leerling de straf toe welke het reglement voorschrijft en handelt

derwijze dat zijne ouders altijd weten welke straf hij heeft ingeloopen. Zal het in het hoofd van het kind komen, als gij aldus straft, dat gij straft uit haat der bedreven fout, uit haat van het verledene? Stellig neen. Dat kan overigens uw doel niet wezen. Gij wilt de verbetering van den leerling, niets meer; gij wilt dat hij eene andere maal niet meer het reglement schende.

De straffen moeten dus voor doel hebben de inbreuken op het reglement in de toekomst te voorkomen en niet het reglement of diegenen welke het ingevoerd hebben te wreken.

Als ik anders zie straffen, maak ik deze vergelijking:

Gij spant eene koord en gij eischt dat allen er op wandelen, onder bedreiging al de genen die zullen vallen duchtig van den stok te geven.

Stellig vallen allen of bijna allen; velen geroepenen en zeer weinig uitverkorenen. Vervolgens begint de wreede dans en duurt eenen onbepaalden tijd.

Welnu, is dat zedeleer? Maar men vertrouwt u geene volmaakte kinderen toe! Men zendt ze u integendeel opdat gij ze zoudt gewennen altijd wel te doen. Men zegt u in één woord: deze kinderen hebben gebreken; zij zijn lichtzinnig, zij zijn zwak, (zij kunnen, als gij wilt, niet op de koord dansen), maakt ze oppassender, sterker, maakt dat zij niet meer falen. (Leert hun zich in evenwicht te houden en te gaan in den weg des levens), maar slaat hen niet, plaagt of foltert hen niet omdat hunne natuur zelve hun niet toegelaten heeft te doen wat gij van hen vergdet, omdat het oog of de voet eenen second gefaald heeft, omdat zij gedurende dien second hunne geaardheid, hun karakter niet hebben kunnen beheeren.

Het doel der straffen vastgesteld zijnde, zien wij wanneer de onderwijzer straffen moet.

Stellig mag hij geene straffen opleggen volgens zijn welbehagen.

Wat heden verboden is, moet binnen veertien dagen niet toegelaten zijn. Men mag ook niet alle weken tot een nieuw verbod komen; het is het middel om altijd overtredingen te hebben.

Er moet dus een reglement voor de leerlingen bestaan, een reglement dat niet alleen de leerlingen, maar ook de onderwijzers bindt en tevens de gemeenteoverheid die het moet goedkeuren.

In de Modelschool, te Brussel, bestaat een dergerlijk reglement. Als een leerling deze of gene fout heeft bedreven, waardoor hij deze of gene straf inloopt, zal de overheid den onderwijzer nooit tegenwerken als hij die straf vergt. De leerling heeft het reglement overtreden, het reglement zal hem worden toegepast en nooit zou de overheid zelve het voorbeeld willen geven der verkrachting van de wet.

Ik ken niets beters, Mijnheeren dan dit reglement, dat eene uitmuntende tucht verschaft. Ik zal er u eenige artikelen van aanhalen, degenen die betrekking hebben op het vraagstuk dat ons bezig houdt:

Art. 10. Elke leerling is voorzien van een boekje bevattende zijne wekelijksche en driemaandelijksche bulletijns. Het is hem verboden er iets zelf in te schrijven, zoo niet op bevel van zijnen onderwijzer.

Art. 11. De leerling geeft zijn boekje aan zijne ouders op het einde van elke week en brengt het aan zijnen onderwijzer vóór de eerste les der volgende week.

Art. 12. De wekelijksche inschrijvingen worden gedaan op de bulletijns in tegenwoordigheid van den leerling, in een bijzonder gesprek, waarin de onderwijzer hem de noodige opmerkingen op zijn werk en zijn gedrag maakt.

Art. 13. De vlijt of de iever wordt vastgesteld bij middel van goede noten. Hier wordt verstaan de *nuttige* vlijt, het is te zeggen de *vooruitgang*.

Zich vrijwillig niet op het leeren toeleggen wordt beschouwd als slecht gedrag.

Het werk zonder voortgang wordt beschouwd als gemaakt zonder orde of zonder methode en gelijk gesteld met afwezigheid van werk.

Art. 14. Op het einde van elke week kent iedere onderwijzer aan den leerling voor

elk onderwijsvak een getal van 0, 1, 2 of 3 goede punten toe, overeenkomende met de benaming van den vlijt als *slecht*, *middelmatig*, *goed* of *zeer goed*. Dit getal wordt onmiddellijk op het driemaandelijksch bulletijn geschreven.

Op het wekelijksch bulletijn wordt de algemeene vlijt der week genoemd *zeer goed*, *goed*, *middelmatig* of *slecht*, volgens de leerling het geheel getal, of de 2/3, of het 1/3 of min dan het derde der punten van de week heeft bekomen. Op het driemaandelijksch bulletijn volgt men denzelfden regel om de vlijt van den trimester eene benaming te geven.

Art. 15. Het gedrag wordt gewaardeerd bij middel van slechte noten, opgelegd om een bijzonder feit te straffen of uitgesproken op het einde der week om den weerstand op eene reeks berispingen te straffen. De slechte punten worden op het driemaandelijksch bulletijn met hunne redenen opgeschreven.

Op het wekelijksch bulletijn, wordt het gedrag *slecht* genoemd als de leerling drie slechte punten in de week heeft bekomen; *middelmatig* als hij er twee heeft gekregen; *goed* als hij maar een heeft, *zeer goed* als hij geen enkel heeft.

Art. 16. Drie slechte punten hebben voor uitwerksel den leerling onder het regiem der straf te doen plaatsen van het oogenblik waarop de derde slechte noot werd gegeven, tot het einde der volgende week.

Art. 17. Het strafregiem bestaat in de volgende maatregelen :

1° De naam des leerlings wordt van de tabel der leerlingen geschrabt.

2° De leerling neemt aan geene enkele uitspanning deel; hij kan alleen gemachtigd worden te genieten van een deel der uitspanning van 's middags tot 1 1/2 uur.

3° Hij neemt geen deel aan de wandelingen en reizen der klas.

4° Hij verlaat de klas, na de middaglessen, een kwaart uurs na de andere leerlingen;

5° Hij kan door zijnen onderwijzer tot buitengewone schooltaken te huis te verrichten verplicht worden.

18. Als een leerling gedurende drie opvolgende weken het strafregiem ondergaat, maakt hij het voorwerp uit van een verslag aan het schoolcomiteit. Dit comiteit hoort de ouders. Het beslist over de maatregelen die te nemen zijn om het kind te verbeteren, of spreekt zijne uitsluiting uit de school uit.

Als de drie weken strafregiem op elkander niet volgen, beslist de bestuurder of er reden bestaat om bet comiteit er kennis van te geven.

Art. 19. Elk feit van leugen alsook elk ander feit van verlagenden aard of van erg tuchtverbreken, is onmiddellijk het voorwerp van een verslag des onderwijzers aan den bestuurder. Deze komt in de klas, stelt het feit vast en beslist of er reden bestaat om den plichtige voor het schoolcomiteit te roepen. Hij mag hem op strafregiem stellen of hem den toegang der school ontzeggen, tot de commissie eene beslissing genomen heeft Hij verwittigt de ouders en, als het noodig is, verzoekt hij hen voor het comiteit te komen.

Art. 20. Het comiteit besluit in elk geval, of er reden bestaat om de feiten en de genomene maatregelen ter kennis van al de leerlingen, vergaderd in de groote zaal, te brengen.

Art. 21. De ouders die niet de uitnoodiging om voor het comiteit te komen, beantwoorden, worden aanzien als hun kind van de school trekkende.

Een reglement van dien aard, MM., opent de deur niet voor de misbruiken en de onrechtvaardigheden. De leerlingen zijn burgers die moeten gehoorzamen aan de wet die zij hebben aangenomen; de onderwijzer, en de hoogere overheid zijn magistraten, die de wet toepassen en ik kan uit ondervinding bevestigen dat eene tucht gelijk diegene welke dit reglement heeft teweeg gebracht, moeilijk te ontmoeten is in een gesticht welk een dergelijk getal leerlingen telt.

Ook spoor ik u aan het beginsel van een reglement voor de leerlingen te stemmen, gelijk aan datgene der Modelschool; het heeft zijne proeven gedaan, en het zou vooral in de gemeentescholen goede diensten bewijzen; daar heeft, inderdaad, de onderwijzer de leden van den gemeenteraad boven hem, welke om

hunne kiezers te voldoen, dikwijls den invloed der reklameerenden ondergaan; welnu, met dat reglement heeft de overheid van geene hoegenaamde klacht rekenschap te houden. De leerling wist dat hij deze fout begaande, deze straf inliep; niemand mag zich boven de wet stellen, niemand mag de willekeur in hare toepassing zien.

Ik zegde u zooeven dat dit stelsel in de Modelschool prachtige uitslagen heeft opgeleverd; daar nochtans maakt men geen gebruik van hetgeen men in de meeste scholen de bekrachtiging der goede en slechte noten noemt, het is te zeggen de prijsuitreiking.

Niemand klaagt er over; noch ouders, noch leerlingen, noch professors.

Alles is dus daar om te best; maar wij gelooven dat het slecht en ontijdig zou zijn overal te doen wat men in de Modelschool doet.

Niet dat ik geloof dat men niet overal de kinderen zou kunnen leiden zonder die uitdeeling van boeken met vergulden omslag; ik verklaar dat elke meester dien takt heeft, die door zijne wijze van doen en zeggen de kinderen kan aanzetten, meer werk bekomt door een « zeer goed » of door eenen kleinen vriendelijken tik op de wang, dan een andere meester met al de denkelijke straffen en belooningen.

Maar men moet rekening houden van een belangrijk ding, volgens mijn inzien. Tegenwoordig hebben wij te onzer beschikking voor den aankoop van prijsboeken eene tamelijk belangrijke som. De afschaffing der prijsdeelingen vragen, vele gemeenten zouden niets beters wenschen dan u te voldoen : zooveel gespaard.

Maar als wij eene som hebben waarover wij mogen beschikken voor het welzijn van het onderwijs, zouden wij in allen gevalle ongelijk hebben die los te laten. Om die reden zou ik eene nieuwe wijze van belooningen voor de leerlingen willen zien aannemen. De tegenwoordige prijsuitreikingen veroorzaken een aanzienlijk tijdverlies voor de compositien; de meeste uitslagen der compositien zijn onrechtvaardig; de trotsch van vijf minuten wordt aanzien als het werk van een heel jaar betalende! De prijzen met eenen heelen hoop gekocht, zijn in de meeste gevallen, nietige boeken, die niemand bewaart.

Ik zou die plechtigheden willen zien hervormen in een volledig stelsel van aansporing tot werken en leeren, gesteund op de volgende beginselen, wier toepassing men in alle scholen zou moeten doen :

1° Elke onderwijzer koopt elke week een, twee of drie boeken geschikt voor de afdeelingen zijner school en deelt die uit niet aan de verstandigste, maar aan de waardigste als gedrag en werk. (Uitslag : al goede boeken, omdat zij een voor een gekocht zijn, na ernstig onderzoek en geschikt zijn volgens het verstand der kinderen).

2° De leerlingen worden aangespoord om onder elkander eene bibliotheek van deze belooningen te vormen; de onderwijzer is er de bibliothecaris van, of beter nog een oudleerling die de noodige tijd en bekwaamheden heeft.

Elk boek draagt den naam van dengene die het gewonnen heeft.

3° De bibliotheek is ten dienste der leerlingen van de school.

4° Op het einde van het jaar, feest voor het hart en het verstand.

De verscheidenheid die men er aan zal kunnen geven, laat ons niet toe nader te bepalen.

Deze doenwijze zou alle voordeelen der tegenwoordige prijsuitreikingen vereenigen en nog veel anderen daarenboven en geen enkel van hare gebreken opleveren. Daarbij zou in iedere gemeente een lichtpunt ontstaan. Indien dit stelsel sedert dertig jaren bestond, zouden wij voor millioenen frank boeken ter beschikking der behoeftige klassen hebben, terwijl tegenwoordig het gebruikte geld geen spoor heeft gelaten; het heeft gediend om eenige fransche boekhandelaars te verrijken; het heeft aanleiding gegeven tot eenige andere misbruiken, waarover ik u niet wil spreken, en die iedereen kent.

Ik leg dus de volgende besluiten neer :

1° Afschaffing der lichamelijke straffen, der straffen die het werk als eenen last doen

aanzien en der straffen die van aard zijn om den geest aan de schande te gewennen.

2° In elke school zal er een reglement voor de leerlingen zijn.

3° Belooningen zullen gedurende heel den loop van het schooljaar kunnen uitgedeeld worden en men zal de leerlingen aansporen eene schoolbibliotheek te maken bij middel der ontvangen boeken. (*Toejuichingen.*)

M. De Voorzitter. Het schijnt mij dat men in twee woorden kan besluiten : de willekeurige belooningen en straffen afschaffen en rationneele belooningen en straffen aannemen. Ik geloof dat dit alles samen vat.

Het eerste punt is dees : welke wijzigingen moet men brengen in de regeltucht der school?

Het antwoord is gegeven geworden eerstens door den heer Lonney.

De heer Philippet heeft eene kleine wijziging ; hij vraagt 60 leerlingen.

Verscheidene stemmen. Dertig leerlingen.

M. de Voorzitter. Wij hebben vervolgens dit nieuw gedacht : men beloont door het woord en door teekens.

De bepaalde uitsluiting zal maar kunnen uitgesproken worden voor uitzonderlijke gevallen; als wij het besluit van den heer Philippet vergelijken, is er geen groot verschil.

Ik stel voor eerst op het eerste punt te stemmen. Dat degenen die van oordeel zijn dat de willekeurige belooningen en straffen moeten afgeschaft worden, gelieven recht te staan.

De besluiten der verschillende sprekers zijn dus aangenomen met eenparige stemmen.

Gaan wij over tot het onderzoek der tweede vraag.

De vraag is als volgt gesteld :

Hoe moeten de beginselen der natuurlijke wetenschappen en der gezondheidsleer in de lagere school onderwezen worden?

Het woord is aan den heer Huraille, van Luik.

M. Huraille. Men bespreekt de belangrijkheid niet meer der natuurlijke wetenschappen en der gezondheidsleer. Het is eene oude waarheid, een axioma voor elken praktischen geest.

Maar men is er nog verre van zoo eensgestemd te zijn nopens de wijze waarop men deze kennissen in den geest der kinderen moet doen dringen. Twee stelsels zijn vooruitgezet : het eene dat men onrechtstreeks noemen kan, leert door de tusschenkomst van het lezen, het dicteeren, het opstellen, schoolwandelingen, enz.; het andere, dat ik rechtstreeks zal noemen, vereenigt de wetenschappen en de gezondheidsleer in eenen van alle andere onderscheiden leergang. Laat ons de beide stelsels van nabij beschouwen.

Het eerste biedt vooral een zoo kostelijk, een zoo in 't oogvallend voordeel aan, dat het aan geen onzer ontsnapt is, daar ben ik van overtuigd. Den oprecht liefdadigen mensch navolgende, geeft het zonder dat men het gewaar worde. Voor den leerling leert de lezing behoorlijk lezen; het dicteeren, richtig schrijven; het opstellen, zijne gedachten in eene goede taal uitdrukken; de problemas of rekenkundige voorstellen zijn de toepassing der rekenkundige theorien; wandelen is zich uitspannen. Als men dus als schooltaak vraagt de samenvatting van de gelezen les; als er vragen op het dictaat worden gesteld om 's anderdags beantwoord te worden mede gebracht, als het opstel zijn onderwerp, het rekenkundig vraagstuk zijne gegevens ontleent aan de wetenschap en de gezondheidsleer; als op de wandeling, de aandacht van het kind getrokken wordt op hetgeen rond hem gebeurt, wordt het niet buiten zijnen weten geleerd?

Welnu, Dames en Heeren, in een zoo uitgebreid programma als datgene der lagere school, zijnen geest verrijken zonder meer de teedere vermogens van den leerling last aan te doen, is zulks niet eenen grooten vooruitgang verwezentlijken?

En die vooruitgang wordt grooter, als men op breede schaal gebruik mag maken van de schoolwandelingen, die eene onuitputbare bron zijn van aantrekkelijke, stellige en praktische kennissen. Zij stellen inderdaad

het kind in de tegenwoordigheid der wezenlijkheden en de dingen die het heeft kunnen zien, die men het zorgvuldig heeft doen opmerken, zullen altijd levendig en helder in zijn geheugen blijven.

Door de uitstapjes zullen de uitleggingen van den onderwijzer aldus versterkt worden.

Vormen wij dus den wensch dat de lust tot schooluitstapjes zich spoedig verspreide.

Maar is het altijd zoo gemakkelijk schoolwandelingen in te richten?

Men stoot maar al te dikwijls op groote moeielijkheden; op den buiten zijn de hulpmiddelen gering en de behoeften groot!

De schooluitstapjes vergen altijd zekere uitgaven : de heiligen worden nooit in hun land vereerd, zegt men; de kinderen ondervinden ook maar een klein vermaak als zij niet tot zekeren afstand mogen gaan en de oefening maakt dat ook aldra de jonge magen van 12 jaar honger hebben. Overigens is de onderwijzer dikwijls alleen in de dorpen : het zou het onmogelijke beproeven zijn, al de afdeelingen te willen bewaken en ter zelfder tijd de onmisbare uitleggingen te geven; alleen de hoogste afdeeling zal er voordeel uit trekken, of deze wandelingen zullen gebeuren gedurende de schooluren en de andere afdeelingen zullen van zorgen beroofd blijven, of zij zullen geschieden gedurende de verlofuren, ten koste van onzer aller gezondheid.

Nog een woord, Dames en Heeren, over het stelsel dat ons bezig houdt.

Het is verre van eene algemeene toepassing te zijn èn om de reden die ik zooeven aanhaal, èn omdat elk opstel loopende op de wetenschappen, bij voorbeeld, een zeer eenvoudig onderwerp of eene voorafgaandelijke les noodzakelijk maakt. (Deze laatste veronderstelling is de meest gewone, tenzij als zij vervangen wordt door eene soort van verslag gemaakt na de wandeling.)

Eenige woorden zullen volstaan om het tweede stelsel te kenmerken.

Beter dan de wijze die wij zooeven beschouwden, laat het zich op al de afdeelingen toepassen; het laat al hunne belangrijkheid aan de onderscheiden deelen der wetenschappen en der gezondheidsleer, ze vereerende met bijzondere uren, en gevoegd bij de schoolwandelingen zal het de praktijk met de theorie vereenigen. Het is overigens in natuurkunde noodzakelijk.

Zooals wij het weldra zullen aantoonen, vergt het echter nog grootere uitgaven dan het eerste stelsel; het biedt zich dreigend aan voor de leerlingen die in 't verschiet eene heele reeks nieuwe stoffen met of tegen dank te verteren zien en gebruikt door handen van eene twijfelachtige behendigheid, zou het dikwijls het kind ontmoedigen en tegen het ware doel der lagere school ingaan, welk in het geven der hoofdzakelijke beginselen bestaat.

Alvorens eenen keus te doen, zullen wij ons veroorloven het tweede punt te behandelen, want onzes inziens, Dames en Heeren, hangt het te volgen stelsel vooral af van het getal onderwijzers die eene school telt. En de verdeeling in het vraagstuk toepassende, zullen wij de scholen met verscheidene klassen en diegene met eenen enkelen onderwijzer onderscheiden.

De school die verscheidene klassen telt, heeft zooveel onderwijzers als er klassen zijn; het spreekt van zelfs dat daardoor elke onderwijzer min leerlingen heeft en het klein getal kinderen, dat weet gij allen, heeft eenen grooten invloed op den algemeenen gang der school.

Volgens mijn inzien, zouden deze middelen en deze wijze in verband zijn met drie hoofdoorzaken : de tijd waarover wij beschikken, de kinderen tot wie zich onze lessen richten en de stof dezer laatsten.

De tijd heeft zijne perken, die zoo eng zijn als de sfeer der wetenschappen ruim is : de zonsnoeier zal dus veel werk hebben als wij denken aan het spreekwoord : « Qui trop embrasse, mal étreint » (die te veel onderneemt, slaagt kwalijk). Het is aldus goed gerechtvaardigd, dit woord welk ik neem in het vraagstuk dat aan ons onderzoek is voorgesteld : beginselen der natuurlijke wetenschappen. Bepalen wij ons, om niet overrompeld te worden, bij een zakenprogramma, als men mij die uitdrukking toestaat.

Als wij maar een weinig op onze toehoor-

ders letten, zullen wij in dien praktischen weg gedreven worden.

De behoeften der kinderen, die wij tot zending hebben te onderwijzen, zijn zeer verschillend : het eene bewoont de stad, het andere den buiten; deze leerling woont in eene landbouwstreek, gene in een nijverheidsgewest. Zou dezelfde som kennissen dezelfde diensten aan al die kinderen bewijzen? Dit is eene te eenvoudige vraag om er op te antwoorden. Vóor de vaststelling van ons programma en ten einde niet in 't blinde te tasten, zullen wij de bestaanmiddelen onderzoeken van onze toekomstige familievaders : wij zullen ons onderwijs plaatselijk maken. Maar zeggen, Dames en Heeren, wie onze toehoorders zullen zijn, is de plichten bepalen van den meester, het is zeggen wat hij zal zijn vóor, gedurende en na zijne les. Welnu, onze toehoorders zijn jong, hun verstand doet zijne eerste pogingen. Verwijderen wij dus uit ons leerprogramma de minst begrijpelijke beginselen, behouden wij alleen de bevattelijke dingen, diegene waar de zinnen der kinderen zich kunnen op vestigen.

Wat men goed begrijpt, kan men klaar uitdrukken en de woorden daartoe komen gemakkelijk, heeft Boileau gezegd.

Vandaar de volstrekte noodzakelijkheid voor elken onderwijzer, die wenscht dat zijn arbeid vruchten drage, eene grondige studie te doen der wetenschappen, of ten minste der deelen die zijn programma bevat. Zeker van de theoriën die hij blootlegt, zal niet de minste kleine twijfel in den geest der kinderen blijven bestaan, wier gedachten zich op wonderlijke wijze zullen verbreiden tot groot voordeel van het geheugen; in eene klare, beknopte, aantrekkelijke taal, zal hij al degenen, die hem hooren, verrukken; het nut der wetenschappen en der gezondheidsleer doende uitschijnen, aantoonende hoe aangenaam het is, het waarom en het hoe te kunnen geven van alles wat bestaat rondom ons, zal hij zijne leerlingen aan de wetenschappelijke studiën hechten en hun den lust tot persoonlijk werk geven. Zijne lessen, zijne toepassingen zullen eenen uitnemend praktischen stempel dragen.

Hier stelt men zich natuurlijk eene vraag. Zullen onze leerlingen, wier wetenschappelijke lust reeds zoo groot is in evenredigheid van hunnen ouderdom, onze lessen aan het geheugen toevertrouwen?

Op die vraag zullen wij antwoorden : neen, ten minste voor elk voorwerp, voor elk stelsel, waarvoor men den leerling plaatsen kan. Het ja zal maar in het uiterste toegelaten zijn, want, wij herhalen het, feiten en geene theoriën zullen aan onze landbouwers en nijveraars voordeelig zijn. Welke middelen en doenwijzen kunnen wij, in de derde plaats, uit de te onderwijzen stoffen trekken?

De meester, die zich bevindt in tegenwoordigheid van veertig of vijftig leerlingen, heeft veel min moeite om in zijne klas de goede orde en tucht tot stand te brengen en te behouden; het is een spel voor hem, terwijl de ongelukkige wien men een honderdtal kinderen, wellicht nog meer toevertrouwt, zich van 8 uur 's morgends tot 4 uur 's namiddags uitput en veel tijd verliest.

Kan men overigens eischen dat een en ander hetzelfde getal schooltaken verbeteren?

Het gevolg van deze zoo verschillende toestanden springt in het oog : waar er verscheidene klassen zijn, zullen de leerlingen meer lessen ontvangen, de schooltaken te huis zullen dagelijks kunnen gegeven en nagezien worden en zullen ook wat langer kunnen zijn.

In eene andere orde van feiten, zijn de schooluitstapjes altijd mogelijk aan iederen onderwijzer, die slechts zijne leerlingen te verzorgen heeft,

Indien het niet de algemeenheid aan den persoon opofferen ware, zou het toegelaten zijn er bij te voegen dat in den tegenwoordigen toestand de eerste categorie is voor de nijverheidsgemeenten, het is te zeggen voor de plaatsen waar eene nijverheidschool en eene school voor volwassenen gevestigd zijn, die wederzijds in eene ruime mate het natuurkundig onderwijs geven, en op die wijze het wetenschappelijk programma der lagere school veel verlichten.

De onderwijzer, die aan drie afdeelingen zijne zorgen moet geven, en soms aan zes

sectiën, is gedwongen, op straffe de wanorde in zijne klas te brengen, en allen vooruitgang bij zijne leerlingen te hinderen, eenen zeer beperkten tijd te besteden aan elke sectie en ondanks zijne ingekorte lessen, zal hij maar zeer zelden tot eene afdeeling terugkomen, waarmede hij zich reeds heeft bezig gehouden. Hij zal diensvolgens zijn programma met schildpadstappen doorloopen.

En dat men mij niet tegenwerpe, dat er tusschen de twee soorten van scholen het verschil bestaat van het programma ontwikkeld in het gewoon programma.

Aannemende dat die staat van zaken de regel zij, terwijl hij maar de uitzondering is, zal de onderwijzer tot zijne eenige krachten gebracht, hard werken, als hij de hoofddeelen van het programma wil afdoen voor den ouderdom waarop de meeste leerlingen de school verlaten, het is te zeggen in 5 jaar. Men zal mij ongetwijfeld nog zeggen : « maar onze boeren kunnen niets doen met de natuurkunde, en de delfstoffenkunde, ander deel der natuurlijke wetenschappen, zal hun al van niet veel meer nut zijn. » Dames en Heeren, de landbouw en de gezondheidsleer zullen den voorrang hebben ; nochtans wie wij ook zijn, dorpelingen of stedelingen, moeten wij eene schaal, eenen barometer kunnen behandelen, de eigenschappen van marmer, kleiaarde, enz., kennen.

Wat volgt uit de beschouwingen, die ik de eer heb u te onderwerpen?

Het besluit, schijnt het mij, is zoo klaar als de dag : wij zullen den bijzonderen leergang, die gewoonlijk aanschouwelijke methode genoemd wordt, aan de school laten die zooveel onderwijzers als klassen telt en dien leergang zullen wij voortdurend, gelijk dit tegenwoordig gedaan wordt, aanvangen in het eerste studiejaar. De onderwijzer die alleen is, zal van het eerste stelsel gebruik maken bij uitsluiting van de schooluitstapjes, die men redelijker wijze — wij hebben het hooger aangetoond — niet gerechtigd is hem op te leggen ; om de tegenovergestelde reden zullen wij deze schoolwandelingen benuttigen als wij maar eene klas te leiden hebben.

Nu wij vastgesteld hebben welk het rationneelste stelsel is, met het oog op de inrichting der school, zien wij de middelen en doenwijze die te gebruiken zijn opdat ons onderwijs al zijne uitwerkselen hebbe.

Wij hebben zooeven de hoedanigheden van ons programma aangeduid; ondanks zijn praktisch plaatselijk karakter, zal het in groot getal abstracte, droge elementen bevatten ; aan ons het op de verstandelijke hoogte van het kind te brengen.

In de natuurkunde, de werktuigen : dat iedereen met zekerheid eenen thermometer, eene pomp, enz., kunne behandelen. Weten wij het geschikt oogenblik te vatten, leggen wij gedurende een onweder de voortbrenging uit van de electriciteit, den donder, den bliksem ; spreken wij in den zomer van den dauw ; in den winter van den sneeuw en het ijs. De verzamelingen van gedroogde planten, de bezoeken aan hoven, pachthoeven, de wandelingen, de problema's, ziedaar genoeg om een juist denkbeeld te geven van de planten, de landbouwwerkingen (onverschillig of het land of boomen geldt); twee gezaaide en geoogste planten in 't zicht der klas zullen genoegzaam de landvette en de begietingen aanbevelen.

De mineraalkunde zal gekend zijn grootendeels dank aan eene schoone verzameling steenen en mineralen die elke leerling zich zal aanschaffen op de wandeling, onder onze leiding, en te huis zal bewaren, terwijl eene andere gestadig onder de oogen der leerlingen zal blijven ; bij deze talrijke en onderscheiden stalen, voegen wij nog het bezoeken van werkhuizen, glasblazerijen, staalfabrieken, steengroeven en wij zullen ons programma breed vervuld hebben. Willen wij de dierlijke werkingen beschrijven, de beweging, de zintuigen, hebben wij dan in ons bezit een geraamte, een hart, het oog ; geldt het een dier te doen kennen, dan zullen wij het levend voorstellen, of wij zullen onze toevlucht nemen tot de schilderijen of de teekeningen. De lezing, het dicteeren, het opstellen, zullen ons krachtig helpen in de gezondheidsleer ; van de gevolgen der dronkenschap, en het gebruik van tabak zullen

behendig gekozen voorbeelden kunnen gegeven worden.

De werking van het licht en der lucht, zal voor al onze leerlingen duidelijk worden door eene plant, eenen vogel beurtelings van licht en lucht beroofd en er van voorzien; eene vergelijkenis tusschen twee kinderen, het eene rein, zorgvol, het andere met tegenovergestelde gebreken, zal de voordeelen der reinheid doen uitschijnen en tevens ook de gevaren en de nadeelen der slordigheid.

Er blijft ons een laatste punt te behandelen, te weten of men de leerlingen moet voorzien van een handboek.

Een slecht handboek in handen der kinderen is een kwaad : niemand, meen ik, zal er aan denken zijne klas er mede te begiftigen. Welnu, bestaat er een handboek van natuurlijke wetenschappen dat aan kinderen van 12 jaar past? Ik verklaar er geen te kennen. Deze betreurenswaardige toestand zou alleen voldoende zijn om elk handboek te doen verwerpen. Maar er ontbreken geene redenen die de eerste versterken.

Zonder stil te blijven bij den te hoogen prijs van een boek van eerbiedwaardige dikte, zonder verder aan te dringen op het localiseeren van het programma, zullen wij slechts aanmerken dat elke eigenlijk gezegde leergang onmogelijk zijnde, in eene school geheel toevertrouwd aan eenen onderwijzer, een handboek er door zijne nutteloosheid zou schitteren, en vragen wij ons af welk doel men zich voorstelt door het invoeren van een handboek? Doorbladert eene spraakleer, een rekenboek, gij zult er zeer weinig theoriën in vinden en veel oefeningen. De leerling heeft zijn boek voor hem op den lessenaar open : is het om eenen regel te leeren? Geenszins; hij schrijft eene oefening af of lost een rekenkundig voorstel op. Het handboek is dus voornamelijk een praktisch boek. Kan men in de stof die ons bezig houdt de toepassingen in een boek opnemen? Ik geloof het niet, andere middelen staan er voor in de plaats. Er zijn niet alleen handboeken voor taalleer en rekenkunde; er zijn er verscheidene voor aardrijkskunde en geschiedenis. In strijd met eerstgemelde, zijn de tweede vol van theoriën. Zij zullen den leerling dienen om de voorgaandelijk gestudeerde beginselen te herzien. Nogmaals, de leergang van wetenschappen strekt maar om den mensch te helpen in de moeilijkheden des levens; de leerling herhaalt en herziet wat hij geleerd heeft door de proefnemingen, de voorstellen, het opstellen, de teekeningen en de wandelingen.

De theorie zou eene grootere rol spelen, dan nog zou een handboek niet moeten opgelegd worden.

De meeste der onderwijzers hebben een schrijfboek in 't schoon; eene samenvatting van wetenschappen zou kunnen dienen voor de oefeningen in 't schrijven, voor het afschrijven zoowel als een schrift van om het even welken aard en het zou het kostbaar voordeel opleveren aan de leerlingen een geheel te verschaffen van wetenschappen die zij later gelukkig zullen zijn te raadplegen, die zij zelfs dikwijls zullen herlezen omdat het hun eigen werk is.

Wij stemmen voor de ontkennende oplossing zooveel te meer daar de verhandelingen over natuurkunde en gezondheidsleer, enz. voorkomen op de kataloog van al de bibliotheken en de boeken uit te deelen als buitengewone belooning gedurende den loop van het jaar, of als prijzen als het schooljaar ten einde is. Het is aan den onderwijzer den lust voor deze nuttige lezingen te verspreiden.

Dit zijn de gedachten die ik mij veroorlofd heb hier te ontwikkelen; meer welsprekende mannen, met meer ondervinding, zullen u betere dingen onderwerpen en het licht zal uit de bespreking voortvloeien, eene denkwijze zal op kloeke grondslagen gevestigd worden. Zullen wij, dit doel bereikt zijnde, mogen victorie roepen en uitrusten in de schaduw onzer louweren?

Dit is eene begoocheling die aldra verdwenen zal zijn als men vooruit ziet: bij elken stapt ontmoet men een grooten hinderpaal.

Wij zouden meesters willen, die in den grond de wetenschappen bezitten : niemand zal het loochenen dat de normale school, met hare tegenwoordige inrichting, onbekwaam is, om dergelijke onderwijzers te geven; nauwelijks heeft men den tijd, als men niet

vergeet dat de normalisten bijna allen eene slechte methode volgen, nauwelijks heeft men den noodigen tijd, zeg ik, om den ontzaglijken hoop stoffen aan te raken, waarop de overgangs- en uitgangsexamens loopen. Zou men geen nuttig werk doen door van het pragramma zekere deelen te verwijderen die hoogstens goed zijn om het geheugen te verpletteren? Zou er gevaar bestaan indien de theorie een weinig min plaats innam? De opmerking, de redeneering eene overwegende werking hebbende, zou het mondeling deel der uitgangsexamens zonder overlast van werk voor de leerlingen, gemakkelijk eenige proefnemingen van natuurkunde, eenige praktische vragen op den landbouw en de gezondheidsleer kunnen dragen.

Deze mannen, meer met de wetenschappen bekend dan hunne voorgangers, zouden er meer toe genegen zijn ; deze mannen voor wie alles een voorwerp van overwegingen zou zijn, zouden de schoolwandelingen beminnen; en aldus zou deze groote beweegkracht van het onderwijs der wetenschappen meer algemeen worden.

Het is diensvolgens dringend het programma der normale school te hervormen.

Het programma der lagere school geeft ook vat tot beknibbelingen; ik bemerk dat in de wedstrijden tusschen scholen voor volwassenen, al de onderwerpen van de opstellen en de dictaten loopen op een deel der gezondheidsleer. Wat men in de school van volwassenen doet voor de gezondheidsleer, zou men met des te meer reden kunnen doen op de andere takken der natuurlijke wetenschappen in de lagere school. Deze doenwijze zou veel meer praktisch zijn dan eene vallei beschrijven die meesters noch leerlingen gezien hebben; dan stil te blijven bij regels, die wij, mannen, altijd veel moeite hebben te vatten en te onthouden en waarvan de eerste toepassing nog te vinden is of die, vloeiende uit het gebruik, van zelfs, zich toepassen. Deze herziening der programma's is nochtans maar eene kleine zaak in vergelijking met het gebrek aan tafereelen, verzamelingen en werktuigen.

Hoeveel lessen worden er onmogelijk gemaakt; hoevele lofbare pogingen worden verijdeld door dit gebrek van aantoonende voorwerpen!

En nog gedurende langen tijd zal die hinderpaal voor ons blijven staan. Niet te min hebben wij allen goeden moed. Ja, wij beschouwen allen de toekomst zonder vrees, wat zeg ik? wij wachten die af met vertrouwen.

Want, Dames en Heeren, langs welken kant wij ons keeren, onze oogen ontmoeten diegene van eenen sympathieken persoon : meesters, bijzonderen, gemeenten, provinciën, Staat, leggen er zich op toe om de klassen te begiftigen met de klassieke voorwerpen die door den vooruitgang van het onderwijs gevergd worden.

Een groot getal onderwijzers deinzen voor niets terug om planten en delfstoffen te verzamelen. Edelmoedige menschenvrienden doen oprecht prinselijke geschenken; ons erkentelijk hart betaalt hun den tol der dankbaarheid en van bewondering. Geene enkele opoffering is te zwaar voor de gemeenten waarvan de lasthebbers het gevoel hunner zending hebben : elke school die opgericht wordt, is een klein paleis waar de versieringen niet aan gespaard worden. De provincie Luxemburg bezit een provinciaal museum en wij hebben de vaste hoop dat de acht andere provinciën dit heilzame voorbeeld zullen volgen. Van de verlichte mannen die aan het hoofd van het land zijn, van den man met zijne algemeen gekende talenten, geroepen aan het bestuur van het departement van openbaar onderwijs, mogen wij verwachten alles wat maar mogelijk is.

Geholpen in onze taak door al de ware vrienden der verspreiding van het licht, verzekerd van de medewerking van onze regeerders van allen graad, zullen wij meer en meer iever en naarstigheid aan den dag leggen; overal, maar voornamelijk in onze prijsuitreikingen, zullen wij de behoeften van het wetenschappelijk onderwijs uitroepen en binnen kort zal dit onderwijs de plaats ingenomen hebben welke hem volgens zijne belangrijkheid toekomt.

M. DE VOORZITTER. Zijn er nog andere sprekers voor het tweede vraagpunt inge-

schreven? Zij gelieven aan het bureel te komen.

Wij gaan stemmen over de besluiten die gij zooeven hebt hooren lezen.

Het woord is aan den heer Delhez van Weenen.

De heer DELHEZ. Hetgeen waarover ik u spreken wil, is niet het onderwijs in de school gegeven; het is eene toebereiding tot dit onderwijs. Over het algemeen zijn de kinderen die naar de lagere school komen, niet genoeg voorbereid. Men heeft al te dikwijls eene eigenschap van het kind verwaarloosd : de zinnen. Men heeft zich nooit bezig gehouden, in het algemeen gesproken, met de ontwikkeling der zintuigen en nochtans zijn die zintuigen, die de natuur ons gegeven heeft, onmisbaar voor de aanwerving onzer gedachten. Om reden dat wij niet zien, niet hooren, niet gevoelen, hebben wij maar losse gedachten.

Wij moeten dus deze zintuigen oefenen; gelijk ik zegde, zijn zij de werktuigen onzer gedachten; ontwikkelen wij die in de harmonie der natuur. De natuur heeft ons den reuk en den smaak gegeven, en tot hiertoe hebben wij er slechts een voorwerp van genot van gemaakt. De kookkunst van den eenen kant, de reuken van den anderen, en ziedaar, in 't algemeen, waarop deze twee zintuigen zich ontwikkeld hebben.

Als men het nut van deze twee zintuigen beschouwt, in de wetenschappen, in de kunsten (de scheikunde, bij voorbeeld), in een groot getal nijverheidstakken, bemerkt men dat het groot is.

Er is nog iets anders : wij hebben gezien dat het licht, de kleuren een eenig grondbeginsel hebben; het trillen op de verschillende graden maakt zijn uitwerksel.

Welnu, welk is in al onze zintuigen dit grondbeginsel dat ons beter doet gevoelen, beter doet hooren, beter doet zien; is het niet de vermeerdering, de ontwikkeling dezer zelfde trillingen op al onze zintuigen? Oefenen wij dus de zintuigen, en ziehier op welke wijze :

Ik zou gewenscht hebben u langer over dit grondbeginsel te spreken, maar ik zal trachten het beginsel met de praktijk te vereenigen, ten einde den tijd te sparen.

Ik heb het kind op het oog in den ouderdom van 3 tot 6 jaar dat ik tot de school voorbereid, niet om hem het onderwijs te geven, maar de opvoeding en ik neem dit woord in den etymologischen zin.

Ik zeg bijvoorbeeld aan het kind van 3 jaar : Wat ziet gij?

Een voorwerp.

Nu?

Twee.

Gelijken zij aan elkander?

Neen.

Waarin verschillen zij?

Deze twee vragen komen terug in heel mijn stelsel; zij maken er den grondslag van uit; zij rusten op deze twee beginselen : de aanschouwelijkheid en de vergelijking; de aanschouwelijkheid die het rechtstreeksch denkbeeld geeft en de vergelijking die localiseert.

Nadat het kind gezegd heeft : Het zijn twee dingen, zij gelijken elkander niet; vraag ik waarin verschillen zij?

Het is aan ons dit jong verstand ter hulp te komen en te zeggen dat dit rood en dat blauw is.

Na onderzocht te hebben, zeg ik tot het kind : Weet gij wat het verschil is?

Ik wil mij verzekeren of het begrepen heeft, en ik zeg : Plaats de roode kleur op de blauwe?

Het is een zeer eenvoudige vooruitgang, maar het moet nochtans onderzoeken, nadenken en oordeelen; het zijn drie vermogens der ziel die in werking zijn gebracht.

Als het kind doet wat ik gevraagd heb, ben ik dus zeker dat het begrepen heeft.

Ik herhaal de proefneming, want de herhaling bij het kind maakt den grond uit der wetenschap.

Men moet op dezelfde voorwerpen terug komen. Ik ga met eenig verschil te werk, nooit op dezelfde wijze opdat het gestadig verplicht zij, zijne aandacht wakker te houden.

Als gij deze twee kleuren kunt onderscheiden, plaats dan het rood naast het blauw, langs den linker kant.

Als het zulks doet, ben ik zeker dat het begrepen heeft. Daarboven; daaronder. Kleine gemakkelijke veranderingen.

Een voornaam punt is te weten ons in 't bereik van het verstand des kinds te stellen; maken wij ons kind met het kind, het zal ons verstaan : wij moeten afdalen.

Hoeveel voorwerpen heb ik?

Drie.

Gelijken zij aan elkander?

Is het rood of blauw?

Ik stel het kind die wederzijdsche vragen, omdat de vergelijking die het maakt, hem zegt : dit is rood, dat is blauw.

Maar dit rood verschilt het niet met het eerste?

Nog een punt dat een nieuwen gedachten gang opwerpt.

Welk verschil is er?

Wat bijna onbepaald schijnt gaat zich rechtvaardigen.

Gij ziet dat de aanschouwelijkheid en de vergelijking samen gaan.

Dat heb ik gedaan voor het gezicht :

Ziehier eene andere proefneming.

Ik toon aan het kind deze twee cylinders.

Gelijken zij aan elkander?

Zelfden vorm, zelfde kleur, zij zijn gelijk.

Ik geef hem de cylinders in handen en het verbetert zich dadelijk; de eene weegt 50 grammen, de andere 200; deze is dus zwaarder dan de eerste.

Let op, zeg ik, wat gij ziet, is niet altijd wat gij denkt en ik doe hem zijne eerste waardeering te rechtwijzen.

Voor het gehoor bied ik het kind deze twee voorwerpen.

Ziehier twee dingen.

Welk verschil is er tusschen beiden?

Het eene is zwart, het andere blauw; het is het oogenblik waarop ik deze twee uitdrukkingen verbeter, zeggende : het is noch zwart noch blauw; het is zwartachtig en witachtig; gij moet altijd trachten de juiste bewoordingen te geven, want dat ontbreekt dikwijls aan de kinderen.

Welnu, gij hebt gezegd dat het eene zwart en het ander wit was.

Luister nu. Welk verschil is er? Keer u om en zonder het kind het ziet vraag ik op welke schijf ik sla. Het zijn gewaarwordingen die het reeds ondervonden heeft, te weten : dat de zwarte schijf eenen klank geeft en de andere niet.

Op die wijze verwerft het kind, iedere maal men het oefent, niet alleen een begrip, iets van de natuur, maar het krijgt nog den oprechten naam van het ding, zoodanig dat in zijn gedacht, in zijn geheugen, — geheugen, gevolg van het verstand — het altijd het voorwerp zal kunnen herkennen dat hem zal aangeboden worden.

Ik ga u nog twee werktuigen toonen. Ik vraag het kind nog : is dat het zelfde?

De veer drukkende zal het kind zeggen : het is niet het zelfde.

Maar er bestaat tusschen deze twee voorwerpen eene gelijkenis.

In alles wat ik u getoond heb, zijn het al voorwerpen die ik getracht heb in de natuur te nemen.

Ik heb getracht het grootst getal natuurkundige hoedanigheden aan te halen en ze in deze kleine proefnemingen te beschouwen.

Voor de zwaarte, voor de elastiek, doe ik dergelijke proefnemingen.

Ziehier kleine fleschjes; in het eene doe ik een zoet of zuur vocht; in het andere een gesuikerd vocht. Ik doe het kind proeven en ik leer het wat zuur, zoet en zout is. Al de beginselen die ik het kind geef, doe ik het zelf zoeken en onderscheiden.

Het eene met het andere gaande, vormen zij overal verbintenissen; het is de indruk der voorwerpen die verandert eerst in gewaarwording en in gevoelen; de toepassing die ik er van doe en de vergelijking gaan die hervormen in begrippen die gedachten zullen geven en voor ons verstand een magazijn zullen vormen. Er zou nog veel te zeggen zijn, maar ik bepaal mij hierbij, uit vrees misbruik van uw oogenblikken te maken. *(Toejuichingen.)*

M. Ley. Ik vraag het woord alleen om aan de vergadering te vragen de stemming tot morgen uit te stellen. Ik geloof dat de kwest

niet voldoende is toegelicht; wij zijn allen een weinig vermoeid en wij zouden wijslijk handelen met maar morgen te stemmen. (*Bijtreding.*)

M. DE VOORZITTER. Er is nog eene vraag aan de dagorde : Welke invloed, enz.

Ziehier de besluiten van den heer Seresia :

Alle onderwijs moet tot opvoedend doel de verbroedering tusschen de verschillende volkeren hebben.

Men moet merkelijke veranderingen brengen in de opvoeding en het onderwijs der vrouw.

Wij zullen morgen de ontwikkeling dezer besluiten hooren.

De zitting is geheven.

BERICHTEN.

I.

Het besluit van het Algemeen Bestuur, wegens de verhooging der jaarlijksche bijdrage, zal aan de leden medegedeeld worden na de eerstkomende vergadering van dit Bestuur.

II.

Het uitvoerend Comiteit verzoekt de kantonale kringen, vóór 10^{en} Februari te willen zenden aan den algemeenen schrijver, de vragen welke zij op de dagorde zouden willen zien brengen van het congres van 1880.

Ziehier eenige vragen, welke in vroegere jaren door verscheidene kantonale kringen zijn voorgesteld :

1° Onderwijs van het teekenen : doel, programma, leergang.

2° Idem van het muziek : doel, programma, leergang.

3° Hoe moet het onderwijs in het rekenen gegeven worden?

4° Idem van de aardrijkskunde.

5° Welke is de zedelijke en stoffelijke toestand der onderwijzers in de verschillende landen van Europa?

6° In afwachting dat het onderwijs verplicht gemaakt worde, welke zijn de geschiktste bestuurlijke en paedagogische middelen om de regelmatigste schoolbijwoning te verzekeren, tevens rekening houdende van de rechten en den toestand der ouders?

7° Bepaal de schooltaak ten opzichte van de zedelijke ontwikkeling der jeugd.

8° Scholen voor volwassenen. De avondscholen geroepen zijnde om het onderwijs, dat in de lagere school ontvangen is, uit te breiden en te volmaken, bepaal op eene algemeene wijze, het programma dier scholen.

Gedurende welke maanden van het jaar en hoeveel dagen per week, moeten deze klassen open zijn? Door welke middelen kan men de bijwoning regelmatig maken?

9° Welke nadeelen vloeien uit het benoemen van bijzondere leeraars gelast met het onderwijs der muziek, van het teekenen, van het schoonschrift, der gymnastiek, in de lagere scholen?

Gent, drukk. L.-S. Van Doosselaere, Burchtstraat, 35.

4de JAARGANG. 10 MAART 1880. Nrs 5 en 6

BULLETIJN

VAN DEN

ALGEMEENEN BELGISCHEN

ONDERWIJZERSBOND.

Alle stukken, die het Bulletijn betreffen, moeten vrachtvrij gezonden worden aan den algemeenen schrijver des Bonds, Keulenstraat, nr 175, Schaarbeek (Brussel-Noord).

INSCHRIJVINGSPRIJS :
3 fr. per jaar, *vrachtvrij* in een postmandaat aan den algemeenen schrijver te sturen.

Prijs der aankondigingen over onderwijs of boekhandel :
25 centiemen den kleinen regel.

Om in het eerstvolgend nummer te verschijnen, moeten de aankondigingen vóór den 1sten *van iedere maand aan den algemeenen schrijver gezonden worden.*

Al wat het verzenden van het Bulletijn betreft moet men voor het einde van iedere maand aan onzen drukker sturen. Degenen, die aanmerkingen te maken hebben gelieven bij hunnen naam te vermelden de gemeente, den kantonalen kring en de provincie.

De leden van den Onderwijzersbond ontvangen het Bulletijn gratis.

Algemeene vergadering van 9 September.

AFDEELINGEN VERENIGD.

Het bureel is samengesteld uit de heeren Van den Dungen, voorzitter; Delhez, secretaris; F. Lonay, schatbewaarder; Dewez, provinciaal voorzitter van Henegouw; De Smet, id. van Oost-Vlaanderen; Beyens, id. van Brabant; Hubert, id. van Namen; Destexhe, id, van Luik; Jacquart, id. van West-Vlaanderen; Tecqmenne, François, Counet, Dutoit, De Schutter, leden van het algemeen comiteit. Op de eereplaatsen bevinden zich de heeren Kleyer, hoofd-schooltoezichter, afgevaardigde van den heer Minister van Openbaar Onderwijs; Pitolet, opzichter van het onderwijs te Parijs, afgevaardigde van den Minister van Onderwijs van Frankrijk; J. d'Andrimont, lid der kamer van Volksvertegenwoordigers; Magis, schepen van openbaar onderwijs te Luik; Angenot, provinciaal griffier; Jeslein, algemeen consul van Oranje vrijstaat; Michel Vion, oud professor bij de hoogeschool van Frankrijk; Maurits Van Meenen, advocaat bij het hof van beroep en gemeenteraadslid te St-Gilles; C. Delhez, van Weenen; Moest, schoolopzichter; Bols, Bronkart, Jaminet, bestuurders van scholen, enz.

M. de algemeene Voorzitter opent de zitting met eene korte aanspraak. Hij drukt namens den Bond de gevoelens van hooge achting uit voor den heer Kleyer, door den heer Minister van het Openbaar Onderwijs gelast de werkzaamheden van het congres te volgen.

M. Kleyer. Mijnheer de voorzitter, ik bedank u voor het welwillend onthaal dat gij mij doet.

Ik ben gelukkig het gouvernement te mogen vertegenwoordigen bij deze groote vergadering van Belgische onderwijzers en onderwijzeressen. Gelieft te gelooven, Dames en Heeren, dat het gouvernement met de grootste belangstelling, met de meeste sympathie de werkzaamheden van den Bond volgt. Het is in de handen van de onderwijzers dat het 't lot en de toekomst van het land heeft toevertrouwd.

Het rekent op u, op uwe verkleefdheid aan het beginsel onzer nationale instellingen, het rekent op uwe zelfopoffering, op uwe werkzaamheid van iederen dag om de groote taak, die het zich heeft opgelegd tot een goed

einde te brengen. Het wil van de Belgische natie een onderwezen volk maken, een volk oprecht vrij, zijne macht puttende in zich zelven, dat weet te stappen in den weg van den vooruitgang, aan het hoofd der andere landen van Europa. Het gouvernement heeft vertrouwen in u en gij zult voortgaan dit vertrouwen te verrechtvaardigen. Toont aan allen door het voorbeeld te geven van alle deugden, dat gij op de hoogte zijt van uwe zending.

Wellicht zult gij in uwe pogingen moeilijkheden, hinderpalen ontmoeten; denkt dan dat het gouvernement gereed is om u te helpen met zijnen bijstand en gij zult gemakkelijk zegepralen. (*Toejuichingen.*)

M. DE VOORZITTER stelt vervolgens aan de vergadering voor : den heer Pitolet, opzichter te Parijs, afgevaardigde van den heer Minister van openbaar onderwijs van Frankrijk.

M. PITOLET bedankt de vergadering voor het goed onthaal dat zij hem doet en belooft zijnen minister een getrouw verslag te maken van de werkzaamheden van het congres.

M. DE VOORZITTER doet lezing van eenen brief van den heer Germain, algemeenen bestuurder van het lager onderwijs, die betreurt het congres niet te kunnen bijwonen waarin hij zijne warme toegenegenheid voor den Bond uitdrukt.

M. DE VOORZITTER. Ik heb de eer aan de vergadering den uitslag te doen kennen van de stemming voor eenen algemeenen secretaris. De heer Delhez is gekozen geworden met eenparige stemmen min drie.

Diensvolgens wordt de heer Delhez tot algemeenen secretaris van den Bond uitgeroepen. (*Toejuichingen.*)

M. Delhez neemt plaats aan het bureel.

M. DE VOORZITTER. M. de secretaris, die bijna eenparige stemming is een nieuw bewijs van erkentelijkheid voor uwen iever, uwe werkzaamheid, uwe verkleefdheid aan het werk van den Bond.

M. DELHEZ. Ik ben zeer gevoelig aan de goede woorden van den heer Voorzitter, en zeer erkentelijk voor het nieuw bewijs van vertrouwen waarmede mijne collega's mij vereeren.

Ik zal trachten mij er waardig van te maken door te werken tot het welzijn van den Bond.

Alvorens de dagorde aan te vangen, doet de heer VOORZITTER lezing van de artikelen van het reglement betrekkelijk de algemeene vergadering.

Het woord wordt vervolgens gegeven aan M. den algemeenen secretaris om lezing te doen van het verslag over de wijze waarop in verscheidene landen de onderwijzers benoemd worden.

M. DELHEZ leest het volgende verslag :

Holland. — De onderwijzers gehecht aan de gemeentescholen, worden door den gemeenteraad benoemd. Als de benoeming den hoofdonderwijzer betreft, wordt zij voorafgegaan van een vergelijkend examen.

In dit geval heeft de benoeming plaats op de voorstelling eener lijst van ten minste drie en ten hoogste vijf kandidaten, schriftelijk aan den raad voorgesteld door den opzichter van het district.

In de gemeenten waar meer dan eene school bestaat, kan de onderwijzer, geplaatst aan het hoofd van eene dezer, gelast worden, zonder voorafgaandelijk examen en voorstelling, met het bestuur van eene der andere scholen, als de gemeenteraad en de opzichter van het district het aldus beslissen.

De benoeming van andere onderwijzers gebeurt op de voorstelling eener lijst van drie personen, die zich in de vereischte voorwaarden bevinden, aangeboden door den burgemeester en de schepenen, bij gemeen overleg met den opzichter van het arrondissement, na het advies genomen te hebben van den hoofdonderwijzer der school waarvoor de benoeming moet gedaan worden, en het advies van den hoofdonderwijzer der school, schriftelijk aan het gemeentebestuur gezonden, in aanmerking nemende.

Engeland. — In dit land is het vrij onderwijs de regel. Voor de scholen die subsidiën van den staat ontvangen, en die onder het bestuur staan van de schoolcomiteiten, gebeuren de benoemingen door het schoolcomiteit. Om hoofdonderwijzer benoemd te worden, moet men drager zijn van een

diploma van eersten graad. — Dit diploma wordt maar verkregen na het 3e en het 2e examen te hebben afgelegd en dan nog na eene zekere stage. — Op nagenoeg dezelfde wijze wordt in Schotland en Ierland te werk gegaan.

Frankrijk. — Het recht van benoeming der onderwijzers behoort tegenwoordig aan de prefecten, die onder het gezag van den minister van openbaar onderwijs en op het verslag van den academie-opzichter, de bevoegdheden uitoefenen, die aan de oude departementale recteurs toegekend waren geworden door de wet van 15 Maart 1850 en door het organiek decreet van 9 Maart 1852, wat betreft het lager openbaar of vrij onderwijs.

Onder het gezag van den prefect onderricht de academie-opzichter de zaken betrekkelijk het lager onderwijs van het departement. Voor het onderricht der zaken en het toezicht der scholen, heeft de academie-opzichter verscheidene toezichters van het lager onderwijs.

Wie het bestuur eener lagere school wil bekomen, moet voorzien zijn van eenen bekwaamheidstitel en opgeschreven zijn op eene lijst tot aanvaarding opgesteld door den departementalen raad van het openbaar onderwijs. Deze verplichting wordt opgelegd zelfs aan de leerlingen die de normale scholen verlaten.

De openbare onderwijzeressen worden volgens dezelfde regels benoemd.

De bestuursters van kleinkinderscholen worden benoemd door den prefect op de voorstelling van den academie-voorzitter en *volgens advies van het plaatselijk beschermcomiteit.* (Deze laatste voorwaarde is in onbruik vervallen.)

De oude lijst van bevordering ingericht door de wet van 15 Maart 1850, art. 31, is vervangen door eene lijst van verdienste, jaarlijks opgesteld door den departementalen raad. Het minimum van jaarwedde wordt met 100 fr. verhoogd ten voordeele dergenen, die in de eerste acht op deze lijst voorkomen, en 50 fr. ten voordeele van diegenen die er in de tweede acht op voorkomen.

De tuchtstraffen worden uitgesproken, volgens de gevallen, door den departementalen raad of door den prefect, op de voorstelling van den academie-opzichter, na onderzoek en verslag van den lageren toezichter.

Elke Franschman mag eene vrije school openen als hij 21 jaar oud is en voorzien van eenen bekwaamheidstitel.

De vrije onderwijzeressen moeten dezelfde voorwaarden vervullen. De bestuursters van kleinkinderscholen moeten 24 jaar oud zijn.

De prefect mag zich verzetten tegen het openen eener jongens- of eener meisjesschool, in het belang der openbare zeden. Het recht van verzet behoort aan den academie-opzichter voor de bewaarscholen.

De Franschman en de vreemdelingen, die naturalisatiebrieven hebben ontvangen, kunnen alleen bedieningen in de openbare schoolgestichten vervullen.

De vreemdelingen mogen vrije gestichten openen als zij de burgerrechten in Frankrijk bekomen hebben.

De bekwaamheidsbrevets in den vreemde verkregen, moeten voorafgaandelijk door den minister overeenkomende met de Fransche brevetten verklaard worden.

Pruisen. — Pruisen heeft geene wet op het lager onderwijs en diensvolgens geene gelijkvormige regels voor de benoeming der onderwijzers.

In het algemeen is het de gemeenteraad die de benoeming doet, mits goedkeuring van het provinciaal gouvernement. Maar in een groot getal steden en landelijke gemeenten heeft het koninklijk gouvernement of het consistorie van eenen of anderen godsdienst of de heer van het dorp, krachtens oude stichtingen of schikkingen, het recht van collatie, benoeming en afzetting. Onder dit opzicht zijn al de kleine Duitsche staten beter bedeeld dan Pruisen. Sedert langen tijd vraagt de paedagogische pers, evenals de sprekers in de onderwijzersvergaderingen, met eene aanhoudendheid, een beter lot waardig, deze wet op het lager onderwijs, die sedert zoolang beloofd wordt, maar die zooveel moeite heeft om uit de kartons van het ministerie te komen, waar sedert 1817 een ontwerp bestaat.

Baden. — Tot in 1862 waren het bestuur

en de waakzaamheid van het openbaar onderwijs in het groot hertogdom toevertrouwd aan 6 raden of comiteiten, te weten :

a) Aan den raad der hoogere studie (Oberstudiën-rath) gelast met het hooger classiek middelbaar en bijzonder middelbaar onderwijs. (decreet van 21 April 1836.)

b) aan den beroeps-schoolraad (Gewerbeschulrath, gelast met de nijverheids- en beroepsscholen (wet van 26 Mei 1857.)

c) aan den katholieken hoogen kerkeraad (Oberkirchenrath) voor de scholen van dien godsdienst.

d) aan den hoogeren evangelischen raad voor de protestantsche scholen.

e) aan den israelitischen hoogeren raad voor de scholen behoorende tot dien godsdienst:

f) aan de hoogere schoolconferentie (Oberschulconferentz) waarin de afgevaardigden zetelen van de drie eerste raden voor het toezicht der normale en mixte scholen, tot dien godsdienst behoorende (decreet van 1834.)

Eene wet van 7 Augusti 1860 bepaalt dat de dienst van het openbaar onderwijs door den Staat zal bestuurd worden en een decreet van 12 Augusti 1862 onttrok dien dienst aan de zes hooger vermelde overheden om hem toe te vertrouwen aan eene uitsluitelijke schooloverheid, den hoogeren schoolraad (Oberschulrath) staande onder het ministerie van binnenlandsche zaken.

Die raad bestaat uit zeven gewone leden tot het lager onderwijs behoorende, en zeven buitengewone leden, gekozen onder de professors der hoogescholen, de polytechnische school en de academie der schoone kunsten, en de bestuurders der gymnasiën.

Een decreet van 10 Juni 1863 vertrouwt den hoogeren raad de benoeming, de bevordering, de verplaatsing en de op pensioen stelling der onderwijzers toe.

Beieren. — De departementale overheid (Kreisregierung) blijft voortdurend belast met de benoeming der onderwijzers, overeenkomstig de wet van 1825; maar men hoopt dat binnen eene zeer korte toekomst de hoogere schoolraad, samengesteld uit 8 leden, allen professors of bestuurders van gymnasiën, volledigd door vertegenwoordigers van het lager onderwijs, den dienst van het lager onderwijs zal vereenigen bij diengene van het middelbaar onderwijs, waarmede hij reeds gelast is.

Hesse-Darmstadt. — Door de wet van 16 Juni 1874 en het decreet van 3 Augusti 1874 is de oude hoogere studieraad vervangen geworden door eene afdeeling van het ministerie van binnenlandsche zaken, samengesteld uit den bestuurder van het openbaar onderwijs en twee of meer raadsleden, die den naam draagt van hoogeren schoolraad. (Oberschulrath.)

« Die raad is gelast met het hooger bestuur en het toezicht van alle openbare en privaatscholen. » Daar waar geen recht van voorstelling bestaat, worden de onderwijzers benoemd door den minister op de voorstelling van den hoogeren raad; maar de lijst der kandidaten moet voorafgaandelijk medegedeeld worden aan den gemeentelijken schoolraad en aan de gemeenteoverheid, ten einde hem in staat te stellen de opmerkingen te maken die zij op eenen of anderen kandidaat zouden te doen hebben.

Saksen. — In Saksen behoort het recht van voorstelling aan de gemeenten, maar het is het middenbestuur, het is te zeggen de minister van binnenlandsche zaken, bijgestaan door verscheidene schoolraadsheeren, die de benoeming doet (Wet van 26 April 1873 en decreet van 25 Augusti 1874).

Anhalt. — De jongste schoolwet in Duitschland afgekondigd, is diegene van het hertogdom Anhalt. Zij dagteekent van 16 September 1874.

Zij ontneemt het bestuur van het onderwijs aan de geestelijke (evangelische) hoogere overheid, om die over te brengen naar het ministerie van binnenlandsche zaken, waar de afdeeling is ingericht van den dienst van het openbaar onderwijs.

Deze afdeeling bestaat uit eenen voorzitter, twee schoolraadsheeren, verscheidene bijzondere leden voor de vraagstukken die het recht, de gebouwen en de financiën betreffen en een lid van het consistorie.

Oostenrijk. — Al de onderwijzers en

onderwijzeressen moeten Oostenrijkers zijn en een diploma bezitten. De voorloopige benoemingen behooren tot het toezicht van het district; de bepaalde benoeming wordt gedaan door het gouvernement, op voorstelling van kandidaten. Dit recht van voorstelling behoort aan de schooloverheid.

Hertogdom Saksen-Weimar Eisenach. De normalist, na zijne studiën geëindigd en het bekwaamheidsdiploma bekomen te hebben, wordt aangenomen als kandidaat-onderwijzer en is verplicht die voorloopige bediening in het lager onderwijs van het Groot-Hertogdom aan te nemen.

De tijd in den voorloopigen dienst doorgebracht, telt als voorbereidenden dienst.

Na deze voorloopige betrekking, die in den regel twee jaar duurt en na een tweede examen afgelegd met bijval, volgt de bepaalde benoeming, gedaan door de hoogere overheid bij middel van ministerieel besluit.

Elke onderwijzer is gehouden eene andere schoolbediening te aanvaarden, als die verandering zijne jaarwedde niet vermindert. Alvorens de overheid eene beslissing van dien aard neme, wordt de onderwijzer en de belanghebbende gemeente gehoord.

De gemeenten die zich zonder toelage van den Staat belasten met de jaarwedde harer onderwijzers, hebben het recht het personeel harer scholen te benoemen, onder voorbehouding van het recht van goedkeuring door de hoogere schooloverheid. In geval eene plaats openkomt, moet zij binnen de maand vervuld worden.

Alvorens de bepaalde benoeming te doen, wordt het plaatselijk bestuur, zelfs in de gemeenten die het recht van voorstelling niet hebben, gehoord in zijne opmerkingen over welker gewicht de hoogere overheid oordeelt, door hare redenen te doen kennen in geval van verwerping der gemaakte opmerkingen.

Bij elke bepaalde benoeming wordt aan den onderwijzer eene schadeloosstelling toegekend van 75 fr. voor verplaatsingskosten. Als de kosten deze som overtreffen, heeft de hoogere schooloverheid het recht een geëvenredigd toevoegsel te verleenen.

Zwitserland. — In dit klein land zijn de gewoonten gansch verschillend en dragen het kenmerk der inrichting en der politieke zeden van de verschillende kantons.

Bijna overal heerscht het kiezingstelsel. Te Zurich, zendt de bestuurder van het openbaar onderwijs, in geval eene plaats openstaat, eenen voorloopigen meester.

Ten minste eene maand en ten langste twee jaren nadien, opent de gemeente eenen prijskamp en, als er reden toe bestaat, doet zij door de kandidaten, eene proefles geven; zij benoemt den onderwijzer bij geheime stemming, voor zes jaren.

Na dit tijdverloop vergaderen de kiezers op nieuw, ten einde te beslissen of het noodig is den onderwijzer te herbenoemen. De herbenoeming is wederom voor zes jaren.

Dezelfde doenwijze wordt gevolgd, behalve eenige kleine wijzigingen, welke hoofdzakelijk slaan op het voorloopig of bepaald karakter der kiezing, dat echter altijd tijdelijk is, op den aard der examens af te leggen door de kandidaten iedermaal men den weg der kampstrijden volgt, te Berne, Luzerne, Ulri, Schwitz, Unterwalden, Zug, Soleure, Bazel, Campagne, Schaffhouse, Appenzell, St-Gall, in Argovie, Turgovie en Tessin.

In de kantons Wallizerland Waadland kunnen de benoemingen gedaan worden voor het leven en zij zijn onderworpen aan de bekrachtiging der kantonale overheid.

In het kanton Neuchâtel kan eene bepaalde benoeming maar plaats hebben ten gevolge van examens afgelegd door de plaatsvragers. De kandidaten moeten eene proef leveren in stijl, een of meer rekenkundige voorstellen oplossen en vragen beantwoorden over aardrijkskunde, Zwitsersche geschiedenis en burgerlijk onderwijs.

De benoeming door de schoolcommissie gedaan, wordt onderworpen aan de goedkeuring van den Staatsraad. Bij gelijkheid van verdiensten heeft de inboorling van Neuchâtel of de Zwitser den voorrang op de vreemde kandidaten.

In drie kantons slechts gaat men verschillend te werk. Te Freiburg wordt de benoeming gedaan door den Staatsraad op voorstel

van den gemeenteraad, te weten : ten voorloopigen titel, voor de kandidaten die min dan drie jaren dienst hebben, en ten bepaalden titel voor degenen, die er meer hebben.

Te Bazel, stad, worden de onderwijzers en onderwijzeressen benoemd door den opvoedingsraad op voorstelling van den toezichter.

Te Geneve worden de onderwijzers en in het algemeen al de bedienden van het openbaar onderwijs door den Staatsraad benoemd, op voorstelling van de opvoedingscommissie, waarbij een afgevaardigde van het belanghebbend gemeentebestuur gevoegd wordt.

Zoo benoemt in Duitschland de middenoverheid, de minister van binnenlandsche zaken, de leden van het onderwijzend korps, of nauwkeuriger gezegd, bekrachtigt de voorstellen die gedaan worden door de schooloverheid die altijd een raad is, de hoogere schoolraad (Oberschulrath). De gemeente komt er insgelijks tusschen in meer of min uitgestrekte grenzen, volgens het land, hetzij door het recht van voorstelling van een of meer kandidaten, hetzij door de benoeming van den titularis onder verscheidene kandidaten voorgesteld door de schooloverheid.

Het Groothertogdom Baden is het eenige Duitsche land waar de hoogere raad rechtstreeks en zonder tusschenkomst der gemeenten het recht van benoeming uitvoert.

In Zwitserland, integendeel, en behalve in eenige kantons in de nabuurschap van Frankrijk, overheerscht de kiezing.

Rusland. — In elk district en in elke provincie is een schoolraad ingericht bestaande uit leden benoemd door de burgerlijke en geestelijke overheden en ambtenaars die er van ambtsweze zitting in hebben. Die districtraad bewaakt het onderwijs en heeft het toezicht over de scholen. Hij duidt de meesters en meesteressen aan en levert hun certificaten af; hij stelt de verdienstelijkste voor om bevordering te bekomen. (*Toejuichingen.*)

M. Dewez (ordemotie). Mijnheer de Voorzitter, ik vraag om te protesteeren tegen de tegenwoordigheid in onze vergaderingen van leden die bij den Bond niet aangesloten zijn.

Ik verklaar uitdrukkelijk dat in de provincie Henegouw geene enkele kaart werd afgeleverd aan niet aangesloten leden.

Ik geloof dat er leden zijn die hunne kaart aan anderen afstaan.

Nochtans is er een bericht geplaatst geworden in het Bulletijn, ten einde dit misbruik te voorkomen : « het uitvoerend comiteit gelooft de leden van den Bond te moeten herinneren dat zij hunne kaart aan niemand mogen afstaan. »

Degenen, die geen deel van den Bond willen maken om de kantonale en provinciale vergaderingen niet bij te wonen, willen maar eene zaak : de voordeelen van het congres waarnemen.

Ik roep op die kwestie de ernstige aandacht van het comiteit.

M. de Voorzitter. Ondanks de maatregelen door het algemeen comiteit genomen, is er vastgesteld geworden dat onderwijzers die niet bij den Bond aangesloten zijn, onze vergaderingen bijwonen.

Deze personen zouden eerbied genoeg voor zich zelven moeten hebben om bij onze zittingen niet tegenwoordig te zijn, aangezien zij den moed niet hebben zich lid te maken van onze vereeniging. Ik kan onzen geachten collega, M. Dewez, verzekeren dat het comiteit er op zal waken dat het aangeduide misbruik zich niet meer voordoe.

Ik verleen thans het woord aan den heer Hubert, verslaggever der Fransche afdeeling.

M. Hubert, verslaggever der Fransche afdeeling, doet lezing der besluiten, genomen over het eerste punt der dagorde, in de zitting van 8 September door die afdeeling gehouden.

M. Beyens, verslaggever der Vlaamsche afdeeling leest de volgende besluiten op het eerste vraagpunt :

De afdeeling besluit dat het noodig is straffen en belooningen in de school te behouden.

Men trachte zooveel mogelijk de straffen te voorkomen.

De belooningen moet men met omzichtigheid gebruiken en slechts beloonen wat beloonenswaardig is.

Enkel zedelijke straffen worden aangenomen.

Als belooningen worden aangeprezen verscheidene stelsels van goede noten en handboekjes.

Het uitreiken van lezenswaardige boeken, het ondernemen van schoolreizen, enz.

De vergadering is het eens om te erkennen dat de goede regeltucht bijzonderlijk afhangt van de liefde, die de onderwijzer door zijne vaderlijke behandeling den kinderen weet in te boezemen.

M. De Voorzitter. Het woord is aan den heer Ley.

M. Ley. Gisteren, in de afdeeling van Fransche taal, heb ik besluiten neêrgelegd gansch verschillend met diegene waarvan de achtbare verslaggever der fransche afdeeling lezing heeft gedaan.

Ziehier deze besluiten :

« De belooningen en straffen zijn overeen te brengen met de waardigheid van het kind ; een bijzonder reglement zal ingevoerd worden. »

Ik vraag dus een bijzonder reglement; ik heb gisteren gezegd dat ik niet wil dat de onderwijzer rechts en links kunne straffen volgens zijn goedvinden: De leerling moet altijd weten waarom hij gestraft wordt ; dat hij niet alleen zijne plichten kenne, maar meer of min zijne rechten.

De onderwijzer mag het kind niet willekeurig straffen. (*Verzet.*) Ik versta daardoor dat de onderwijzer morgen niet mag straffen wat hij heden heeft laten doen. Het kind moet eenen vasten regel hebben ; dat het juist wete wat het moet doen en wat het niet mag doen.

Nu, er zijn onderwijzers die, den eenen dag in betere luim zijnde dan eenen anderen dag, dingen zullen toelaten die zij 's anderendags niet zullen gedoogen.

Overigens moet men verkrijgen dat men het kind gewenne eenen regel te hebben waaraan het gehoorzaamt. Als het groot zal zijn, zal het de wet van zijn land hebben waaraan het zal moeten gehoorzamen en magistraten die deze wet zullen doen naleven.

Ik heb dit derde besluit genomen : ik verwerp de straffen die rechtstreeks of onrechtstreeks het lichaam van het kind treffen, evenals diegene, die het kind gewennen aan de schande en diegene, welke van aard zijn het kind het werk als eene straf te doen aanzien.

Iedereen is het op dit punt eens. Men zal altijd straffen met het inzicht het kind te verbeteren.

Ik heb insgelijks gezegd dat men niet moet straffen omdat de fout bedreven is geworden, om de overtreden wet te wreken, maar dat men moet straffen om het kind te zeggen : gij zult die fout niet meer begaan.

Men geeft ons geene volmaakte kinderen ; het grondbeginsel der straffen moet zijn hen te verbeteren en niet de theoretische wet te overtreden.

Ik zou ook willen dat de leerlingen altijd een wekelijksch bulletijn hadden, de ouders verwittigende van de straffen, die hunne kinderen hebben gekregen. Ik geloof dat zulks volstrekt noodzakelijk is.

Als een leerling een zeker getal slechte noten zal gehad hebben, zal hij moeten beroofd worden van alle gunst : uitspanningen en uitstapjes.

Wat de belooningen betreft, die ik voorstel, zijn het eigenlijk de belooningen niet die tegenwoordig bestaan.

Ik heb gezegd wat ik zou willen. Ik wensch dat de onderwijzer alle 8 of 14 dagen met de som voor de prijsdeelingen bestemd, een of meer boeken kunne aankoopen waarvan hij zich zou bedienen om de kinderen aan te sporen.

Alle veertien dagen bijvoorbeeld zou hij zeggen : degene, die zich het best zal gedragen hebben, die geene slechte noot zal bekomen hebben, die de meeste schooltaken zal hebben gemaakt; niet de verstandigste, maar degene die het meest zal hebben gewerkt, die den meesten goeden wil zal hebben getoond, zal een boek krijgen dat ik gekocht heb en welk geëigend is aan zijne klas, wat niet altijd gebeurt als men in eens eenige honderden boeken koopt. Ik zou de kinderen, die deze belooningen zouden ontvangen hebben, aansporen om ze niet naar huis te dragen. Ik zou hun zeggen : maakt onder elkander eene

kleine maatschappij; een uwer zal boekbewaarder zijn; het ontvangen boek zal altijd den naam dragen van dengene, die het heeft ontvangen; gij zult aldus onder u eene bibliotheek hebben waarvan de boeken ter beschikking zullen zijn van heel de school.

Ziedaar wat ik voorstel als moetende de tegenwoordige prijsdeelingen vervangen. Een leerling zal op geene belooning aanspraak kunnen maken als hij een zeker getal slechte noten zal hebben bekomen. Ik zou eindelijk willen dat het jaar eindige met een schoolfeest.

Ziedaar mijne besluiten; ik houd er aan dat zij besproken worden, een stelsel aanbiedende dat volledіger is dan dat waarvan lezing werd gedaan door den verslaggever der zitting van gisteren.

M. Destexhe. Na gisteren de verschillende redevoeringen gehoord te hebben, hebben wij als volgt het gedacht van al die heeren samen gevat: het einddoel van alles wat gezegd was geworden, was de vervanging der willekeurige straffen en belooningen door rationeele belooningen en straffen. Wij hebben daarover gestemd en men heeft deze besluiten eenparig aangenomen.

M. Ley. Ik geloof dat de woorden willekeurig en rationeel te rekbaar zijn.

Als gij den leerling met eene willekeurige straf treft, zijt gij een onrechtvaardig man, dat is klaar, en als gij belooningen toekent die niet rationeel zijn, zal iedereen u zeggen dat gij niet handelt in 't belang der kinderen. Ik zou willen dat men nader bepaalde.

M. Lotte. Dames en Heeren. De eerste vraag is van zoodanig gewicht dat de toepassing der belooningen en straffen bestemd is om het uitzicht der maatschappij te veranderen.

Wat bewonderen wij het meest òf de daad van belanglooze zelfopoffering òf de daad van zelfopoffering waarvan het doel eene medaille, eene som gelds, enz. is?

Stellig is het de eerste daad alleen die wij zullen goedkeuren, omdat zij de schoonste en de zedelijkste is. Nochtans komt de tweede het meest voor.

Ontmoeten wij bij de werklieden, wier kinderen onze scholen bevolken de zelfzucht niet? Het is bij hen nochtans dat de onderlinge belanglooze diensten noodzakelijk zijn, vooral in geval van ziekte of ongeluk.

Hoe zoudt gij willen dat het anders zij in de maatschappij met het tegenwoordig stelsel van belooningen in onze scholen.

Men herinnert gestadig aan de leerlingen dat zij eene schoone stoffelijke belooning zullen ontvangen op het einde van het schooljaar.

Van dan af geene dier kleine diensten meer, geen goede raad meer onder de kameraden gegeven door de sterksten aan de zwaksten op de stoffen die het voorwerp uitmaken der examens.

Welke uitkomst verkrijgt men op het einde van het schooljaar? Men heeft de afgunst, den haat en de wraak gezaaid in die kleine wereld. Degenen wier verstand en naarstig werk niet genoeg vruchten doen dragen, gelooven te recht dat men zich te hunnen opzichte onrechtvaardig toont. Bij de sterksten: trotschheid en ijdelheid! Zijn wij niet ieder jaar getuigen van die vijandelijkheden, die de familiën van onze kleine studenten verdeelen?

Dusdanig zal de maatschappij zijn die wij zullen gevormd hebben.

Ik vraag dus, Dames en Heeren, de afschaffing der belooningen, gelijk men ze tegenwoordig verstaat.

Maken wij onze leerlingen gevoelig voor de schoone daden; doen wij hun de innige voldoening gevoelen die ons de vervulling eener schoone daad, eener daad van zelfopoffering verschaft. Dat de eenvoudige goedkeuring hunner oversten voldoende zij en dan zal de regeering der zelfzucht een einde hebben genomen.

Ziedaar de zedelijke belooning mogelijk om zedelijke mannen te vormen die in staat zijn om het zoo korte leven van den mensch zoo aangenaam mogelijk te maken.

Men zal mij waarschijnlijk de menschelijke zwakheden tegenwerpen: maar hoe wilt gij dat zij verdwijnen als gij ze altijd blijft voedsel geven?

Wat vraagt men ons door de stellige belooningen? Te doen ontstaan wat bij het kind bestaat: het werk.

Als het 't werk verricht heeft dat wij hem

vragen, hebben wij het reeds onledig gezien? Is het niet altijd bezig?

Laat ons dus zijne naarstigheid wel weten te leiden; dat de studie voor den leerling een spel zij, altijd een spel. Maken wij ons onderwijs aantrekkelijk door de aanschouwelijke doenwijze toe te passen op alle vakken van het onderwijs.

Van dan af zullen de belooningen nutteloos worden, alsook de straffen.

Als wij ons gedwongen gelooven eenen leerling te straffen voor het werk, vragen wij ons af, de hand op het geweten, of wij hem behoorlijk hebben gegeven wat zijne naarstigheid van ons vergt. Als een leerling zich buiten de uren der lessen slecht gedragen heeft jegens zijne medeschoolgezellen, doen wij hem gevoelen dat hij daardoor slechts de algemeene afkeuring op zich trekt, dat hij beroofd is van dat innig genot, welk de goede hartelijkheid en de broederlijkheid verschaffen.

Ziedaar eene zedelijke straf, die op voordeelige wijze al diegenen zal doen verdwijnen welke de vrees tot grondslag, en voor uitwerksel eenen diepen afkeer voor de school hebben.

Door deze zedelijke belooningen en deze straffen, Dames en Heeren, zullen wij eene groote maatschappelijke omwenteling te weeg brengen : de verdwijning der zelfzucht, die plaag der maatschappij.

Het is vooral aan de vrouwen, dat die edele zending is opgelegd. Zaait in de harten der jonge meisjes de onbaatzuchtigheid en later zullen wij de moeders van hunne kinderen diensten zien bekomen anders dan door eene stoffelijke belooning die heden niet kan gemist worden.

De aldus hervormde maatschappij zal deze schoone en vruchtbare zedeleer in praktijk stellen, die alleen ons gelukkig kan maken : het goede doen uit liefde voor het goede.

M. Sluys. Als ik het woord op deze kwestie heb gevraagd, dan is het omdat het mij schijnt dat de besluiten der twee afdeelingen te onbepaald zijn.

De Fransche afdeeling vraagt een rationneel stelsel van straffen en belooningen.

Deze woorden zijn rekbaar.

De vader die zijn kind slaat als het zich slecht gedraagt, vindt het eene zeer rationneele doenwijze, voorgeschreven door de vaderlijke liefde.

In andere landen vindt men dat de lichamelijke kastijdingen zedelijk zijn. Deze twee woorden zijn dus onbepaald en drukken niet volkomen ons gedacht uit.

Ik denk dat de meeste stelsels van straffen die in zwang zijn, onzedelijk zijn.

Een mijner vrienden, schepen van openbaar onderwijs eener groote gemeente, zich te Berlijn bevindende, zag met verbazing in de schoolreglementen dat de lichamelijke straffen er nog bestaan. Het is het hoofd der school die, op het verslag van den onderwijzer, de lichamelijke straffen toedient, bij middel eener sterke roede.

Indien men sprak van dergelijke straffen in België in te voeren, zouden al de dagbladen het stelsel aanranden en het zou geene vier-en-twintig uren recht blijven staan.

Mijn vriend drukte zijne verwondering uit dergelijke gebruiken in zwang te zien, die hem zeer erg toeschenen, in vergelijking met hetgeen ten onzent gebeurt, en men antwoordde hem : In België zijt gij Latijnen, en men voegde er eene andere overweging bij : in Duitschland het onderwijs verplicht zijnde, gaan al de kinderen der gemeente naar de lagere school en men moet dus wel met krachtdadigheid te werk gaan.

Te Hamburg heeft men, om deze moeilijkheid van het verplicht onderwijs op te lossen, eene bijzondere school gesticht, waar men al de slechte leerlingen heen zendt, op wie al de gewone straffen geen vat hebben.

In Engeland worden de lichamelijke straffen nog in groote eere gehouden in de pensionnaten. Verleden maand ontving ik het bezoek van eenen rechter in Indiën. Hij was zeer verwonderd te zien dat wij geene enkele lichamelijke straf, geen enkel pensum gebruiken.

Wat hem het meest verbaasde, is dat men niet van tijd tot tijd eene oorveeg aan de kinderen gaf.

In Engeland schafte de bestuurder van een pensionnaat op zekeren dag den knuppel

af; 'sanderdags waren al de leerlingen tegen hem in opstand.

Gelijk gij ziet, zeggen dat er alleen zedelijke straffen mogen toegepast worden, is de deur wijd openzetten voor alle buitensporigheden.

De Duitschers en de Engelschen beschouwen den knuppel als zedelijk.

Wat ons betreft, wij kunnen niet aannemen dat men het vleesch moet slaan om den geest te hervormen.

In ons land zijn die straffen volkomen verdwenen, ten minste in het officiëel onderwijs; in Frankrijk ook.

De voornaamste straffen in die landen zijn : het schoolblijven na de klas, de toegevoegde schooltaken, het schrijven van lijnen.

Ik beschouw die straffen al zoo slecht als de lichamelijke kastijdingen; hun grondbeginsel is inderdaad het volgende : men straft door het werk, terwijl de lagere school ten doel heeft het werk te doen beschouwen als de wet van het menschdom. Als gij het werk tot middel van straf gebruikt, dan doet gij het verachten, dan doet gij het haten.

Men zal zich dan afvragen welke straffen men moet gebruiken als men ze allen afschaft.

Ik zal mij veroorloven u in eenige woorden te schetsen een stelsel dat verscheidene jaren toepassing telt in een gesticht van vier honderd leerlingen en dat mij volkomen goed heeft geschenen.

In de school die ik bestuur, worden er geene pensums gegeven; nooit wordt een leerling gestraft met een toevoeglijk werk : er moet nooit iemand na de klas schoolblijven. Al de straffen bestaan hierin : eerstens bezit elk kind het reglement, moet het leeren kennen; men leert het hem.

In dit reglement is het stelsel der straffen volkomen bepaald : nooit mag de onderwijzer het minste doen welk niet toegelaten is door het reglement. De leerlingen weten het.

De onderwijzer plant zijnen leerlingen dit gedacht in, dat als zij gestraft worden, hij, de onderwijzer, het niet is die hen straft, maar het reglement.

Hij doet zich niet aanzien als de opperste overheid der klas; noch ik, bestuurder, noch de voorzitter van het comiteit, zullen aan de leerlingen zeggen dat wij gezag op hen hebben. Het gezag is de wet, het reglement. Dat is het punt wat men den kinderen moet inplanten. Het zijn geene menschen die de fouten straffen of de schoone daden beloonen, maar de grondwet, de wet, het is te zeggen eene afgetrokken zaak, waar iedereen zich moet aan onderwerpen.

Als de leerling eene daad tegen de schooltucht begaat die weinig erg is, vergenoegt de onderwijzer zich hem te vermanen; hij zegt hem : dat is niet wel.

Als er verval is, als de daad erger is, doet hij nagenoeg hetzelfde, alleenlijk houdt hij nota van de gedane berisping.

Er zijn in de week 39 lessen, als op die 39 lessen de leerling eene enkele slechte noot heeft gekregen, heeft hij een boekje aan zijne ouders te overhandigen waarop zijn gedrag « goed » genoemd wordt; twee slechte noten, is zijn gedrag middelmatig, en drie, slecht.

Het is maar bij drie slechte noten dat de leerling zekere bijzondere maatregelen ondergaat.

Te rekenen van dit oogenblik, gedurende de volgende week, is hij op strafregiem, dat hierin bestaat : Na drie kwaart uurs klas, is er een kwartier uitspanning. Gedurende die uitspanning vergaderen de leerlingen die drie slechte noten hebben, onder de leiding van eenen professor en in plaats van vrij met hunne gezellen te gaan spelen, moeten zij bijzondere oefeningen van gang maken, zoodanig dat zij lichamelijke werken doen die na de studie vereischt worden. Dat is eene soort van zedelijke straf die een goed uitwerksel heeft.

De vrees in dit strafbataillon te zijn, de wanhoop geen deel te mogen nemen met de kleine kameraden aan de uitspanning, maken dat op drie honderd leerlingen ten hoogste vier per week moeten gestraft worden en het is nochtans ons eenig tuchtregiem.

Gij zult mij zeggen dat er slechte naturen zijn, tegen wie dit stelsel niets zou vermogen; gij zult mij zeggen dat wij in die

gestichten maar kinderen ontvangen behoorende tot de begoede burgerij ; dat is niet juist, aangezien een derde dezer schoolbevolking tot de werkersklas behoort.

Gij zult mij nog zeggen : wat doet gij met de volstrekt weerspannige leerlingen?

Als de leerling gedurende drie weken het strafregiem heeft ondergaan, als hij diensvolgens 9 slechte noten heeft gehad, is hij het voorwerp van een verslag aan den bestuurder die zijne ouders ontbiedt, wien men bekend maakt wat gebeurd is en met wie men de middelen zoekt om het kind te verbeteren.

Doorgaans maakt dit vriendelijk onderhoud tusschen de ouders en de leden van het schoolcomiteit dat het kind gehoorzaam wordt en zich betert.

Zij komen zelden voor de kinderen van wie men niets bekomt door dien maatregel.

Gelijk gij ziet, bestaat het hoofdbeginsel van het stelsel hierin : 1° geen werk als straf. Het werk is eene wet van het menschdom, het moet de leerlingen niet verlagen; 2° het reglement is een abstract en opperste gezag, om het kind in de hedendaagsche maatschappij te leeren leven, waar het de menschen niet zijn maar de wetten die straffen.

Geene prijsuitreikingen. Nooit gaat bij ons een leerling naar de prijsuitreiking ; niemand vraagt er naar, de belooning is onbekend. De voldoening wel gedaan te hebben, ziedaar onze grondslag van zedeleer en van belooningen.

Ik zal u een feit aanhalen om u te toonen hoe men door eenige woorden aan het kind de schoonste belooning geven kan die het kan benijden. In eene klas die een zeker getal beursgangers telt, bevond zich een jongentje van eene zeer arme familie; dit kind had een slecht gezicht; door te sparen konden zijne ouders hem eenen bril koopen ; zekeren dag verloor hij dit kostbaar voorwerp. Gij kunt oordeelen hoe hij weende. De moeder dorst er den vader niet van spreken ; eenige franks was de ondergang van het arm gezin.

De onderwijzer, die zich hier in deze vergadering bevindt, zegt tot de andere leerlingen : trachten wij hem eenen bril te vinden, wij zullen hem dien ten geschenke geven.

's Anderdags komt de jongen naar de school met eenen gebroken bril, hij tracht hem op den neus te zetten ; hij bleef niet staan, als een kleine jongen, beursganger gelijk de andere, vooruitkomt en het kind eenen gansch nieuwen bril aanbiedt, dien hij met toelating zijns vaders van zijn spaargeld gekocht had.

Er zijn niet veel woorden van den onderwijzer noodig geweest opdat het kind die deze schoone daad gedaan had, aan al de andere het gedacht ingaf om even zooveel te doen. Planten wij dus aan de kinderen zedelijke grondbeginselen in, die de belooning uitmaken der leerlingen.

M. Watez. Mevrouwen, Mijne Heeren. Gebruik makende van de vrijheid die aan de congresleden wordt gelaten zich in eene der landstalen uit te drukken die zij verkiezen, zal ik mij veroorloven in mijne moedertaal te spreken.

Wij hebben nu reeds drie redevoeringen van leden der Fransche afdeeling gehoord, waarin men de belooningen en straffen veroordeelt. Ik kan mij daarbij niet aansluiten. Men heeft gisteren in de afdeelingen de stelling vooruitgezet, dat de kinderen het goede moeten leeren doen voor het goede. Om het goede te doen, moeten de kinderen het eerst kennen. Ik kan mij ook niet aansluiten bij den voorgaanden achtbaren spreker die het stelsel der lichamelijke straffen verdedigd heeft. Dit stelsel is, beweert men, in Duitschland en in Engeland nog in zwang ; dit is geene reden om het hier toe te passen. Ik kan ook het gedacht der afschaffing van de prijsdeelingen niet deelen.

De prijsdeelingen, ernstig gedaan, kunnen zeer goede uitslagen opleveren. De boeken die uitgereikt worden, kunnen veel nut stichten. Vooral op den buiten zijn, voornamelijk in de tegenwoordige tijdsomstandigheden, prijsdeelingen zeer aan te prijzen. Op den buiten heeft de onderwijzer niet veel gelegenheid om met de ouders der kinderen betrekkingen te hebben. De prijsdeelingen

verschaffen hem de gelegenheid om zich met de ouders te onderhouden en hem in te lichten over de zaken van het onderwijs.

Als de onderwijzer het niet doet, anderen zullen het niet doen. De onderwijzer staat alleen op den buiten. Wat de straffen betreft, in de Vlaamsche afdeeling is gisteren het besluit genomen de straffen te behouden, maar zoo weinig mogelijk te straffen.

Wanneer ik spreek voor het behoud der prijsdeelingen, en het nut er van doe inzien, dan bedoel ik slechts den buiten. Voor de steden is het hetzelfde niet. Daar is de bevolking beter in staat om hare belangen te begrijpen. Zij kan beter ingelicht worden over de wet die de scholen beheert. Op den buiten moet men trachten eene gelegenheid te hebben om met de ouders te spreken.

M. Rutten doet lezing van de Fransche vertaling der redevoering die hij gisteren in de Vlaamsche afdeeling heeft uitgesproken. (Zie het verslag dier zitting.)

M. Hofmann. Wij hebben allen ten doel de tucht in de school te behouden. Als wij ons doel kunnen bereiken door andere middelen dan diegene welke bestaan, waarom zouden wij niet veranderen? Ik prijs, gelijk de heer Sluys, de aanneming aan van een reglement. Ik heb in de kwestiën die aan het congres gesteld zijn gezien dat men zich bezig hield met de waardigheid van het kind. Alvorens te spreken van de waardigheid van het kind moet men de waardigheid van den onderwijzer vrijwaren. Als de waardigheid van den onderwijzer zal gevrijwaard zijn, zal de waardigheid van het kind het ook wezen.

Ik stel de aanneming voor van een reglement voor iedere school; ik zal vragen dat de onderwijzer dit reglement aan zijne leerlingen doe leeren en dat, als de leerling dit reglement goed begrijpt en het overtreedt, hij verplicht zij voor een schoolcomiteit te komen.

Tegenwoordig weet de onderwijzer soms niet tot wien zijne toevlucht nemen. Hij weet niet wat behaagt of wat mishaagt. Hij ondervindt soms groote moeilijkheden en zeer dikwijls om er geene te ondervinden, steekt hij zijne waardigheid in den zak. Het is om die reden dat ik de aanvraag van een reglement voorstel, ten einde de waardigheid van het kind en voornamelijk van den onderwijzer te vrijwaren.

M. de Voorzitter. Wenscht niemand der aanwezige dames het woord te voeren?

Mev. Virginie Guazzegli-Genevri Blasi, bestuurster der normale school van onderwijzeressen te Pavia, haar leedwezen uitdrukkende het congres niet te kunnen bijwonen, heeft twee memoriën ingezonden over de eerste en tweede kwestie onzer dagorde.

Ziehier het verslag dier dame over het eerste vraagstuk :

MM. Opdat de waardigheid van het kind beleedigd zij door de straffen, moeten deze lichamelijk zijn, zooals slagen, opsluitingen, berooving van voedsel, of onzedelijk, zooals de berispingen in beleedigende woorden gedaan en de verlagende vernederingen.

Opdat de belooningen hetzelfde uitwerksel hebben, moeten zij voor doel hebben den beloonde te verheffen tot eene hoogte, die bij vergelijking zijne kameraden kan krenken; dat gebeurt door de titels te verleenen van conducteur, bevelhebber, overste, enz. gelijk vroeger gebeurde in de scholen en pensionnaten. Deze belooningen of straffen en andere diergelijke beleedigen niet alleen de waardigheid van het kind, maar door het grootste getal der leerlingen te verbitteren, kunnen zij den nijd en de vernedering onder de nalatigen, den trotsch bij den beloonde opwekken.

Ook moet men ze uit de school bannen.

Men moet ze verwerpen zelfs wanneer zij het doel konden doen bereiken meer vooruitgang in het leeren te doen maken, want men mag niet vergeten dat de school meer dan het onderwijs wil; zij is geroepen om de opvoeding te geven.

Als de belooningen zich bepalen tot de punten van verdienste, tot de aanmoedigingen, de lofspraak der schooloverheden, verleend aan het verstand gevoegd bij het goed gedrag, als de straffen ten doel hebben aan den leerling te doen begrijpen dat het een plicht is te leeren en de een den andere te beminnen, zijn die tuchtmiddelen en aanmoedigingen nuttig.

Zij doen hem de gewoonte aannemen het verschil te onderscheiden der bijzondere gaven die de menschen van de natuur ontvangen hebben ; zij geven hem het vermogen om de rechtvaardigheid der belooning aan de verdienste verschuldigd, te waardeeren.

Men moet zich herinneren dat het verkieslijker is gebruik te maken van de belooningen dan van de straffen. Een goed bewijs verstandig verleend aan de eenen is eene bestraffing voor de anderen, want het dient om den goeden wil, den naijver van dezen aan te wakkeren.

Door de belooning in de lagere klassen niet aan te nemen, zou de bestraffing kunnen onmisbaar worden. De hoop eene aanmoediging, eenen prijs, enz, te bekomen, doet onder de kinderen een gevoel van vreugde ontstaan, dat opwekt om na te volgen en te gelijken.

Deze naijver dooft den nijd uit, als de uitdeeling van belooningen rechtvaardig gebeurt, die van eenen anderen kant de genegenheid opwekken jegens de overheid die ze verleend hebben.

De straf integendeel, door het medelijden op te wekken, drijft aan tot een beginsel van haat tegen de overheid die ze beveelt, alhoewel het voorgesteld doel het verkrijgen is van de zedelijke en verstandelijke verbetering der leerlingen.

Als de onderwijzer door de overreding kan bekomen dat elke leerling in de school doe wat zijne verstandelijke vermogens hem toelaten en de plicht jegens zich zelven erkenne om zijne eigene verbetering te zoeken, dan kunnen de belooningen afgeschaft worden.

Men bekomt alsdan door de opvoeding den hoogsten graad van volmaaktheid.

In dit geval zou men, gelijk men door het eerekruis het vaandel van een regement dat zich onderscheiden heeft, adelt, aan deze school een eerediploom kunnen uitreiken. Dit brevet van verdienste, de namen dragende, der onderwijzers en der leerlingen, zou in het gesticht moeten uithangen, zoolang die bewonderenswaardige doenwijze zou voortduren (1).

Dit ideaal van verbetering is niet gemakkelijk te verkrijgen, gelijk het aan een gouvernement niet gemakkelijk is gevangenissen te missen om te straffen en eerbewijzingen om te beloonen.

Zoolang het goed en het kwaad, het schoone en het leelijke, de gezondheid en de ziekte, het leven en de dood zullen bestaan, zullen er altijd belooningen en straffen zijn.

Men zal ten hoogste deze laatsten kunnen verwaarloozen en de voorkeur geven aan eerstgemelde. Door de grondbeginselen der gezondheidsleer te volgen, kan men zekere ziekten en ongevallen voorkomen en vermijden, zonder echter alle lichaamskwalen te kunnen ontgaan ; door belooningen te geven, zal men op dezelfde wijze vele tuchtmiddelen kunnen nalaten, maar de uitsluiting van beiden is in strijd met de menschelijke natuur.

M. Delhez (van Weenen). Ik geloof dat het noodzakelijk is een algemeen reglement te maken. Ik zou aan 't hoofd van dit reglement een grondbeginsel willen zien staan : de belooningen en straffen zijn afgeschaft. Men zou dit punt als doel nemen, welk men zou trachten te bereiken.

Het zou goed zijn in een bijzonder reglement den gedragregel voor te schrijven, zoo duidelijk mogelijk, voor de uitzonderlijke gevallen waarin men zou moeten straffen.

Op deze wijze zou er eene zedelijke strekking zijn om te hervormen wat waarschijnlijk in de oogen van velen een onzin kan schijnen, want de mensch in zich zelven heeft het gevoel van waardigheid.

Men heeft gezegd dat men den kinderen moet doen gevoelen wat goed en wat kwaad is.

Het is nog al moeilijk die lijn te trekken : maar ontwikkelt bij het kind het gevoel van waardigheid door goede voorbeelden, door alle mogelijke middelen.

Onder voorbehoud der gevallen die ik zooeven aanwijs, waarvoor het toegelaten zal zijn meer doeltreffende maatregelen te nemen, zal men, geloof ik, aldus tot goede uitslagen

(1) Dit geval heeft zich eene enkele maal voorgedaan gedurende de lange jaren dat ik de scholen heb bestuurd. Tegenwoordig is de meesteres zeer voldaan over de onderscheiding die zij verkregen heeft voor de omstandigheden die medegewerkt hebben om die school het toonbeeld der anderen te maken.

komen. Ik geloof dus dat men eenvoudig een reglement moet vragen, houdende de afschaffing der belooningen en straffen, en het aan de wijsheid der comiteiten overlaten om deze kwestie van eene regeling voor de afzonderlijke gevallen op te lossen.

Mej. GUILLEMIN (Luik). Verontschuldigt mij als ik mij durf verstouten het woord te nemen.

Ik heb het gedacht hooren aanprijzen een boek aan den leerling te geven die de meeste pogingen zal gedaan hebben en dit boek te schenken na eenen zekeren tijd, maar het schijnt mij dat het dikwijls zal gebeuren dat het dezelfde leerlingen zullen zijn die de prijzen zullen bekomen, omdat er kinderen zijn die natuurlijk het goede doen, doordien zij er toe gedreven worden. Aan anderen, die niet in dezelfde zedelijke voorwaarden zijn, zal de minste kleine poging veel meer aan hunne natuur gekost hebben.

Als wij nu de prijsdeelingen behouden, moet men, volgens mij, eenen prijs geven aan al de leerlingen die pogingen gedaan hebben zonder onderscheid, of men moet ze volkomen afschaffen.

Ik zou uit de prijsdeelingen maar uitsluiten de kinderen die zich zeer slecht zouden gedragen hebben, die gedurende heel het jaar aan het reglement zouden te kort gebleven zijn, maar in algemeenen regel zou ik eenen prijs toekennen aan ieder kind dat pogingen zou gedaan hebben. Het is het eenige middel, mijns dunkens, om de jeugd aan te moedigen, hetgeen het doel is welk wij moeten beoogen.

Nog een woord : het schijnt mij dat de schooluitstapjes de beste belooningen zouden zijn. Men zou tot deze uitstapjes toelaten de leerlingen die gedurende eenen zekeren tijd niet berispt zijn geworden. Op die wijze zou iedereen deel kunnen nemen aan de voordeelige gevolgen der schooluitstapjes. De slechte, onverbeterlijke kinderen zouden alleen uit het gezelschap hunner kleine schoolkameraden uitgesloten zijn. (*Toejuichingen.*)

EEN LID. Ik denk wel dat de aanneming van een reglement de afschaffing der prijsdeelingen niet zou medebrengen.

Eene uitdeeling van boeken is altijd een goed ding. Het boek maakt zijnen weg : de ouders, de geburen, de vrienden trekken er voordeel uit; het doet altijd in dien zin veel goed.

M. DE VOORZITTER. De besluiten gisteren in de twee afdeelingen genomen, zijn in den grond dezelfde : diegene der Fransche afdeeling verschillen weinig van die der Vlaamsche.

Heden zijn zij volledigd geworden door de voorstellen der heeren Sluys en Ley.

Ziehier de voorstellen van den heer Sluys :

1. Iedere leerling moet een exemplaar van het reglement bezitten waarin de tuchtmiddelen en de gevallen van toepassing aangeduid zijn.

2. Het congres verwerpt de lichamelijke straffen.

Het beslist dat het grondbeginsel van een stelsel van straffen en belooningen het volgende is : straffen door de berooving van uitspanningen, uitstapjes en schoolfeestjes, nooit door vermeerdering van werk. Het onderwijs aantrekkelijk maken ten einde te komen tot de afschaffing van alle stoffelijke belooning.

De heer Ley heeft u in 't breede zijne besluiten blootgelegd.

Ik leg in stemming de besluiten in de twee afdeelingen genomen, volledigd door de heeren Sluys en Ley.

EEN LID. Ik vraag de verdeeling. Wij zijn het allen nagenoeg eens om de besluiten te stemmen genomen in de twee afdeelingen, maar ik geloof dat men het zoo zeer niet ten volle eens is om de besluiten te stemmen der heeren Ley en Sluys.

M. LEY. Als gij bij de besluiten van den heer Sluys wilt voegen dat ik vraag dat de leerlingen van tijd tot tijd boeken kunnen ontvangen om bibliotheken in de scholen te vormen, dan sluit ik mij bij zijne besluiten aan.

M. SLUYS. M. Ley zegt dus dat er prijzen zullen zijn.

Als hij zegt dat men boeken zal geven om bibliotheken te vormen, dan geldt het geene belooning meer. Dat heeft geene betrekking meer met de belooningen.

M. DE VOORZITTER. Ik leg dus in stemming de besluiten genomen in de beide afdeelingen.

— Deze besluiten worden aangenomen met eenparigheid van stemmen behalve twee.

M. De Voorzitter. Wij hebben nu de besluiten van den heer Sluys.

— De vergadering stemt afzonderlijk over ieder paragraaf.

De besluiten van den heer Sluys worden aangenomen.

M. De Voorzitter. Het woord is aan den heer Magis, den achtbaren schepen van het openbaar onderwijs te Luik.

M. Magis. Dames en Heeren. Daar ik, tot mijn groot leedwezen, deze zitting niet kan bijwonen tot het einde uwer belangrijke debatten, heb ik uwen achtbaren voorzitter verzocht mij een oogenblik het woord te verleenen.

Ik geloof het mijn plicht u mijne oprechte gelukwenschen uit te drukken over den wijzen geest die de besprekingen van het congres bezielt en door de zorg die ieder uwer aanbrengt in het onderzoek der vraagstukken die u onderworpen zijn.

Aan degenen die zouden twijfelen aan de toekomst van het volksonderwijs, gelijk aan degenen die, aangedreven door ik weet niet welken blinden drift, gezworen hebben onze scholen te doen ontloopen, zal ik antwoorden door ze hier te brengen en hun de nationale verstandelijke krachten te toonen die hier vereenigd zijn. Zij zullen alsdan overtuigd zijn van de levenskracht van ons openbaar onderwijs; zij zullen alsdan overtuigd kunnen zijn dat zij voor altijd de hoop van het te vernietigen moeten laten varen.

Dames en Heeren, ik bedank uw bureel omdat het mij de eer gedaan heeft mij uitgenoodigd te hebben om plaats te nemen aan de zijde van uwen verkleefden voorzitter. (*Toejuichingen.*)

M. de Voorzitter. Wij gaan over tot het derde punt der dagorde : Hoe moet men de grondbeginselen der natuurlijke wetenschappen en der gezondheidsleer in de lagere school onderwijzen.

De Fransche afdeeling heeft geene besluiten genomen.

De Vlaamsche afdeeling stelt voor den wensch uit te drukken dat er een normale leergang voorbereid worde, bevattende het minimum van hetgeen zou moeten onderwezen worden in de lagere scholen onder het opzicht der natuurlijke wetenschappen, en dat de overheid het materieel levere welk noodig is om dit onderwijs met vrucht te geven.

M. Sluys. Hoe moet men de beginselen der natuurlijke wetenschappen onderwijzen?

Het is door de aanschouwelijkheid. Zal het voldoende zijn om voordeel te trekken uit lezingen, dictaten, schoolwandelingen, om er een kort overzicht van te geven, of zal men die vakken in eenen bijzonderen leergang onderwijzen?

Hoe wilt gij voordeel trekken uit de lezing, het dictaat, het opstel? Doet namen van voorwerpen lezen, gij geeft er volstrekt geen voorbeeld van. De lezing geeft maar vruchten, als de dingen gekend zijn. Voor de natuurlijke wetenschappen moet men de feiten nagaan, ze zien, ze beschouwen onder al hunne uitzichten. Er moeten dus schoolwandelingen gedaan worden, niet als beloooningen, maar als werktuigelijk middel om de dirgen na te gaan die men in de klas niet heeft.

Mijne besluiten zijn de volgende : De lezing en het dictaat kunnen niet voldoende zijn voor het onderwijs der natuurlijke wetenschappen; de schoolwandelingen zijn een nuttig middel om te doen zien, om te doen opmerken al de dingen die niet in de klas zijn, maar de hoofdvoorwaarde om het onderwijs der natuurlijke wetenschappen vruchtbaar in uitslagen te zijn, is de inrichting van eenen bijzonderen leergang en een schoolmuseum en om deze inzichten te verwezenlijken, moet men de onverschilligheid verlaten waarin wij ons bevonden hebben ten gevolge van onvolledige programma's.

M. Huraille. De heer Sluys zegt dat de leergang van natuurlijke wetenschappen aanschouwelijk moet zijn. Ik geloof dit besluit voorgesteld te hebben.

De heer Sluys beweert dat men de beginselen van natuurlijke wetenschappen niet kan onderwijzen door het lezen, het dicteeren en de schoolwandelingen.

Ik heb volkomen de verdeeling vastgesteld.

Ik heb gezegd dat de school met verscheidene afdeelingen eenen bijzonderen leergang zou hebben, en ik heb gezegd dat men moest trachten tot dien bijzonderen leergang te komen, door eene verdubbeling der klassen.

Ik geloof in de gedachten van den heer Sluys te vallen, maar ik ben niet ten volle van zijn gedacht wat het onderwijs der natuurlijke wetenschappen betreft, door het lezen en het dicteeren.

Het schijnt mij dat men in eene lezing en in een dictaat de voorwerpen kan toonen, en uitleggingen kan geven, gelijk men die geeft in elke leesles en in elk dictaat.

M. DE VOORZITTER doet lezing van het werk ingezonden door Mevr. Virginie Guazzeigli Ginevri Blasi, schoolbestuurster te Pavie, over het vraagstuk betrekkelijk het onderwijs der natuurlijke wetenschappen :

« In het lager onderwijs stelt men zich voor aan de kinderen de kennissen te geven die onmisbaar zijn aan iederen persoon, tot welken stand hij behoore, zelfs als zijn maatschappelijke stand hem niet toelaat zijne studiën voort te zetten of hem de middelen te verschaffen om nieuwe kennissen aan te werven. Na de taaloefeningen, zijn de rechtstreeksche middelen om het verstand te ontwikkelen, het lezen, het schrijven en de rekenkunde.

» De lagere school moet eene gansch bijzondere zorg hebben dat de kinderen spoedig in 't bezit dier middelen komen. Opdat het werktuigelijk deel van het onderwijs de wezenlijke en onmisbare kennissen kunne doen aanwerven, moet men het wezenlijk onderwijs met het werktuigelijk vereenigd tot de schooltaken, het lezen en het rekenen brengen.

» Zijne gedachten klaar en juist uitdrukken, de beteekenis begrijpen van hetgeen men leest, snel de rekenkundige bewerkingen doen, toegepast op de gebruiken van het leven; ziedaar wat men voor alles in het lager onderwijs moet trachten te bekomen.

» In de lagere klassen, waar de leergangen eindigen op den ouderdom van omtrent 12 jaar, kan het bijzonder onderwijs eener wetenschap niet ondernomen worden, zonder dat het onderwijs van het kind er nadeel door lijdt.

» Het komt mij voor dat de beginselen van geschiedenis, natuurlijke wetenschappen, gezondsheidsleer, op praktische wijze zouden moeten onderwezen worden door het lezen, het maken van themas, opstellen, het oplossen van rekenkundige vraagstukken, door schooluitstapjes, door gesprekken gedurende de uitspanningen en bij elke gelegenheid die zich voordoet. Indien een bijzondere leergang gewijd werd aan eene dezer takken, zou het dan niet gebeuren dat het onderwijs onvolledig zou zijn en andere onderwijstakken verwaarloosd worden?

» Van eenen anderen kant dient onderzocht te worden of om te toonen dat men eene dezer wetenschappelijke kennissen bezit, deze niet dikwijls, op dien ouderdom, werktuigelijk zou van buiten geleerd worden, zonder de reden te kunnen begrijpen van de oorzaken en uitwerksels. In dit geval zou de trotschheid onder de leerlingen kunnen ontstaan, door de gewoonte die zij zouden aannemen misbruik te maken van het woord wetenschap.

» Door dus voor de kinderen de bijzondere leergangen van wetenschap te verwerpen, verklaren wij van eenen anderen kant dat de onderwijzer, die behoorlijk zijne zending wenscht te vervullen, al deze stoffen moet kennen om te antwoorden en de noodige uitleggingen te kunnen geven op de vragen welke hem door zijne leerlingen zouden kunnen gedaan worden en daardoor hun de eerste beginselen mededeelen van de natuurlijke wetenschappen, van de natuurverschijnselen die zich voordoen en van de gezondheidsleer.

» Op die wijze zal het onderwijs den graad van verstand der kinderen niet te boven gaan en de lagere school zal oprecht aangenaam en onderrichtend gemaakt worden, wat de hoofdgrondslag is van eene goede maatschappelijke orde bij eene vrije en beschaafde natie. »

M. WINNENS. Ik stel voor bij de besluiten te voegen; in afwachting dat de gemeente, de provincie en de stad al het noodige leveren

om te kunnen doen gelijk die heeren van de steden, daar waar wij met hen kunnen strijden.

Men moet niet vergeten dat er op den buiten onderwijzers zijn die alleen staan met 150 of 200 leerlingen.

In de modelschool te Brussel heeft men al het noodige materiee .

M. Sluys. Wij zijn het eens. De besluiten hebben voor doel uit te drukken wat wij willen als ideaal.

De heer Winnens zegt ons : op den buiten zijn er klassen met 150 tot 200 leerlingen. Hoe dit onderwijs toepassen, in dergelijke omstandigheden? vraagt men.

Ik hoor altijd de onderwijzers uit den buiten ons zeggen : het is zeer wel voor u, onderwijzers der steden, maar het is niet hetzelfde voor ons : wij hebben het noodige materieel niet, onze leerlingen verlaten ons op 8 of 10 jarigen ouderdom.

Maar wij spreken hier juist opdat dit alles verdwijne en vervangen worde door hetgeen wij tegenwoordig hebben.

Ziehier mijne besluiten :

a Men moet de natuurlijke wetenschappen onderwijzen door de leerwijze der rechtstreeksche opmerking (aanschouwelijkheid).

b Men moet in de school bijzondere uren wijden aan het onderwijs der natuurlijke wetenschappen ; het is noodig dat het gouvernement een minimum-programma afkondige.

Men moet ook een schoolmuseum en uitstapjes inrichten, om den kinderen de belangrijke dingen te doen opmerken, die niet in de school zijn.

c Het congres is van oordeel dat het onmogelijk is een ernstig onderwijs der wetenschappen in te richten daar waar de onderwijzer gelast is met verscheidene klassen en met meer dan 40 leerlingen.

M. de Voorzitter. Het voorstel gedaan door de Vlaamsche afdeeling is begrepen in de voorstellen van onzen achtbaren collega. Sluit de heer Huraille zich er bij aan?

De heer Huraille. Het schijnt mij dat de voorstellen van den heer Sluys ten volle in de mijne begrepen zijn.

— Niemand meer het woord vragende, worden de voorstellen in stemmen gelegd en met algemeene stemmen aangenomen.

De heer Voorzitter. Wij gaan over tot het derde punt der dagorde.

M. Dewez, voorzitter van den provincialen kring van Henegouw (ordemotie).

Een der verkleefdste leden van den Bond, een lid van het uitvoerend comiteit, sinds lang voorzitter der Vlaamsche afdeeling, de heer De Smet, Bestuurder der scholen van Ledeberg (Gent), is door den heer minister van openbaar onderwijs geroepen tot de bediening van schoolopzichter te Gent.

Deze bedieningen zullen hem niet meer toelaten deel te maken van het uitvoerend comiteit. Ik verzoek u het voorstel dat ik de eer heb u te doen, toe te juichen, strekkende om den heer De Smet eerevoorzitter der Vlaamsche afdeeling te benoemen.

— Dit voorstel wordt bij toejuiching aangenomen.

M. De Smet. Ik ben diep getroffen door de uitstekende eer die men mij wil doen door mij eerevoorzitter der Vlaamsche afdeeling te benoemen.

Gedurende ongeveer tien jaar ben ik voorzitter geweest van de Vlaamsche sectie. Ik bedank de Vlaamsche dames en heeren omdat zij hunnen voorzitter altijd alle mogelijke welwillendheid hebben betoond en wij sedert tien jaar anders niet dan goede betrekkingen hebben gehad.

Ik heb, tot mijn groot leedwezen, moeten zeggen dat mijne nieuwe bedieningen mij zouden beletten voortdurend de werkzaamheden van de Vlaamsche afdeeling voor te zitten. Van eenen anderen kant heb ik beloofd dat ik altijd, alhoewel opzichter van het gouvernement, getrouw lid zal blijven van den Belgischen Onderwijzersbond.

Ik zal voortgaan met zooveel mogelijk deel te nemen aan de werkzaamheden van het congres, en ik zal er mij altijd op toeleggen om mede te werken tot het welzijn en de ontwikkeling van den Bond, overal waar hij mijn hoofd of mijne handen, heel mijne verkleefdheid zou kunnen noodig hebben. (*Geestdriftige toejuichingen*).

M. J. Seresia, van Fallais, Dames en Heeren. Broederlijkheid tusschen de verschil-

lende volkeren! Welk onbezonnen droom! Welke valsche begoocheling! Welke dwaze thesis! Welke hersenschim!

Dit was tot heden de taal der grootste menigte.

Ik verhaast mij u te zeggen dat ik mij, wat dit punt betreft, met genoegen plaats in de rangen der minderheid. Volgens mijn oordeel is de droom niet onbezonnen, de begoocheling niet valsch, de thesis niet dwaas; het is ook geen hersenschim. De broederlijkheid tusschen de verschillende volkeren is een wezenlijk en ik zal zeggen een geheiligd doel dat na te streven, te bereiken is.

Ik bedank dus het algemeen comiteit deze kwestie op de dagorde van ons congres te Luik gebracht te hebben.

De tegenwoordige toestand van ons, onderwijzers van Belgie, vergt dat wij er iets over zeggen. Als wij den wagen van den Vooruitgang door de « kleinen » leiden, bewijzen wij ten minste aan de « grooten » dat wij weten waar wij gaan, dat wij den weg kennen waar wij onzen vroolijken last voeren.

In deze laatste tijden hebben vele personen zich afgevraagd met kommer, anderen, maar in kleiner getal, met eenen schrik die ons eenigszins verwonderd heeft, welke zedeleer wij voortaan in de school zouden onderwijzen?

Welke kreten, welke algemeene jammerklachten te dien opzichte! Gelijk ik, hebt gij er de ooren vol van! Door heel het land weerklinken zij nog. De oude bergen der goede stad Luik weten er ook iets van: zij hebben er van gezucht, zuchten er nog van en ik ben wel overtuigd, hun laatste woord is nog niet gezegd.

Welnu! volgens mij kunnen wij degenen die ongerust zijn bedaren; degenen, die kommer gevoe'en, gerust stellen en de bedroefden vertroosten.

De broederlijkheid: ziedaar ons onderwijs van gisteren! De broederlijkheid, ziedaar wat wij morgen en altijd zullen onderwijzen! Het is ons oud vaandel; wij zullen het nooit verlaten! Liever te sterven dan er den stok van los te laten!...

Hoe werken wij?

Men heeft het recht ons te ondervragen. Ik zal antwoorden:

Als wij tot de kinderen spreken van de groote feiten der geschiedenis, als wij voor hunne oogen dit getrouw tafereel der verloopen tijden ophangen, toonen wij hun de jammerlijke uitwerksels van den haat; wij genezen en doen leven door de tegenstrijdige middelen toe te dienen: wij worden allopathen.

Door hun de schandelijke tooneelen, de wreede gevechten van den ouden tijd te herinneren, door uit de graven die afzichtelijke overblijfselen der slechte koningen te trekken, en hun deze schimmen te toonen die in den nacht omzweven, werken wij op hunne verbeelding die zoo gemakkelijk indrukken ontvangt en bewaart, op hun hart dat zoo goed is; wij kneden hunne ziel en aldus bereiken wij ons doel.

Hoevelen dezer schoone oogen blijven onder tranen als wij spreken van de wreedheden der 16e eeuw, van de Inquisitie, van den St-Barthelsnacht, de Dragonnades, enz., van al die schrikkelijkheden die gebeuren in de verafgelegen streken, in naam van de duizend en een goden, die dweepzuchtige en onwetende wilden om strijd naar hun evenbeeld vormen.

Wij zien de kleine vuisten onvrijwillig ballen, de jeugdige harten omkeeren van afkeer als wij hen zeggen dat parvenus, opgeblazen van trotschheid, niet geaarzeld hebben, om de grenzen van hun rijk uit te breiden, de wereld in bloed en tranen te dompelen, brand te stichten, te vernietigen, alles in puin te leggen, de grijsaards die de ouderdom in den zetel genageld hield, aan den degen te rijgen en de kinderen, terwijl zij glimlachten als zij het zwaard zagen blinken, het onschuldig hartje te doorboren.

Door de misbruiken, de buitensporigheden, de schrikkelijkheden te doen haten en verfoeien, brengen wij de kinderen tot de bewondering van het rechtvaardige, het goede, de liefde; en, zonder het te weten, beminnen zij de edelmoedige en goede naturen zoo zeer zij de zelfzuchtige en wreede wezens veracht.

Altijd sprekende van de prinsen, zijn het

de meest uitstekende in de geschiedenis der volkeren die wij doen kennen en wij doen het gedrag waardeeren dergenen die goed zijn geweest. Daartoe verlaten wij ons land niet; ons vaderland, heeft mannen die aan de wereld ten voorbeelde kunnen strekken.

Louise-Marie!

Die naam moet geheiligd zijn voor het jonge Belgie. Die naam moet herinneren degene welke de moeder der armen was, die koningin welke dikwijls de al te hinderende kleederen van het hof uitdeed om in een nederig kleed den lijdende aan zijn bed, de wees in zijne verlaten hut te gaan bezoeken.

En is Leopold, onze eerste koning, de vader van ons duurbaar vorstenhuis, de grondlegger onzer vrije en onafhankelijke natie min bewonderenswaardig?

Wij spreken dikwijls van dien onvergelijkelijken prins, van dien vader des volks, van dien verheven geest, die al de geschillen der hoven van Europa vereffende, van dit opperhoofd die de wereld zou bestuurd hebben zonder eenen druppel bloed te moeten vergieten, eenen enkelen slag te moeten leveren, want hij wilde slechts den vrede en het geluk zijner onderdanen.

De vertroostende omstandigheden waar wij de kinderen in geplaatst hebben, waarnemende, gaan wij verder, wij maken het hun ten plicht te beminnen, te troosten, hulp te bieden. Wie?... Den mensch!... Hij zij zwart of blank, rood of geel, geloovig of ongeloovig, katholiek, jood, protestant, Belg, Duitscher, Franschman, Amerikaan.

Genoeg met het onderscheid tusschen secte en ras : de nieuwe bannier der menschen moet tot leus dragen : algemeene liefdadigheid!

Genoeg met de godsdienstige geschillen : « godsdienst » moet beteekenen « liefde ». De godsdienst die van dit grondbeginsel afwijkt, moet onverbiddelijk verworpen worden; degene die haar bestaan maar te danken heeft aan de onleschbare heerschzucht harer leiders, aan de geestesverstomping, aan de grove dweepzucht harer aanhangers, is anders niet meer dan eene beleediging, geworpen in 't gelaat van den vooruitgang en van de nieuwe tijden die anders niet dan vrede en liefdadigheid vragen.

Wij toonen aan de kinderen dat Christus, op aarde gekomen niets anders gezegd heeft door deze woorden : « Menschen bemint elkander als broeders; menschen doet al het goede dat gij wenscht dat men u doen zal en doet het kwaad niet welk gij voor u zelven vreest. »

Wij zeggen en doen hetzelfde en wij doen wel; en wij geven aldus eene uitdrukkelijke logenstraffing aan degenen, die durven beweren dat er in onze scholen geene zedeleer meer is.

Al de takken van onderwijs die den kader der lagere studiën vormen, werken mede om dien gelukkigen uitslag te verkrijgen. Er is geen oogenblik, geene omstandigheid, geene les, geene schooltaak die ons geene krachtige middelen verschaft om in de harten het grondbeginsel der zedeleer, die ons bezighoudt, te planten.

Waarom vroeg men dan nog onlangs handboeken, verhandelingen, altijd onvolmaakt en koud geschreven, die niets tot het hart des kinds zeggen!

De meester! ziedaar het sprekend boek, wiens taal van vuur, vrede en liefde zal begrepen en in praktijk gesteld worden.

Het is stellig dat het werk maar volledig zal zijn, den dag waarop de vrouw ook een kloek onderwijs zal ontvangen, ontdaan van vele vreemde dingen, die tot nu toe het bereiken van het beoogde doel verhinderd hebben.

Hoevele schatten liggen er nochtans in deze gevoelige natuur, in dat beminnend hart, in dien zoo rechten geest als hij wel geleid wordt!

Verre van te zijn, gelijk dit maar al te dikwijls gebeurt, voor den man, voor de familie, eene altijd moeilijk te overwinnen hinderpaal, zou zij eene machtige hulp zijn om de volledige ontwikkeling der edelmoedige en humane gevoelens te verhaasten. Van hinderend die zij soms is, zou zij kostbaar en gezocht worden in dikwijls netelige gevallen. Men moet dus het meisje onderwijzen; haar breede gedachten geven, haar

een grooten en nieuwen gezichteinder openen, en wij zullen echtgenooten en moeders hebben die in staat zullen zijn om de heerlijke hervorming die wij wenschen, te bespoedigen.

Zij moeten niet meer naar de slagvelden en naar de ambulanciën loopen om de ongelukkigen te helpen en te troosten die door de vijandelijke kogels werden getroffen : hare plaats is in onze rangen om er luide te roepen : geen oorlog meer! Ware en algemeene broederlijkheid!

Zoo lang de vrouw niet zal deel nemen aan de groote beweging, zullen de te verhopen uitslagen in gevaar verkeeren.

Overigens, dit is niet nieuw ; anderen hebben het dikwijls bevestigd en wat beter is, zij hebben het bewezen.

Onnoodig teksten en feiten aan te halen, wij zouden te veel te zeggen hebben, want wij zouden de geschiedenis des menschdoms van de eerste tijden tot onze dagen stap voor stap moeten volgen.

Het is, sprekende van haar, dat men de gewone spreuk kan ontleenen : « Zij maakt regen en zonneschijn ». Men kan op den zelfden toon voortgaan en zeggen : « Zij maakt den vrede en beveelt den oorlog. »

De dichter heeft gezegd :

« De mensch is slechts een riet, het zwakste der natuur. »

Ik geloof dat de wijsgeer en de geschiedschrijver er kunnen bijvoegen : « vooral als de vrouw het onweder geleidt. »

Het is dus dringend dat zij aan de handeling deel neme.

Als zij aan het roer staat van het maatschappelijk schip, moet zij ons voortaan verzekeren het vaartuig niet meer buiten 't vaarwater te leiden, het is te zeggen tot eenen zekeren ondergang.

Toonen wij haar de ontzaglijke rol die zij hier beneden speelt; zij zal dan hare verantwoordelijkheid begrijpen en zal de rampen die nog te vreezen zijn, willen bezweren.

Ik weet dat de aanstoot gegeven is. Overal wil men dat de vrouw onderwezen worde. Het is niet alles. Zij moet grondige en kloeke kennis bezitten. Achteruit de oppervlakkige bagage! Wij willen er niet meer van.

De strijd is aan den gang tusschen de hedendaagsche gedachten en den geest van het verleden; zij moet ten minste kunnen zien langs welken kant zij slaat, tegen wie zij hare slagen moet richten.

De invloed dien de ware school uitoefent op de broederlijkheid tusschen de verschillende volkeren is dus ontzaglijk. Wij weten allen, van het vak zijnde, en ik zou het nutteloos vinden het hier nogmaals te zeggen, maar ik weet dat de goede dingen nooit verliezen met herhaald te worden, wij weten allen, zeg ik, dat het geheele onderwijs al de geestesvermogens ontwikkelt en versterkt.

Door het onderwijs vormt zich het verstand en wordt het hart warm; de ziel ontwaakt en verschoont er door.

De slechte geneigdheden dooven er door uit en de edelste ingevingen vervangen die. De onwetendheid en de verdierlijking begrijpen zijne taal niet: alleen degenen, die zijnen heilzamen adem gevoeld hebben kunnen de schoonheid der maatschappelijke beginselen begrijpen, die van het gebied zijn welk wij in dit oogenblik beschouwen.

Ik weet dat alles, beschouwd in de bijzonderheden, tot heden volmaakt was, als het uit onze handen kwam omdat onze pogingen verlamd werden; maar gezien in zijn geheel en in de toekomst, is ons werk groot, vertroostend en alleen vol van schitterende en duurzame vruchten.

Ik ben gelukkig het vast te stellen en het staande te houden in dit oogenblik waarop velen werken om te doen twijfelen over die weldoende en eerlijke rol. Ik ben ook gelukkig te bevestigen dat de Belgische scholen daarin maar het voorbeeld volgen dat komt van den volksgeliefden en vreedzamen koning dien ons land het geluk heeft te bezitten, van Leopold II. Die groote vorst geeft ons het voorbeeld door aan de Afrikaansche beschaving zijnen tijd, zijn talent en zijn fortuin te wijden.

Eer aan dergelijken koning wiens mannelijke en vredelievende taal het land verblijdt en gerustelt; wiens lessen den reuk niet

hebben noch van het buskruit, noch van de overblijfselen der slagvelden, maar wiens heele leven een treffend voorbeeld van grootheid, zelfverloochening en menschelijkheid is!

Eere aan zijne doorluchtige gade, onze koningin Maria-Hendrika, die hem helpt om het menschlievendste werk welk ooit de jaarboeken der geschiedenis opgeteekend hebben, te voltrekken.

Als onze koning het voorbeeld is der grooten en vorsten, dat onze scholen beelden wezen die men overal moge navolgen. Wij zullen aldus tot onze zaak winnen al de gezonde geesten, de gulden harten, al de edelmoedige naturen.

Wij hebben dat alles noodig als wij vrij gemakkelijk onzen zwaren last willen dragen, vooral als men ons nog komt overlasten met eene... groote in'den banverklaring.

Gelukkig dat men heden het speelding aan de kinderen laat en andere spelen aan grooteren zonder dat de wereld er slechter om ga!

Belgische onderwijzers en onderwijzeressen, wat er ook gebeure, zweren wij dat onze scholen altijd het midden zullen blijven waar men eene gezonde zedeleer, eene ware liefdadigheid zal onderwijzen en waar men zelfs zal leeren te beminnen en eerbiedigen diegenen die ons last aandoen! Zweren wij dat onze scholen altijd gewijde tempels zullen zijn op wier voorgevel men door alle eeuwen heen zal lezen : Wereldbroederlijkheid!

M. Celestin Demblon. Dames en Heeren. Welke invloed kan de school uitoefenen op de ontwikkeling der gevoelens van broederlijkheid tusschen de verschillende volkeren? Een vraagstuk van dergelijk gewicht aanvattende, heb ik het inzicht niet, verre van daar, het ten volle op te lossen. Noch mijne kennis, noch mijne flauwe ondervinding laten mij toe al de punten te onderzoeken die het kan bevatten. Ik zal mij enkel bepalen met eenige beschouwingen vooruit te zetten die ingegeven werden door het eenvoudig gezond oordeel, nopens den invloed dien de school kan uitoefenen op de ontwikkeling der gevoelens van broederlijkheid tusschen de verschillende volkeren.

De gevoelens van broederlijkheid tusschen de verschillende volkeren ontwikkelen! Bestaat er eene edeler taak? Kan men een roemvoller doel nastreven dan datgene van dit tweede gulden tijdvak waar elk mensch van hart zijn leven moet aan wijden : de wereldbroederlijkheid?

Maar hoeverre zijn wij nog van dit doel verwijderd! De eeuwige en hevige strijd tusschen het licht en de duisternissen, die strijd is nog verre van geëindigd te zijn, alhoewel de uitslag ervan niet twijfelachtig kan wezen. Sedert zoovele eeuwen dat men schrijft en werkt met het oog op het gedroomde ideaal, zijn wij nog, ontveinzen wij het ons niet, veel dichter het uitgangspunt dan van het punt dat dient bereikt te worden.

Is het moeilijk zich daarvan te overtuigen? Neen, niet waar, het is voldoende de oogen te openen. Wat zien wij rond ons? Zonder stil te blijven bij de slechte overeenkomst... wat zeg ik? bij de afgunst en den nijd die maar nog al te dikwijls zekere burgers der meeste Staten verdeelen; zonder te spreken van de twisten tusschen die partijen welke nog het geweld bij de gematigdheid, de bedreigingen bij de overtuiging, de beleedigingen bij de rede verkiezen, werpen wij eenen snellen blik in de hoogere kringen. Volkeren die zich met trotschheid beschaafd noemen, leggen nog hun juk op aan zwakkeren dan zij, zonder zich te bekommeren om de gedachten, de verzuchtingen dergenen die zij onderdrukken; de groote woorden van *maatschappelijke orde*, en van *ruststoorders* luide doende weerklinken als de verdrukten, pogende hun juk af te schudden, het ongeluk hebben zich te herineren dat God hen vrij op aarde heeft geplaatst; de onverbiddelijke en dreigende stem van hun geweten doende zwijgen onder misleidende en afstootelijke nietigheden.

Hier mishandelt de trotsche en schaamtelooze dwinglandij Jan Goedzak; overlaadt hem met lasten, verbiedt hem te denken, kortom bedient er zich van als van een speeltuig; en Jan Goedzak, erkentelijk, werkt, betaalt, lijdt en zwijgt, al te gelukkig zijn vel te redden... Daar vernietigt men arme

wilden, onder voorwendsel van hen te beschaven... In een woord, brutale verdrukkingen; haat tuschen zekere volkeren; dikwijls geweldige onderdrukking der edelmoedige gedachten en radicale maatregelen tegen de groote plichtigen die durven gelooven en uitroepen dat de tyrannie aanslagen pleegt op de rechten, de waardigheid en het belang van den mensch. — Ziedaar het tafereel van den tijd! Ziedaar de menschelijke broederlijkheid! Ziedaar de broederlijkheid der eeuw van vooruitgang en verlichting!

Nauwelijks maken eenige landen — waaronder ons kleine en vrije Belgie — uitzondering op dien algemeenen regel! Degenen die koelbloedig den weg beschouwen die nog te doorloopen blijft, de moeilijkheden die nog te overwinnen zijn, zouden waarlijk kunnen wanhopen, indien de aandachtige studie der geschiedenis ons niet toeliet den betrekkelijk aanzienlijken weg te waardeeren die afgelegd werd slechts sedert de twee laatste eeuwen door den zegewagen van den vooruitgang wiens gang, alhoewel traag, toch zeker is.

Aan hen die gelast zijn met de belangrijke en edele zending der opvoeding van de jeugd komt het toe krachtdadige en gestadige pogingen te doen om het wiel vooruit te steken!

De tegenwerping dat men over weinig tijd beschikt en dat de programma's overladen zijn, zou niet ernstig wezen, gedaan omtrent een vraagpunt van dergelijk gewicht; maar die tegenwerping valt van zelfs, als men zal weten dat de eenige middelen, waarop ik uwe welwillende aandacht zal trekken, van eene gemakkelijke toepassing zijn. Een woord, eene zinsnede ten gepasten tijde, in 't voorbijgaan gezegd, telkens de gelegenheid zich zal voordoen is voldoende! Men weet het, de waterdruppel die zonder ophouden op den steen valt, eindigt met hem te doorboren.

Het eerste middel dat de onderwijzer te zijner beschikking heeft om bij de kinderen de gevoelens van broederlijkheid tusschen de verschillende volkeren te ontwikkelen, vindt ik in de lessen der aardrijkskunde.

Wij ondervinden soms antipathie voor sommige volkeren, zonder eigenlijk te weten waarom. In de lessen van aardrijkskunde, of in de gesprekken bij gelegenheid eener lezing of van een dictaat, handelende over een aardrijkskundig onderwerp, moet de onderwijzer er zich op toeleggen die vijandelijke gevoelens te bestrijden of te voorkomen, hetgeen des te gemakkelijker is, daar zij geene reden van bestaan hebben, zij komen meestal voort uit het verschil van taal, van godsdienst, kleederdracht, karakter en zeden tusschen ons land en een ander. Niets is gemakkelijker dan aan de kinderen te doen begrijpen dat het onredelijk en belachelijk is eenen mensch te haten omdat hij dezelfde taal als wij niet spreekt; omdat hij denzelfden godsdienst niet belijdt als wij, omdat zijne kleederen niet aan de onze gelijken. Elk volk heeft zijnen bijzonderen aard, die bijna altijd duidelijk is afgeteekend. De meester zal dien aard afschilderen met de meest mogelijke nauwkeurigheid en hem zooveel mogelijk vergelijken met het karakter of den volksaard der Belgen, beurtelings onze overtreffelijkheid of onze minderheid onder dit of dat oogpunt op deze of gene natie doen uitschijnen, en de kinderen aanzetten om deze of gene hoedanigheid te verkrijgen die aan de Belgen ontbreekt, of een of ander gebrek dat ons eigen is te overwinnen.

De leerlingen zullen er aan gewend gemaakt worden een volk niet te haten en zelfs geene verachting te hebben voor een volk welks karakter met het onze verschilt.

Elk volk heeft ook zijne bijzondere zeden. Alhoewel Voltaire te recht gezegd heeft, dat het moeilijk is, in aardrijkskunde gelijk in zedeleer, de wereld te kennen zonder uit zijn huis te gaan, kan een onderwijzer nochtans, die het grootste deel zijner vrije uren besteedt aan de lezing en de studie, voldoende kennissen opdoen omtrent de zeden van zekere volkeren en deze zeden met de onze vergelijken. Hier wederom moet hij den kinderen de zeden welke dit of dat volk aan de Belgen moet benijden, doen opmerken en wederkeerig de zeden, die Belgie aan dit of dat volk benijden moet. Door dit middel zullen de kinderen,

terwijl zij zich zullen versterken in de overtuiging dat het voordeel doorgaans langs den kant van Belgie blijft, gevoelens van achting en toegenegenheid voor de andere natiën leeren opvatten.

Ik zal niet spreken van de wetten die de verschillende volkeren beheeren; de onderwijzer moet zich bepalen met aan de leerlingen te zeggen en soms te toonen dat geen regeeringstelsel met onze Grondwet kan wedijveren. Maar er zijn bijna in elk land zekere zakentoestanden die verdienen aan de kinderen aangeduid te worden. Ik veronderstel, bij voorbeeld, dat de meester over Engeland spreekt. Hij kan de aandacht der kinderen trekken op deze maatschappelijke wonde, die eene verschrikkelijke uitbreiding in dit land heeft genomen : het pauperisme. Hij kan er over in eenige bijzonderheden treden, spreken over de verwoestingen die het vooral te Londen aanricht, waar jaarlijks zoovele ellendigen van honger sterven; dan doen opmerken dat het om zoo te zeggen onbekend is in ons bloeiend en rijk Belgie. De kinderen zullen verrukt zijn over de afwezigheid in ons land van eene kwaal wier bestaan zij zelfs wellicht niet vermoeden — terwijl zij ter zelfder tijd medelijden zullen gevoelen voor de ongelukkige slachtoffers van dien schrikkelijken geesel. Elk oogenblik kan men hun medelijden opwekken voor andere volkeren min dan wij door de natuur begunstigd, en hen ter zelfder tijd de voordeelen die zij, zonder het te weten, genieten doen waardeeren, hen gelukkig en fier maken Belgie tot vaderland te hebben. Onnoodig te zeggen dat men hun ook de wonden van ons land moet toonen : het misbruik van den sterken drank, bij voorbeeld. De statistieken toonen dat onder dit opzicht Belgie op den eersten rang staat.

De kinderen moeten eindelijk begrijpen dat de vriendschappelijke betrekkingen tusschen de verschillende volkeren gunstig, noodig zijn tot de ontwikkeling van den handel en, diensvolgens, tot de toeneming van den nationalen rijkdom, want dit product, overvloedig en bijna overtollig in ons land, wordt in den vreemde verruild tegen een ander nuttig of zelfs onmisbaar product, dat onze grond of onze nijverheid niet zou kunnen opbrengen. Wat zouden wij doen met onze houillekolen, ons lijnwaad, onze wapenen, ons papier, enz., zonder de markten der naburige landen? Zouden wij, zonder den invoerhandel, specerijen, katoen, zijde, graan, enz., naar wensch hebben? Men zal zulks nog treffender maken door de verschillende streken van den aardbol te vergelijken met de verschillende familiën van eene plaats waar ieder moet werken voor zijnen gebuur en behoeft dat zijn gebuur voor hem werkt. De dichter Millevoye heeft dit zeer wel in dit enkel vers uitgedrukt ;

Par le nœud des besoins les hommes sont unis.
(De menschen zijn vereenigd door den band der behoeften.)

Ziedaar de middelen die, naar ik vermeen, in praktijk kunnen gesteld worden in de lessen der aardrijkskunde, om tot het aangeduide doel te komen.

Men kan, mijns erachtens, nog meer doen in de lessen der geschiedenis.

Lichtelijk dit denkbeeld van Laurentie wijzigende : « met de geschiedenis kan een meester gemakkelijk den geest des kinds ten goede of ten kwade keeren », zal ik zeggen : met de geschiedenis kan een meester gemakkelijk in het hart des kinds de gevoelens van haat of van broederlijkheid ten opzichte der verschillende volkeren ontwikkelen.

De school is voornamelijk eene school van zedeleer. Zij is een rechtvaardige rechter die voor zijne rechtbank al degenen roept die eenigen invloed hebben uitgeoefend op den gang der beschaving en op het lot der volkeren. Zij onderzoekt gewetensvol al de oorzaken, hoort de verzachtende en bezwarende omstandigheden, ontmaskert de schijnheiligheid en roept hare vonnissen voor de gansche wereld, voor alle eeuwen uit : de deugd wordt erkend en vereerd; de ondeugd aan den schandpaal gehecht en geschandvlekt.

Welke bron van leeringen voor het kind, eene wetenschap, die hem al de deugden en al de ondeugden verpersoonlijkt toont! Eene dergelijke wetenschap is voor de kinderen de zedeleer in werking, de eenige die niet droog

zij, noch vervelend, noch te afgetrokken, het is te zeggen, nagenoeg nutteloos. Welnu, de kinderen verzedelijken is dat geen stap doen naar het doel dat wij beoogen?

Welke voorbeelden ook in het onderwijs der geschiedenis om de jonge harten te overtuigen dat de toegevendheid, de eendracht, de goede trouw, de broederlijkheid onmisbaar zijn tot de goede overeenkomst, het geluk der volkeren!

Maar tot dit laatste doeleinde moet men zekere doenwijzen verwerpen die men nog al te dikwijls gebruikt. De eerste is de gewoonte onze fouten te verminderen en degene van anderen te vergrooten. Zeker moet men er zich op toeleggen aan de kinderen eene oprechte vaderlandsliefde in te boezemen. Dat scheen zelfs aan Chateaubriand zoo noodzakelijk, dat hij ergens gezegd heeft : « Ik begrijp geene oprechte deugden zonder vaderlandsliefde. » Maar er behoeft geene uitsluitende vaderlandsliefde, die altijd voor gevolg heeft den kinderen voor de andere volkeren ten minste minachting in te boezemen. De onderwijzers die in deze dwaling vervallen zijn meer onbedacht dan plichtig, omdat zij worden medegesleept door de warmte van hunne vaderlandsliefde. — Maar nemen wij een voorbeeld onder honderden. In onze scholen zouden al de kinderen van 10 of 11 jaar eenige bijzonderheden kunnen geven over de invallen der Noormannen. Men heeft hun geleerd wat de Belgen te verduren hadden van wege deze barbaren, die alles te vuur en te zwaard zetten. Niets beters. Maar hoe weinige kinderen weten dat in 1204 Constantinopel, door de kruisvaarders ingenomen, overgeleverd werd aan eene plundering waarover de Wandalen fier zouden geweest zijn, zoodanig dat de Mahomedanen insgelijks, nog langen tijd na dien noodlottigen strijd, hadden kunnen uitroepen :

« Van de woede der Franschen en Belgen, verlos ons, ô Alllah! »

Waarom ons ongelijk verminderen of verduiken?

Behalve het gevaar dat ik heb aangestipt, maken de kinderen zich nog een valsch denkbeeld van het karakter der eeuw, zij stellen zich de Belgen voor als zijnde zoo beschaafd als tegenwoordig, te midden van min of meer wilde volkeren.

Eene tweede te veroordeelen doenwijze is den militairen roem van het vaderland ophemelen ten nadeele van eene naburige natie of die natie verantwoordelijk maken voor de fouten harer opperhoofden. Men voedt soms vrij dwaze, kleine vijandelijkheden tegen een volk en men schept er genoegen in al de gelegenheden aan te grijpen om er lucht aan te geven. Ik veronderstel, bijvoorbeeld, dat een onderwijzer voor de Franschen niet gezind zij. Spreekt hij in de klas over den slag der Gulden Sporen, dan zal hij niet nalaten te spotten met wat hij noemt die zwetsers van Franschen die zich door onze onoverwinnelijke Vlamingen hebben laten verpletteren en hij zal er waarschijnlijk niet aan denken het gedrag van Philips den Schoone te schandvlekken. Hij zal aldus in het hart der kinderen den kiem leggen van den haat tegen eene bevriende en edelmoedige natie.

Eene derde fout, eene negatieve fout, is heel het onderwijs der geschiedenis te doen bestaan in eene opsomming van oorlogen, veldslagen, dagteekeningen en namen. Het kind dat slechts deze droge opsomming kent, bij het verlaten der school, weet al zeer weinig van de geschiedenis. « De oprechte geschiedenis — heeft Voltaire gezegd — is diegene der zeden, der wetten, der kunsten en des vooruitgangs van den menschelijken geest. » Een kleine leergang van geschiedenis, volgens den geest van dit grondbeginsel gegeven, het kind eene schets van het tafereel van elk tijdperk aanbiedende, zal hem toelaten stap voor stap den gang der beschaving te volgen in hare strijden en zegepralen. Het verhaal der nationale oorlogen, de namen der prinsen die het lot van ons land hebben bewerkt, de heuglijke dagteekeningen moeten slechts het ondergeschikt gedeelte van het historisch onderwijs uitmaken. Een dergelijk onderwijs zou oprecht rationneel, nuttig en weldoend zijn, omdat het de kostbare voordeelen der eendracht en van den vrede tastbaar zou maken, terwijl het de kinderen zou leeren

geene menschen meer te haten, omdat hunne vaders en de onzen vijanden geweest zijn; want nog al te dikwijls zet men bij de jongere geslachten de oude veeten en de gedachten van wederwraak voort.

In Belgie, God zij dank! zijn wij dáár niet meer!

Holland zelfs, waarmede wij slechts sedert eene halve eeuw afgebroken hebben, is eene zuster geworden.

Al de leden van het onderwijzend korps aan de kinderen de omwentelingen vertellende, hebben hun terzelfder tijd de verbroedering aangepredikt; het gezond oordeel heeft 1830 doen vergeten en telkens dat Holland gezucht heeft onder het gewicht eener openbare ramp, heeft Belgie zich verhaast hem eene behulpzame hand te reiken. Maar moet men zich bijvoorbeeld verwonderen dat Frankrijk en Duitschland vijanden blijven, als schrijvers zelven, hunne plichten vergetende, bij de menigte eenen eeuwenouden en onverzoenlijken haat wakker houden. In eenen nationalen Franschen roman, waarvan de gebeurtenis plaats heeft gedurende den fransch-duitschen oorlog, durft de schrijver, een man van talent, wiens werken volksgeliefd zijn, ongetwijfeld het gedrag der Franschen in Duitschland gedurende de laatste eeuw vergetende, ten opzichte der Pruisen, die al de levensmiddelen die zij ontmoetten medenamen, schrijven: « Ziedaar waarom wij hen van vader tot zoon zullen vervloeken en wij ons nooit met hen zullen kunnen verzoenen! » En men geeft die dingen aan de jeugd te lezen! Maar sluiten wij die parenthesis, geopend met het eenige doel om te toonen dat de grootmoedigheid der Belgen verre is van overal te worden nagevolgd.

Ik zegde zooeven dat het verhaal der nationale oorlogen maar het ondergeschikt gedeelte van den leergang der geschiedenis moet uitmaken; maar moet men er uit besluiten dat men zich moet bepalen tot eene eenvoudige vermelding der oorlogen, die over den bodem des vaderlands het bloed hebben doen stroomen? Geenszins. Behalve men zou verwaarloozen het nationaal gevoel te ontwikkelen door het tafereel van dien achttieneeuwen-ouden reuzenstrijd, dien onze vaderen hebben volgehouden om hunne onafhankelijkheid te winnen, zou men den kinderen geenen genoegzaam heilzamen afkeer voor dien geesel inboezemen, die de schande is van het menschdom en de hinderpaal tot het doel welk wij beoogen.

Terwijl wij hen zullen aanmanen zich waardig te toonen onzer voorvaderen, indien het uur van het gevaar moest slaan, moeten wij hen een treffend tafereel ophangen van dien openbaren geesel.

Wij moeten hun de duizende lijken toonen die over de vlakte verspreid liggen; de steden, de dorpen, de oogsten die in brand staan; de vrouwen, kinderen en grijsaards die verworgd werden of van honger stierven; den landbouw, de nijverheid en den handel in hunnen kwijnenden toestand laten beschouwen; de letteren en kunsten bloeien maar onder de zon des vreden. De onderwijzer moet al de slechte driften der menschen toonen die gewekt worden bij den reuk der vernieling; hij moet hun laten zien dat de brave lieden zonder steun zijn en de kwaaddoeners onbeteugeld slechte daden bedrijven. De onderwijzer moet eindelijk en vooral daarop wijzen dat al die ellende en al dat kwaad gesticht wordt door de blinde en domme heerschzucht van eenen sterveling!

En om nog beter de ongerijmdheid en de nutteloosheid der oorlogen te bewijzen, kan de onderwijzer elk oogenblik aan de kinderen doen opmerken hoe weinig standvastig de menschelijke overwinningen zijn. Wat blijft er over van de keizerrijken van Alexander, Cesar, Karel den Groote, Tamerlan?

Ik weet wel dat men de lofspraak der oorlogen heeft gemaakt. Men heeft verzekerd dat zij soms noodzakelijk zijn. Maar indien men de oprecht noodzakelijke oorlogen opzocht tusschen al degene, die de geschiedenis ons heeft overgeleverd, hoeveel zou men er tellen? De ernstigste beweegreden ten voordeele van het nut der oorlogen is, dat zij het nationaal gevoel ontwikkelen en de krachtdadigheid der volkeren hertemperen.

Maar zou men kunnen bewijzen dat die voordeelen al het kwaad, welk zij stichten, terug koopen? Dat men het nationaal gevoel

ontwikkele door het onderwijs der geschiedenis! Dat men de krachtdadigheid der volkeren hertempere in den arbeid! Eene andere beweegreden, die men soms doet gelden, is dat de oorlogen groote mannen doen kennen, die zonder deze er nooit zouden toegekomen zijn de aandacht op zich te trekken. Men heeft vooral die treffende opmerking gemaakt dat de vier groote letterkundige eeuwen gevolgd zijn op bewogen tijdperken, als of het vergoten bloed een vruchtbaar zaad ware die de genieën voortbrengt. Maar als wij zekere groote mannen moeten koopen ten prijze van het bloed van duizende menschelijke wezens, dan betalen wij ze te duur. Overigens is de zucht tot strijdvoeren niet zoo zeer in de zeden meer. Het is het werk dat tegenwoordig als meester heerscht. De Quakers weigeren reeds deel te nemen aan de wreede menschenslachtingen en Victor Hugo riep onlangs nog uit : « In de twintigste eeuw zal de oorlog dood zijn! »

Eindelijk, Dames en Heeren, — en het is mijns inziens het beste middel om te komen tot de algemeenmaking dezer prachtige en treffende wet der broederlijkheid — moet men de verdraagzaamheid aan de kinderen prediken. Is de verdraagzaamheid, de zoete en heilige verdraagzaamheid, niet de zuster der rechtvaardigheid en der broederlijkheid? Is zij geene overwinning van den huidigen tijd, waarover wij fierder moeten zijn dan over de grootste wetenschappelijke ontdekkingen der eeuw?

De tijd is niet meer dat men wilde vernietigen wat de mensch het edelste bezit : het denkvermogen!

Men begrijpt tegenwoordig dat het onverschillig is dat een man christen, jood, protestant of mahomedaan zij : het voornaamste is dat hij verdraagzaam weze. In zake van overtuiging is iedereen vrij den weg te volgen dien hij goed vindt, men mag er hem maar van afkeeren door de overtuiging en nooit door het geweld, welke verzekering men hebbe dat de weg waarin wij hem willen brengen diegene is die tot het doel leidt. Laten wij de wereld denken en zoeken. « Uit den bots der gedachten ontspringt het licht. » In eene meer of min verwijderde toekomst zal dit licht zoo helder aan den dag komen dat allen die op een dwaalspoor waren het zullen zien schijnen en er naartoe loopen : Het doel zal bereikt zijn! Integendeel zou het menschdom meer en meer in de duisternissen verzinken, als iedereen denzelfden weg volgde en deze weg de goede niet was. — Ziedaar wat de kinderen moeten begrijpen en wat zij zonder moeite zullen begrijpen als men het hun van tijd tot tijd herinnert.

Ik zal nog tot dit doeleinde aanbevelen, behalve de boeken over zedeleer die men in de handen der jeugd moet geven, te beginnen met den Télemaque en de werken der nationale schrijvers — ik zal nog aanbevelen, zeg ik, al de werken, die zich onderscheiden door gedachten van verdraagzaamheid. Ik zal voornamelijk onder dit getal aanduiden de romans van Fenimore Cooper; onder de geschiedenisboeken, die men als prijzen aan de kinderen geeft, geloof ik ook dat men geene betere kan vinden. Aan degenen, wie het woord « roman » zou afschrikken, zal ik antwoorden dat het meestedeel der werken, bestemd voor de kinderen zoo romanesk en soms nog meer romanesk zijn dan de werken van Cooper.

In zekere gestichten geeft men ze overigens aan de kinderen te lezen.

Behalve de zeldzame en onbetwistbare verdienste der samenstelling, van den stijl en der oorspronkelijkheid; behalve eene altijd belangwekkende handeling, met eene meesterhand geteekende typen en eenen grond van fijn gevoel, ademen de romans van Cooper de verdraagzaamheid in de volle beteekenis van het woord. De verlaten en grenzelooze uitgestrektheid der savanen, de heerlijke schoonheid der ondoorloopen wouden, in een woord de onvergelijkbare tafereelen dezer grootsche en wilde natuur der nieuwe wereld, weerspiegelen zich met zooveel luister in de werken van den grooten schrijver, dat de lezer, doordrongen van eene ontzaglijke bewondering, zich onwillekeurig voor den Schepper van zoovele wonderen neerbuigt; daar zijne ziel, om zoo te zeggen grooter wordt, begrijpt hij de kleinheid der meeste twisten tusschen de stervelingen, en hij belijdt met den schrijver

eenen gelijken eerbied voor den goeden christen, voor den strengen puritaan, voor den godvruchtigen moravischen broeder en voor den Indiaan, die maar met schrik den geheimzinningen en geheiligden naam van Vacondah uitspreekt.

Dit zijn, Dames en Heeren, de enkele overwegingen, die ik wenschte u mede te deelen. Iedereen zal er uit trekken wat hij goedvindt. Ik herhaal het, ik heb waarschijnlijk het onderwerp maar aangeraakt, aan meer gezaghebbenden dan ik de zorg overlatende er dieper in te gaan. Ik geloof niet beter te kunnen eindigen dan met aan de talrijke leden der groote Belgische onderwijzersfamilie, die mij de eer doen naar mij te luisteren, te herhalen : Aan 't werk! De toekomende geslachten zijn ons toevertrouwd: uwe invloed op hen is alvermogend, beslissend. Oorlog aan alles wat ons belet tot het doel te komen! Oorlog aan de schijnheiligheid! Oorlog aan de heerschzucht! Oorlog aan de zelfzucht! geesels van het menschdom, oprechte zevenkoppige slangen met duizende armen! Onophoudelijken oorlog zonder genade! Van onze pogingen hangt het welgelukken af; van onze pogingen hangt het lot af van ons dierbaar Belgie, het lot van het heele menschdom. Het verleden heeft voor ons gewerkt; schoolmannen, aan ons vooral te werken voor de toekomst! De wijsbegeerte heeft het plan gemaakt van het maatschappelijk gebouw; 1879 heeft er de onwrikbare grondslagen van gelegd : aan ons onzen steen bij te brengen tot het optrekken van dat heerlijk en grootsch gebouw, op welks gevel zullen prijken de woorden : Vrede en Broederlijkheid! (*Toejuichingen.*)

M. Lenoir, van Jumet. Dames en Heeren. Ik heb het woord gevraagd om uwe aandacht te trekken op eene wijze van doen die algemeen een stelsel in onze zittingen dreigt te worden.

Vroeger waren onze vergaderingen oprechte conferentiën, gesprekken over de hervormingen die te brengen zijn in de inrichting of in de leerwijzen van het onderwijs.

Tegenwoordig staan onze vergaderingen op het punt om niets anders te worden dan een strijdperk van *voorlezingen.*

Wat gisteren namelijk in de Fransche afdeeling gebeurd is, heeft velen onzer misnoegd. Niet dat ik de achtbare leden die er het woord genomen hebben, laken wil, integendeel, zij hebben vele dingen gezegd of gelezen die uitmuntend zijn; maar dewijl zij voor het grootste getal de verdienste der nieuwigheid niet hadden, zijn dezelfde gedachten zoo dikwijls herhaald geworden als er sprekers geweest zijn.

Daaruit is zekere verveling voor de aanhoorders gevolgd en tevens een verlies van tijd die stellig een beter gebruik had kunnen vinden.

Dooraldus te werk te gaan, heeft men twee lange uren gewijd aan de lezing van verslagen op de eerste kwestie die aan de dagorde staat, zonder eigenlijk in de bespreking te treden en zonder besluiten te nemen!

Ik wil niet geheel en al de lezingen uitsluiten, maar ik houd er aan door de vergadering te doen vaststellen dat men er tegenwoordig een groot misbruik van maakt. (*Toejuichingen.*)

Mijn achtbare vriend, de heer Grenez, werd er gisteren toe gebracht om daaromtrent eene motie te doen. Men heeft het antwoord van den voorzitter eenigszins bewonderd, die bijbracht dat, om het reglement niet stipt na te komen, het beter was eene geheele kwestie te laten studeeren door denzelfden spreker, dan brokken van redevoeringen te hebben.

Wij zijn het op dit laatste punt eens met den achtbaren voorzitter. Maar de redenaarslezers, die ook het reglement moeten kennen, zouden wel mogen beginnen met hunne redevoering voor een uurwerk te lezen om zich aldus te verzekeren of zij in de behoorlijke voorwaarden zijn om tot het einde toe te kunnen aanhoord worden. (*Toejuichingen,*)

Is er een hulpmiddel tegen het kwaad dat ik aanstip? Ik denk ja, en als gij het toestaat, zal ik trachten er u een aan te duiden.

Ik zou willen dat, eens de kwestien door het comiteit vastgesteld zijn, zij onderzocht werden in de verschillende kantonale kringen

en een verslag gezonden werd over ieder der vraagpunten aan de provinciale afdeeling. Deze zou na onderzoek en bespreking der verschillende verslagen in zitting, eene keus doen. De aangenomen verslagen zouden naar het algemeen comiteit worden gezonden. Deze zou naar zijn oordeel het beste kiezen op elke kwestie en het doen drukken. Deze verschillende verslagen, in brochuur vereenigd, zouden aan ieder lid van den bond gestuurd worden, ten minste éène maand voor de opening van het congres. Den dag van het congres zou de opsteller of voornaamste opsteller van het gedrukt verslag er lezing van doen. Dit verslag zou alsdan met vrucht kunnen besproken worden door al de leden van het congres, terwijl men nu naar het congres komt zonder eigenlijk te weten welke wending deze of gene kwestie nemen zal. Eene redevoering van eenen enkelen spreker is dikwijls voldoende om eene kwestie gansch onverwachte evenredigheden te doen nemen. (*Toejuichingen.*)

Ik heb vervolgens eene tweede opmerking aan de vergadering te maken, zij heeft betrekking op het Bulletijn van den Bond.

Men ontvangt in Januari, Februari, Maart, April, somtijds nog later, het verslag der zittingen in September van het vorige jaar gehouden. Gij zult met mij aannemen, Dames en Heeren, dat dit verslag dan niet meer zeer belangwekkend kan zijn. Dit verslag, verdeeld in afleveringen die gemakkelijk verloren gaan, wordt moeilijk volledig bewaard.

Ik zal dus vragen dat de vergadering wille beslissen dat voortaan het verslag der zittingen van het congres, als voortijds, in brochuren zou verschijnen en deze ons ten langste binnen de 14 dagen zouden toekomen.

M. Delhez, algemeene secretaris. Ik geloof dat de zienswijze van den heer Lenoir diegene van iedereen is; ook heeft het uitvoerend comiteit dit jaar reeds aan al de voorzitters der provinciale comiteiten eenen omzendbrief gestuurd waarbij wij deze verslagen vragen.

M. De Voorzitter. Het algemeen comiteit heeft zich reeds bezig gehouden met de verschillende verbeteringen die in te voeren zijn om voldoening te geven aan den wensch van den heer Lenoir en van heel de vergadering.

M. Hoffmann. De achtbare heer Dewez heeft zooeven gesproken van zekere categoriën van personen die in onze vergaderingen dringen en den moed niet hebben deel te maken van den Bond en geen ander doel schijnen te hebben dan de genoegens waar te nemen die hij verschaft.

Ik ben door eenen kantonalen kring gelast geweest eenige opmerkingen te maken op eene andere soort van personen: degenen, die deel gemaakt hebben van kantonale kringen en er uitgesloten zijn geworden voor reden van onkieschheid zoo niet van onwaardigheid.

Ik vraag dat het algemeen comiteit maatregelen neme om aan de leden der kringen van den Bond de onaangenaamheid te sparen, aan hunne zijden, in de zittingen, personen te zien, die niet meer waardig zijn geacht geworden om deel te maken van hunnen kantonalen kring.

Ik heb aan den provincialen kring van Brussel die opmerking gemaakt en deze heeft zich onbevoegd verklaard om in de zaak eene beslissing te nemen.

Wij hebben de motie aangenomen dat het geval zou worden onderworpen aan den algemeenen raad, met het verslag der zitting van het comiteit waarin deze zaak onderzocht werd.

M. Cuypers, secretaris van den provincialen kring van Brabant. M. Hoffmann heeft eene ordemotie gedaan betrekkelijk zekere onderwijzers, die van wege het provinciaal comiteit geene kaarten ontvangen hebben. Er heeft zich een ander persoon aangeboden, dien ik niet zal noemen, en zich in het zelfde geval bevond. Ik ben verwonderd geweest dien persoon onze zittingen te zien bijwonen.

M. de Voorzitter. Bij den aanvang der zitting ben ik verwittigd geworden van de tegenwoordigheid van den persoon van wien de heer Secretaris van den kring van Brabant spreekt. Ik heb mij bij dien persoon begeven die het recht niet heeft zich in deze zitting te

bevinden. Hij heeft zijne verontschuldiging gemaakt en ik heb gedacht hem te mogen veroorloven te blijven tot het einde der zitting. Ik kan niet weten wat in al de gemeenten gebeurt.

M. Cuypers. Om die moeilijkheid te voorkomen, doe ik het voorstel dat elke onderwijzer die zich in de zittingen van het congres zal aanbieden, zonder kaart van het provinciaal comiteit, zal uitgesloten worden als lid van den Bond en geen recht meer zal hebben er terug in te komen.

M. Delhez. Er staat vijf frank boete op.

M. Hoffmann. Dit lid heeft zich niet aan het reglement willen onderwerpen. Als hij heden niet wil, zal hij morgen naar onze zittingen komen en er weer deel willen van maken. Wij kunnen dat niet aannemen.

M. de Voorzitter. Als de kantonale kringen aan het uitvoerend comiteit van den Bond een verslag zullen aanbieden, van de zitting waarin de uitsluiting zal uitgesproken zijn, zullen wij het geval kunnen onderzoeken; terwijl als wij niet op de hoogte zijn van deze kleine huishoudelijke kwestien, het onmogelijk is ons verantwoordelijk te maken. Hebt dus een weinig toegevendheid en ik verzeker u dat uw algemeen comiteit zich ernstig met die kwestie zal bezig houden.

M. Delhez doet lezing van eene mededeeling betrekkelijk de uitnoodiging tot bijwoning van het gymnastiek congres te Brussel.

M. Dewez (van Bergen). Ik heb een woord te zeggen nopens eene zeer gewichtige zaak, die al de onderwijzers van Belgie aanbelangt, vooral de onderwijzers welke eerlang op het punt zullen zijn hun pensioen te vragen.

Art. 23 der wet van 16 Mei 1879 luidt als volgt :

« Het gemiddeld pensioen wordt geregeld volgens de jaarwedde, die de titularis genoten heeft gedurende de vijf laatste jaren. »

Maar het schijnt dat een koninklijk besluit van 1878 anders besluit. Het casueel, — de emolumenten, vermeerderingen van jaarwedde — moet berekend worden per vijfjarig tijdperk; het is te zeggen dat de onderwijzers die heden hun pensioen vragen tot in 1881 hun pensioen berekend zien op den grondslag van 1876; al de verhoogingen die plaats hebben gehad of zullen plaats hebben, tot in 1881 zullen niet geteld worden.

Nochtans zult gij de 2/12 der verhooging hebben moeten storten en men houdt er u geene rekening van. In de provincie Henegouwen zou ik eene dame kunnen aanhalen, die door dit reglement omtrent 200 fr. zal verliezen.

Ik roep de aandacht der leden van het uitvoerend comiteit op dien toestand van zaken en ik verzoek hun zich tot den minister te willen wenden om de herziening van dat koninklijk besluit te verkrijgen. Ik vraag ook aan al de provinciale comiteiten te petitionneeren opdat men terug keere tot het oude stelsel en dit besluit niet meer uitgevoerd worde.

M. de Voorzitter. Het algemeen comiteit zal zich met die zeer belangrijke kwestie bezig houden. Gij verstaat wel dat al de onderwijzers die tot in 1881 hun pensioen zullen vragen niet gepensionneerd zullen worden volgens het middencijfer van 1877 tot 1880 maar van 1871 tot 1876. Als de achtbare opzichter, afgevaardigde van den minister, hem dit geval geliefde bloot te leggen, zouden wij er hem dankbaar voor zijn.

Alvorens de algemeene zitting te sluiten, veroorlooft mij, achtbare collega's, u te bedanken voor uwe oppassendheid in het bijwonen onzer vergaderingen; mijne bedankingen te richten tot de redenaars die door hunne werkzaamheid en den iever waarmede zij bezield zijn hunne collega's onderwijzen; aan de heeren schepenen en gemeenraadsheeren van Luik; aan de heeren provincieraadsleden, aan de geachte collega's van Frankrijk, Duitschland en Holland, en aan al de personen, die belang stellen in de zaak van het onderwijs, die onze zittingen met hunne tegenwoordigheid vereerd hebben, drukken wij onzen warmsten dank uit.

Aan de heeren vertegenwoordigers der drukpers, die ons eenen zoo kostbaren, zoo edelmoedigen steun verleenen, bieden wij ook de uitdrukking aan onzer diepe erkentelijkheid.

Dames en Heeren, morgen zullen wij naar onze haardsteden terugkeeren, waar wij met

meer moed ons dagelijksch werk zullen hernemen, ons werk dat zoo nederig, zoo klein in schijn is, maar zoo groot door zijne uitslagen.

Inderdaad, ons onderwijs heeft geen stoffelijk doel: het heeft een hooger oogwit: de vorming van het hart en den geest.

Kunnen lezen en schrijven is maar een opvoedingsmiddel. Een onwetend volk kan tot de slavernij, de dienstbaarheid worden gebracht; een geleerd volk beheert zich zelf.

Dat iedereen zijn plicht vervulle, de pastoor in zijne kerk, de burgemeester op het stadhuis, de onderwijzer in de school.

De politiek der partijen, den dorpel onzer scholen niet overtredende, zullen wij dan niet alleen met ijver aan de jeugd de verschillende vakken der nuttige kennissen blijven leeren, maar wij zullen in die jonge harten gevoelens planten van deugd, broederlijkheid, liefde voor het werk en verkleefdheid aan het land en den koning.

Eindigende, zeg ik u : Tot wederziens!

Ik zal een laatste jaar nog toewijden aan het voorzitterschap van onzen Bond.

Ons Belgie, zich voorbereidende om den 50ⁿ verjaardag zijner onafhankelijkheid te vieren, door eene tentoonstelling die de rechte bewijzen zal dragen van zijnen vooruitgang en zijne macht, is het noodig dat al de uitingen van zijne verstandelijke werkzaamheid, vertegenwoordigd wezen. Het is dus aan het onderwijs voorbehouden zich waardig te toonen van zijn verleden.

Het zal dus te Brussel zijn dat wij elkander zullen wederzien. (*Toejuichingen.*)

De zitting wordt geheven.

Kantonale kring van Gent.

De leden van den kantonalen kring van Gent worden verzocht de algemeene vergadering te willen bijwonen, welke zal gehouden worden Zaterdag 27ᵉⁿ dezer om 3 uren namiddag in de zaal van het Lakenmetershuis, Vrijdagmarkt, te Gent.

1. Betaling van den inleg en inschrijving van nieuwe leden.
2. Bespreking van de vragen, welke op de dagorde staan van het Congres van Brussel.
3. Kiezing van afgevaardigden voor de provinciale en algemeene vergaderingen.

De Voorzitter,

J. WIEMER.

Op Zaterdag 13 dezer maand werd te Beveren eene vergadering gehouden door de onderwijzers van het schoolkanton St-Niklaas.

Met algemeene stemmen der aanwezigen is er beslist geworden, eenen kantonalen kring, afdeeling des Onderwijzersbonds, in te richten.

Eene tweede vergadering is vastgesteld op Donderdag 1 April aanstaande, om 10 uren voornoen, te St-Niklaas.

Gent, drukk. I.-S. Van Doosselaere, Burchtstraat, 35.

BELGISCHE ONDERWIJZERSBOND.

Provinciale afdeeling Oost-Vlaanderen.

Het Bestuur der provinciale afdeeling Oost-Vlaanderen neemt de vrijheid hare leden tot de algemeene vergadering uit te noodigen, welke zal plaats hebben den Zaturdag 17 April, om drie uren stipt namiddag, in den *Café d'Autriche,* aan de groote statie, te Gent.

DAGORDE :

1. Bespreking en stemming van het reglement der provinciale afdeeling.
2. Mededeelingen en actualiteiten.

In de hoop al de mannen, die het met de groote zaak van het officiëel onderwijs goed meenen, op hunnen post te zien, bieden wij hun de verzekering onzer oprechte verkleefdheid aan.

Namens het Bestuur :

De Schrijver,
G. SCHOCKAERT.

De Voorzitter,
F. VERBESSEM.

Congres van Brussel.

Het uitvoerend Comiteit van den algemeenen Belgischen Onderwijzersbond aan de dames en heeren leden van het onderwijzend personeel.

GEACHTE COLLEGA'S,

Wij zijn gelukkig u te mogen melden dat het 10e onderwijzerscongres dit jaar te Brussel zal gehouden worden in de eerste dagen van September.

De hoofdstad van het land kiezende voor de vergaderingen van 1880 heeft het algemeen Comiteit de onderwijzeressen en onderwijzers willen aansluiten bij de nationale betoogingen, waarmee de Belgen het 50jarig bestaan hunner onafhankelijkheid zullen vieren, om hen alzoo in de gelegenheid te stellen de groote nationale tentoonstelling te kunnen bezoeken.

Wij manen alle leden van het lagere onderwijzerskorps, wier namen nog op onze lijsten niet staan, aan om zich onder ons vaandel te rangschikken; ons Congres zal alzoo het dubbel karakter hebben van eene plechtige betooging onzer vaderlandsliefde en van onze onwankelbare verkleefdheid aan de zaak van de opvoeding en het onderwijs der kinderen van het Belgisch volk.

Dagorde van het Congres, door het algemeen comiteit aangenomen :

1° Onderwijs in de rekenkunde. — Methode en programma.

2° Staathuishoudkunde in de lagere school. — Doel en programma.

3° Welk moet de rol des huisgezins zijn in de opvoeding? Hoe moet het huisgezin met de school samenwerken?

4° Herziening van het koninklijk besluit van 10 Januari 1863.

5° Pensioenen der onderwijzers. Toepassing van art. 7 van het koninklijk besluit van 25 October 1876.

De kantonale kringen worden verzocht deze vraagstukken te onderzoeken, opdat de bespreking ervan in de provinciale vergaderingen grondig en ernstig zij.

De heeren voorzitters der provinciale kringen worden verzocht vóór 31 Juli aan den algemeenen schrijver des Bonds de aangenomen besluiten te doen kennen.

Deze zullen den leden bekend gemaakt worden door het Bulletijn en zullen het bepaald programma uitmaken voor de besprekingen van het Congres.

Aanvaardt, geachte Collegas, de uitdrukking onzer gevoelens van broederlijkheid.

Namens het uitvoerend Comiteit :

De algemeene Schrijver,
H. DELHEZ.

De algemeene Voorzitter,
FR. VAN DEN DUNGEN.

Brussel, 20 Maart 1880.